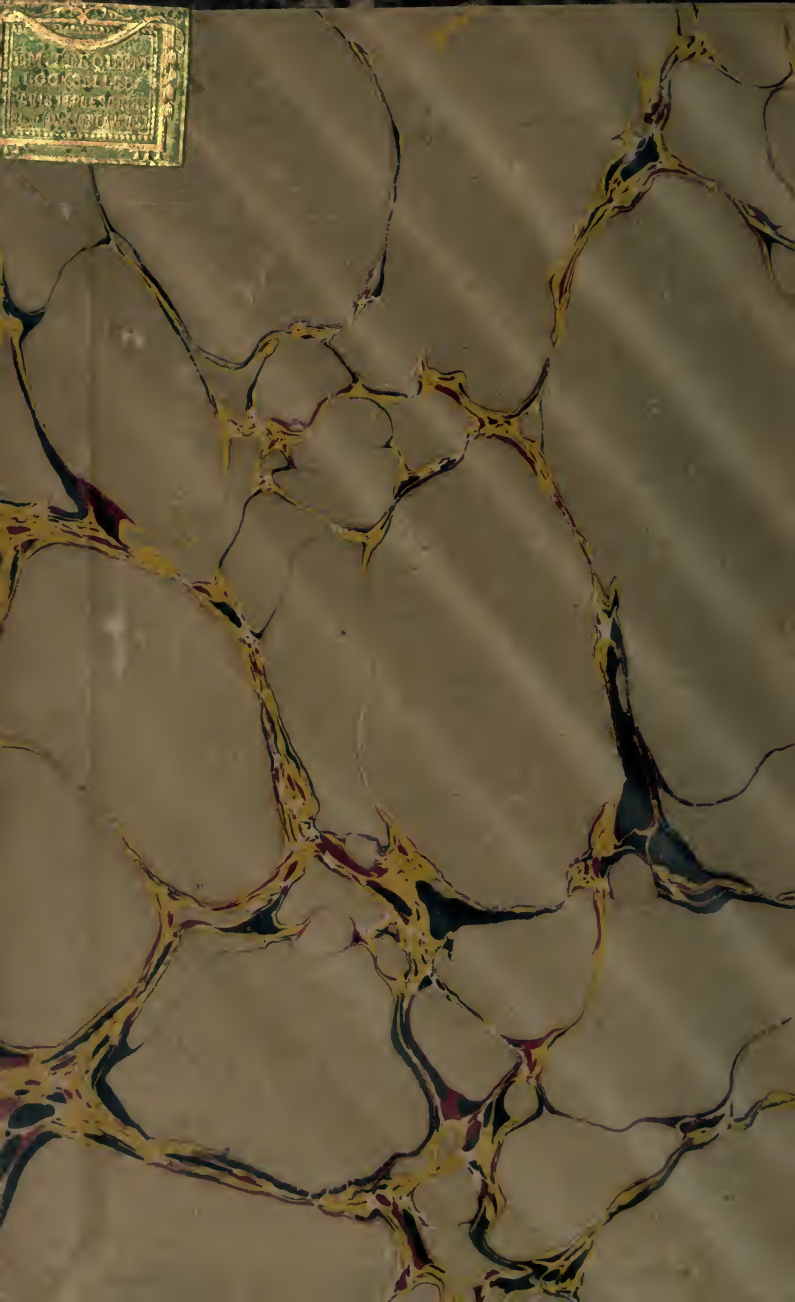
3 1761 05503424 3



5275

LA

FILLE MAUDITE

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

I

LE VIEUX MARDOCHE

120087
11/1/12

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

Tous droits réservés.

PQ
2387
R37F5
t.1

LA

FILLE MAUDITE

PREMIÈRE PARTIE

LE CRIME D'UN AUTRE

I

AU MILIEU DE LA NUIT

A quelques lieues de Vesoul, ancienne et jolie petite ville de la province de Franche-Comté, on rencontre, en se dirigeant vers Gray, le village de Frémicourt, ombragé d'arbres magnifiques, et gracieusement assis sur le bord d'une petite rivière aux eaux limpides, qu'on nomme la Sableuse.

Cette rivière, ou plutôt ce ruisseau est un des nombreux affluents de la Saône. Il doit, sans doute, son nom de Sableuse à son lit de sable fin, blanc et doux sous le pied nu comme celui des bains de Trouville.

Le sol de cette partie du département de la Haute-Saône est d'une fertilité remarquable et donne la richesse à ses habitants. De hautes montagnes boisées, couronnées de chênes séculaires, que la main de

l'homme semble vouloir respecter toujours, s'étendent à droite, se groupent, s'échelonnent, se coupent, s'allongent et se perdent, fondues dans l'horizon bleuâtre, en fuyant vers l'Alsace et la Suisse. A gauche, une verte vallée, arrosée par des ruisseaux et de petits canaux creusés par les cultivateurs, s'ouvre et s'élargit sur toute sa longueur de trois kilomètres, puis se resserre brusquement et passe avec la rivière dans une gorge étroite, percée entre deux collines dont les pentes douces viennent s'arrêter sur les deux rives de la Sableuse.

A l'entrée de ce vallon, à vingt minutes environ du village de Frémicourt, se trouve la ferme du Seuillon.

En 1850, époque où commence notre histoire, cette riche ferme, la plus importante du pays, était exploitée par son propriétaire, nommé Jacques Mellier. Les écuries, les granges et les greniers à fourrages se trouvent dans deux grands bâtiments carrés, solidement construits en pierre. Un peu plus loin, s'élève une petite maison, autre dépendance du Seuillon, qui servait alors de logement au berger et à sa famille. Le bâtiment principal, où le maître avait son appartement séparé des chambres des servantes et garçons de ferme, avec sa blanche façade, percée au premier étage de huit fenêtres hautes et larges, ressemble moins à l'habitation d'un fermier qu'à une grande et belle maison bourgeoise.

Jacques Mellier avait cinquante-cinq ans. C'était un homme grave et sévère, sombre, taciturne, et ne riant jamais. Toutefois, juste en tout, il infligeait le blâme comme il prononçait l'éloge; selon le cas ou la circonstance, il se montrait bienveillant et même bon autant qu'il était inflexible dans sa sévérité. Ses colères, rares heureusement, étaient terribles ; les plus audacieux

tremblaient sous son regard. Cependant on l'aimait à cause de sa justice; on ne le craignait pas, on le respectait. Sa réputation de probité était sans tache, et nul plus que lui n'était chatouilleux sur les questions d'honneur.

Pour diriger l'exploitation de la ferme et surveiller le travail des garçons et des hommes de journée, Jacques Mellier avait à côté de lui un autre lui-même. Ce n'était plus un serviteur, mais un confident, un ami, presque un frère.

Pierre Rouvenat, — c'est son nom, — avait quelques années de moins que son maître, devenu son ami; il était né au Seuillon, son père et sa mère reposaient dans le cimetière de Frémicourt, et comme il n'avait jamais eu d'ambition, que sa chère vallée de la Sableuse était pour lui une autre terre promise, il était resté à la ferme auprès de celui dont il avait autrefois partagé les jeux et supporté souvent les caprices et les colères. Sa vie se résumait en ces trois mots: travail, dévouement, abnégation. Seul il connaissait les idées et les pensées secrètes de Jacques Mellier, et seul aussi il avait le droit, bien qu'il fût toujours prêt à obéir comme le dernier des manœuvres, en usant de son titre de vieux serviteur et d'ami, de faire des représentations au maître et de s'opposer à sa volonté lorsqu'il le jugeait nécessaire.

Jacques Mellier était veuf depuis douze ans; mais il avait une fille unique, son espoir, sa joie, son orgueil.

Mlle Lucile Mellier entrait dans sa dix-neuvième année. Grande et svelte, pleine de vie comme une jeune tige où la sève abonde, gracieuse comme un sourire et gaie comme un rayon de soleil, il eût été difficile de rencontrer une plus charmante jeune fille dans tout le pays franc-comtois.

Un poëte n'aurait pas manqué de l'appeler la nymphe

de la Sableuse ou la dryade du Seuillon. Ses magnifiques cheveux noirs, massés sur le haut de la tête, découvraient un front large, blanc et délicatement arrondi, sous lequel s'animaient de grands yeux noirs pleins de clarté, parfois rêveurs, mais toujours d'une douceur d'expression adorable. Sa bouche, petite, aux lèvres roses, souriante, était ornée de dents fines, bien alignées et de l'émail le plus pur. Ses joues rondes, d'une fraîcheur de printemps, légèrement estompées de carmin, et son nez délicat, insensiblement relevé, aux narines mobiles et transparentes, donnaient à sa physionomie, habituellement langoureuse et méditative, un charme inexprimable. Ses oreilles, d'un dessin correct et délicieusement attachées, étaient deux merveilles. Son cou, ses épaules et sa gorge moulée étaient admirables. Elle avait le pied petit, bien cambré, et ses mains blanches, aux doigts effilés terminés par des ongles roses, s'attachaient finement à des bras qu'on aurait dit taillés dans le marbre.

— Elle ressemble à sa mère comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau, disaient, en parlant d'elle, ceux qui avaient connu la défunte.

Cela devait être vrai; mais la belle jeune fille avait aussi de Jacques Mellier la fierté, le caractère indépendant et l'énergique volonté.

Placée à la ville, au couvent des Ursulines, elle était revenue chez son père, à l'âge de dix-sept ans, après avoir reçu une éducation et une instruction en rapport avec la fortune relativement considérable qu'elle devait avoir un jour.

Jacques Mellier était ambitieux pour sa fille; indépendamment de la distinction et de la beauté de Lucile, avec les cent mille francs de dot qu'il était en mesure de lui compter le jour de son mariage, il avait le droit

de rêver pour elle une alliance avec une des premières familles du département.

Mais l'homme propose et Dieu dispose, dit le proverbe.

Jacques Mellier allait voir combien le rêve est souvent loin de la réalité.

Une nuit, se trouvant subitement incommodé par la chaleur, Jacques Mellier sauta à bas de son lit et ouvrit une fenêtre de sa chambre ayant vue sur les jardins de la ferme.

L'atmosphère était lourde, mais sans menace d'orage. L'œil ne découvrait aucun nuage dans le ciel brillamment semé d'étoiles scintillantes. De temps à autre, la lueur jaune d'un éclair de chaleur dansait à l'horizon. C'était vraiment une belle nuit, tiède, parfumée et phosphorescente comme une nuit des Indes. Pas une feuille ne remuait, aucun chuchotement dans les arbres. Seuls, les grillons jetaient leur cri mélancolique et monotone au-dessus des hautes herbes.

Le fermier entendit sonner minuit à l'horloge de Frémicourt.

Après avoir respiré un instant l'air imprégné des odeurs de la nuit, il allait se mettre au lit, lorsqu'il lui sembla voir une ombre glisser sous les branches pendantes des arbres du verger.

Il s'effaça dans l'embrasure, tendit l'oreille et attendit.

Bientôt, l'ombre se rapprochant, le bruit d'un pas léger, marchant discrètement, arriva jusqu'à lui, et il vit une forme noire se dessiner au milieu d'une allée bordée de pommiers nains. Elle s'avançait avec certaines précautions, comme si elle eût craint d'être aperçue.

Elle ouvrit doucement une petite porte de service et entra dans la maison.

Jacques Mellier recula jusqu'au fond de sa chambre en se frottant les yeux, comme pour s'assurer que, bien éveillé, il ne faisait pas un rêve. Il venait de reconnaître sa fille!

Il resta un moment immobile, les yeux grands ouverts, les bras inertes, sans pensée, comme un être pétrifié. Puis retrouvant soudain ses falcultés, il tressaillit et s'écria :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Il était devenu pâle, et une sueur froide mouillait son front. Il bondit vers la porte de sa chambre, mais au moment de l'ouvrir il s'arrêta. Une horrible pensée venait de jaillir de son cerveau.

Sa fille se rendait la nuit à des rendez-vous coupables, sa fille le trompait!

Quelle affreuse découverte pour un père! Et il devait le croire, car, autrement, rien ne pouvait justifier la promenade de Lucile.

Il se laissa tomber sur un siége et, la tête dans ses mains, il livra son esprit à de sombres réflexions.

Le malheur qu'il redoutait était-il complet? Jusqu'où sa fille avait-elle poussé l'oubli de ses devoirs? Sur quel effroyable abîme la malheureuse enfant marchait-elle? Mais si Lucile avait indignement trahi sa confiance, non loin du Seuillon, à Frémicourt, peut-être, il devait découvrir un autre coupable. Il chercha qui pouvait être ce misérable, qui avait audacieusement conspiré contre son repos, contre son honneur. Il ne put trouver un nom. Mais, en interrogeant ses souvenirs, il se rappela avoir aperçu plusieurs fois, sur les terres du Seuillon, un jeune homme inconnu, aux allures mystérieuses, et vêtu comme un citadin.

Il se souvint aussi qu'ayant accompagné sa fille, un dimanche, pour entendre la messe à Frémicourt, il avait

remarqué le même individu, debout contre un pilier de l'église, à quelques pas d'eux. Après l'office, il avait revu cet inconnu sur la place et même surpris un regard d'intelligence entre lui et Lucile. Le souvenir de ce regard, auquel il n'avait attaché alors aucune importance, lui revenait maintenant sans obscurité. C'était une révélation.

Ainsi, plus de doute, ce jeune homme qu'il ne connaissait pas était le complice, le séducteur de sa fille!

A cette pensée, son sang bouillonnait dans ses veines, la colère s'emparait de lui et il sentait dans son cœur les excitations de la haine, le désir de la vengeance!

Il se rappela encore qu'étant entré un jour dans la chambre de Lucile, il l'avait surprise tenant un papier, qu'elle s'était empressée de jeter dans les flammes du foyer.

Cela n'avait fait naître en lui aucun soupçon; sa foi en Lucile lui fermait les yeux. Mais tous ces faits isolés devenaient des accusateurs, le mettaient en présence de la réalité, et sans même lui laisser un instant le doute, lui montraient l'effroyable certitude.

Abusant de son aveugle confiance, sa fille recevai des lettres, auxquelles, sans aucun doute, elle répondait. Quel moyen employaient-ils pour correspondre? Ils ne devaient point se servir de l'administration des postes, le facteur rural, même à son insu, pouvant les trahir. Il n'admettait pas non plus qu'ils eussent pris pour intermédiaire une personne attachée au service de la ferme, ce qui eût été une imprudence et présentait également du danger. Il se dit avec raison qu'il est des secrets qu'on ne confie jamais à personne. Il ne pouvait deviner comment ces lettres parvenaient à Lucile; mais il traça, instantanément, le plan d'une surveillance active à établir autour de sa fille, avec l'aide de Rouvenat.

Cependant, il se demanda encore s'il ne devait pas voir immédiatement Lucile afin de l'interroger sévèrement sur sa conduite. Mais déjà dominé par son ardent désir de vengeance, il ne pouvait plus raisonner sainement.

— Non, se dit-il sourdement, elle me cacherait la vérité, et je veux tout savoir !

Il passa le reste de la nuit dans une agitation fiévreuse, sans songer à prendre du repos. Le premier rayon de soleil le trouva debout au milieu de sa chambre, pâle, les traits contractés, les cheveux hérissés sur la tête.

II

LES RENSEIGNEMENTS

Depuis plus d'une heure, tout le monde était éveillé dans la ferme ; on avait commencé le travail de la journée.

Le fermier fit appeler Rouvenat, qui ne tarda pas à se présenter.

— Pierre, sais-tu ce qui se passe? lui demanda-t-il brusquement.

Celui-ci ouvrit de grands yeux étonnés.

— Que veux-tu dire ? interrogea-t-il.

Puis remarquant le visage pâle et défait de son maître, il reprit en s'approchant de lui avec anxiété :

— Qu'as-tu donc? que t'est-il arrivé? serais-tu malade?

— Non; je comprends ton étonnement, car tout à l'heure, en me regardant dans la glace, je me suis fait peur à moi-même. Pierre, j'ai fait cette nuit une horrible découverte.

— Pour Dieu, explique-toi.

— Ma fille sort la nuit.

Rouvenat tressaillit.

— Allons donc, fit-il, cela n'est pas possible, tu as eu le cauchemar.

— Je ne dormais pas; j'étais à cette fenêtre, et à minuit, se glissant dans le jardin comme une ombre, je l'ai vue rentrer.

— Et tu ne lui as pas demandé d'où elle venait?

— Non, car, jusqu'à nouvel ordre, je ne veux pas qu'elle sache que je l'ai vue. D'ailleurs, ce qu'elle m'aurait caché, je l'ai deviné.

— Est-ce que tu soupçonnerais?...

— Soupçonner! répliqua Jacques Mellier avec un sourire forcé; je ne doute pas, je suis sûr!

— Tu m'effrayes.

— Ainsi tu ne savais rien?

— Rien. Mais prends garde de te tromper, Jacques.

— Ah! je le voudrais, je le voudrais, je le voudrais... Mais, je te le répète, je suis sûr!

— Que crois-tu donc?

— Je crois que Lucile a oublié tous ses devoirs et qu'elle a déshonoré son père!

— Cela n'est pas! exclama Rouvenat indigné, une pareille pensée est odieuse; Jacques, tu calomnies ta fille!

— C'est une misérable, entends-tu? une misérable!

— Oh! l'accuser, elle si bonne, si douce, si parfaite!... Elle, qu'on a surnommée dans le pays la petite Providence des pauvres et des malheureux! Mais c'est épouvantable, c'est monstrueux!...

— Puisque tu la défends, pourrais-tu m'expliquer pourquoi elle court la nuit à travers champs?

— Jacques, elle a voulu sans doute sans qu'on le sache, porter des secours à quelqu'un de Frémicourt, probablement à la pauvre veuve Matelet, qui est actuellement malade et sans ressources, avec trois jeunes enfants qui piaillent et crient la faim autour d'elle.

— Ta réponse n'a pas le sens commun, dit froidement le fermier en remuant la tête. Je ne l'ai jamais empêchée de donner aux pauvres selon sa volonté, au contraire. Tout le monde sait qu'il y a toujours eu à la ferme du pain pour ceux qui ont faim... Chez moi, on n'a pas besoin de se cacher pour venir en aide aux malheureux. Les jours sont assez longs pour que Lucile puisse consacrer une heure ou deux à la bienfaisance sans prendre celles de la nuit. Du reste, hier soir, je le sais, elle a envoyé un panier de provisions à la veuve Matelet. Va, tu cherches en vain à l'excuser; mes yeux sont ouverts, je vois.

Une autre cause lui fait quitter sa chambre nuitamment et secrètement. Lucile est une fille indigne, elle a mis le pied dans la honte... Le mal est-il sans remède? Je le crains. Je veux savoir... et j'ai peur d'apprendre ce que j'ignore encore.

Le fermier s'approcha de la fenêtre et jeta un regard sombre sur la campagne.

— Tout cela est à moi, murmura-t-il amèrement; ma fortune fait bien des jaloux; ils me croient heureux, les insensés! Ah! comme ils seraient contents, comme ils riraient, s'ils apprenaient que le nom de Jacques Mellier est couvert d'opprobre!

Pierre Rouvenat restait atterré, sans mouvement, sans voix et comme cloué au parquet.

Au bout d'un instant, le fermier se rapprocha de lui.

— N'as-tu pas déjà rencontré, lui demanda-t-il, se promenant dans les environs de la ferme, un grand jeune homme blond, aux yeux bleus, à la moustache naissante, pâle de visage et vêtu avec une certaine élégance?

— Oui, plusieurs fois.

— Est-ce que tu le connais?

— Non. Ce doit être un jeune homme de la ville.

— Qui est venu passer quelque temps à la campagne. Demeure-t-il à Frémicourt?

— Je l'ignore, mais je ne le crois pas. Penses-tu donc que ce soit ce jeune homme?...

— C'est lui! Pierre, je veux connaître son nom, il faut que je sache où il demeure et d'où il vient. On se passera de toi à la ferme aujourd'hui, demain, pendant huit jours, pendant un mois s'il le faut. Tu sais ce que j'attends de toi et de ton amitié. Je n'ai pas besoin de te recommander d'agir avec une extrême prudence. Que Lucile surtout ne sache rien de ce que nous venons de dire ici, entre nous.

Une heure après, Pierre Rouvenat sortait de la ferme, son bâton de voyage à la main, et se dirigeait vers Frémicourt.

Le lendemain, vers cinq heures du soir, il était de retour au Seuillon.

Jacques Mellier l'attendait avec impatience.

— Eh bien? l'interrogea-t-il aussitôt qu'ils purent causer sans avoir à redouter les oreilles indiscrètes.

— Je n'ai pu rien apprendre à Frémicourt, pas plus qu'à Grayon, à Terroise, à Lusset et à Renoncourt où je me suis successivement rendu. Enfin, j'ai été plus heureux au chef-lieu de canton, à Saint-Irun.

— Ah! il est à Saint-Irun, chez des parents?...

Il n'a ni parent, ni ami à Saint-Irun.

— Continue, je t'écoute.

— Il loge chez Bertaux où il a loué une chambre au mois. Je connais l'aubergiste depuis longtemps, et, tout en vidant une bouteille de vin coiffée, que je lui ai offerte, j'ai pu me faire donner les renseignements que je t'apporte. J'ai eu soin, d'ailleurs, de ne pas paraître trop curieux, ce qui aurait pu l'étonner et le mettre en défiance; néanmoins, tout ce qu'il sait il me l'a dit.

Le jeune homme se fait appeler Edmond; il n'a pas donné son nom de famille; il est un peu sauvage, il ne parle jamais à personne, et le père Bertaux en est encore à se demander quels intérêts l'ont amené dans le pays. Il sort rarement, il reste enfermé dans sa chambre où on lui sert ses repas, où il passe presque tout son temps à écrire. Il paye très régulièrement ses dépenses, ce qui indiquerait qu'il a quelques moyens.

Rouvenat s'arrêta comme s'il eût hésité à poursuivre.

— Est-ce là seulement ce que tu as appris? demanda le fermier. Ce jeune homme cache son nom, cela se comprend; il a ses raisons pour vouloir rester inconnu. Mais il est né quelque part. Depuis combien de temps est-il à Saint-Irun?

— Depuis environ deux mois.

— Et tu n'as pu savoir d'où il venait?

— Il arrivait de Reims! balbutia Rouvenat.

— De Reims, dis-tu, de Reims! exclama le fermier en fronçant les sourcils. C'est bien cela: Lucile est allée passer cinq mois aux environs de cette ville, à Firmany, chez les parents d'une de ses amies de pension... Ah! je ne voulais pas la laisser partir; j'avais le pressentiment de ce qui est arrivé... Plus de doute, c'est à Firmany où à Reims qu'il se sont rencontrés. Il y a deux mois que Lucile est revenue au Seuillon, il y a deux mois que son

séducteur s'est installé à Saint-Irun... Il l'a suivie, c'était convenu entre eux: peut-être même est-il venu avec elle. Et depuis deux mois ils s'écrivent, ils se voient, et je ne me suis douté de rien et je n'ai rien vu!... Mais j'étais donc aveugle! Quelle ruse infernale ont-ils employée pour réussir à me tromper ainsi? Comme il doit rire de moi, lui, ce joli-cœur, ce coureur de nuit, ce lâche qui se cache le jour parce qu'il a peur de se montrer en plein soleil!

Pour qui me prennent-ils? continua-t-il sourdement, pour un de ces pères de comédie dont on se moque, qu'on ridiculise, qu'on bafoue!... Je suis un Géronte, un Sganarelle!... Ah! je leur prouverai le contraire! Ainsi, ils se connaissent depuis plusieurs mois, peut-être depuis l'année dernière. Pourquoi ne me suis-je pas opposé à ce fatal voyage? J'ai été faible, j'en supporte aujourd'hui cruellement la peine.

Il resta un moment silencieux, l'œil morne, les lèvres crispées.

— Eh bien, Pierre, reprit-il, crois-tu maintenant à mon malheur?

Le serviteur ne répondit pas; mais Mellier aurait pu voir deux grosses larmes rouler dans ses yeux.

Ne voulant pas accuser sa jeune maîtresse, Rouvenat se taisait. Peut-être aussi ne la croyait-il coupable que d'une légèreté.

— Tu as convenablement rempli la mission que je t'ai confiée, continua le fermier; mais nous ne savons pas tout encore. Je puis toujours compter sur toi?

— Jacques, tu connais mon dévouement.

— Oui, mon vieil ami, oui, et je ne doute pas de toi. Je sais quel cœur bat dans ta poitrine. Ma douleur est la tienne, et je suis sûr de ne pas te trouver hésitant, orsqu'il s'agit de défendre ou de venger mon honneur.

— Jacques, dis-moi ce que tu attends de Pierre Rouvenat.

— Ecoute : entre Lucile et le jeune homme inconnu de Saint-Irun il y a échange de lettres ; ils se donnent des rendez-vous ; je ne puis en douter, j'en ai eu, malheureusement, la preuve sous les yeux... Il faut qu'une de ces lettres tombe dans mes mains.

— Ce sera difficile.

— Je ne veux pas admettre les difficultés. Dès à présent, à nous deux, nous allons établir une surveillance active, de tous les instants, autour de la ferme. Il ne faut pas qu'une seule personne, venant du dehors, puisse approcher de Lucile et lui parler sans que nous le sachions. Tu auras l'œil fixé sur tous les chemins, tu verras partout en même temps. Moi, mon poste est ici, je veillerai à l'intérieur. Pierre, tu m'as compris?

— Oui.

— Ah ! rien ne lassera ma patience ; je veux savoir, je saurai... Quelque ruse qu'ils emploient, nous la découvrirons. Ils ne me tromperont plus. Je suis à la recherche de la vérité, d'une vérité épouvantable ; mais, si affreuse qu'elle soit, je veux la connaître...

Pendant qu'il parlait, de fauves éclairs jaillissaient de ses yeux.

— Si ma fille n'a pas eu plus de respect pour l'honneur de son père qu'elle n'en a pour elle-même, poursuivit-il d'un ton guttural, eh bien, goutte à goutte, je boirai ma honte...

— Jacques, Jacques, ne la juge pas encore aussi sévèrement ! s'écria Rouvenat désolé.

— Oui, je boirai ma honte, ma honte et la sienne...

— Je t'en conjure, Jacques, ne parle pas ainsi, tu me fais horriblement souffrir.

— Ah ! tu la défends toujours.

— Oui, parce que je ne puis admettre que ta fille, coupable d'imprudence, sans doute, ait commis une faute plus grave.

— Tu veux dire un crime. Va, nous saurons bientôt lequel de nous deux a raison. D'ici là, il n'y aura plus un instant de repos, une heure de sommeil pour Jacques Mellier. Depuis deux jours il me semble que je marche sur des charbons ardents ; plusieurs fois, en la regardant, j'ai failli me trahir en laissant éclater ma colère ; je me suis retenu, j'ai eu cette force. Oui, j'aurai la patience d'attendre... Ah ! Pierre, Dieu veuille que tu aies raison, pour elle, pour moi et pour lui... Oh ! lui... nous verrons !

Une contraction des lèvres, accompagnée d'un regard farouche, exprima sa pensée.

III

LA LETTRE

Il est deux heures de l'après-midi. Le soleil étincelle dans un ciel sans nuage et répand sa lumière et sa chaleur dans la vallée. On est aux jours de la fenaison. Les travailleurs, après une heure de repos, viennent de se remettre à l'ouvrage.

Jacques Mellier, la tête penchée sur sa poitrine, se promène dans sa chambre avec une agitation fébrile. De sa fenêtre ouverte il pourrait voir dans sa prairie les bœufs attelés à de lourdes charrettes, les faux briller au

soleil, les faneuses armées de longues fourches répandre l'herbe fraîchement coupée, et plus loin, au flanc du coteau, ses nombreux sillons couverts d'épis déjà jaunissants.

Mais non, ce qui d'habitude réjouissait son cœur semble aujourd'hui lui être indifférent. Comme son visage, sa pensée est sombre. Malgré la résolution qu'il a prise de rester calme, une anxiété poignante le dévore et il commence à perdre patience. De temps à autre un éclair s'allume dans son regard, il est saisi d'un tremblement nerveux, qui trahit la violente colère qu'il s'efforce de contenir et il agite au-dessus de sa tête ses poings crispés.

— Oh! les misérables! les misérables! murmure-t-il entre ses dents serrées.

Soudain, un bruit de pas le fit tressaillir. Il s'élança vers la porte et l'ouvrit.

Pierre Rouvenat entra dans la chambre.

Le fermier l'interrogea du regard.

— Par ton ordre, j'ai joué le rôle d'espion, répondit le vieux serviteur ; caché dans l'oseraie, j'ai vu venir le jeune homme.

— Parle plus bas, dit le fermier d'une voix sourde.

— Il s'est approché du mur de l'enclos, je l'ai vu enlever une pierre descellée, puis la remettre.

— Alors ?

— Alors il s'est éloigné et j'ai attendu qu'il fût assez loin pour ne pas avoir à craindre qu'il me vît. Je sortis de l'oseraie et à mon tour je m'approchai du mur. Je découvris facilement la pierre, je la retirai du mur et dans une petite cavité, pratiquée entre deux autres pierres à l'intérieur de la maçonnerie, je trouvai une lettre.

— Enfin, dit le fermier, d'une voix tremblante de fu-

reur ; c'est un moyen ingénieux d'établir une correspondance criminelle à l'insu d'un père qu'une fille indigne et un lâche séducteur veulent tromper. Donne-moi cette lettre.

Pierre la sortit lentement de sa poche et la tendit au fermier.

Le billet était enfermé dans une enveloppe qui ne portait aucune suscription.

Jacques Mellier ferma la fenêtre, s'assura que la porte était bien close, puis, ayant déchiré l'enveloppe, il ouvrit la lettre et lut avidement ce qui suit :

« Ma bien-aimée Lucile,

» Quatre jours sans te voir me paraissent des siècles... » Que serait-ce donc si je devais vivre pendant une an- » née éloigné de toi? Je frémis à la seule pensée du » voyage que je dois entreprendre et qui est nécessaire » pour notre bonheur.

» Viens ce soir à dix heures, quand tout le monde » dormira à la ferme, viens, ma bien-aimée, j'ai besoin » de te voir, de te presser contre mon cœur... Il faut » qu'un regard de tes yeux adorés raffermisse mon cou- » rage et que je puise une force nouvelle dans un de tes » baisers !

» Je t'attendrai près de la passerelle et nous n'aurons » pour témoins, comme toujours, que les étoiles au ciel » et les saules penchés, qui baignent leurs branches » dans la rivière.

» Edmond. »

En lisant, un pli s'était creusé verticalement sur le front du fermier et des éclairs sinistres jaillissaient de ses yeux. Ses traits affreusement contractés et ses lèvres pâlies et tremblantes révélaient la colère indomptable qui grondait en lui.

— Les infâmes ! les infâmes ! grommela-t-il d'une voix étranglée. Tiens, lis, lis, continua-t-il en tendant la lettre à Rouvenat. Ai-je besoin d'une autre preuve ? Ces lignes, tracées par la main d'un misérable, disent ma honte ! La malheureuse a mis son honneur et le mien sous ses pieds et les a broyés dans la boue ! Mais qui donc est-il ce lâche, qui se cache et rôde la nuit dans l'ombre comme un bandit ?... Ah ! malheur à lui, malheur à eux !...

Pierre Rouvenat était devenu pâle comme son maître.

— Que vas-tu faire ? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, répondit Mellier d'un ton farouche.

— Jacques, je t'en supplie, réfléchis.

— C'est ce que je fais, je sonde l'avenir.

— Prends garde, ne te laisse pas entraîner par la colère ; Jacques, j'ose à peine te regarder : l'expression de ton regard m'épouvante ; j'en suis sûr, tu médites quelque chose de terrible.

— Oui, ma vengeance !

— Jacques, le mal n'est peut-être pas aussi grand que tu le crois ; peut-être est-il temps encore...

— Je suis déshonoré, te dis-je ; ma fille est maintenant une créature avilie, dégradée, flétrie et souillée par le crime d'un larron d'honneur, d'un infâme ! Lucile Mellier est une fille perdue !

Rouvenat poussa un soupir et baissa la tête.

— Où est-elle en ce moment ? demanda le fermier, après un instant de sombre silence.

— Dans sa chambre.

— C'est bien.

Il prit la lettre, la mit dans une autre enveloppe, qu'il cacheta, puis la tendant à Rouvenat :

— Va remettre cela à la place où tu l'as pris, lui ordonna-t-il brusquement.

Pierre Rouvenat fit deux pas en arrière, les yeux fixés sur le fermier.

— Mais que veux-tu donc faire? s'écria-t-il avec inquiétude.

— Cela ne regarde que moi.

— Soit. Mais si je devine ton intention, tu veux leur tendre un piége. Dans quel but? Jacques, cela n'est pas digne de toi.

— Je ne veux pas d'observations, répliqua le fermier en frappant violemment le parquet du pied, je ne suis pas d'humeur à les entendre.

— Jacques, au nom de ta femme que tu as tant aimée, permets-moi d'insister. Appelle ta fille, parle-lui, interroge-la.

— Non. Laisse-moi, et fais ce que je t'ordonne. Je veux que Lucile aille cette nuit au rendez-vous qu'on lui donne.

Pierre Rouvenat comprit que tout ce qu'il essayerait de tenter pour calmer la colère de son maître serait inutile. Mais en se résignant à se taire, pour le moment, il ne renonçait pas à intervenir plus tard afin de protéger sa jeune maîtresse, pour laquelle il avait une tendresse respectueuse et pleine de dévouement.

Il baissa de nouveau la tête et sortit lentement de la chambre.

Obéissant à l'ordre qu'il venait de recevoir, il alla replacer la lettre dans le mur de l'enclos, derrière la pierre mobile. Cela fait, il rejoignit les garçons de ferme et les journaliers qui travaillaient dans la prairie.

Une heure après, Lucile venait visiter à son tour la cachette du mur et trouvait la lettre. Elle la glissa vivement dans son corsage, tout en regardant autour

d'elle avec défiance. Rassurée en remarquant que personne n'avait pu la voir, elle s'éloigna rapidement pour revenir à la ferme et s'enfermer dans sa chambre, afin de lire et de relire le précieux billet, sans craindre d'être surprise.

Ce n'est pas sans raison que la jeune fille était défiante et inquiète. Coupable, sa conscience ne pouvait être tranquille et elle tremblait constamment de voir son secret découvert. Elle avait peur d'être trahie par la rougeur qui montait facilement à son front ; elle craignait que son père ne lût sa faute dans ses yeux et elle n'osait plus le regarder.

Depuis quelques jours, — elle l'avait constaté avec effroi, — Jacques Mellier était devenu soucieux et plus sombre ; il ne lui adressait plus la parole et semblait éviter de se trouver seul avec elle.

— Mon Dieu, soupçonnerait-il quelque chose? se demandait-elle avec terreur.

Cette pensée, pleine d'angoisses, était à elle seule une horrible torture. Mais ses craintes, ses frayeurs, ses angoisses, ses pressentiments, ses inquiétudes douloureuses de l'avenir, elle les supportait bravement. C'est pour lui qu'elle souffrait, pour lui, qu'elle aimait de toute son âme, de cet amour merveilleux et sublime qui n'admet que le dévouement, qui ne veut connaître que le sacrifice !

Il était jeune, beau ; riche, elle l'ignorait. Mais il avait un noble cœur, les aspirations d'une âme élevée, les idées et les rêves enthousiastes d'un poète, toutes choses qui parlent à l'imagination ardente d'une jeune fille.

Ils s'étaient rencontrés un jour, par hasard, à une fête de village. Le premier regard fit naître la sympathie. L'éclair n'est pas plus rapide que certaines émotions qui

frappent le cœur. Il était pâle et triste ; il devait souffrir, il était malheureux... Après la sympathie, l'intérêt. Il lui raconta ce qu'il savait de son passé, une vie douloureuse, celle d'un abandonné, privée de toute affection, de la tendresse et des baisers d'une mère.

Lucile essaya de le consoler et de lui donner l'espoir de jours meilleurs dans l'avenir. Elle fit plus : elle n'avait que son cœur, elle le lui donna. Ignorante, peut-être, mais certainement inconsciente du danger, elle ne se douta point qu'il pût y avoir un abîme au bas de la pente fleurie.

L'ivresse de l'amour, du premier amour surtout, cause un éblouissement qui ravit et enchante. Après plus de six mois, l'ivresse de Lucile ne s'était pas dissipée. Dans sa naïve et généreuse confiance en lui, elle n'avait pas encore envisagé sa situation sous son véritable aspect. Elle l'aimait aveuglément, sans calcul, et de même qu'elle lui avait donné son cœur, elle lui aurait donné sa vie. Son amour restait paré de fleurs et elle ne pensait pas qu'elles pussent s'effeuiller sous les larmes.

Son seul chagrin, jusqu'alors, avait été d'être obligée de cacher son secret à son père.

— C'est nécessaire, dans l'intérêt même de notre amour, lui avait dit Edmond.

Défendre son amour, c'était défendre sa vie. Elle garda le silence.

Cependant, malgré ses pressentiments, et tout en se disant que son père pouvait avoir un doute, Lucile était loin de penser qu'il eût découvert une partie de son secret.

— Cher Edmond, se dit-elle après avoir lu la lettre, il va partir, il s'est décidé... Oui, il le faut, les jours s'écoulent, le temps presse... Oh! il réussira, mon cœur me le dit. N'a-t-il pas suffisamment souffert? Dieu qui

veille sur toutes ses créatures, ne voudra pas le réduire au désespoir. Il redoute de s'éloigner. Ah! je ne suis pas moins que lui inquiète et tourmentée ; mais il le faut, le bonheur vaut bien quelques sacrifices. J'irai cette nuit à son rendez-vous, c'est le dernier... Je risque beaucoup, car si j'étais vue, reconnue... Oh! cette pensée me fait frissonner! Mais, s'il ne me voyait pas, il manquerait de force pour partir. Il m'appelle, j'irai lui porter ce qu'il me demande : le courage et l'espoir.

Elle alluma une bougie et brûla la lettre, précaution malheureusement devenue inutile.

Ses yeux s'étaient mouillés de larmes ; elle les essuya avec soin, puis elle descendit au rez-de-chaussée afin de donner ses ordres pour le repas du soir et vaquer aux occupations si diverses à l'intérieur d'une ferme bien tenue.

Rouvenat revenait du pré, conduisant un lourd chariot de foin. Il adressa à la jeune fille un salut affectueux. Elle fut frappée de l'expression de tristesse de son regard.

— Mon bon Pierre, qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle. Vous avez l'air contrarié.

— C'est vrai, mademoiselle, je ne suis pas content, mais pas content du tout.

— Est-ce que les travaux ne marchent pas comme vous le désirez? Il me semble pourtant que vos foins sèchent vite par ce beau soleil.

— En effet, mademoiselle, on peut même dire que le soleil fait les trois quarts de la besogne ; mais, voyez-vous, c'est autre chose qui me préoccupe, qui me chagrine...

— Et que vous ne pouvez pas me dire? fit-elle d'une voix câline.

Le vieux serviteur se sentit remué jusqu'au fond des entrailles.

Il fit deux pas vers elle, ayant déjà sur les lèvres ces mots :

— Si vous aviez l'intention de faire une promenade ce soir, après le coucher du soleil, renoncez-y et restez dans votre chambre.

La soudaine apparition de Jacques Mellier lui ferma brusquement la bouche.

Il jeta sur la jeune fille un long regard, qui contenait comme une supplication, puis il s'éloigna en poussant un profond soupir.

— Pauvre Pierre ! pensa Lucile, il éprouve réellement quelque gros chagrin ; il aura eu à supporter la mauvaise humeur de mon père.

IV

LE TUEUR DE LOUPS

Vers sept heures et demie, un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau de feutre mou, ayant à ses pieds de gros souliers ferrés à fortes semelles, et portant sur sa blouse de toile bleue un fusil de chasse en bandoulière, se présenta au Seuillon.

Comme tous les hommes des champs à cette époque de l'année, il avait le visage bruni par le hâle et brûlé par les rayons du soleil ; mais malgré la rudesse de ses traits et l'expression un peu dure de sa physionomie, il avait la figure sympathique. Il paraissait âgé d'une quarantaine d'années. Son large front carré, ses sourcils

épais, réunis à la naissance du nez, et quelque chose de fier et de hardi dans le regard révélaient un caractère d'une énergie peu commune et, dans les idées, une grande opiniâtreté.

Sous cette enveloppe à moitié sauvage, couverte d'aspérités mal adoucies, il y avait cependant un cœur chaud pouvant montrer un courage héroïque, capable de se dévouer au-delà du possible, jusqu'à l'incompréhensible, jusqu'à la folie.

On a vu souvent l'exagération de certains sentiments toucher de près à l'absurde.

Ce personnage se nommait Jean Renaud ; mais il était plus connu dans le canton de Saint-Irun sous le nom de *Tueur de loups*.

En entrant dans la maison, il prit son chapeau à la main et salua respectueusement Lucile. La jeune fille mettait le couvert sur la longue table de chêne, qui occupait le milieu de la grande salle de la ferme, car les travailleurs n'allaient pas tarder à revenir de la prairie.

— Ah ! c'est vous, Jean Renaud, fit-elle ; je suis bien aise de vous voir ; il y a plus de huit jours que vous n'êtes passé au Seuillon et j'ai mis de côté un paquet de différentes choses que je destine à votre femme.

— Vous êtes toujours trop bonne, mademoiselle ; c'est vrai, il y a une douzaine de jours que je ne suis pas venu vous voir. J'ai dû pendre mon fusil au clou et prendre la faux ; quand l'herbe est mûre et le temps propice, il faut que tout le monde aille à la prairie. Hier soir on est venu me prévenir qu'une énorme louve et deux louveteaux avaient été vus dans le bois de Sueure ; voilà pourquoi je n'ai pas travaillé aujourd'hui. Je suis sorti de bon matin et, toute la journée, j'ai inutilement battu les bois de Sueure et d'Artemont. Il est probable

que, pendant la nuit, la louve et ses petits ont gagné la forêt.

— Vous devez être bien fatigué?

— Oh! la marche ne me fait rien, j'y suis habitué, répondit-il en souriant.

— Mais vous êtes tout en nage, mon brave Jean Renaud.

— J'ai eu chaud tout de même, mademoiselle.

— Voilà une chaise, asseyez-vous, je vais vous donner un bon verre de vin.

— Vraiment, ce n'est pas de refus.

— Je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de Geneviève, comment va-t-elle?

— Aussi bien que possible, pour sa position.

— C'est vrai, fit la jeune fille, qui rougit subitement.

Le tueur de loups s'était assis, son fusil entre les jambes. Lucile plaça devant lui, sur le coin de la table, une bouteille, un verre, du pain et un morceau de viande froide.

— A votre bonne santé, mademoiselle, dit-il.

Et il vida son verre avec une satisfaction évidente.

— Dimanche, si je le peux, j'irai voir Geneviève, reprit la jeune fille.

— Ah! vous la rendrez bien heureuse, mademoiselle; il n'y a personne au monde qu'elle aime autant que vous. Ma femme est comme moi, voyez-vous; elle est reconnaissante et n'oublie jamais le bien qu'on lui fait. Lorsque je suis revenu du service, il y a un peu plus de cinq ans, — je m'étais rengagé, je ne sais trop pourquoi, — j'ai retrouvé Geneviève libre et déjà vieille fille; nous nous étions aimés dans le temps, les anciennes idées nous revinrent; mais nous étions aussi pauvres l'un que l'autre, et nous ne pouvions pas nous marier, faute de quelques

centaines de francs pour acheter un petit ménage. — Vous ne savez probablement pas cela, mademoiselle. Votre père apprit la chose, et un jour qu'il me rencontra à Frémicourt, il m'amena ici.

— Tu veux te marier avec Geneviève, me dit-il brusquement, comme c'est son habitude de parler, et tu ne peux pas le faire parce que tu manques d'argent.

— Monsieur Mellier, c'est la vérité, répondis-je.

— Geneviève est une brave et honnête fille, reprit-il ; son père a été un bon et fidèle serviteur du mien ; j'ai aussi pour toi de l'estime, de l'amitié. Tu seras le mari de Geneviève.

Il monta dans sa chambre et revint au bout d'un instant avec un gros sac d'argent. Il y avait mille francs.

— Tiens, me dit-il, voilà ce qui te manque.

Je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles. Je le regardais comme un abruti. Enfin, je ne fus plus le maître de mon émotion, je me mis à pleurer. Si je l'eusse osé je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé, je l'aurais appelé mon père !

Je parlai de lui faire un billet, une reconnaissance.

— C'est bien, c'est bien, me dit-il en me poussant doucement vers la porte, j'ai confiance en toi, tu me rendras cela plus tard, petit à petit, quand tu pourras.

Quinze jours plus tard, Geneviève était ma femme, et j'avais pu acheter, en payant plus de la moitié du prix comptant, la petite maison où nous demeurons à Civry. Aujourd'hui la maison est à nous, tout est payé, mais je dois toujours les mille francs à M. Mellier, qui n'a pas l'air de se souvenir qu'il me les a prêtés.

Mais ce n'est pas là tout ce que votre père a fait pour moi, mademoiselle. Un jour, — j'avais alors dix-huit ans, — je voulus imprudemment traverser sur la glace

l'écluse du moulin de Frémicourt. Au beau milieu de la rivière, la glace s'enfonça tout à coup sous mes pieds, et je coulai au fond de l'eau. Quelqu'un du moulin, qui me vit disparaître, se mit à appeler au secours ! Votre père n'était pas loin, il accourut. Il passa, en l'élargissant, par le trou que j'avais fait, et plongea. L'eau, arrêtée par le barrage, ne m'avait pas entraîné, heureusement, il eut le bonheur de me saisir et de retrouver, en revenant à la surface de l'eau, l'endroit où la glace s'était brisée.

Maintenant, il fallait sortir, ce n'était pas chose facile, car chaque fois qu'il essayait de remonter sur la glace, elle se rompait sous le poids. Trois fois, ses bras fatigués et engourdis par le froid m'échappèrent, trois fois il me ressaisit. A la fin, plusieurs hommes arrivèrent avec une longue et forte corde à l'extrémité de laquelle ils firent un nœud coulant. Ils la jetèrent à votre père qui me la passa autour du corps ; alors les hommes tirèrent à eux, et c'est ainsi qu'on parvint à m'amener à terre.

C'est une heure après, quand je repris connaissance, que j'appris ce qui s'était passé. On disait que vingt autres à ma place n'auraient pu être sauvés. On croyait à un miracle. L'auteur du miracle, c'était Jacques Mellier. Je dois la vie à votre père !

— J'ignorais en effet, toutes ces choses, mon cher Jean Renaud, dit Lucile vivement émue.

— Aussi, mademoiselle, jugez si j'aime M. Mellier ; on ne saura jamais ce qu'il y a de reconnaissance pour lui dans mon cœur. Je puis le dire à vous, mademoiselle, je me ferais tuer pour votre père !

— Il vous connaît bien, Jean ; il sait que vous êtes un noble cœur.

— C'est encore grâce à lui que j'ai obtenu l'autorisation de porter mon fusil toute l'année, ce qui me per-

met de faire, en été comme en hiver, la chasse aux loups.

— En tuez-vous beaucoup de ces affreuses bêtes ?

— Je n'en ai encore tué qu'un cette année, mademoiselle : c'est le onzième depuis trois ans. Mais je compte bien en tuer encore deux ou trois avant la fin de l'année. C'est en automne, par le brouillard, et en décembre et en janvier, pendant les grands froids, qu'ils deviennent plus hardis et se décident à quitter les grands bois. Si ceux que j'ai vainement cherchés aujourd'hui ont l'audace de reparaître dans le canton, je vous promets qu'ils ne m'échapperont pas, ils n'auront rien perdu pour attendre.

— Buvez donc, vous n'avez pas encore achevé votre bouteille.

— Je m'oublie à causer, mademoiselle ; j'abuse peut-être de vos instants ?

— Nullement, mon brave Jean ; j'éprouve, au contraire, beaucoup de plaisir à vous écouter.

— Vous êtes bonne et pleine d'indulgence. Tenez, mademoiselle, vous avez là, dans mon cœur, une belle place à côté de votre père. Ah ! continua-t-il avec animation, s'il y a une femme sur la terre qui mérite d'être heureuse, c'est bien vous !

La jeune fille laissa échapper un soupir.

— Ma foi, j'avais soif tout de même, reprit le tueur de loups ; j'ai gaillardement vidé ma bouteille, et me voilà redevenu solide comme un carré d'infanterie.

Il se leva.

— Est-ce que vous partez ? demanda Lucile.

— Oui, mademoiselle ; je ne veux pas m'attarder plus longtemps.

— Attendez une minute ; je vais aller chercher le paquet dont je vous ai parlé, vous l'emporterez.

— Ne vous dérangez pas, je viendrai plutôt le prendre demain ou dimanche matin.

— Vous ne retournez donc pas tout de suite à Civry ?

— Non, il faut que j'aille jusqu'à Terroise faire une commission dont on m'a chargé.

— Vous pourrez prendre le paquet en repassant.

— Tout le monde sera probablement couché à la ferme, car en revenant de Terroise je m'arrêterai au moulin de Frémicourt. Il y a déjà six jours que j'ai donné deux doubles de blé à moudre, et comme nous n'avons plus qu'un peu de pain à la maison je ne serais pas fâché d'avoir ce soir même ma farine.

— En ce cas, Jean Renaud, vous avez raison.

— Je vais même laisser ici mon fusil, dont je n'ai nul besoin ce soir, car je n'espère pas rencontrer un loup sur ma route ; sans compter qu'il m'embarrasserait, si le meunier me livre mon sac de farine et que je doive le rapporter sur mon dos.

— Jean Renaud, c'est bien de la fatigue.

— Oh ! c'est si peu lourd.

— Petite charge pèse de loin.

— Oui, mais j'ai les épaules robustes.

Il accrocha son fusil au manteau de la cheminée, puis il sortit de la ferme en disant :

— A bientôt, mademoiselle Lucile, et merci ; je dirai à Geneviève que vous avez pensé à elle.

Il s'éloigna rapidement.

Le soleil venait de se coucher. Un instant après, les garçons de ferme et les gens de journée arrivèrent. Le souper était prêt, ils se mirent à table.

A neuf heures, les gens de journée, qui demeuraient presque tous à Frémicourt, avaient quitté la ferme. Les bestiaux étaient rentrés dans les étables et le troupeau

de moutons dans la bergerie. Les garçons faisaient boire les chevaux et garnissaient les râteliers pour la nuit.

Lucile était remontée dans sa chambre, elle attendait le moment où tout le monde serait couché pour sortir sans bruit et courir à son rendez-vous. La mantille de soie noire qu'elle devait jeter sur ses épaules était toute prête sur son lit. Elle avait éteint sa bougie ; on pouvait croire qu'elle était couchée.

Elle entendit fermer successivement toutes les portes, puis les voix des domestiques s'envoyant le bonsoir.

A dix heures moins un quart, un silence profond régnait dans la ferme.

L'heure était venue. Lucile pensa que tout le monde dormait. Elle se trompait. Deux hommes veillaient et attendaient comme elle : son père et Pierre Rouvenat. Elle s'enveloppa dans sa mantille et se glissa hors de sa chambre. Elle descendit l'escalier d'un pas léger, retenant sa respiration, traversa rapidement la grande salle, ouvrit une porte qu'elle ne prit pas la peine de refermer, et pénétra dans un corridor étroit au bout duquel se trouvait la petite porte de sortie dont nous avons déjà parlé. Elle tira le verrou avec précaution, ouvrit la porte sans bruit et s'élança dehors.

Derrière elle, Jacques Mellier avait ouvert la porte de sa chambre et, comme elle, était descendu silencieusement, à pas de loup. A ce moment, s'il eût pu se voir dans une glace, il ne se serait pas reconnu. Il avait la figure d'un cadavre.

Dans la grande salle, à tâtons, il s'empara d'un des fusils accrochés au manteau de la cheminée ; puis, poussant une sorte de rugissement sourd, il bondit vers le corridor.

Pierre Rouvenat se trouva devant lui, barrant le passage.

— Jacques, où vas-tu ? lui demanda-t-il.

— Laisse-moi, répondit le fermier d'une voix rauque.

— Non, tu ne sortiras pas !

— Laisse-moi, te dis-je, retire-toi, laisse-moi passer.

— Non.

— Misérable ! hurla Mellier, que la fureur rendait fou.

Et se ruant sur le serviteur fidèle, sur l'ami dévoué, il le saisit à la gorge et le repoussa avec une violence et une brutalité sauvages.

Rouvenat perdit l'équilibre ; en tombant, sa tête rencontra l'angle de la table et il roula sur le carreau où il resta étendu, tout de son long, sans connaissance.

Sans même avoir conscience de ce qu'il venait de faire, Mellier se précipita hors de la maison, tête nue, écumant de rage, aveuglé, fou, et prit sa course à travers les jardins.

V

LE RENDEZ-VOUS

Lucile, ayant franchi la haie du jardin, se dirigea rapidement vers la Sablense. Le jeune homme inconnu l'attendait sur l'autre rive, à quelque distance de la passerelle. En un instant, elle fut près de lui. Sans prononcer une parole, il l'entoura de ses bras et la pressa

fortement contre son cœur. Leurs lèvres se rencontrèrent. Ce n'était pas seulement un baiser, mais aussi la réunion de deux âmes l'une à l'autre données. Ce fut un moment d'extase et de délicieuse ivresse.

Enfin, il l'entraîna plus loin dans un quinconce de peupliers au milieu duquel ils s'arrêtèrent.

— Ma chère bien-aimée, lui dit-il, quand je songe aux dangers que tu affrontes pour venir me donner un instant de joie et de bonheur, je me fais d'amers reproches ; je ne me trouve plus digne de toi, de ton amour, qui est toute ma vie ; et si, après avoir interrogé mon cœur, je lis dans le tien, le dévouement sans bornes qu'il contient me fait rougir de mon égoïsme. Oh ! tu dois me trouver bien exigeant !

— Je t'aime ! répondit-elle dans un adorable chuchotement.

— Cher ange adoré ! reprit-il d'une voix émue, au lieu d'entendre une plainte sortir de ta bouche, c'est un mot qui m'ouvre le ciel !... Tu connais les douleurs de ma vie, tu sais combien ma pauvre âme est tourmentée ; à cela s'ajoute encore la contrainte que tu es forcée de t'imposer... Jusqu'à présent, Lucile, j'ai tout reçu de toi : j'étais dans la nuit de la désespérance ; belle et souriante, tu t'es levée à l'horizon de ma vie comme une radieuse aurore et, aussitôt, je me suis vu environné de lumière. Je maudissais mon existence misérable, le monde tout entier ; tu m'as montré le ciel et j'ai appris à bénir Dieu ; comme le vent qui chasse le nuage, d'un regard, d'un mot tu as dissipé mes sombres pensées. Dans mon cœur il y avait du mépris pour les hommes, peut-être de la haine, tu y as fait naître l'amour... Il me suffit de penser à toi pour voir tout resplendir. La nuit, si des songes gracieux viennent me visiter, c'est toi, c'est ma bien-aimée, qui me les envoie.. Enfin, les seu-

les joies que j'ai connues, c'est toi qui me les a données... Que t'ai-je rendu en échange de cela ? Rien. Si, des soucis, de la tristesse, des craintes...

— Edmond, tais-toi, tais-toi, cela n'est pas !

— Oh ! tu es trop bonne et trop généreuse pour en convenir. Mais, tiens, à l'instant même, tu viens de tressaillir en entendant du bruit, le battement d'ailes d'un oiseau de nuit dans les arbres... Je suis un homme et il faut que ce soit toi qui me donnes l'exemple du courage. Non, non, je n'ai encore rien su faire pour toi...

— Est-ce donc rien de m'avoir aimée, de m'aimer ?

— Oh ! oui, je t'aime ! Et, seule, tant qu'il battra, tu occuperas mon cœur... Mais t'aimer n'est pas suffisant ; mon devoir est d'assurer ton repos, de rendre à tes lèvres le sourire, à ton front la fierté ! Chère Lucile, tu n'es pas heureuse, et ce que je veux, c'est ton bonheur.

— Va, je ne suis pas malheureuse comme tu le crois. Ma confiance est si complète, si illimitée, qu'elle me permet de tout supporter, et si grand est mon amour, qu'il met en moi un courage que rien ne saurait briser... Si le bonheur était trop facile, on l'apprécierait moins. Cependant, je ne veux pas te le cacher, depuis quelques jours je suis inquiète : mon père ne me parle plus, son regard est devenu sévère ; il est agité, soucieux, il me semble qu'il a deviné quelque chose...

— Ah ! cela devait arriver, je le redoutais... Et je ne puis encore me présenter à lui ! Avant tout, il faut vaincre la fatalité qui me poursuit.

— Edmond, la situation est grave, les instants sont précieux, chaque minute vaut un jour, il faut agir immédiatement, agir avec énergie... ma pensée te suit, elle sera avec toi, et ce que tu n'aurais peut-être jamais fait pour toi-même, tu l'accompliras pour moi...

— Oui, car c'est assez de faiblesse ; j'ai trop long-

temps hésité. Pour toi, Lucile, c'est assez de dissimulation; tromper n'est pas dans ta noble nature; imposer à ton cœur la fausseté, c'est un crime contre ta loyauté; ton regard si pur proteste contre le mensonge !

— Ne pense pas cela ; c'est pour protéger notre amour que j'ai gardé mon secret, que je le garderai encore. Edmond, ne te reproche rien; si j'ai mis un masque sur mon visage, c'est que je l'ai voulu; j'ai appris à mentir; hélas! il le fallait. Va, je n'ai aucun regret; ce que j'ai fait, je sens que je le ferais encore. Mais tu es bien décidé, n'est-ce pas? Tu pars demain?

— Oui, demain, et c'est pour cela que j'ai voulu te voir et causer un instant avec toi.

— Edmond, c'est plus que le mystère de ta naissance que tu vas dévoiler, c'est notre bonheur que tu vas conquérir ! Ne recule devant rien, livre notre secret... Que ma pensée te soutienne, que mon amour te donne la force.

— Je t'ai vue, j'ai senti ton cœur battre contre le mien, je ne manquerai pas de courage.

— Pars donc, cher Edmond, mon époux, pars, et reviens vite apporter le bonheur à la pauvre Lucile.

— Après-demain, je serai à Paris.

— A Paris! fit la jeune fille avec surprise; pourquoi à Paris?

— Parce que c'est maintenant à Paris que se trouve le mystère.

— Quoi! cette vieille femme qui t'a élevé a quitté le village?

— Non, répondit-il tristement, elle est morte!

— Morte! répéta Lucile comme un écho.

— Oui, et je ne sais pas encore si la pension que je recevais, et qui m'a été servie régulièrement jusqu'à ce jour, me sera continuée.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! soupira la jeune fille.

— Mais rassure-toi, ma chérie, rassure-toi; si la mort inattendue de cette pauvre Marianne, qui a pris soin de mon enfance et a été si longtemps seule à m'aimer, est une douleur pour mon cœur reconnaissant, je crois pouvoir considérer cet événement comme un rapprochement vers le but que je poursuis.

— Hélas! elle ne peut plus parler... Nous avions mis tout notre espoir en elle, et elle a emporté dans la tombe ce que nous avons un si grand intérêt à connaître.

— C'est vrai; mais, avant de mourir, Dieu lui a envoyé une inspiration. Marianne n'a pas emporté dans la tombe son secret tout entier.

— Edmond, que veux-tu dire? s'écria Lucile.

— Il y a quinze jours, malade déjà et ayant le pressentiment de sa fin prochaine, sans doute, Marianne a écrit elle-même une lettre à mon adresse, laquelle a été confiée provisoirement à une voisine avec ordre de me la faire parvenir après sa mort. Cette lettre, Lucile, je l'ai reçue hier, en même temps qu'une autre, écrite par une personne de la commune, qui m'apprenait tout à la fois la maladie et la mort de ma pauvre nourrice.

Dans sa lettre, Marianne me donne le nom et l'adresse d'un notaire de Paris, qui lui envoyait tous les trois mois la somme d'argent nécessaire à notre existence à tous les deux. Savoir cela est déjà quelque chose; mais ce notaire n'est évidemment qu'un intermédiaire. Marianne n'a pas cru devoir me le cacher. Derrière lui se tient dans l'ombre un représentant plus direct de ma famille. Dans la lettre il y a un nom, un grand nom, précédé d'un titre de comte... Je te demande la permission de ne pas le prononcer encore, tellement j'ai peur de me tromper et de te donner un trop brillant espoir.

C'est à lui que je dois m'adresser, c'est lui que je dois voir, suivant le conseil de la morte. Bientôt, je serai en sa présence. Ah! je le sens, cet homme riche et puissant tient ma destinée entre ses mains! Qui je suis? Il le sait. Il sait également ce que je devrais être, il sait ce que je dois être! Qu'est-ce que je veux, après tout? Réclamer un droit. Je veux le nom qui m'appartient, quel qu'il soit. S'il est humble, qu'importe; si je suis pauvre, qu'importe encore!... Mais il me le faut ce nom sans lequel je ne puis me présenter devant ton père ; à tout prix, je veux qu'on me le rende.

Sur mon berceau d'enfant, on a jeté le voile du mystère, et toujours, sans cesse, on m'a enveloppé de ténèbres épaisses. J'ai grandi comme l'arbre de l'oasis, au milieu d'un désert, et jusqu'au jour où j'ai eu le bonheur inespéré de te rencontrer, j'ai marché le front courbé comme un paria.

Ma naissance a-t-elle été maudite? Mais y aurait-il là un crime, l'innocent ne doit pas expier toute sa vie le crime qn'il n'a pas commis! Mon Dieu, je ne suis pas trop exigeant; que je puisse seulement revenir vers toi avec un nom et le droit d'avouer mon amour hautement et fièrement!

— Edmond, dit Lucile de sa voix douce et émue, quelque intérêt qu'on ait eu à te cacher jusqu'ici le secret de ta naissance, cet intérêt doit disparaître lorsqu'il s'agit, je ne dis pas seulement du bonheur, mais de l'existence même de plusieurs êtres. Je reste donc, comme toujours, pleine de confiance et d'espoir.

Jusqu'à ton retour, je compterai toutes les heures. Ah! puisses-tu bientôt m'envoyer une bonne nouvelle! Mais, quoi qu'il arrive,Edmond, que tu aies réussi ou non, tu m'écriras de Paris, ouvertement, cette fois... Ma résolution est prise, nous ne nous verrons plus se-

crètement. Que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut que mon père soit instruit. Je m'agenouillerai devant lui, et courbée sous son regard terrible, je lui ferai ma confession. Je le sais, sa douleur sera plus grande que sa colère, mais comme il s'agira de notre amour, je trouverai des accents pour le défendre, et nous faire pardonner.

Maintenant, cher Edmond, séparons-nous; je vais rentrer, et seule, dans ma chambre, à genoux près de mon lit, je prierai Dieu pour qu'il prépare le succès de ton voyage.

Il l'attira à lui, elle jeta ses bras autour de son cou et ils restèrent un instant enlacés dans les bras l'un de l'autre.

— Ah! murmura-t-il dans une indicible ivresse, tu es le souffle qui m'anime, c'est le divin rayonnement de ton regard qui éclaire ma pensée; tu es plus que ma vie, tu es toute mon âme!... J'emporte ce dernier baiser que je prends sur tes lèvres, il sera pour moi un talisman.

Elle s'échappa de ses bras et fit quelques pas; puis, d'un bond, elle s'élança de nouveau à son cou, l'embrassa une fois encore et s'éloigna rapidement.

Le jeune homme sortit du quinconce à son tour et s'arrêta après avoir fait une vingtaine de pas.

Lucile traversait la rivière sur la passerelle.

Il la suivit des yeux jusqu'au moment où il la vit disparaître dans l'ombre des premiers arbres qui entourent la ferme. Alors il se décida à quitter la place. Traçant une ligne oblique à travers le pré, il gagna rapidement la route de Saint-Irum, qui a un embranchement sur le chemin du Seuillon à Frémicourt, en franchissant la Sableuse sur un pont de pierre, à deux cents mètres en aval de village.

Tout à coup, il s'arrêta, croyant avoir vu la silhouette d'un homme se dresser à cinquante pas devant lui, à une faible distance de la route.

Son cœur se mit à battre violemment.

— Ah! çà, se dit-il, est-ce que j'aurais peur? Ce que je prends pour un homme n'est évidemment qu'un buisson. Il arrive souvent, quand on marche la nuit dans la campagne, qu'on croit voir dans les arbres des fantômes qui courent.

Complétement rassuré par cette réflexion, il continua son chemin en allongeant le pas.

Quand il ne fut plus qu'à une faible distance de la masse noire, qu'il prenait pour un buisson, une détonation retentit au milieu du silence de la nuit.

En même temps le jeune homme poussa un cri étouffé, en portant les deux mains à sa poitrine. Il chancela, fit trois pas de travers, cherchant un appui, qu'il ne trouva point, et tomba en arrière sur le bord de la route, où il resta étendu sans mouvement.

VI

APRÈS LE CRIME

Lucile n'était pas encore rentrée. Elle entendit l'explosion de la poudre, et aussitôt un frisson glacial courut dans tous ses membres, en même temps que la sueur qui couvrait son front se refroidissait. Et cepen-

dant, rien ne pouvait lui faire penser que ce coup de feu eût été tiré sur celui qu'elle venait de quitter. Du reste, elle pouvait s'expliquer l'impression qu'elle éprouvait par sa surprise au bruit d'un coup de fusil troublant le silence à cette heure de la nuit.

Pierre Rouvenat venait de reprendre connaissance, et il se relevait lorsque la détonation sinistre, traversant l'espace, arriva également jusqu'à lui.

Le malheureux prit sa tête dans ses mains et s'arracha les cheveux de douleur et de désespoir. Hélas! le malheur épouvantable qu'il avait voulu prévenir était arrivé. Il avait essayé en vain d'arrêter son maître ivre de colère et de rage, altéré de vengeance... Le crime horrible était commis!

— Trop tard! trop tard! gémit-il en se tordant convulsivement les bras... Oh! Jacques, Jacques Mellier devenu un assassin!

Soudain, par les deux portes du corridor restées ouvertes, un bruit de pas précipités parvint jusqu'à lui.

— C'est Lucile, pensa-t-il, car trop peu de temps s'est écoulé depuis le coup de fusil pour que ce pût déjà être lui.

La jeune fille entrait.

Il n'eut qne le temps de se blottir dans un coin. Il entendit la porte se fermer doucement et le faible grincement du verrou de fer entrant dans le mur, poussé par Lucile. Presque aussitôt elle sortit du corridor et passa devant lui comme une ombre; on aurait dit que ses pieds légers ne posaient pas sur le sol. Elle se dirigea vers l'escalier et monta rapidement, effleurant à peine les marches, sans que Pierre pût entendre même un craquement du bois.

Lucile rentra furtivement sans sa chambre, tomba sur ses genoux et se mit à prier.

Pensant bien que son maître ne tarderait pas à rentrer à son tour, Pierre Rouvenat alla tirer le verrou de la petite porte et, debout au milieu du corridor, il attendit.

Dix ou douze minutes s'écoulèrent. Enfin, le pas du fermier, qui arrivait en courant, résonna sur la terre sèche. Bientôt, Rouvenat le vit apparaître à l'entrée du verger. Il sortit précipitamment du corridor et se cacha de nouveau dans le même coin de la grande salle, le dos collé au mur.

Mellier arriva. Un tremblement nerveux le secouait de la tête aux pieds. Malgré la course qu'il venait de faire, son visage conservait sa lividité ; on aurait pu croire que le sang s'était figé dans ses veines ou qu'il n'en restait plus une seule goutte dans sa tête. Pourtant, la sueur coulait à flots sur son visage et sa poitrine. Ses cheveux, plaqués sur son crâne et collés à ses tempes, dégouttaient d'eau, comme s'ils eussent reçu une pluie battante. Il était oppressé, haletant et pouvait à peine se soutenir sur ses jambes. Il se débarrassa du fusil, qu'il plaça debout contre la muraille, puis il se jeta dans l'escalier, pressé de gagner sa chambre.

Rouvenat s'élança derrière lui. Il ne se souvenait déjà plus de la façon brutale dont le fermier l'avait traité.

— Jacques, malheureux ! qu'as-tu fait ? lui dit-il, après avoir vivement refermé la porte de la chambre.

Mellier le regarda avec effarement.

— Hein, quoi ! fit-il, je ne sais pas.

— Jacques, Dieu te prenant en pitié, aurait-il fait dévier le coup ?

Une lueur sombre passa dans le regard du fermier.

— Non, murmura-t-il d'une voix creuse, j'ai visé au cœur, et... il est tombé !...

— Mort! s'écria Pierre avec terreur.

— Mort! répéta la voix étranglée de Mellier.

Rouvenat s'affaissa sur un siége et cacha sa figure dans ses mains.

— Eh bien! après? reprit le fermier; il a séduit ma fille, il m'a déshonoré; c'était un voleur, je me suis vengé, je l'ai tué!...

Le serviteur releva la tête.

— Oui, assassiné! dit-il.

— Si tu le veux, cela m'est égal.

— Et la justice, Jacques, tu ne penses donc pas à la justice?

— La justice, c'est moi, quand je défends mon bien, quand je venge mon honneur!

— Jacques tu ne raisonnes plus, c'est de la folie...

— Quand je rencontre une vipère sur le coteau, je l'écrase; quand une bête nuisible, loup ou chien enragé, fait invasion sur mes terres, je prends mon fusil et je la tue... c'est mon droit. Voilà ce que j'ai fait ce soir.

— Ah! il ne comprend pas, il ne veut pas comprendre! s'écria Rouvenat avec désespoir. Mais c'est horrible, Jacques, horrible!... Et ton calme m'épouvante! Malheureux, quelqu'un peut t'avoir vu, reconnu...

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Jacques, toutes tes réponses sont insensées. Ah! tu es fou, tu es fou!... Sans doute personne ne t'a vu; à cette heure, aussi bien à la ferme qu'à Frémicourt et ailleurs, tout le monde dort... Mais je t'en conjure, réfléchis, examine ta situation; Jacques, tu as commis un crime épouvantable, et, si tu es découvert, on t'en demandera un compte terrible. Tu n'es pas plus qu'un autre, pas plus que le dernier de tes manœuvres, à l'abri des atteintes de la loi. Elle est égale pour tous, et

la justice des hommes est impitoyable, comme celle de Dieu. Tu auras beau crier : « Il avait séduit ma fille, j'ai vengé l'outrage fait à mon honneur ! » On te répondra que nul n'a le droit de se faire justice soi-même. Jacques, voilà la vérité.

Mais on ne t'a pas vu, personne ne t'accusera, et à moins que tu ne te trahisses toi-même... Puisque je n'ai pas pu retenir ton bras, maintenant que le malheur affreux est arrivé, il faut bien que je songe au moyen de te sauver... Non, on ne saurait t'accuser ; d'ailleurs, il faudrait des preuves, il n'y en a pas ; non, il n'y en a pas...

Il y eut un moment de silence pendant lequel Rouvenat parut réfléchir profondément.

Mellier, appuyé contre un meuble, restait immobile, comme pétrifié, la tête baissée et les yeux dilatés, fixés à ses pieds. Peut-être réfléchissait-il aussi.

Soudain, Rouvenat se dressa d'un bond sur ses jambes.

Ses yeux étaient devenus hagards et l'expression de son visage tourmenté révélait les plus cruelles angoisses.

Il s'approcha du fermier et, lui mettant la main sur l'épaule :

— Jacques, lui dit-il à voix basse, il vient de m'arriver une pensée qui me glace d'épouvante. Écoute-moi, au nom du ciel, Jacques, écoute-moi : Si une autre personne seulement sait que des relations existaient entre ce jeune homme et ta fille, qu'ils se rencontraient la nuit secrètement, nous sommes perdus !

Mellier releva brusquement la tête. Ses yeux, dont la flamme s'était éteinte, se fixèrent sur Rouvenat.

— Il y aura une enquête, continua ce dernier ; quand il y a un crime, on en cherche d'abord la cause pour en découvrir l'auteur. Il suffit d'un mot ou d'une parole

dite volontairement ou même imprudemment pour faire naître le soupçon et amener ici les gens de justice... Jacques, il faut penser à tout cela.

— J'attends, répondit froidement Mellier.

— Mais ce n'est pas assez, il faut être prêt à te défendre.

Mellier fit un brusque mouvement de tête en arrière, et un sourire singulier glissa sur ses lèvres pâles.

— Mais comprends donc, Jacques, les gendarmes, la prison, la cour d'assises...

— Eh bien ! on me condamnera.

— Mais c'est le bagne, malheureux ! Entends-tu ? le bagne, le bagne à perpétuité !

— Et quand ce serait l'échafaud ! répondit le fermier avec un accent farouche.

Rouvenat le regarda avec stupeur et recula jusqu'au milieu de la chambre.

— La vie ! une belle chose, vraiment, que la vie ! reprit le fermier d'une voix sifflante, pendant qu'un sourire ironique crispait ses lèvres; faut-il que les hommes soient stupides pour y tenir autant !... Tous ils courent après cette fumée, cette chimère qu'ils appellent le bonheur, les fous ! Ils ont la richesse, de leur or ils font un Dieu ! ils sont misérables, ils maudissent le ciel... Les fous !... les fous !... La maladie, les infirmités rendent les uns dignes de pitié; aux vices, à la honte, à l'opprobre des autres on jette le mépris... L'ambition dévore ceux-ci, la jalousie déchire ceux-là. L'honnêteté n'est plus qu'un mot, l'égoïsme devient une vertu. Partout la lâcheté, l'hypocrisie, l'infamie ! Les cœurs sont vils, la gangrène s'est mise dans les âmes. Le mal l'emporte sur le bien, et la scélératesse des uns exploite la loyauté des autres. Ah ! ah ! ah ! la pauvre chose que la vie ! Les heureux, ce sont ceux qui n'ont fait que passer sur

la terre, ce sont ceux qui sont morts!... Mort, voilà ce que je voudrais être. Je ne suis plus rien, je ne possède plus rien, je ne crois plus à rien Je suis déjà replongé dans le néant, d'où je n'aurais jamais dû sortir.

Il se jeta dans un fauteuil et y resta affaissé comme une masse inerte.

Rouvenat le contemplait avec une profonde commisération.

— Oh! le malheureux, pensait-il, quel écrasement!

Au bout d'un instant la tête de Mellier tomba dans ses mains et le vieux serviteur l'entendit sangloter. Il le laissa pleurer. Il savait que les larmes soulagent et sont souvent un dérivatif qui ramène à de plus saines pensées.

Il s'assit à quelques pas de son maître, son regard désolé fixé sur lui.

C'est ainsi qu'ils attendirent le jour, silencieusement.

. . . . . .

Jean Renaud, le tueur de loups était allé à Terroise. Ayant rempli la mission dont il s'était chargé, on lui offrit une place à la table autour de laquelle s'asseyait la famille pour prendre son repas du soir. Il accepta, mais en disant qu'il avait mangé une heure auparavant et qu'il accepterait seulement un verre de vin. Il en but trois ou quatre, car il dut trinquer à la santé du père, de la mère, de la fille aînée, nouvellement mariée, et à l'espoir d'une prochaine augmentation de famille. Ajouté à la bouteille qu'il avait vidée au Seuillon, cela faisait un petit coup de trop. Or, il n'y a rien comme la gaieté que donne le vin pour délier la langue. Elle ferait parler un muet.

Jean Renaud quitta Terroise enchanté de son sort et fredonnant, le long du chemin, une joyeuse chanson des soldats d'Afrique. Il n'oublia point, en arrivant à

Frémicourt, qu'il avait à réclamer au moulin son sac de farine.

Son blé était moulu, le sac prêt. Il manifesta son intention de l'emporter.

— C'est inutile, répondit le meunier, attendu que demain, avant midi, ma voiture passera à Civry, faisant sa tournée.

— Alors, c'est bien, fit Jean Renaud.

Et comme il était d'humeur gaie, tout à fait guilleret et trop poli aussi pour désobliger un honnête meunier, qui ne puisait pas dans son blé avec une main trop lourde, il ne fit aucune difficulté pour accepter un petit verre d'eau-de-vie de marc. Ce liquide ne se boit pas tout d'un coup comme le vin, on l'apprécie, on le déguste, on le hume, tout en causant de diverses choses : farine, mouture, tirant-d'eau, calamité de la sécheresse, toutes choses, enfin, dont on peut parler dans un moulin hydraulique.

C'est ainsi qu'on ne s'aperçoit pas que l'aiguille tourne sur le cadran qui marque les heures.

La demie de dix heures sonnait, lorsque Jean Renaud sortit du moulin, ayant attaché un grelot de plus à sa gaieté.

Cependant, une fois sur la route, il pensa à Geneviève, qui l'attendait, inquiète peut-être, et il convint en lui-même qu'il était un abominable flâneur.

Au souvenir de ses courses en Algérie, à la poursuite de l'émir, dernier commandeur des croyants, il prit le pas gymnastique.

Tout à coup, un gémissement frappa son oreille. Il s'arrêta net.

VII

SUR LA ROUTE

Jean Renaud n'était pas peureux. Aucun bruit dans la nuit ne pouvait le faire trembler. Plus d'une fois il avait entendu les glapissements de joie des chacals autour d'un cheval mort ou déterrant le cadavre d'un bédouin, le grognement des hyènes au regard féroce et louche, et les mugissements terribles du lion dans les gorges de l'Atlas. Dans maintes circonstances, bravant le danger, il avait jeté un défi à la mort. Certes, il eût été difficile de trouver sur les deux rives de la Saône un cœur plus solide, une âme mieux trempée.

Il regarda autour de lui, et, à quelques pas, il vit un homme replié sur lui-même, qui semblait faire des efforts suprêmes pour se relever. Il courut à lui, se mit à genoux, le souleva en le prenant sous les bras, et parvint à le mettre sur son séant.

Le blessé respira avec force, puis sa tête retomba lourdement sur la poitrine de Jean Renaud. Le tueur de loups s'aperçut alors que les vêtements de l'inconnu étaient couverts de sang. Il ne put s'empêcher de frissonner.

Le malheureux qu'il voulait secourir tremblait : il sentait les palpitations de sa chair, il entendait à peine sa respiration courte, oppressée, qui ressemblait à un râle étouffé.

Tout près il y avait un tas de pierres amassées pour le service de la voie. Il le traîna jusque-là. Avec une large pierre il lui fit une espèce d'oreiller.

Au bout d'un instant, le blessé ouvrit ses yeux brillants de fièvre, qui s'arrêtèrent sur Jean Renaud avec une fixité effrayante.

— Merci, merci, murmura-t-il d'une voix faible.

— Pouvez-vous m'entendre? demanda le tueur de loups.

Le blessé répondit par un mouvement de tête.

— Alors, dites-moi qui vous êtes, dites-moi ce qui vous est arrivé.

L'inconnu mit la main sur sa poitrine.

— Coup de fusil, prononça-t-il d'une voix saccadée, là... frappé... une balle.

— Oh! un assassinat! fit sourdement le tueur de loups.

Puis, après avoir jeté un regard rapide autour de lui, il reprit :

— Nous ne sommes pas bien loin de la ferme du Seuillon, j'y cours, je réveillerai tout le monde.

Ces paroles produisirent sur le blessé un effet extraordinaire. Tout son corps tressaillit et sa tête se redressa.

— Non, dit-il avec énergie, et comme s'il eût recouvré ses forces subitement, non ne vous éloignez pas, je vous en prie... D'ailleurs, à quoi bon?... Tout secours est inutile, dans un instant, je le sens... je serai mort!

— Mais je ne veux pas vous laisser mourir ainsi!

— Vous ne pouvez me sauver, vous dis-je, je suis frappé à mort.

— Par qui? Le savez-vous?

— Non.

— Oh! je le découvrirai, moi, je saurai son nom! exclama Jean Renaud d'un ton menaçant.

— Vous ne découvrirez rien, je veux qu'on n'accuse personne... Dites-moi, comment vous appelez-vous?

— Jean Renaud, le tueur de loups.

Le visage de l'inconnu parut s'illuminer.

— Ah! je sais, fit-il, je sais... Jean Renaud, un brave homme, Lucile m'a parlé de vous.

— Lucile! vous connaissez Mlle Mellier?

— Oui, mais silence... ne prononcez pas son nom, on pourrait entendre... Elle est bonne, n'est-ce pas? plus encore que belle!..: Oui, elle m'a parlé de vous, de Geneviève votre femme, et aussi d'un petit être adoré que vous allez avoir... Elle doit être sa marraine... Jean Renaud, aimez-vous sincèrement Lucile?

— Autant que ma femme! répondit-il avec feu.

— Eh bien! au nom de Lucile et de votre femme, Jean Renaud, voulez-vous me rendre un service?

— Un service?

— Oui, un service de la plus haute importance.

— Il suffit que vous invoquiez le nom de Mlle Lucile pour que je n'aie rien à vous refuser.

Le regard du blessé eut un éclair de joie et de reconnaissance.

— Ainsi, reprit-il, vous consentez?

— Que faut-il faire? Je suis à vos ordres.

— Êtes-vous allé quelquefois à Saint-Irun?

— Souvent.

— En ce cas, vous connaissez l'auberge tenue par M. Bertaux?

— Parfaitement. On l'appelle l'hôtel des Deux-Chiens. Devant l'entrée principale, il y a un grand escalier de pierre, et, de chaque côté de l'escalier, deux énormes chiens, également de pierre, couchés sur le ventre.

— C'est bien cela. Jean Renaud, il faut que vous alliez à Saint-Irun tout de suite, avant qu'on ait appris ma mort.

— J'irai.

— Quelle heure est-il maintenant?

— Onze heures doivent être sonnées.

— Il sera une heure du matin quand vous arriverez à Saint-Irun; à l'hôtel tout le monde dormira. C'est ce qu'il faut. Je ne veux pas qu'on vous voie, qu'on vous entende. L'auberge a une petite entrée qu'on laisse ouverte toute la nuit.

— Oui, je la connais.

— On pénètre dans une allée qui conduit aux écuries; mais à droite, on trouve un escalier par lequel on arrive au premier étage, au milieu d'un long corridor qui s'étend à droite et à gauche. A gauche se trouvent les greniers; à droite sont les chambres destinées aux voyageurs. Vous comprenez bien, n'est-ce pas?

— Oui, oui, j'entends.

— Ma chambre est la première...

— La première, très-bien. Mais je n'ai pas besoin de tous ces renseignements, le père Bertaux sera là.

— Ah! vous ne m'avez pas compris. Jean Renaud, je ne veux pas qu'on vous voie, entendez-vous; cela éveillerait la curiosité, et demain on vous appellerait; vous seriez obligé de parler, et vous devez être muet; rappelez-vous bien cela, mon ami, muet. Autrement, vous causeriez un malheur épouvantable; c'est assez de ma mort!...

Je sens que ma voix s'affaiblit, continua-t-il péniblement; le peu de forces qui me reste va s'éteindre, et je ne vous ai pas dit tout encore. Écoutez-moi bien. Avez-vous des allumettes?

— Oui, je suis fumeur.

— C'est bien. Sur la porte de ma chambre il y a un numéro — quatre. — Vous l'ouvrirez et vous entrerez... Là, dans cette poche, il y a deux clefs, prenez-les.

Jean Renaud obéit passivement.

— La plus grosse est celle de la porte, poursuivit le blessé, dont la voix baissa encore; l'autre appartient à un petit bureau à deux tiroirs. Vous ouvrirez celui de droite, dans lequel vous trouverez une large enveloppe. Dans cette enveloppe il y a divers papiers très-importants, qui ne peuvent et ne doivent être lus que par une seule personne : Mlle Lucile. Ils contiennent un secret que nul ne doit connaître et dont la révélation à la justice aurait une effroyable gravité.

Jean Renaud, vous prendrez ces papiers pour les remettre à Mlle Lucile, à elle seule, sans témoin.

— Oui, à elle seule.

— Ah! si vous voulez me donner la dernière joie que je peux avoir en ce monde, faites-en le serment, et je vous bénirai.

— Je vous le jure! dit solennellement le paysan.

— Merci, mon ami, merci... Je vous dois la dernière et suprême consolation. Me promettez-vous, me jurez-vous aussi, que la mission dont je vous charge et que vous allez accomplir, ainsi que tout ce que je viens de vous dire, resteront un secret enseveli au fond de votre cœur?

— Oui.

— Jean Renaud n'oub...

Un hoquet lui coupa la parole. La tête retomba en arrière sur la pierre.

Jean Renaud voulut le prendre dans ses bras.

— Non, dit-il en le repoussant doucement, laissez-moi, je suis bien ainsi... Je ne respire déjà plus... mes yeux se voilent... la pensée m'échappe... le froid

monte... il arrive au cœur... C'est mon dernier instant...

Sa voix s'était tout à fait éteinte. Mais faisant un dernier et suprême effort, il ajouta :

— N'oubliez pas qu'il s'agit du bonheur de Lucile. Maintenant, partez... partez !

— Mais je ne peux pas vous laisser comme ça, seul ! s'écria Jean Renaud.

— Si, si, laissez-moi, je... je le veux.

Il avait fermé les yeux ; plusieurs tressaillements le secouèrent avec violence, puis, se roidissant sous l'étreinte de la douleur et de l'agonie, il perdit son point d'appui et roula sur le sol. Il poussa un soupir, et le nom de Lucile glissa entre ses lèvres, dans un souffle ; c'était le dernier.

Jean Renaud se pencha sur lui pour le relever.

Il le toucha. Le contact du froid le fit frissonner. Il souleva un bras, qui retomba lourdement. Il mit sa main devant la bouche ; elle n'avait plus d'haleine. Il approcha son oreille ; il n'entendit rien.

Alors il poussa un cri rauque et se redressa d'un bond. Il était livide.

Il jeta un regard du côté de Civry, un autre sur la ferme et il s'élança sur la route dans la direction de Saint-Irun.

Vers deux heures du matin, un marchand forain qui se rendait à Frémicourt vit en passant le cadavre étendu sur la berge. Toutefois, après s'être assuré que l'individu avait cessé de vivre, il continua son chemin.

Arrivé au village, l'esprit encore troublé de son affreuse rencontre, il s'empressa de raconter qu'un crime horrible avait été commis à un quart de lieue de Frémicourt et qu'il avait vu et touché sur la route le cadavre roide et sanglant d'un homme.

On courut prévenir le maire, qui se leva aussitôt et s'habilla à la hâte. Quand il sortit de chez lui, une douzaine d'hommes l'attendaient dans la rue; parmi eux se trouvaient l'adjoint et le garde-champêtre. Tous étaient terrifiés. Ils se rendirent précipitamment à l'endroit indiqué par le marchand forain et trouvèrent le cadavre.

Le sang, dont les vêtements du malheureux jeune homme étaient souillés, ne laissait aucun doute sur le genre de sa mort. Évidemment, il avait été assassiné. Le crime devait remonter à quelques heures.

Un peu plus loin, le garde-champêtre découvrit une mare de sang. Donc, la victime était tombée à cette place.

L'aube blanchissait, le jour venait rapidement.

On put voir dans la poussière l'empreinte des mains du blessé, cherchant à se relever. Cela indiquait que la mort n'avait pas été instantanée et expliquait pourquoi le cadavre se trouvait à quelques pas de la mare de sang.

Au premier abord on pouvait croire que la victime était parvenue à se mettre sur ses jambes pour aller retomber bientôt près du tas de pierres. Mais en examinant plus attentivement le sol, de la mare de sang aux pierres, on remarqua deux lignes parallèles, parfaitement rayées sur la couche de poussière, et qui ne pouvaient avoir été tracées par la victime, marchant même en se traînant. Ensuite, ces deux lignes passaient sur des empreintes faites par de larges semelles de souliers, dont les clous à fortes têtes étaient profondément marqués. On fit aussi la remarque que les pas étaient très-rapprochés et que les talons se trouvaient tournés du côté du tas de pierres. On reconnaissait ainsi que la victime avait été traînée par le meurtrier ou une autre personne marchant à reculons.

Ces constatations faites, on examina le cadavre avec plus d'attention; mais le maire fit en vain appel à la mémoire des hommes présents. Aucun d'eux ne connaissait la victime.

Après une assez longue hésitation, le maire se décida enfin à faire enlever le cadavre.

Trois hommes robustes le prirent et on revint lentement à Frémicourt.

La victime fut déposée dans une salle de la mairie, sur une table, et un long châle noir fut étendu sur le corps.

Le garde-champêtre et deux hommes restèrent près de lui. Un autre montait à cheval pour courir à Saint-Irun afin de prévenir le juge de paix et le brigadier de gendarmerie.

VIII

LE PÈRE ET LA FILLE

Au mois de juin, on est sur pied de bonne heure à la campagne. Le soleil lui-même se lève avant quatre heures. Les faucheurs sont particulièrement matinals; ils aiment à profiter de la fraîcheur, car l'herbe est plus tendre et se coupe plus facilement avec la rosée.

Les premiers faucheurs qui arrivèrent à la ferme annoncèrent le crime qui avait été commis dans la nuit sur la route, non loin de Frémicourt et tout près du Seuillon.

Ils racontèrent comment le maire prévenu était allé chercher le cadavre, accompagné de plusieurs hommes ; comment on l'avait rapporté et déposé à la mairie en attendant la justice et les gendarmes qu'on était allé chercher.

— C'est épouvantable ! c'est horrible ! crièrent les deux servantes affolées de peur.

Lucile, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, étant en proie à toutes sortes de pressentiments qu'elle ne pouvait repousser, Lucile, entendant des éclats de voix et des cris au-dessous d'elle, sauta à bas de son lit, passa un peignoir, entr'ouvrit la porte de sa chambre et écouta.

— Sait-on qui a commis le crime ? demanda un des garçons.

— Pas encore. Naturellement, il n'est pas venu le crier dans les rues de Frémicourt. Mais il aura beau se cacher, le brigand, les gendarmes sauront bien le trouver.

— Connaît-on la victime ?

— Non. Il paraîtrait que c'est un étranger.

— Ah !... Avec quoi l'a-t-on assassiné ?

— On croit qu'on a tiré sur lui, à bout portant, un coup de fusil ou un coup de pistolet.

— Et c'était pour le voler ?

— Cela va sans dire. On ne tue pas un homme pour le seul plaisir de tuer.

— Est-il jeune ?

— Tout jeune, paraît-il, pas plus de vingt ans.

— Oh ! le pauvre jeune homme ! s'écria une des servantes.

Les exclamations et les cris recommencèrent. C'était un concert de malédictions et d'injures à l'adresse de l'assassin.

Lucile poussa un cri terrible et tomba roide, tout de son long, sur le parquet.

Rouvenat qui, l'oreille tendue, écoutait lui aussi ce qui se disait en bas, entendit le cri de Lucile et presque en même temps le bruit de sa chute. Il s'élança hors de la chambre de son maître et courut au secours de la jeune fille qu'il trouva inanimée. Il l'enleva dans ses bras, la porta sur le lit et lui prodigua les soins les plus tendres.

Pendant ce temps, les faucheurs et les domestiques avaient quitté la salle basse, ceux-ci pour aller à la prairie, les autres aux écuries.

Lucile commençait à revenir à elle. Redoutant peut-être les questions que la jeune fille pouvait lui adresser, Rouvenat s'éloigna précipitamment et descendit au rez-de-chaussée.

Le premier objet qui frappa sa vue fut le fusil dont Mellier s'était servi pour le crime. Il s'empressa de le remettre à la place qu'il occupait la veille au manteau de la cheminée. Puis, les deux mains dans ses poches, calme, ayant l'air satisfait d'un homme qui vient de quitter son lit où il a fait un bon somme, il sortit de la maison, traversa la cour et entra dans les écuries, qu'il parcourut en jetant de tous côtés, comme d'habitude, son coup d'œil de maître.

Cependant Lucile reprit l'usage de ses sens. D'abord elle regarda autour d'elle avec étonnement, puis tout à coup elle se souvint. Elle vit se dresser devant elle l'impitoyable vérité, comme un spectre hideux ; elle se sentit broyée sous son effroyable malheur. Une expression de douleur, de désespoir, de colère et d'horreur en même temps se peignit sur son visage blême. Ses yeux restèrent secs, mais ils avaient des lueurs étranges desquelles semblaient jaillir des étincelles.

Elle bondit au milieu de sa chambre, en faisant entendre un grondement de panthère irritée.

Par un mouvement fébrile, elle rejeta sur ses épaules les longues boucles de ses cheveux dénoués, et à plusieurs reprises elle pressa fortement son front dans ses mains.

Enfin, prenant soudain une énergique résolution, elle sortit de son armoire un vêtement de demi-saison : robe de laine noire, petit manteau de drap noir, et s'habilla avec une rapidité extraordinaire.

Elle achevait de fixer un chapeau de velours sur sa tête, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement.

Elle se retourna. Son père était devant elle.

Elle ne vit point ses yeux renfoncés dans l'orbite, son front, qui s'était en une nuit couvert de rides, son visage affreusement ravagé ; elle ne pensa qu'au crime.

Ses yeux s'enflammèrent et deux éclairs terribles sillonnèrent son regard.

Le buste en arrière, le bras tendu vers son père, elle lui cria d'une voix rauque :

— Assassin !

Mellier, qui ne s'attendait pas à ce cri d'implacable rage, chancela comme si un coup violent l'eût frappé en plein cœur. Mais, retrouvant bientôt son indomptable énergie :

— Malheureuse ! exclama-t-il.

Lucile ne changea pas d'attitude.

— Oui, assassin ! reprit-elle avec une nouvelle violence, assassin ! assassin !...

— Misérable ! hurla Mellier exaspéré ; cet homme était ton amant, un lâche !... Il m'avait déshonoré, je me suis vengé !...

— Oui, oui, il était mon amant.

— Infâme ! Et tu oses l'avouer devant moi !

— Je l'aimais ! cria Lucile.

— Un aventurier !...

— Je l'aimais !

— Un vagabond !

— Je l'aimais ! je l'aimais ! je l'aimais !...

— Oh ! la misérable ! exclama Mellier sourdement, elle est tombée si bas, qu'elle se fait un orgueil de sa honte !

— Jacques Mellier, reprit la jeune fille avec exaltation en marchant vers lui, votre vengeance n'est pas complète... Je suis coupable aussi, moi !... Mais assouvissez donc votre rage !...

— Oh ! ne me tente pas ! ne me tente pas !

— Allons, tuez-moi, tuez-moi, mais tuez-moi donc !...

Le fermier bondit sur une chaise, qu'il leva sur la tête de sa fille !

Pierre Rouvenat arriva à temps pour le repousser et arrêter son bras.

— Tu as raison, dit froidement Mellier en jetant sur sa fille un regard plein de mépris, cette fille est folle !

— Oui, je suis folle, répliqua Lucile, folle de douleur, folle de désespoir !

— Jacques, implora la voix du vieux serviteur, sois moins dur pour elle, c'est ton enfant.

— Cette misérable ne m'est plus rien.

— Jacques, Jacques, insista Rouvenat, après cette horrible nuit, peux-tu rester impitoyable ? N'est-ce pas le moment de pardonner ?

Mellier tressaillit, et il eut un mouvement d'indécision pendant lequel une lutte se fit dans son cœur entre deux sentiments opposés. Enfin, s'adressant à sa fille, il lui dit :

— En souvenir de votre mère, qui était une honnête

et digne femme, elle ! je veux bien avoir pitié de vous... Je ne vous pardonne pas, mais je vous permets de rester dans cette maison.

— Vous, avoir de la pitié ! répondit-elle d'un ton amer et plein d'ironie ; ah ! ce sentiment-là n'est jamais entré dans votre cœur !... Mais je ne vous demande rien, je ne réclame rien. De la pitié ! Mais si vous pouviez en éprouver pour moi, je la refuserais, je la repousserais...

Le fermier se tourna vers Rouvenat.

— Tu l'as entendue, dit-il d'une voix sombre ; ce n'est pas seulement une malheureuse égarée, c'est une fille perdue !

— Après m'avoir pris mon bonheur, reprit Lucile d'une voix étranglée, après l'avoir tué, lui, vous croyez être généreux en me laissant la vie... et vous appelez cela de la pitié ! Ah ! je vous trouve plus cruel que le lion, que le tigre, que toutes les bêtes féroces ! Voyons, est-ce que j'ai besoin de vivre, maintenant que je n'ai plus rien à espérer ? Vivre, pourquoi faire ? Pour pleurer et gémir éternellement, pour maudire l'existence ! Vous aviez découvert mon secret, vous me saviez coupable ; je vous avais trompé, gravement offensé, c'est vrai, et vous aviez le droit de me demander compte de ma conduite. Il fallait m'interroger, je vous aurais tout dit... Oh ! votre colère eût été terrible, je le sais ; mais vous êtes mon père, vous avez le droit de me punir ; j'aurais supporté le châtiment sans proférer une plainte. Cela, vous ne l'avez point fait. Votre cruauté sans égale a mieux aimé frapper lâchement, dans l'ombre... Vous avez préféré la vengeance atroce, vous avez préféré le crime !... Ah ! vous disiez la vérité tout à l'heure en m'appelant fille perdue ; ah ! oui, je suis perdue, bien perdue ! je n'ai plus d'avenir, plus d'espoir, plus rien à

désirer, plus rien... que la mort !... Et pourtant, je pouvais avoir une vie heureuse... Il m'aimait, il serait devenu votre fils.

— C'était un misérable, il vous trompait !

— C'est faux !

— Personne ne le connaît, il cachait son nom.

— Il ne le cachait pas, il l'ignorait lui-même. Mais ce nom, il était au moment de le découvrir. Il allait partir, plein d'espoir et de confiance. Il serait revenu bientôt avec un nom, une famille, peut-être une fortune, pour vous demander ma main.

— Mensonge, mensonge !

— C'est la vérité !... Le malheureux ne pouvait se douter que vous l'attendiez sur la route pour lui donner la mort.

En achevant ces mots elle éclata en sanglots.

— Je ne veux pas que vous pleuriez, lui dit durement le fermier, vos larmes sont pour moi un nouvel outrage.

Elle se redressa les yeux étincelants, superbe d'indignation.

— M'empêcher de pleurer ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante, arrachez-moi donc le cœur !... Elles ne se sècheront jamais, mes larmes...Je suis condamnée à pleurer éternellement le père de mon enfant !...

Cette déclaration inattendue fut un nouveau coup de foudre pour Jacques Mellier, qui ne savait pas encore toute l'étendue du malheur de sa fille. Il poussa un rugissement de rage, et, les lèvres tremblantes, les dents serrées, l'œil en feu, il s'avança sur elle le poing levé.

Rouvenat intervint encore en se jetant devant lui.

Lucile n'avait pas fait un mouvement pour se soustraire au coup qui la menaçait. Son calme, plus effrayant encore que sa colère, semblait provoquer et braver l'orage.

— Pierre, s'écria le fermier avec fureur, je n'ai plus de fille !

Puis, s'adressant à elle :

— Misérable ! lui dit-il, tu as bien fait tout à l'heure de repousser ma pitié ! Va, je n'en ai plus pour toi... Je t'abandonne, je te renie, je te chasse ! Va-t'en, va-t'en ! Emporte avec toi ma malédiction, je te maudis !...

Et d'un geste menaçant il lui montra la porte.

— Ah ! c'est impossible, s'écria le vieux serviteur désespéré, tu ne chasseras pas ta fille, je m'y oppose !

— Tais-toi, reprit le fermier d'une voix sombre. Je ne veux plus la voir ! Qu'elle parte, je l'ai maudite... Qu'elle aille cacher où elle voudra sa honte et son infamie !

Lucile marcha vers la porte d'un pas ferme et résolu.

Rouvenat voulut l'empêcher de sortir.

— Non, non, dit-elle, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison.

— Mais, malheureuse enfant, s'écria le vieux serviteur en pleurant, où voulez-vous aller ?

— Je n'en sais rien.

— Oh ! non, vous ne partirez pas... Jacques, au nom du ciel, retiens-la.

Mellier ne fit pas un mouvement et resta muet.

— Mon bon Pierre, reprit la jeune fille, ne cherchez pas à me retenir, c'est inutile, je veux partir... Je suis chassée, je suis maudite !... Pierre, Pierre, ne m'oubliez pas, pensez quelquefois à la malheureuse Lucile !

Elle s'élança hors de la chambre et descendit rapidement l'escalier.

Rouvenat voulut courir après elle.

— Reste ! lui ordonna son maître d'un ton impératif.

Le vieux serviteur baissa la tête.

La jeune fille sortit de la maison par la petite porte

de derrière, traversa les jardins, prit un sentier entre deux haies et ne tarda pas à se trouver hors du domaine du Seuillon.

Pierre était resté près du fermier, espérant encore qu'il lui dirait : « Rappelle-la, cours après elle. » Mais le mot qu'il attendait ne fut pas prononcé.

Cependant, au bout d'un instant, Mellier fut pris d'un tremblement nerveux d'une violence extrême. Ses cheveux se hérissèrent et ses dents claquèrent.

— Jacques, tu es malade, tu souffres, dit Rouvenat.

— Malade, non. Mais je ne sais ce que j'éprouve : j'ai la tête en feu, les membres comme brisés, et puis là, dans ma poitrine, il y a quelque chose qui me déchire, qui me brûle... Ma vue se trouble et je vois, je vois... du sang!...

— Est-ce le remords? murmura Pierre Rouvenat.

Ce ne fut qu'un moment de faiblesse contre laquelle se roidit le fermier et qu'il parvint à vaincre.

Il rentra dans sa chambre où Pierre le suivit.

Il s'assit près de son bureau et ouvrit un tiroir d'où il sortit deux pistolets chargés qu'il posa devant lui.

— Que veux-tu faire de cela? demanda Rouvenat avec terreur.

Mellier eut un sourire farouche.

— J'attends les gendarmes, dit-il froidement. Crois-tu donc que je me laisserai emmener comme un voleur, comme un vulgaire assassin? Je te l'ai déjà dit, la justice, c'est moi! Les gens du parquet peuvent venir, je les attends; je leur jetterai mon cadavre!

Pierre retint un cri prêt à s'échapper de sa poitrine.

— Mais on ne sait rien, dit-il, personne ne t'accuse, on ne te soupçonnera même pas.

Le fermier laissa éclater un rire effrayant.

— La misérable que j'ai chassée, qui est partie, ira me dénoncer, répliqua-t-il sourdement.

— Jacques, s'écria Rouvenat frissonnant, ce que tu viens de dire est monstrueux !

Mellier eut un mouvement brusque des épaules.

— C'est son droit, reprit-il d'une voix creuse ; j'ai tué son amant, elle se venge ! !...

— Jacques, s'écria l'honnête serviteur indigné, en se redressant plein d'une superbe audace, c'est trop, c'est trop !... Tu as eu pour ta fille moins de pitié que pour un chien ; tu l'as chassée, tu l'as maudite, maintenant tu l'insultes !... Je te savais irritable, emporté, violent, colère jusqu'à la frénésie, jusqu'à la rage, tu l'as été jusqu'à la férocité... Ah ! malgré mon dévouement, malgré mon affection, j'ai peur aujourd'hui de te trouver odieux !...

L'éclair qui s'alluma dans les yeux du fermier s'éteignit aussitôt.

Cette fois Rouvenat le dominait. Il laissa tomber sa tête dans ses mains.

IX

UNE VISITE MATINALE

Rouvenat sortit de la chambre et descendit dans la grande salle.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et le tueur de loups entra dans la ferme.

Le brave homme paraissait exténué de fatigue.

— Bonjour, monsieur Pierre, dit-il en se découvrant, comment vous portez-vous ce matin ?

Le domestique avait eu le temps déjà de se composer un visage de bonne humeur.

— Très-bien, ami Jean Renaud, très-bien, comme un homme content de voir se préparer une belle journée de soleil pour nos foins.

— Il fera encore chaud tantôt tout de même, monsieur Pierre.

— Quel vent vous amène par ici de si bonne heure, Jean Renaud ?

— Je suis allé déjà jusqu'à Frémicourt où j'avais une commission à faire, et en revenant, j'ai pris le chemin de la ferme : vous savez, l'habitude...

— C'est bien aimable à vous, mon cher Renaud, vous n'oubliez jamais vos amis.

— Si j'ai des défauts, monsieur Pierre, ce n'est pas celui de l'ingratitude.

— C'est vrai. Voulez-vous boire une petite goutte ?

— Non, merci ; il est encore trop matin, je ne prendrai rien.

— Qu'est-ce qu'on dit de bon à Frémicourt ?

— Rien de bon, monsieur Pierre, au contraire.

Rouvenat ne put s'empêcher de tressaillir.

— Comment, au contraire ; que voulez-vous dire ? fit-il en jouant l'étonnement...

— Vous ne savez donc pas encore ?...

— Quoi ?

— La commune est en grande émotion.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Oh ! un grand malheur.

— Un incendie ?

— Non, c'est plus affreux encore.

— Vous m'effrayez, Jean Renaud.

— C'est vraiment épouvantable, monsieur Pierre.

— Enfin, qu'est-il arrivé ?

— Un crime, monsieur Pierre.

— Un crime ?

— Un crime abominable ! Il a été commis pendant la nuit.

— A Frémicourt ?

— Non, sur la route, à un quart d'heure d'ici, avant d'arriver au pont de pierre.

— C'est affreux !

— Horrible, monsieur Pierre ! Un pauvre jeune homme a été assassiné.

— Mon Dieu, mon Dieu, fit Rouvenat, donnant les signes d'une profonde émotion ; c'est la première fois qu'une chose pareille arrive dans notre honnête vallée si tranquille.

— C'est vrai ; mais ça n'en est que plus malheureux.

— On doit déjà connaître l'assassin ?

— Non. J'ai même dans l'idée qu'on ne le découvrira pas.

— La justice a de bons yeux, Jean Renaud, et elle sait chercher.

Le tueur de loups secoua la tête.

— Elle ne trouvera pas, murmura-t-il.

Rouvenat s'approcha de Jean Renaud et son regard scrutateur essaya de lire dans sa pensée. Mais celui-ci avait couvert son visage d'un masque impénétrable.

— Au fait, reprit-il, d'un ton presque indifférent, ne parlons plus de cela. Un jeune homme a été assassiné la nuit dernière : voilà le fait. Pourquoi ? par qui ? Ceci ne nous regarde pas. Nous ne pouvons rendre la vie à la victime, n'est-il pas vrai ?

— Malheureusement, répondit Rouvenat avec un

accent douloureux, qui n'échappa point au tueur de loups.

— Comment va M. Mellier? demanda-t-il.

— Très-bien, Jean Renaud.

— Est-ce qu'il est déjà dans la prairie?

— Non, il est en train de faire ses comptes là-haut. Est-ce que vous avez quelque chose à lui dire? Je vais...

— Non, monsieur Pierre, non, ne le dérangez pas. Et mademoiselle Lucile?

— Elle va bien aussi, très-bien.

— Elle doit être levée; elle ne tardera pas à descendre, n'est-ce pas? Je vais l'attendre un moment.

— Est-ce que vous avez besoin de la voir?

— Oui, une petite commission à lui faire, de la part de Geneviève.

— Oh! c'est tout à fait contrariant, dit Rouvenat.

— Comment cela?

— Vous arrivez un peu tard.

— J'avais peur d'arriver trop tôt, monsieur Pierre. Je sais que Mlle Lucile, sans reproche, bien sûr, n'est jamais la première levée à la ferme.

— Aujourd'hui, par extraordinaire, elle a dû être la première sur pied afin de se préparer pour son voyage, et elle est partie avant le jour.

La figure de Jean Renaud exprima la plus vive contrariété.

— J'ai vu Mlle Lucile hier soir, reprit-il, elle ne m'a point dit qu'elle devait faire un voyage.

— Elle ne le savait pas encore. La lettre qui l'a obligée à partir lui a été remise très-tard dans la soirée.

Jean Renaud tourmentait son chapeau entre ses mains. Il paraissait atterré.

— Est-ce qu'elle sera longtemps absente? demanda-t-il.

— Huit jours, peut-être quinze.

— Elle est donc allée bien loin ?

— En Champagne. Une de ses amies de pension est dangereusement malade ; elle appelle Lucile près d'elle. Vous comprenez, Jean Renaud, une amie qui se meurt, c'est difficile de refuser. Mellier s'est fait tirer l'oreille, mais il a fini par consentir, et la jeune maîtresse est partie.

— Si j'avais su, si j'avais su, murmura le tueur de loups.

— Eh bien ?

— Je serais arrivé une heure plus tôt, je le pouvais.

— Elle était encore à la ferme, vous l'auriez vue.

— Enfin...

— Votre femme ne sera probablement pas contente ?

— Je le crois. Mais je ne pouvais prévoir... Non, ce n'est pas ma faute.

— C'était donc bien important ?

— Assez, à ce qu'il paraît.

— Mon cher Jean Renaud, ce n'est qu'un retard, et, quand la jeune maîtresse reviendra...

— Au fait, vous avez raison, monsieur Pierre, il sera toujours temps... C'est égal, il y a comme ça des jours où rien ne vous réussit. Voilà le soleil qui commence à monter ; allons, je m'en vais ; au revoir, monsieur Pierre !... Dites le bonjour de ma part à M. Mellier.

— Je n'oublierai pas ; au revoir, Jean Renaud, à bientôt !

— Ah ! fit tout à coup le tueur de loups, où donc ai-e la tête ? J'allais oublier mon fusil.

— Hein ! fit Rouvenat qui tressaillit.

— Hier, j'avais affaire à Terroise, continua Jean Renaud, et comme il ne pouvait me servir qu'à m'embarrasser, je l'ai laissé ici.

Il s'approcha de la cheminée, au manteau de laquelle l'arme était accrochée, la prit et passa la bretelle sur son épaule gauche.

Rouvenat sentit le sang battre ses tempes en même temps qu'une sueur froide perlait à son front.

Il découvrait alors seulement que son maître s'était servi du fusil de Jean Renaud pour commettre le crime.

Une horrible angoisse le saisit au cœur. Le malheureux crut qu'il allait défaillir. Cependant il se tint ferme sur ses jambes.

Heureusement, Jean Renaud n'avait plus rien à dire. Il envoya un dernier salut de la main à Rouvenat, accompagné de ces mots :

— Au revoir !

Et il sortit de la ferme.

Le pauvre Pierre essuya la sueur de son front, but un grand verre d'eau et se laissa tomber sur un des bancs de bois près de la table.

— Mon Dieu, se disait-il, mon Dieu, que va-t-il arriver ? Si Jean Renaud s'aperçoit que son fusil a été déchargé, il comprendra que quelqu'un s'en est servi ; il aura un doute ; il le dira... On voudra savoir... il faudra expliquer... On viendra ici, on interrogera... Et lui, lui, qui veut se suicider !... Que faire, mon Dieu, que faire ? Oh ! j'ai peur, oui, maintenant j'ai peur !

Il fut subitement distrait de ses lugubres pensées par l'entrée d'un garçon de ferme qui venait lui demander des ordres pour le charriage de la matinée.

Après que Rouvenat l'eut quitté, Jacques Mellier avait chargé ses deux pistolets jusqu'à la gueule ; puis, ayant pris une feuille de papier blanc, il s'était mis à écrire d'une main fiévreuse.

C'était quelque chose comme un testament ou ses dernières volontés.

X

LA CACHE

En rentrant chez lui, à Civry, Jean Renaud trouva sa femme en proie à une inquiétude mortelle.

Geneviève avait évidemment pleuré une partie de la nuit, ses yeux rouges l'attestaient. Du reste, on voyait encore sur ses joues des larmes mal essuyées.

Jean Renaud mit son fusil dans un coin, jeta son chapeau sur le lit et s'assit. Il n'en pouvait plus.

— Eh bien, dit-il à sa femme, est-ce que tu ne viens pas m'embrasser ?

— Tu ne le mérites pas, répondit-elle.

— Oh ! la vilaine boudeuse, fit-il ; allons, viens.

Elle s'approcha et se laissa embrasser.

— Comme te voilà fait, reprit-elle, on dirait que tu t'es roulé dans la poussière ; tes vêtements, ta barbe et jusqu'à tes cheveux en sont couverts.

— La poussière ne manque pas sur les chemins.

— Et puis tu es tout pâle, tout défait.

— Parbleu ! la fatigue.

— Jean, tu n'es pas raisonnable, me laisser ainsi, inquiète, t'attendre toute une nuit ? Il ne m'a pas été possible de m'endormir, toutes sortes de craintes me venaient et me revenaient sans cesse.

— Ça, c'est de l'enfantillage, tu devais bien penser qne je n'étais pas perdu.

— Jean, tu étais parti avec ton fusil pour chasser le loup, j'avais peur... un malheur est si vite arrivé.

— C'est vrai, murmura-t-il.

Puis, élevant la voix :

— Maintenant te voilà rassurée ? dit-il.

— Oui, mais cela ne m'apprend pas où tu as passé la nuit.

— Serais-tu jalouse ? fit-il en essayant de sourire.

— Tu sais bien que non. Cependant...

— Ne t'es-tu pas souvenue que je devais aller à Terroise ?

— Je ne l'ai pas oublié ; mais, en admettant tous les retards possibles, tu devais être rentré ici avant onze heures du soir.

— Diable, tu sais mieux calculer que moi.

— Tâche de ne pas te moquer.

— Je t'assure, ma chère Geneviève, que je n'en ai nullement l'intention.

— Enfin, tu ne me dis pas ce que tu as fait ?

— Je suis passé à la ferme où j'ai bu, ma foi, une bouteille tout entière à la santé de la demoiselle... et à la tienne. A propos, Mlle Lucile est partie ce matin pour la Champagne.

— Encore ?

— Il paraît qu'une de ses amies de pension est très-malade.

— Ah !... Ensuite ?

— Ensuite, en passant à Frémicourt, je suis allé au moulin. Tu auras ta farine tantôt, tu pourras cuire ce soir ou demain matin. Enfin, je suis allé à Terroise et...

— Tu y es resté.

— Voilà ; j'y suis resté.

— Sans songer à moi, sans te demander si je n'allais

pas beaucoup souffrir en ne te voyant pas rentrer. Ah ! je te le dis encore, Jean, tu n'es pas raisonnable.

Il paraissait contraint, embarrassé.

— Tu seras entré dans un cabaret, et tu t'es amusé à jouer aux cartes; tu avais chaud, tu as bu un peu plus que d'ordinaire et tu t'es peut-être grisé.

— Eh bien, tu l'as deviné, je me suis trouvé indisposé et... je n'ai pas pu revenir.

— Tu vois bien, Jean, tu vois bien que je n'avais pas tort d'être inquiète. Mais tu n'es pas remis encore, tu souffres... Ton regard me semble tout drôle.

— C'est vrai... Je ne suis pas à mon affaire.

— Tu as besoin de manger, qu'est-ce que tu veux? Il y a là un restant de lard, du fromage... Je puis te faire une bonne soupe.

— C'est cela, une bonne soupe.

— Avec des oignons?

— Oui.

— Et un peu de lait que j'irai chercher.

— Comme tu voudras.

La maison se composait uniquement de deux pièces au rez-de-chaussée, avec le grenier au-dessus, dans lequel on montait au moyen d'une échelle mobile.

Jean Renaud passa dans la seconde pièce, où il n'y avait pour tout mobilier que le pétrin, quatre chaises rempaillées et un vieux bahut en bois de tremble peint avec de la couleur rouge.

Geneviève s'était mise en devoir de préparer le modeste déjeuner.

Jean Renaud ayant fermé la porte derrière lui se trouva seul.

Il tira de sa poche un paquet assez volumineux. C'étaient les papiers qu'il avait été prendre, pendant la nuit, dans la chambre que le jeune homme assassiné occupait

à Saint-Irun. N'ayant pu remettre ces papiers si importants à Mlle Mellier, ainsi qu'il s'y était engagé, Jean Renaud se trouvait pour le moment dans un véritable embarras.

Les paroles de l'inconnu mourant résonnaient encore à ses oreilles, et il ne se dissimulait pas que, dépositaire de ces papiers et surtout du secret terrible qu'ils contenaient, une grosse responsabilité pesait sur lui.

Certes, il ne pouvait les porter dans ses poches au risque de les perdre et il craignait, en même temps, s'il les plaçait dans l'armoire, un placard, le bahut ou ailleurs, que sa femme ne les trouvât facilement. Il avait une grande confiance en Geneviève, il la croyait même capable de conserver un secret; mais il avait promis de garder le silence, d'être muet; il l'avait même juré. Or, comme il ne pouvait pas révéler l'existence des papiers mystérieux, il fallait absolument qu'il les dérobât aux regards de Geneviève pendant tout le temps que durerait l'absence de Mlle Mellier.

Assurément, Geneviève devait être curieuse, comme toutes les filles d'Ève, et un grand avantage qu'elle avait sur son mari, elle savait lire.

Jean Renaud, obligé de se taire, avait donc à redouter la découverte du secret dont il était le gardien, et ensuite les indiscrétions qui pourraient suivre.

Cette pensée le faisait frissonner, car le mourant lui avait dit que la révélation du secret aurait des conséquences épouvantables.

On comprend combien le brave Jean Renaud devait être tourmenté et perplexe.

Il n'était pas homme d'imagination et ne possédait nullement ce qu'on appelle le génie de l'invention. Depuis quelques heures, l'esprit violemment surexcité, il avait fait plus de réflexions que pendant toute sa vie.

Le pauvre homme avait le cerveau fort troublé et presque incapable de donner l'éclosion à une idée.

Cependant, à tout prix, il voulait mettre les précieux papiers en sûreté.

Machinalement, il ouvrit le bahut peint en rouge.

Il n'espérait certainement pas découvrir dans ce meuble une cachette selon ses désirs. Mais il y trouva une boîte cylindrique en tôle, dont sa femme se servait pour conserver ses semences de plantes potagères. Pour le moment, la boîte était vide. Il s'empressa d'y placer les papiers et de la coiffer de son couvercle. Mais aussitôt, il se dit avec raison que sa femme pourrait avoir besoin de la boîte prochainement. Cela le fit retomber dans sa perplexité.

Alors, il concentra toutes les facultés de son esprit trop peu inventif et fit un dernier et prodigieux effort pour imaginer quelque chose de satisfaisant.

Au bout d'un instant, l'idée jaillit.

Il fut si content de lui-même qu'il laissa glisser sur ses lèvres un sourire de triomphe. Certes, après une semblable difficulté vaincue, il avait le droit d'être fier.

Il allait mettre immédiatement son idée à exécution, lorsque sa femme l'appela.

La soupe était trempée et l'attendait fumante sur la table.

Le mari et la femme déjeunèrent presque gaiement.

Le repas dura à peine un quart d'heure.

— Jean, dit Geneviève en se levant de table, je vais aller à la rivière où j'ai du linge à laver. Pendant ce temps, tu devrais te mettre sur le lit et dormir une heure ou deux. Tu es encore très-fatigué, cela te reposerait.

— Oui, mais ça ne ferait pas l'affaire de notre voisin à qui j'ai promis de faucher son pré des Thiés.

— Tu le commenceras tantôt, et si tu ne peux pas finir ce soir, tu y retourneras demain matin. Un peu de retard n'est rien; ce n'est pas comme si le temps menaçait de se mettre à la pluie.

— Allons, je ferai ce que tu veux. Es-tu contente?

— Oui. Je m'en vais, à bientôt!

Elle prit son seau rempli d'eau chaude, son paquet de linge, sa palette, son savon, et partit.

— Maintenant je peux travailler sans avoir peur d'être dérangé, se dit Jean Renaud.

Il passa dans l'autre chambre.

L'aire de la première pièce était un composé de terre glaise, de sable et de ciment, le tout fortement battu. La seconde pièce avait le luxe d'un plancher.

Jean Renaud prit dans le bas d'un placard un ciseau, une pince, une tenaille et un marteau, et il se mit en devoir d'enlever une des planches qui touchaient au mur. Il y parvint au bout d'un instant.

Alors il reprit la pince, creusa la terre et attaqua une pierre de la muraille, qu'il ne tarda pas à faire sortir de son alvéole. Cela fait, il courut au bahut, prit la boîte de tôle et revint la placer dans le mur à l'endroit que la pierre occupait. Il la scella avec de la terre et des débris de mortier, remplit le trou qu'il avait creusé, nivela aussi bien que possible cette partie du sol et recloua la planche.

Cinq minutes plus tard, la pierre jetée sur d'autres dans un enclos, et un coup de balai donné sur le plancher, il eût été difficile à l'œil le mieux exercé de soupçonner l'opération qui venait d'être faite.

Cette fois, Jean Renaud était bien sûr que sa femme ne trouverait pas les papiers. Il pouvait dormir sur ses deux oreilles.

Soit qu'il eût réellement cette pensée ou qu'il voulût

suivre le conseil que lui avait donné Geneviève, il se jeta tout habillé sur le lit.

Malgré l'horrible souvenir du drame de la nuit et les paroles de l'inconnu mourant, qui résonnaient toujours à ses oreilles comme dans un tintement de sang, la fatigue finit par l'emporter. Il ferma les yeux et s'endormit.

Quand, deux heures après, Geneviève revint du lavoir, il dormait d'un sommeil de plomb.

Il était alors neuf heures. Elle le laissa dormir encore. Il se réveilla un peu avant dix heures. Geneviève travaillait assise près du lit.

— Est-ce que tu n'es pas passé à Frémicourt ce matin? lui demanda-t-elle.

— Pourquoi me fais-tu cette question?

— Parce que tu ne m'as rien dit, et qu'il y a eu un crime épouvantable commis la nuit dernière.

Jean Renaud sauta à bas du lit.

— Est-ce que tu n'as pas appris cela? reprit la femme.

— Si, je le savais, répondit-il un peu brusquement; seulement, pour ne pas t'effrayer, j'ai voulu ne te rien dire.

— On raconte que c'est un tout jeune homme, qui a été assassiné sur la route, pas bien loin du Seuillon.

— Oui, on le dit.

— Voilà un bien grand malheur!

— C'est vrai, fit-il, devenant tout à coup soucieux. Mais nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas? Donc, il n'est pas nécessaire que tu te fasses du mauvais sang pour rien.

Sur ces mots, il prit sa faux et s'en alla.

XI

L'ENQUÊTE

Après avoir pris ses mesures pour que le parquet de Vesoul fût prévenu le plus vite possible, le juge de paix de Saint-Irun se mit en route pour Frémicourt où il arriva vers huit heures, vingt minutes après les gendarmes qui, par son ordre, s'étaient déjà mis à la disposition du maire. Celui-ci ne put utiliser leur bon vouloir, qu'en les chargeant de défendre aux curieux l'entrée de la mairie.

Le juge de paix s'installa dans une des salles de la maison commune et, en attendant l'arrivée des magistrats de Vesoul, il crut devoir procéder à un commencement d'enquête.

Il entendit successivement le maire, le garde-champêtre et deux ou trois hommes de ceux qui les avaient accompagnés à l'endroit où se trouvait le cadavre, ayant grand soin de prendre note des remarques évidemment fort judicieuses qui avaient été faites.

Toutefois, il pensa qu'il devait se rendre compte par lui-même de l'exactitude des choses observées. En conséquence, il se rendit sur le lieu du crime suivi seulement du maire, du garde-champêtre et du brigadier de gendarmerie. Il constata, notes en mains, que le rapport du maire était rigoureusement exact. Mais il voulut trouver autre chose.

La victime avait été frappée à la poitrine. Avant l'arrivée des magistrats, il ne s'était pas permis de la faire dépouiller de ses vêtements ; mais il avait pu reconnaître facilement que l'instrument du crime était un fusil chargé d'une balle. L'assassin attendait donc sur la route ou à côté de la route sa victime se dirigeant vers lui. Restait à savoir si le voyageur venait de Civry ou s'il se rendait dans cette commune. Dans le premier cas, il s'était posté en avant de la tache de sang, du côté de Civry ; dans le second cas, du côté de Frémicourt.

Ces messieurs descendirent dans le pré et se livrèrent à des recherches minutieuses. Ils ne découvrirent rien. Ils passèrent de l'autre côté de la route, et se mirent également à explorer le terrain.

A gauche comme à droite c'était du pré, et l'herbe ayant été coupée depuis deux ou trois jours seulement, ils ne pouvaient guère espérer trouver la trace du passage de l'assassin.

Le juge de paix faisait donc cette réflexion avec un certain dépit, lorsque le brigadier poussa tout à coup une exclamation,

Il venait de ramasser, à peu de distance de la tache de sang, du côté de Frémicourt, un morceau de papier à moitié brûlé. Il n'y avait pas à en douter, ce papier était la bourre de la balle. Le brigadier la remit triomphalement au juge de paix, qui s'empressa de la serrer dans son portefeuille.

On venait de découvrir en même temps que la victime, au moment où elle avait été frappée mortellement, marchait vers Frémicourt.

— Monsieur le maire, demanda le juge de paix, quelles sont ces personnes qui travaillent là-bas près de la rivière?

— Ce sont les gens du Seuillon.

— Ah ! Nous allons passer près d'eux, nous les interrogerons.

Et, à travers la prairie, les quatre hommes se dirigèrent du côté des travailleurs. Ceux-ci, voyant qu'on venait à eux, suspendirent leur travail et se réunirent en un seul groupe au milieu duquel se trouvait Pierre Rouvenat.

Le juge de paix le connaissait et savait aussi quelles importantes fonctions il remplissait à la ferme.

— Comment va M. Mellier? lui demanda-t-il.

— Très-bien, monsieur le juge de paix, je vous remercie.

— Vous lui souhaiterez le bonjour de ma part, je vous prie.

— Je n'y manquerai pas.

— Il a connaissance déjà, sans doute, du terrible événement de la nuit dernière?

— Nous l'avons appris ce matin par nos faucheurs de Frémicourt, et M. Mellier et nous tous en sommes encore tout bouleversés.

— Je comprends cela; notre pays, heureusement, n'est pas habitué à ces violentes émotions. Nous ne pouvons préciser à quelle heure juste le crime a été commis; mais, dites-moi, mes amis, n'avez-vous rien entendu pendant la nuit?

Les domestiques se regardèrent comme pour s'interroger.

— Rien, absolument rien, répondirent-ils.

— A la ferme, en ce temps-ci, monsieur le juge de paix, reprit Rouvenat, on se couche de bonne heure afin de pouvoir être debout avant le soleil levé; à dix heures tout le monde dort; je n'ai pas besoin de vous dire comment dorment les gens qui ont travaillé dur pendant seize heures, sous le soleil de juin.

— Je m'en doute, fit le juge de paix avec un sourire bienveillant.

Et hier, dans la soirée, continua-t-il, vous n'avez pas remarqué, vous n'avez pas vu par ici quelque figure suspecte?

Plusieurs voix répondirent non.

— Un individu ayant un fusil? ajouta le juge de paix.

Il y eut des mouvements de tête négatifs.

— Moi, dit une femme, j'ai vu Jean Renaud, de Civry; il portait son fusil.

Rouvenat tressaillit.

Mais le juge de paix eut un mouvement d'épaules significatif qui le rassura.

— J'ai vu aussi Jean Renaud, reprit un des garçons de ferme, et je suis sûr qu'il n'avait pas son fusil.

— J'étais avec toi, dit un autre; Jean Renaud nous a causé; il n'avait pas son fusil.

— Je suis pourtant bien sûre de ce que je dis, reprit la femme; à preuve que Jean Renaud m'a raconté qu'il avait couru toute la journée après une grosse louve dans le bois de Sueure.

— Qu'importe ! répliqua le juge de paix, il n'est pas question du tueur de loups dans la grave affaire qui nous occupe. Ainsi, poursuivit-il, vous n'avez rien entendu, rien vu, vous ne savez rien?

— Rien, monsieur le juge de paix.

— Eh bien, au revoir, mes amis; bon courage !

Le juge de paix et ses compagnons retournèrent à Frémicourt en suivant le bord de la Sableuse.

A midi, le procureur de la République, le juge d'instruction et son greffier arrivèrent, accompagnés d'un médecin de Vesoul. Le juge de paix leur remit ses notes, en affirmant leur exactitude, ayant lui-même vérifié

les lieux. Il montra ensuite la bourre, en disant comment elle avait été trouvée.

Il était facile de voir que ce morceau de papier appartenait à un numéro de journal; une parcelle, collée dans une partie de la longueur de ce débris, indiquait encore que cette portion de journal avait été préparée en forme de cornet. Mais il devenait impossible de deviner à quel usage avait précédemment servi ce petit sac et quelle substance lui avait été confiée.

Toutefois, le juge d'instruction ayant prononcé les mots : « tabac à fumer », tout le monde partagea son opinion.

Donc, en supposant qu'on ne se trompât point, l'assassin était fumeur.

— Je me réserve de continuer ultérieurement l'étude de ce papier, dit le juge; en cherchant bien, peut-être ne nous sera-t-il pas impossible de découvrir à quel journal il appartient et dans quelle maison de débit le cornet a été fabriqué. Il ne faut rien négliger, ne rien perdre de vue, les plus infimes détails ont leur utile importance.

On procéda ensuite à l'examen du cadavre.

La parole était au médecin.

Il écarta les vêtements de la victime, coupa une partie de la chemise collée sur le corps, enleva des plaques de sang coagulé et découvrit le trou fait par la balle. Il expliqua la position que le corps devait avoir au moment où il fut frappé, et parla avec beaucoup de savoir des désordres immédiats causés dans l'organisme par l'entrée du projectile, lesquels ne pouvaient manquer de déterminer la mort au bout de quelques instants.

— Il s'agit, maintenant, d'extraire la balle, dit le procureur de la République.

Le docteur prit sa sonde et la plongea dans la plaie. Il ne tarda pas à sentir le projectile, qui s'était logé un

peu au-dessous du cœur. Il fit deux incisions profondes, afin d'élargir le trou, puis il prit dans sa trousse un nouvel instrument et, deux minutes après, il remettait la balle dans la main du juge d'instruction.

Ensuite, on fouilla les poches du mort. De l'une, on tira un mouchoir blanc, sans marque ; de l'autre, un canif : dans une des poches du gilet on trouva quelques pièces de menue monnaie formant ensemble la somme de six francs cinquante centimes. C'était tout.

On devait supposer que le voyageur présumé avait sur lui une somme beaucoup plus importante et probablement des bijoux, sans cela le mobile du crime n'existait pas, ou du moins le crime n'avait plus de cause saisissable.

On examina la chemise et les chaussettes de fil écru que portait la victime. Comme le mouchoir elles étaient sans marques. Rien sur lui ne pouvait servir à établir son identité.

Les magistrats se trouvaient devant un cadavre inconnu, ne pouvant tirer de lui aucun indice, et en présence d'un crime qui, tout d'abord, semblait s'entourer d'un mystère impénétrable. Ils étaient fort soucieux.

Le juge d'instruction réfléchissait, ne se dissimulant pas les énormes difficultés qui allaient se dresser devant lui.

— N'avez-vous pas déjà recueilli quelques propos ? demanda le procureur de la République en se tournant vers le maire.

— Non, monsieur, aucun.

— Il faut que les gendarmes montent à cheval, dit le juge d'instruction, et qu'ils se rendent à Civry et, successivement, dans toutes les communes des environs. Dans la journée d'hier, il est impossible que ce jeune homme n'ait pas été vu quelque part.

Puis s'adressant à son greffier :

— Veuillez prendre une feuille de papier, continua-t-il, et tracer le signalement de la victime.

Le greffier se disposa à obéir.

A ce moment le garde-champêtre entr'ouvrit la porte et dit :

— Il y a devant la mairie un homme de Saint-Irun, qui demande à voir le cadavre.

— Faites-le entrer, dit le procureur de la République après avoir consulté du regard le juge d'instruction.

Un instant après, un petit homme court, replet, à la figure enluminée, au yeux vifs et clignotants, parut sur le seuil de la chambre funèbre, son chapeau à la main.

Le juge d'instruction alla à lui et l'empêcha d'avancer.

— Vous êtes de Saint-Irun? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Quelle est votre profession?

— Aubergiste de père en fils, l'hôtel des Deux-Chiens-blancs, vous savez bien; c'est moi le père Bertaux.

— C'est bien. Vous demandez à voir la victime, pourquoi?

L'aubergiste, un peu interloqué, regarda craintivement autour de lui.

— Monsieur Bertaux, reprit le magistrat, je suis le juge d'instruction, répondez.

Le bonhomme fit un pas arrière et se ploya en deux.

— Monsieur le juge, dit-il, en se redressant, je vais narrer la chose. Comme j'ai eu l'honneur de le déclarer à monsieur le juge, je suis aubergiste de père en fils et je loge à pied et à cheval. Donc, il y aura bientôt deux mois, j'ai loué une de nos chambres à un jeune étranger, que je crois un garçon fort bien, vu qu'il m'a toujours bien payé et ne m'a jamais causé aucun ennui. Ce matin, à l'heure habituelle de son déjeuner, j'envoyai

Suzanne, la servante, une grosse rouge, vous savez, pour lui demander s'il fallait le servir. Suzanne l'appela. Il ne répondit pas. Alors, tout en colère, la rouge vint me dire d'aller trouver moi-même M. Edmond.

— Ah! fit le magistrat, il se nomme Edmond?

— Oui, monsieur le juge, Edmond...

— Edmond, qui?

— Qui?... Ah! je comprends, c'est son autre nom que vous me demandez. Je ne le connais pas, j'ignore même s'il a un nom de famille.

— Continuez, je vous prie.

— Pour lors, je dis à Suzanne qu'elle était une imbécile; oui, j'ai dit cela, monsieur le juge, sauf votre respect. Enfin, je monte, je frappe, pas de réponse. La clef était sur la porte, je la tourne, j'ouvre, j'entre, personne... Je regarde autour de moi, tout était parfaitement en ordre dans la chambre, le lit même n'avait pas été défait. Tiens, voilà qui est drôle! me suis-je dit. Et je restai là, un instant, tout bête, planté comme un poteau au milieu de la chambre. Tout à coup, une idée me passa dans la tête, et je me sentis la chair de poule.

Il faut vous dire, monsieur le juge, qu'on venait de me raconter qu'un homme avait été trouvé assassiné sur la route, près de Frémicourt.

— Et vous avez pensé que cet homme pouvait être votre locataire?

— Voilà.

Le juge d'instruction s'écarta, et, lui montrant le cadavre étendu sur la table, il lui dit :

— Approchez, regardez.

L'aubergiste fit quelques pas, jeta les yeux sur le corps et s'écria aussitôt :

— C'est lui!

XII

LE JUGE D'INSTRUCTION

On passa dans la pièce à côté de la chambre du mort ; les magistrats s'assirent autour d'une table, et le juge d'instruction continua à interroger l'aubergiste.

— Ainsi, lui dit-il, vous êtes bien sûr que le cadavre que vous venez de voir est celui de votre locataire ?

— Absolument certain, monsieur le juge.

— Vous nous avez dit que vous ne saviez que son nom d'Edmond.

— C'est la vérité.

— Il est donc inutile de vous demander si vous connaissez sa famille. Pouvez-vous nous dire où il demeurait, il y a deux mois, avant de devenir votre locataire ?

— Je l'ignore, mais je sais qu'il arrivait de Reims, en Champagne.

— C'est un renseignement. Ecrivez et n'oubliez rien, monsieur le greffier. Recevait-il des lettres ?

Le père Bertaux secoua la tête.

— Je crois qu'il en écrivait beaucoup, qui restaient sans réponse, répondit-il. Pourtant, à ma connaissance, il en a reçu une. C'était, je crois, avant-hier.

— Il ne l'avait pas sur lui, nous la retrouverons probablement dans la chambre où il logeait, dit le juge d'instruction en se tournant vers le procureur de la République.

Savez-vous pourquoi ce jeune homme était venu s'installer chez vous, à Saint-Irun? continua-t-il en s'adressant de nouveau à l'aubergiste.

— Non, monsieur le juge.

— Que faisait-il ?

— Rien. Quand je dis rien, je me trompe ; mais c'est à peu près la même chose : il écrivait... En usait-il du papier!

Le greffier fit une grimace ; le procureur de la République et le juge d'instruction ne purent s'empêcher de sourire.

— D'après sa mise, la beauté de son linge et ses mains fines et blanches, il devait être riche, reprit le magistrat instructeur.

— Je n'en sais rien.

— Cependant, vous l'avez dit vous-même, il vous payait très-exactement.

— Oui, tous les quinze jours, et rubis sur l'ongle. Mais c'était un garçon rangé, pas de dépenses folles ; son nécessaire, voilà tout.

— Possédait-il des bijoux? Une montre, par exemple?...

— Je ne lui en ai jamais vu.

— Est-ce que vous ne pensez pas que le vol a été le mobile du crime?

— Je ne peux pas dire.

— Savez-vous où il est allé hier dans la journée?

— Non, monsieur. Il est parti après son déjeuner et il était rentré à six heures pour dîner. Vous savez ce que je vous ai dit tout à l'heure ; ce matin, je croyais qu'il était dans sa chambre.

— Est-ce qu'il sortait souvent la nuit?

— La nuit, je ne sais pas ; je ne m'en suis jamais aperçu. Mais, le jour, il sortait quelquefois.

— Etait-il longtemps absent?

— Plusieurs heures, parfois toute la journée.

— Et vous ignorez où il allait?

— Je l'ignore.

— Je vous remercie, monsieur Bertaux. Avez-vous autre chose à communiquer à la justice?

Le bonhomme se gratta la tête derrière l'oreille, puis le bout du nez et se décida à répondre :

— Oui, monsieur le juge d'instruction.

— Nous vous écoutons, parlez.

— On sut bientôt à Saint-Irun que mon locataire avait disparu. Pour lors, une vieille femme qu'on appelle la Suissesse, parce qu'elle est native de par là, de l'autre côté des montagnes, vint me trouver et me dit :

— Père Bertaux, on raconte que le jeune homme qui demeure chez vous a été assassiné la nuit dernière, près de Frémicourt.

— Il n'a pas couché ici, ça se pourrait, répondis-je.

Alors elle me dit tout bas :

— Savez-vous ce que j'ai vu dans la nuit à peu près vers une heure ?

— Ma foi, non. Comment le saurais-je? A une heure je dormais comme un sabot.

— Eh bien, père Bertaux, j'ai vu un homme sortir de chez vous, mystérieusement, par la petite porte.

— C'était lui, mon locataire !

— Pas du tout.

Les auditeurs écoutaient avec une curiosité anxieuse.

— Elle baissa encore la voix, continua l'aubergiste, elle me dit à l'oreille :

— C'était le tueur de loups.

Le juge d'instruction se dressa sur ses jambes. Le maire et le juge de paix échangèrent un regard de sur-

prise ; seul, le procureur de la République resta impassible.

— Qui est-ce, cet individu que vous appelez le tueur de loups? demanda le juge d'instruction.

Le maire prit la parole.

— C'est un ancien militaire, un brave homme, bien connu dans tout le canton ; il se nomme Jean Renaud et demeure au village de Civry.

— Pourquoi ce surnom bizarre de tueur de loups?

— Depuis quelques années, les loups font de fréquentes apparitions dans nos contrées et ont déjà causé de grands dommages à nos cultivateurs en décimant leurs troupeaux. Jean Renaud, qui est un homme robuste, courageux et très-bon tireur, a eu l'excellente idée de faire la chasse à ces carnassiers. Depuis trois ans environ, il en a tué déjà au moins une dizaine.

Le juge d'instruction resta un moment silencieux.

— Ainsi, reprit-il, cet homme demeure à Civry et il aurait été vu à Saint-Irun au milieu de la nuit, sortant de la maison de M. Bertaux, mystérieusement, c'est-à-dire en cherchant à ne pas être aperçu ou reconnu. Ceci, messieurs, est d'une extrême gravité.

— Je ne crois pas qu'un soupçon seulement puisse atteindre Jean Renaud, répliqua vivement le maire.

— Jusqu'à plus ample informé, monsieur le maire, nous respectons votre opinion, sans doute justement favorable à cet homme ; mais un crime atroce a été commis, il y a un coupable... nous le cherchons et notre devoir est de le trouver.

La révélation inattendue de l'aubergiste avait, en effet, un caractère de gravité exceptionnelle.

Le juge de paix pensa qu'il ne pouvait garder le silence sur ce qui avait été dit devant lui, le matin, dans le pré du Seuillon, au sujet de Jean Renaud. Il rapporta

fidèlement les paroles de la femme et des deux domestiques.

L'expression de sévérité du visage du juge d'instruction s'accentua encore.

— Encore Jean Renaud, dit-il ; vous le voyez, cet homme semble apparaître fatalement. Déjà, même, on parle du fusil. La victime a été frappée d'une balle, ce qui est une nouvelle prévention contre Jean Renaud, dont l'arme doit être naturellement chargée pour la chasse au loup. Une femme dit : J'ai vu Jean Renaud, il avait son fusil ; deux hommes, qui l'ont vu également, affirment qu'il ne l'avait pas ; ceci est à éclairer.

Un des hommes que le maire avait chargé de garder le mort s'avança alors près de la table des magistrats.

— Messieurs, dit-il, hier soir j'ai vu Jean Renaud à Frémicourt ; il allait au moulin ; je puis certifier qu'il n'avait pas son fusil.

— Quelle heure était-il ?

— Je ne sais pas au juste, mais il faisait nuit.

— Monsieur le maire, dit le juge d'instruction, voulez-vous avoir l'obligeance de prier une personne du dehors d'aller dire au meunier qu'on l'attend immédiatement à la mairie.

Le maire sortit de la salle.

Dix minutes après il rentra avec le meunier, qui était accouru tout enfariné.

— Approchez, monsieur, lui dit le juge d'instruction, et veuillez répondre aux questions que je vais vous adresser en disant toute la vérité. Vous avez eu hier soir la visite d'un habitant de Civry appelé Jean Renaud ?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure ?

— Il devait être plus de neuf heures.

— Quel était le motif de cette visite?

— Il venait voir si du grain qu'il m'avait donné était moulu.

— Savez-vous s'il venait directement de Civry?

— Il arrivait de Terroise, où il était allé pour affaire.

— Portait-il un fusil?

— Non, monsieur.

— A quelle heure est-il sorti de chez vous?

— Ma foi, il était bien dix heures et demie; nous nous sommes un peu amusés à causer en buvant un petit verre.

— Merci; c'est tout ce que j'avais à vous demander; vous pouvez vous retirer.

La sortie du meunier fut suivie d'un instant de profond silence.

— Jusqu'à présent, dit le procureur de la République, tout indiquerait que Jean Renaud est l'auteur du crime. L'assassinat a eu lieu évidemment après dix heures, alors que tout le monde est couché à la ferme du Seuillon, puisque, d'après le rapport de M. le juge de paix, on n'y a rien entendu. Or, Jean Renaud sort du moulin à dix heures et demie, il s'achemine vers Civry et bientôt il est en face du jeune homme. Il savait probablement que ce malheureux devait passer sur la route à cette heure de la nuit.

Examinons, maintenant, la question du fusil. Il ne l'avait pas en allant à Terroise, il ne l'avait pas en sortant du moulin; c'est prouvé; plusieurs témoins l'affirment. Mais une femme dit le contraire; elle prétend avoir vu Jean Renaud dans la soirée avec son fusil. Je crois au témoignage de celle-ci comme à celui des autres.

Cette femme peut avoir rencontré Jean Renaud à six

heures et demie, à sept heures et même plus tard ayant son fusil, et on peut parfaitement l'avoir vu un quart d'heure, dix minutes après ne l'ayant plus. Si Jean Renaud est le coupable que nous cherchons, il avait prémédité son forfait, et il y a lieu de supposer qu'il a caché dans les champs l'arme qui devait lui servir à commettre le crime.

Suivons-le à son départ du moulin : il sort de Frémicourt, il est dix heures et demie ; il va prendre son fusil à l'endroit où il l'a caché, vient s'embusquer au bord de la route et il attend...

Le crime accompli, il s'approche de sa victime pour s'emparer sans doute de ce qu'elle porte sur elle. Le malheureux respire encore ; son meurtrier le soulève, le traîne ; dans quel but? Je ne puis le deviner. Peut-être a-t-il déjà le remords de son crime et cherche-t-il à secourir celui qu'il vient de frapper mortellement. Mais la victime retombe, ce n'est plus qu'un cadavre...

Si le meurtrier a eu un moment de regret, de repentir, c'est déjà passé. Déçu dans son espoir de s'emparer d'une somme importante, il dédaigne les pièces de monnaie qui sont dans la poche du gilet ; il sait ou il espère qu'il trouvera ailleurs ce qu'il convoite. Il s'éloigne, il marche, il arrive à Saint-Irun, et à une heure, comme nous venons de l'apprendre, une femme voit Jean Renaud sortir furtivement de la maison de l'aubergiste Bertaux.

D'où venait-il? D'achever son œuvre. A moins que sa visite dans la chambre de la victime n'ait été suivie d'une nouvelle déception.

Le maire de Frémicourt baissa la tête. Comme lui, le juge de paix était consterné. Tous deux connaissaient Jean Renaud et lui portaient un véritable intérêt ; mais après ce qu'ils venaient d'entendre, il était impossible

qu'ils essayassent d'élever la voix afin de protester contre la terrible accusation qui pesait sur lui.

Les preuves les plus accablantes s'étaient subitement accumulées contre le malheureux Jean Renaud, et les paroles du procureur de la République venaient de démontrer sa culpabilité avec une clarté, une logique impitoyables, qui ne laissaient même pas subsister un doute.

Le procureur de la République se leva, fit un signe au juge de paix, et les trois magistrats, s'étant retirés au fond de la salle, causèrent un instant à voix basse. Puis le juge d'instruction appela le brigadier.

— Combien avez-vous de gendarmes? lui demanda-t-il.

— Deux.

— Vous en laisserez un de planton à la porte de la mairie. Accompagné de l'autre, vous allez vous rendre à Civry et vous arrêterez Jean Renaud, le tueur de loups.

— Et si nous ne le trouvons pas?

— Il faut espérer qu'il n'a pas déjà pris la fuite. Dans le cas contraire vous reviendriez immédiatement et nous aviserions.

Où faudra-t-il le conduire?

— Vous l'amènerez ici, et si nous ne sommes pas encore revenus de Saint-Irun, où nous allons nous rendre, M. le maire voudra bien mettre une nouvelle pièce du bâtiment communal à votre disposition, et vous y garderez à vue le prisonnier.

Allez, brigadier, allez, et faites diligence.

Le gendarme sortit en faisant le salut militaire.

XIII

L'ARRESTATION

Les gendarmes arrivèrent à Civry à quatre heures. Ils se rendirent chez le maire, lui donnèrent connaissance du mandat dont ils étaient chargés, et se firent indiquer par lui la demeure de Jean Renaud.

Ils laissèrent leurs chevaux attachés à une palissade et se dirigèrent vers la maison du tueur de loups, qu'il était facile de reconnaître, car elle se trouvait isolée d'une cinquantaine de pas environ des autres habitations.

Jean Renaud venait de rentrer. Il se disposait à prendre une heure de repos pour retourner au pré à la fraîcheur.

Les gendarmes entrèrent.

Jean Renaud ne pensa point qu'ils venaient pour l'arrêter, mais seulement lui demander des renseignements qu'il était bien décidé, d'ailleurs, à ne pas leur donner.

Il se leva et s'avançant vers eux :

— Bonsoir, messieurs, dit-il ; qu'y a-t-il pour votre service ?

Geneviève regardait les deux agents de la force publique avec une surprise effarée.

— Jean Renaud, dit le brigadier d'une voix légèrement émue, car lui aussi connaissait le tueur de loups et sa bonne réputation, je viens vous arrêter.

Le malheureux fit deux pas en arrière et devint livide.

Geneviève bondit sur ses jambes et s'élança vers les gendarmes.

— Arrêter mon mari ! exclama-t-elle ; pourquoi ?

Puis, aussitôt, elle poussa un cri perçant.

— Ah ! le crime, le crime de la nuit dernière ! fit-elle d'une voix sourde.

Elle attacha sur les gendarmes son regard affolé et recula à son tour.

Jean Renaud revint de sa stupeur.

— On arrête les voleurs, dit-il, pas moi !

— Les voleurs et les assassins ! répliqua le gendarme.

Geneviève fit entendre un gémissement et tomba sur une chaise.

— Et c'est pour cela que vous êtes ici ? reprit Jean Renaud ; qu'est-ce que cela veut dire ?... Est-ce qu'on croit que c'est moi ?... Par exemple, ce serait trop fort !... Moi, un voleur, un assassin ! Il n'y a pas de gens qui me connaissent pour le penser. C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? On sait bien que je suis innocent, que je ne peux pas être un criminel.

— Ce n'est pas à nous de juger si vous êtes innocent ou coupable, dit le brigadier.

— Ainsi, on me soupçonne, on m'accuse, moi !

— Oui.

— Mais c'est impossible, c'est absurde.

— Vous vous expliquerez devant le juge d'instruction.

— Ainsi, reprit le malheureux d'une voix qui, malgré lui, trahissait son émotion, c'est donc bien vrai, vous venez m'arrêter ?

— C'est notre mandat. Si vous voulez emporter quel-

que chose avec vous, prenez-le vite, car nous sommes pressés.

Geneviève restait immobile sur sa chaise et comme pétrifiée. Mais quelque chose d'horrible serrait sa gorge et pesait lourdement sur sa poitrine. Elle avait les yeux secs, ardents et d'une fixité effrayante.

— Mais je suis innocent! s'écria Jean Renaud, ne pouvant pas admettre que, n'étant pas coupable, on eût cependant le droit de l'arrêter.

— Tant mieux pour vous, Jean Renaud, répondit le brigadier, nous n'en sommes pas moins obligés de vous emmener, et même d'employer la force, si vous refusez de nous suivre volontairement.

Le malheureux jeta un regard sur sa femme et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Le gendarme tournait autour de la chambre, paraissant faire l'inventaire du pauvre mobilier.

— Ah! voilà le fusil! s'écria-t-il tout à coup, en découvrant l'arme dans le coin où Jean Renaud l'avait mise le matin.

Il la prit et l'examina, tout en faisant jouer la batterie. Puis s'approchant vivement de son chef :

— Brigadier, dit-il, regardez... La capsule est brûlée, le coup droit est déchargé!...

Jean Renaud entendit.

— Hein, fit-il en s'avançant brusquement, vous dites que mon fusil est déchargé?...

— Parbleu, vous le savez bien, répondit ironiquement le gendarme.

Jean Renaud regarda; il vit la capsule écrasée sur la lumière du fusil.

Ce fut pour lui une minute horrible.

— Oh! oh! oh! fit-il sur trois tons différents.

Ses traits se contractèrent affreusement, révélant une

grande souffrance intérieure ; le sang frappa violemment ses tempes et ses yeux se couvrirent d'un nuage ; il lui semblait que la terre s'enfonçait sous ses pieds.

Geneviève se leva, droite et roide, pâle comme une morte, et les yeux toujours démesurément ouverts.

— Défends-toi donc, Jean, s'écria-t-elle d'une voix étrange, mais défends-toi donc, malheureux !

Il répondit :

— Pourquoi me défendre ? Je suis innocent !

Geneviève eut un cri qui ressemblait à un râle.

— Je suis innocent ! je suis innocent ! reprit-elle en se tordant les mains ; il n'a que ces paroles-là dans la bouche... Il faut dire aux gendarmes ce que tu as fait cette nuit ; il faut leur dire aussi pourquoi ton fusil est déchargé.

— Je ne sais pas, balbutia-t-il.

— Tu ne sais pas ? répliqua Geneviève, d'une voix rauque. Ah ! mon Dieu, je tremble, j'ai peur !...

Ces paroles firent sortir Jean Renaud de l'espèce de torpeur qui l'avait saisi.

— Geneviève, Geneviève, dit-il avec un accent de douleur navrante, est-ce que tu me soupçonnerais ? Est-ce que tu douterais de Jean Renaud, ton mari ? Voyons, est-ce que tu m'accuses, toi aussi ?...

— A mon tour je réponds : Je ne sais pas !

Le malheureux chancela tout étourdi.

— Ah ! Geneviève, reprit-il d'une voix frémissante, des gens qui ne me connaissent pas peuvent m'accuser ; mais toi, toi !... Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai. Quand mille voix crieraient contre moi, quand le monde entier croirait que je suis un scélérat, un assassin, il resterait une voix pour protester et crier à tous : « Cela n'est pas vrai, Jean Renaud est innocent ! » Cette voix serait la tienne, Geneviève, ma chère femme !

Toi, tu me connais, tu sais bien que je ne suis pas un méchant homme. Ah! c'est dur tout de même d'être innocent et de se voir emmené par les gendarmes comme un criminel... Je n'ai plus ma tête à moi. Mon Dieu, que va-t-il se passer? C'est affreux!... Et notre cher petit enfant, qui va bientôt venir au monde!... Allons, j'aurai du courage, je serai fort, je le veux! Mais ne doute pas de moi, Geneviève, ah! ne doute pas de moi; car, vois-tu, ce serait plus horrible que tout!

Il passa rapidement et successivement ses deux mains sur son front et regarda les gendarmes, qui attendaient sans paraître d'ailleurs trop impatients.

— Je ne peux pourtant pas les faire attendre comme ça jusqu'à la nuit, reprit-il tristement. Allons, Geneviève, ils vont m'emmener, embrasse-moi.

Elle n'entendit pas; la pauvre femme éprouvait comme un commencement de folie.

Il marcha vers elle en ouvrant les bras.

Tout à coup, elle poussa un cri déchirant, épouvantable. Puis elle recula avec une sorte d'horreur, en disant d'une voix étranglée :

— Là, sur le poignet de ta chemise... du sang!...

Et elle tomba à la renverse, sans connaissance.

Les gendarmes frissonnèrent.

Jean Renaud se précipita au secours de sa femme, l'enleva dans ses bras robustes et la porta sur le lit.

Alors il se mit à l'embrasser avec fureur, comme un insensé, couvrant de baisers son front, ses joues, ses yeux, ses cheveux, pendant que de sourds gémissements s'échappaient de sa poitrine gonflée.

Au bout d'un instant il se redressa, jeta autour de lui un regard éperdu, et bondit entre les deux gendarmes en leur criant :

— Emmenez-moi, emmenez-moi!

Il sortit de sa maison en sanglotant.

. . . . . .

La visite faite dans la chambre que le jeune homme, connu seulement sous le nom d'Edmond, occupait dans la maison de l'aubergiste Bertaux, ne donna lieu à aucune découverte pouvant aider à établir son identité.

En vain les meubles furent fouillés, ses effets d'habillement visités, on ne trouva aucune lettre, aucun papier.

Dans une boîte en bois, grossièrement sculptée, qui se trouvait sur la cheminée et qu'on ouvrit, il y avait trois billets de cent francs, sept pièces d'or de vingt francs, et six de cinq francs en argent.

Cette somme réunie dans le coffret semblait indiquer que le jeune homme ne possédait que cela.

On devait supposer, dès lors, que, dans son trouble, le voleur n'avait pas aperçu le coffret, et qu'après avoir vraisemblablement cherché dans les meubles, il s'était retiré, sans rien emporter.

— Cependant, fit observer le procureur de la République, d'après les renseignements que nous avons pris en passant au bureau des postes, ce n'est pas seulement une lettre comme nous l'a dit M. Bertaux, mais deux lettres que la victime a reçues avant-hier, nous devrions les trouver ici. D'un autre côté, l'aubergiste prétend que son locataire écrivait beaucoup, non pas seulement des lettres à telles ou telles personnes, mais quelque chose comme un mémoire, un récit. Or, voilà bien du papier blanc, des plumes, de l'encre, mais pas d'écrit quelconque. Cela ne vous semble-t-il pas extraordinaire ?

— Il y a évidemment là quelque chose de mystérieux qui nous échappe, répondit le juge d'instruction.

A ce moment, le juge de paix appela leur attention sur une assez grande quantité de cendres dans le foyer

de la cheminée qui ne pouvaient provenir que de papiers brûlés.

— D'après cela, dit le juge d'instruction, nous avons le droit d'admettre que ce jeune homme livrait aux flammes ses écrits à mesure qu'il les produisait, de même que les lettres qui lui étaient adressées.

— A défaut d'autres explications, il faut bien nous contenter de celle que vous venez de trouver, répliqua le procureur de la République. Mais le mystère est toujours là.

— Il y a bien des choses qui échappent à la pénétration de l'homme ; si on pouvait tout savoir, c'est qu'on aurait trouvé le moyen de faire parler Dieu.

Les magistrats n'avaient plus rien à voir chez l'aubergiste. Ils se rendirent à la maison du juge de paix, où ils étaient attendus pour dîner.

C'est là qu'ils firent venir la vieille femme que le père Bertaux leur avait désignée sous le nom de Suissesse.

— C'est vous qui avez vu, la nuit dernière, un homme sortir de la maison de M. Bertaux ? lui demanda le juge d'instruction.

— Oui, monsieur.

— Quelle heure était-il ?

— Oh ! il pouvait ben être par là devers une heure.

— Cet homme, vous l'avez reconnu ?

— Oui, monsieur. Oh ! j'ai bien vu que c'était le grand Jean Renaud, le tueur de loups.

— Vous êtes sûre de ne pas vous être trompée ?

— Ma fine, monsieur, ça pourrait ne pas être lui tout de même ; mais il lui ressemble d'une jolie manière.

— C'est bien, madame, nous n'avions pas autre chose à vous demander.

La Suissesse se retira en faisant force révérences.

Un instant après, les magistrats remontèrent dans

la voiture et reprirent la route de Frémicourt où ils arrivèrent à huit heures.

XIV

L'INTERROGATOIRE

Plusieurs fenêtres de la maison commune sont éclairées. Un gendarme fait faction devant la porte. Sur la place, une cinquantaine de personnes causent, gesticulent, discutent avec animation.

Les magistrats viennent de rentrer en séance.

Le fusil de Jean Renaud, complétement déchargé, est devant eux, sur la table. Les balles sont placées l'une à côté de l'autre, sur les fragments de papier qui ont servi de bourres.

Comme le tantôt, ces messieurs sont assistés du médecin, du juge de paix de Saint-Irun et du maire de Frémicourt.

Le brigadier debout, attentif, appuyé sur son sabre, attend qu'on lui fasse un signe ou qu'on lui donne un ordre.

Le troisième gendarme se tient, à gauche, devant une porte fermée.

La chambre où se trouve le cadavre est à droite. Deux hommes continuent à veiller près de lui.

— Gendarme, faites entrer Jean Renaud, ordonne le procureur de la République.

Le gendarme ouvre la porte, fait un signe, et Jean Renaud paraît sur le seuil.

Le gendarme le prend par le bras et le pousse doucement vers la table.

Le malheureux est affreusement pâle, il a les yeux mornes, l'attitude douloureuse. Il reconnaît le juge de paix et le maire ; il leur adresse à chacun un regard empreint d'une profonde tristesse, puis il s'incline devant les autres personnages, qu'il ne connaît pas, mais dont il devine la qualité.

— Vous vous nommez Jean Renaud, lui dit le juge d'instruction, vous avez été militaire, vous êtes marié et vous demeurez avec votre femme au village de Civry. Quel âge avez-vous ?

— Quarante ans.

— Vous êtes très-connu dans le canton de Saint-Irun où, jusqu'à ce jour, vous avez joui d'une bonne réputation. Vous avez même rendu de sérieux services à la population en détruisant un certain nombre de bêtes malfaisantes, ce qui vous a valu votre surnom, honorable d'ailleurs, de tueur de loups. L'administration a voulu vous récompenser en vous autorisant à porter un fusil, même pendant que la chasse est prohibée. Nous savons que vous n'avez pas abusé de cette faveur exceptionnelle : vous n'êtes pas un braconnier.

Aujourd'hui, Jean Renaud, une accusation des plus graves, terrible, pèse sur vous. Donnez-nous exactement l'emploi de votre journée d'hier.

— Je suis sorti de chez moi à cinq heures du matin.

— Avec votre fusil ?

— Oui, monsieur, avec mon fusil. J'avais appris qu'une louve et deux jeunes loups avaient été vus dans le bois de Sueure. J'ai parcouru le bois en fouillant tous les fourrés. Je vis bien les traces du passage des bêtes ;

mais elles n'y étaient plus. Je gagnai les bois d'Artemont que je parcourus inutilement. Les loups ne m'avaient pas attendu. J'étais harassé, j'avais faim ; je me reposai en dînant à Artemont.

— A quelle heure êtes-vous sorti de cette commune ?

— Vers quatre heures.

— Vous n'êtes pas rentré chez vous, à Civry ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?

— J'avais affaire à Terroise et à Frémicourt où je voulais voir le meunier.

— Il y a près de trois lieues d'ici à Artemont ; c'est donc entre six et sept heures du soir qu'on vous a vu, non pas à Frémicourt, mais sur le domaine du Seuillon. Vous souvenez-vous d'avoir parlé à une femme qui travaillait près de la ferme ?

— Je me le rappelle.

— Vous aviez votre fusil ?

— Je l'avais.

— Peu de temps après, vous vous trouvez en présence de deux hommes avec lesquels vous avez échangé quelques paroles. Or, ces deux hommes disent, affirment que vous n'aviez pas votre fusil. Est-ce vrai ?

Jean Renaud tressaillit ; mais il resta muet.

— Vous voilà embarrassé, reprit le magistrat. Oui, vous n'aviez plus votre fusil, qu'en aviez-vous fait ?

Le malheureux poussa un soupir et baissa la tête.

— Eh bien ! parlez, répondez.

— Je ne peux pas répondre, non, je ne le peux pas.

— Je répondrai donc pour vous, Jean Renaud : après avoir causé avec la femme, avant de rencontrer les deux garçons de ferme, vous aviez eu le temps de cacher votre fusil.

L'accusé resta calme en apparence.

— Jean Renaud, regardez : reconnaissez-vous cette arme ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien votre fusil, celui qui a été saisi chez vous par les gendarmes ?

— Oui, monsieur.

— Sur la crosse et sur le canon il y a encore de la terre ; mais nous n'avons pas besoin de cette preuve pour démontrer que l'arme a été cachée, nous en avons assez d'autres. En effet, vous allez à Terroise et vous revenez à Frémicourt où vous êtes entré au moulin. Vous n'aviez pas votre fusil. Suivant la déposition du meunier, vous êtes sorti de chez lui à dix heures. Qu'avez-vous fait ensuite ?

Jean Renaud resta silencieux.

— Ces messieurs, comme moi, comprennent votre système, Jean Renaud ; il consiste à ne pas vouloir répondre. Ecoutez-moi, si excellents que soient vos antécédents, votre crime est tellement odieux, que vous ne pouvez compter sur l'indulgence de la justice qu'autant que vous témoignerez un regret profond, un repentir sincère... Mais, avant tout, la justice vous demande la vérité ; elle a le droit d'exiger l'aveu de votre crime, et vous refusez de lui répondre !

Deux larmes vinrent aux yeux de Jean Renaud.

— Je n'ai qu'une chose à dire, prononça-t-il d'une voix vibrante d'émotion : Je suis innocent !

Le juge d'instruction fronça les sourcils.

— C'est cela, répliqua-t-il sévèrement, lorsque vous vous sentez écrasé sous tant de preuves que vous ne pouvez combattre, vous appelez à votre secours la dénégation. Je vous le répète, ce système est absurde, et au lieu de vous servir, il vous perd tout à fait.

— Je suis innocent, reprit doucement Jean Renaud ;

je n'ai que cette seule protestation à faire entendre.

— Ainsi, vous refusez de nous faire savoir ce que vous avez fait hier soir à partir de dix heures ?

— Ce n'est pas que je refuse, monsieur ; je ne peux pas, je ne peux pas !

— C'est absolument la même chose : Je ne peux pas, signifie pour nous, je ne veux pas ! Soit, je vais vous le dire, moi. Vous êtes allé reprendre votre fusil où vous l'aviez caché, puis vous êtes allé attendre sur la route votre victime. Elle arriva, se dirigeant vers Frémicourt ; vous étiez à sa gauche, dans le pré. Vous avez tiré le coup de droite de votre fusil et le jeune homme est tombé frappé mortellement en pleine poitrine.

Voici la balle qu'il a reçue ; elle est absolument du même calibre que cette autre, qu'on a retirée tout à l'heure de votre fusil, dont le canon de gauche restait seul chargé. Ce n'est pas tout, cette bourre à demi-brûlée, qui a été retrouvée sur le lieu du crime, appartient au même morceau de papier que celle-là, extraite de votre fusil en même temps que la balle. Le doute n'est pas possible ; c'est une balle de votre fusil qui a frappé, c'est vous qui avez tué !...

Le crime accompli, la malheureuse victime respirait encore, elle faisait même des efforts pour se relever. Alors vous vous êtes approché. Pourquoi faire ? Pour lui enlever l'argent ou les valeurs que vous supposiez qu'elle avait sur elle, pour la voler !...

Jean Renaud sursauta et deux éclairs jaillirent de son regard.

— Oh ! moi un assassin, moi un voleur ! exclama-t-il d'une voix qui révélait toute son indignation.

Cette énergique protestation impressionna les magistrats eux-mêmes.

— Mais je ne vous empêche pas de vous défendre,

reprit le juge d'instruction, visiblement ému ; dites-nous ce que vous avez fait après votre départ du moulin.

— Je ne peux pas, je ne peux pas ! s'écria-t-il en joignant convulsivement ses mains au-dessus de sa tête.

— C'est toujours la même chose, reprit froidement le juge d'instruction. Nous verrons si votre déplorable système continuera jusqu'au bout. Je ne puis pas dire si la victime a été volée ; vous seul et Dieu le savez. Cependant... Jean Renaud, faites-nous voir la semelle d'un de vos souliers.

Il obéit en levant sa jambe droite.

— Vous voyez, messieurs, dit le juge, forte semelle ferrée de clous à grosses têtes. Eh bien, Jean Renaud, continua-t-il, vous avez saisi la victime et, marchant à reculons, vous l'avez traînée à quelques pas où elle est restée sans vie.

Le malheureux baissa de nouveau la tête.

— Il ne répondra pas, dit le juge d'instruction avec un certain dépit.

— Qu'importe, répondit le procureur de la République, il ne pourrait rien nous dire que nous ne sachions aussi bien que lui.

Le regard de Jean Renaud eut une lueur étrange. On crut voir au mouvement de ses lèvres qu'il allait parler ; mais il reprit aussitôt son impassibilité.

— Jean Renaud, continua à interroger le juge d'instruction, à quelle heure êtes-vous rentré chez vous à Civry ?

— Ce matin, à six heures, répondit-il.

— Voilà, enfin, une réponse et une vérité. Mais de Frémicourt à Civry, il n'y a qu'une bonne heure de chemin. Vous auriez dû être chez vous à onze heures, à

minuit, si vous voulez. Où donc avez-vous passé le reste de la nuit ?

Nouveau silence de Jean Renaud.

— Vous ne pouvez pas nous le dire non plus, cela se comprend. Jean Renaud, à une heure du matin, deux heures environ après le crime, le temps qu'il faut pour faire le chemin à pied, vous étiez à Saint-Irun.

Le malheureux homme promena autour de lui ses yeux égarés.

— Cela, vous ne pouvez pas le nier, reprit le magistrat ; on vous a vu, on vous a reconnu.

Cette fois, Jean Renaud parut complétement accablé.

Le juge d'instruction poursuivit :

— Vous vous êtes introduit dans la maison de l'aubergiste Bertaux...

Jean Renaud se mit à trembler.

— Soit que vous ayez pris la clef dans la poche de la victime, soit qu'elle fût restée dans la serrure, sur la porte, vous avez pénétré dans la chambre. Vous y avez pénétré, car avant de trouver la bougie pour l'allumer, vous avez usé trois allumettes, les voilà, lesquelles ont été ramassées sur le parquet, qu'on avait balayé dans la journée. Jean Renaud quel était votre but? Que cherchiez-vous ?

— Ils ne savent rien, pensa le tueur de loups.

Aussitôt il se redressa et on aurait pu voir sur son visage comme un rayonnement.

Il reprit son attitude calme.

Voyant qu'il gardait le silence, le juge d'instruction continua :

— Voyons, Jean Renaud, répondez : vous êtes devant la justice, montrez-lui un peu de courage.

— Oh ! le courage ne me manque pas, fit-il.

— Eh bien, dites-nous donc ce que vous êtes allé faire à Saint-Irun, pourquoi vous vous êtes introduit dans la chambre de la victime ?

La bouche de l'accusé resta fermée.

— Enfin, s'écria le juge d'instruction perdant patience, oui ou non, étiez-vous à Saint-Irun la nuit dernière à une heure du matin ?

— J'y étais.

— Vous refusez de nous dire dans quel but ?

— Mon Dieu, monsieur, fit Jean Renaud tristement, si je ne vous réponds point, c'est que, comme je vous l'ai déjà dit, je ne peux pas.

Le magistrat ne put se défendre d'un mouvement de colère. Il mordit ses lèvres blêmissantes et, se levant :

— Je n'ai jamais rencontré une semblable opiniâtreté, murmura-t-il.

Presque aussitôt, il ajouta d'un ton brusque :

— Montrez-nous les manches de votre chemise.

Jean Renaud tendit ses deux bras.

Tout le monde put voir facilement sur le poignet de la manche droite de la chemise plusieurs taches de sang.

Certes, il y avait assez de charges accablantes contre le pauvre tueur de loups pour qu'on n'eût pas besoin de cette nouvelle preuve, qui, à elle seule, n'aurait absolument rien prouvé, car on peut très-bien avoir du sang à sa chemise et sur ses vêtements sans être pour cela un criminel ; mais la justice ne néglige rien, elle s'empare des moindres détails.

— Ce sang est évidemment celui de la victime, dit le juge d'instruction.

— Sans aucun doute, appuya le procureur de la République.

Les autres se contentèrent de faire un mouvement de tête qui disait la même chose.

Le juge d'instruction tendit la main vers la chambre où se trouvait le cadavre et dit au brigadier :

— Ouvrez cette porte.

Puis s'adressant à Jean Renaud :

— Entrez dans cette salle, lui dit-il.

Le tueur de loups entra. Les magistrats le suivirent. Sur un signe, le brigadier enleva le châle qui couvrait le corps. Jean Renand se trouva en présence du cadavre, dont le visage était vivement éclairé par la lampe.

Au lieu de se rejeter en arrière avec terreur comme on s'y attendait, il fit, au contraire, un pas de plus en avant, et, pendant un instant, il contempla le jeune et beau visage du mort avec une tristesse profonde.

On vit de grosses larmes sortir de ses yeux et descendre lentement le long de ses joues.

— Mort, que je ne connais pas, se disait Jean Renaud, tu dois être content de moi ; autant que je l'ai pu, j'ai rempli tes dernières volontés et je garde mon serment !

Il passa la manche de sa blouse sur ses yeux et on l'entendit murmurer ses mots :

— Pauvre jeune homme !

Puis il ajouta, dans sa pensée :

— Pauvre Lucile !

Si le juge d'instruction avait compté que Jean Renaud aurait à ce moment une défaillance, il fut déçu dans son espoir. Loin de là, la vue du cadavre donna à l'accusé une énergie nouvelle et il se sentit plus fort.

— Jean Renaud, persistez-vous à ne pas répondre ? lui demanda le magistrat.

— Oui, monsieur, répondit-il d'un ton pleinement résolu.

Le juge frappa le plancher du pied et s'écria :

— Gendarmes, faites rentrer cet homme dans sa prison.

Un instant après, on lui apporta à souper. Il avait faim et soif ; il mangea d'assez bon appétit.

A dix heures, on le fit monter dans une voiture, qui allait le conduire à Saint-Irun. Un gendarme prit place à côté de lui, les deux autres l'escortèrent. Il passa le reste de la nuit à la gendarmerie, et le lendemain matin il fut dirigé sur Vesoul, où il arriva à midi. Il fut écroué à la prison de la ville et immédiatement mis au secret.

XV

LES RÉFLEXIONS DE PIERRE ROUVENAT

La présence à Frémicourt du procureur de la République et du juge d'instruction n'était pas ignorée à la ferme du Seuillon.

Jacques Mellier, toujours dans sa chambre, et ses pistolets à portée de sa main, prêt à se faire sauter le crâne, les attendit toute la journée. A six heures, il apprit l'arrestation du tueur de loups, contre qui, disait-on, s'élevaient des charges terribles.

Si la surprise des domestiques de la ferme fut grande ce fut pour Jacques Mellier plus que de l'étonnement, mais de la stupéfaction.

— Allons donc, se dit-il, il est impossible que Jean

Renaud ne soit pas mis immédiatement en liberté. La justice, comme cela lui arrive souvent, a mal dirigé son enquête et a pris une fausse piste ; mais elle reconnaîtra son erreur. D'ailleurs, Jean Renaud n'aura pas de peine à prouver son innocence. Allons, attendons toujours ; grâce à cette étrange bévue de messieurs les magistrats, j'ai eu quelques heures de plus à vivre. Mais ils ne tarderont pas à arriver ici avec les gendarmes.

Il se mit à sa fenêtre et plongea son regard sur le chemin de la ferme à Frémicourt, croyant voir apparaître à chaque instant les grands feutres galonnés des agents de la force publique.

Il est bon de dire que, jusqu'alors, rien de ce qui s'était passé dans la salle de la mairie, avant l'arrestation de Jean Renaud, n'avait transpiré au dehors.

Pierre Rouvenat n'était pas moins anxieux que son maître ; l'arrestation du tueur de loups ne l'avait pas surpris ; il savait qu'il avait passé la nuit hors de chez lui et qu'ayant été vu après dix heures à Frémicourt, c'est-à-dire au moment du crime, des soupçons devaient se porter sur lui ; mais il fut saisi d'une nouvelle épouvante.

Dans la matinée, comme un grand nombre d'autres personnes, il était allé sur le lieu du crime, et il avait pu voir les pas marqués sur la route et l'empreinte des semelles ferrées. Sans aucun doute, Jean Renaud, se dirigeant vers sa demeure, était passé là ; il avait trouvé la victime et peut-être causé avec elle, si, comme cela se disait, le jeune homme n'était pas mort immédiatement. Qu'avait pu lui dire le malheureux Edmond ?

Jean Renaud venant à la ferme, dès le matin, pour voir Lucile, ne lui apportait-il pas les dernières paroles prononcées par le mort ? Rouvenat restait à peu près convaincu que le tueur de loups était instruit des rela-

tions qui existaient entre le jeune homme et Lucile Mellier.

Or, cette seule révélation faite aux magistrats était la perte du fermier. On comprend au milieu de quelles terreurs s'agitait le serviteur dévoué.

Et puis, il y avait encore quelque chose d'également terrible : le fusil, qui avait joué un rôle si important dans le drame de la nuit.

Jean Renaud, faussement accusé, n'avait qu'à dire ces seuls mots pour prouver son innocence :

— Pour aller à Frémicourt et à Terroise, je n'avais pas besoin de mon fusil; je l'ai laissé à la ferme du Seuillon, où je l'ai repris ce matin.

Sans être une dénonciation directe, ceci provoquait une enquête. Il faudrait répondre. L'absence de Lucile, si on l'interrogeait à ce sujet, devrait être expliquée. Il avait pu, répétant le mensonge fait à Jean Renaud, satisfaire les gens de la ferme, mais la justice est moins facile à tromper.

Le pauvre Rouvenat croyait entendre déjà les détonations des pistolets de son maître, désespérément décidé au suicide.

Cependant, dix heures du soir approchaient. Jacques Mellier, terrassé par la fatigue, venait de s'assoupir dans un fauteuil.

— Que se passe-t-il donc au village? se demanda Rouvenat.

N'y pouvant tenir plus longtemps, il quitta Jacques endormi, mit son chapeau, sortit de la maison et courut jusqu'à Frémicourt. Il arriva devant la mairie au moment où Jean Renaud montait dans la voiture qui devait le mener à Saint-Irun.

La voiture partit. Rouvenat s'approcha successivement, tendant l'oreille, de tous les groupes d'hommes

et de femmes, qui stationnaient sur la place. On parlait du crime, de Jean Renaud, et on discutait à tort et à travers. Mais ce qui ressortait clairement de toutes les conversations, c'est que le tueur de loups avait été reconnu coupable d'assassinat, puisque les gendarmes l'emmenaient.

Et déjà, le pauvre Jean Renaud, la veille encore estimé et aimé de tout le monde, était traité comme le plus vil scélérat.

Là-dessus, Rouvenat savait à quoi s'en tenir; il voulait apprendre autre chose.

Il aperçut le maire, qui, sortant le dernier de la mairie, — les magistrats étaient partis, — se dirigeait vers sa demeure. Il courut après lui.

— Pardon, monsieur le maire, dit-il, je viens de voir partir le pauvre Jean Renaud dans une voiture accompagnée des gendarmes, où donc le mène-t-on ?

— Ah ! c'est vous, Pierre Rouvenat. Ce pauvre Jean Renaud, comme vous dites, est un fieffé coquin ; on le mène à Saint-Irun, où il passera la nuit, et de là à Vesoul où il verra les prochaines assises.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit Rouvenat, mais il est donc coupable ?

— Coupable ! je le crois bien ; c'est lui l'assassin !

— Lui, monsieur le maire, lui ?

— Oh ! son affaire est claire ; s'il sauve sa tête il aura de la chance.

— Ainsi, il est reconnu coupable ?

— Cent fois plutôt qu'une.

— Et il a avoué ?...

— Rien. Il se borne à dire : « Je suis innocent ! » Et quand on l'interroge, quand on lui met sous les yeux les preuves matérielles les plus irrécusables, les plus convaincantes...

— Eh bien ?...

— Il ne répond pas. On l'a mis en présence du cadavre; oh! il n'a pas tremblé; il l'a regardé avec une effrayante audace ! Joignant à cela la plus lâche hypocrisie, le croiriez-vous, Rouvenat, il a pleuré... oui, il a pleuré, le misérable !... Alors M. le juge d'instruction lui a demandé s'il persistait à ne pas avouer son crime.

— Et il a répondu ?

— Qu'il ne répondrait pas.

Mais, ayant sous la main un auditeur qui ne demandait qu'à savoir et à l'écouter, le maire de Frémicourt oublia que la discrétion est une vertu.

Il raconta à Rouvenat l'interrogatoire qu'avait subi l'accusé.

Le maire était à sa porte. Rouvenat lui souhaita une bonne nuit et reprit le chemin de la ferme.

Tout en écoutant le maire, il avait, lui aussi, avec le juge d'instruction, suivi Jean Renaud pendant cette nuit terrible.

Il l'avait vu trouvant le blessé sur la route et cherchant à le secourir, puis courir à Saint-Irun, obéissant à une des dernières volontés du mort, pour aller prendre chez lui... Quoi? Sa visite du matin à la ferme était une réponse. Quelque chose à remettre à Lucile, probablement les lettres que la jeune fille lui avait écrites.

Et ces lettres, n'ayant pu remplir complétement sa mission, il les avait détruites ou cachées afin qu'on ne découvrît point le secret de Lucile, peut-être aussi pour détourner de Jacques Mellier une accusation.

Et Rouvenat pouvait croire cela d'autant plus, qu'ayant peu de choses à dire pour prouver son innocence, le tueur de loups refusait absolument de parler.

— Tiens, fit-il tout à coup en s'arrêtant sur le chemin, il me semble que je pleure !...

Il pleurait vraiment, il pleurait à chaudes larmes.

— O Jean Renaud, Jean Renaud, se disait-il, quel brave homme ! quel noble cœur ! Et dire que les gens de Frémicourt l'appellent scélérat... les imbéciles !... Je le connais, moi, quand on devrait lui trancher la tête, il a refusé de parler, il ne dira rien !

XVI

LE SERVITEUR ET LE MAITRE

Quand Pierre Rouvenat rentra à la ferme, le fermier ne dormait plus.

— Jacques, lui dit-il, j'arrive de Frémicourt ; les magistrats et les gendarmes sont partis ; tu peux te mettre au lit et prendre le repos dont tu as besoin ; tu n'as plus rien à craindre, tu es sauvé.

— Hein, que veux-tu dire ?

— Jean Renaud a été reconnu coupable ; demain il sera dans la prison de Vesoul.

Le fermier regarda Rouvenat avec stupéfaction.

— Mais c'est impossible ! exclama-t-il, cela ne se peut pas !

— C'est pourtant la vérité. Jean Renaud ira en cour d'assises et sera condamné.

— Ah ! çà, voyons, répliqua Mellier, en se démenant avec agitation, lequel de nous deux est fou ?

— Tu as toute ta raison, comme j'ai la mienne.

Tu ne comprends pas ; eh bien ! écoute : Quatre per-

sonnes connaissent le secret de ce qui s'est passé la nuit dernière : Toi, ta fille, qui ne te dénoncera pas, moi, qui serai muet comme la tombe, et Jean Renaud.

— Jean Renaud, dis-tu, Jean Renaud sait ?...

— Tout.

— Rouvenat, qu'est-ce que cela veut dire ? Explique-toi.

— Hier soir, le tueur de loups est passé à la ferme ; il avait son fusil ; comme il voulait aller à Terroise, et que son arme l'embarrassait, il l'a laissée ici. La nuit dernière, sans y voir, croyant prendre ton fusil, c'est celui de Jean Renaud que tu as emporté. Comprends-tu, maintenant ?

— Non, pas encore.

— Eh bien, ce matin, Jean Renaud a repris son fusil, qui a été saisi chez lui par les gendarmes. Un coup déchargé, la balle retirée du corps de la victime...

— Ah ! oui, je comprends ! s'écria Mellier en passant fiévreusement ses doigts dans ses cheveux.

— Enfin, Jean Renaud a deviné que c'était toi.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas dit ?

— Il n'a pas voulu.

— Ah ! il n'a pas voulu ! répéta lentement Mellier, comme se parlant à lui-même.

Il s'élança vers une armoire, l'ouvrit et en retira un habillement complet.

— Qu'est-ce que tu fais donc ? demanda Rouvenat étonné et inquiet.

— Tu le vois bien, je vais m'habiller, répondit le fermier d'une voix sombre.

— A l'heure qu'il est ? pour aller où ?

Jacques Mellier marcha vers le vieux serviteur, les yeux étincelants.

— Ah ! çà, s'écria-t-il, me crois-tu assez lâche, assez

infâme pour laisser condamner à ma place un innocent? J'ai tué l'homme qui m'avait volé mon honneur... On appelle cela un crime, un assassinat, soit. Mais qu'un autre en supporte la peine, le châtiment, jamais, jamais !.... Tu me demandes où je vais? Je vais à Saint-Irun. Je crierai de toutes mes forces que Jean Renaud est innocent et... je me tuerai après.

Rouvenat croisa ses bras sur sa poitrine.

— Cela, tu ne le feras pas, répliqua-t-il froidement.

— Qui donc aurait l'audace de m'en empêcher?

— Moi.

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que je ne le veux pas.

Jacques Mellier laissa éclater un rire convulsif.

— Non, je ne le veux pas, reprit Rouvenat, en se dressant devant son maître, magnifique d'énergie. Je ne le veux pas, parce que le suicide est aussi une lâcheté, est aussi un crime !... Tu en as commis un, c'est trop. Hier, je n'ai pu retenir ton bras homicide; aujourd'hui je t'arrêterai, je te le jure ! Tu as attendu sur la route un pauvre garçon sans défiance, coupable seulement d'aimer ta fille et, sans pitié, tu l'as frappé... Jacques, voilà ce qui est lâche, voilà ce qui est infâme ! Ce n'était pas assez... avec une cruauté inouïe, tu as chassé ta fille ! Elle est partie, la malheureuse enfant, partie, et nous ne la reverrons peut-être jamais !... Et, après avoir fait cela, tu voudrais trouver l'oubli dans la mort ! Vrai Dieu, ce serait trop commode ! Jacques, réponds-moi, si c'était à recommencer, tuerais-tu ce jeune homme?

— Non, non, répondit le fermier en frissonnant.

— Et ta fille, la chasserais-tu?

— Elle ! oui.

— Eh bien, sais-tu ce que je vois dans tes réponses :

c'est que si tu commences à te repentir du crime horrible que tu as commis, rien encore n'a pu émouvoir tes entrailles de père. Et, pourtant, tu l'aimais, ta fille... Va, tu as beau vouloir te tromper toi-même, tu l'aimes toujours ! Il est plus facile de s'ôter la vie d'un seul coup, en se faisant sauter la cervelle, que de tuer son cœur seulement.

Tu n'iras pas à Saint-Irun ; tu laisseras Jean Renaud accomplir son sacrifice. Quant à toi, tu vivras pour regretter et te repentir. Le remords, tu entends, Jacques, le remords sera ton châtiment... Je te verrai brisé dans ta douleur profonde et, d'une voix suppliante, à grands cris, je t'entendrai appeler ta fille !

— Rouvenat, tais-toi, tu me fais mal !

— Mais un jour viendra, poursuivit le vieux serviteur, où Dieu aura pitié de tes larmes ; alors, comme il n'est pas inflexible, lui, il te pardonnera. Il pardonne toujours aux plus grands coupables, qui ne se révoltent pas contre sa volonté et savent mériter sa clémence par le repentir.

— Rouvenat, laisse-moi partir.

— Non, te dis-je, non !

— Ainsi, toi, l'homme généreux, l'homme sage, l'homme parfait, tu veux faire condamner un innocent !

— Je ne m'oppose pas à la volonté de Dieu.

— Qu'ai-je donc à faire maintenant sur la terre ?

— Je te l'ai dit : Te repentir !

— Mais Jean Renaud a une femme, un enfant bientôt, tandis que moi je suis seul, je n'ai plus personne.

— Malheureux, et ta fille !

— Elle est morte, morte pour moi !

— En ce moment, soit ; mais ce que je fais, entends-tu, Jacques, ce que je fais, c'est pour elle plus encore que pour toi ! Va, je n'oublie pas Geneviève et l'enfant

qui va naître. Le fermier du Seuillon est riche, il donnera du pain à la femme, il élèvera l'enfant... Voilà ce que Pierre Rouvenat, le domestique, a décidé, voilà ce que fera Jacques Mellier, le maître !

Depuis un instant les rôles étaient changés ; le serviteur avait pris l'autorité du maître ; il commandait, il voulait ; et le coupable essayait en vain de retrouver sa volonté aux ressorts détendus ; il était vaincu, dompté, terrassé, et malgré lui il subissait cette domination nouvelle, qui s'imposait si audacieusement.

Il fit entendre un gémissement ; soudain, le feu de son regard s'éteignit, sa tête tomba lourdement sur sa poitrine et il s'affaissa sur un siége.

Rouvenat prit les deux pistolets et les mit dans ses poches.

Puis, d'une voix redevenue douce et affectueuse :

— Il ne doit pas être loin de minuit, dit-il, nous devons penser à prendre du repos. Allons, bonne nuit, Jacques, et à demain. Quand tu te lèveras, l'herbe qui reste encore debout dans ta prairie sera coupée.

Et Pierre Rouvenat sortit gravement de la chambre de son maître.

Le surlendemain, qui était un dimanche, Rouvenat, après le déjeuner, mit ses habits des beaux jours, glissa dans sa poche une bourse bien garnie, prit son bâton et s'achemina vers Civry. Il allait faire une visite à la femme de Jean Renaud.

Depuis trois jours Geneviève était bien changée ; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, la pauvre femme.

En la voyant pâle, les joues amaigries, les yeux cernés et sans regard, Rouvenat éprouva un douloureux serrement de cœur.

— Bonjour, Geneviève, dit-il, je viens à Civry tout exprès pour vous voir.

Elle se mit à pleurer.

— Allons, reprit-il, il faut avoir du courage : vous avez des amis, Geneviève, ils ne vous abandonneront pas.

— Votre présence me dit qu'il m'en reste encore un, monsieur Pierre.

— Vous oubliez M. Mellier, Geneviève.

— Oh ! non, je ne l'oublie pas ; il a toujours été si bon pour moi, pour nous... car lui aussi, le malheureux, devait à M. Mellier toute sa reconnaissance. Ah ! il avait aussi bien l'amitié des riches que celle des pauvres ; cela ne l'a pas retenu, cela ne l'a pas arrêté... Ah ! monsieur Pierre, tout est fini pour moi, bien fini !

— Vous avez là une vilaine idée, Geneviève.

— C'est possible ; mais, voyez-vous, je suis frappée là, au cœur ; je me sens bien, allez... Je me serais déjà laissée mourir, sans le pauvre petit être que je sens remuer dans mon sein et qui m'ordonne de vivre encore... Et pourtant, monsieur Pierre, je me demande s'il est bien nécessaire que je le mette au monde. Je lui ferai là un triste cadeau... l'enfant d'un criminel, d'un assassin !...

— Geneviève, vous êtes sévère pour Jean Renaud.

— Sévère ! Mais, monsieur Pierre, s'il n'était pas coupable, est-ce qu'il serait aujourd'hui dans la prison de Vesoul ? Jean Renaud est un malheureux. Il a tué l'homme sur la route, et, du même coup, il a tué sa femme !

— Cependant, Geneviève, s'il était faussement accusé ?

— Vous le défendez, vous êtes bien bon, je vous en remercie... Je sais ce qui s'est passé à Frémicourt devant le juge. Jean Renaud est resté absent pendant toute cette horrible nuit, et quand on lui a demandé où il

était allé, ce qu'il avait fait, il n'a pas osé répondre... Mais ici, là, devant moi, quand les gendarmes ont trouvé son fusil déchargé, a-t-il trouvé un mot pour se défendre ? Non, il n'a rien dit; il commençait à avoir peur... Ah ! il est bien perdu, allez, monsieur Pierre ! Mais il n'a pas volé, oh ! cela, j'en réponds. Quand il est rentré le matin, s'il avait eu de l'argent, de l'or, des bijoux, il aurait caché cela ici, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien, la justice est venue hier; ils ont cherché partout : dans l'armoire, dans les placards, dans les greniers, jusque dans la paillasse et les matelas du lit... Ils n'ont rien trouvé.

— Brave Jean Renaud, pensa Rouvenat, il a brûlé les lettres.

La jeune femme s'était remise à pleurer, le visage caché dans un coin de son tablier.

— Geneviève, reprit Rouvenat, à la ferme nous prenons vivement part au malheur qui vous frappe, et M. Mellier ne veut pas que vous puissiez manquer de quelque chose. Tenez, prenez cette bourse, il y a dedans cent cinquante francs.

Elle voulut refuser.

— Je le veux, insista Rouvenat, je le veux. Du reste, Geneviève, je viendrai vous voir souvent; je vous le répète, M. Mellier ne vous laissera manquer de rien. Plus tard, c'est lui qui se chargera d'élever et de faire instruire votre enfant.

XVII

LE CONDAMNÉ

L'affaire Jean Renaud, dit le tueur de loups, fut vite instruite. Cela dura huit jours et tout fut dit. L'accusé, reconnu coupable du crime d'assassinat avec préméditation, ayant le vol pour mobile, allait être jugé aux prochaines assises, qui devaient s'ouvrir dans quelques jours.

L'attitude de Jean Renaud, dans le cabinet du juge d'instruction, avait été la même que dans la salle de la mairie de Frémicourt. Il persista dans son système, qui consistait à garder le silence chaque fois qu'une question à laquelle il ne pouvait pas répondre lui était posée. Enfin, ses réponses furent exactement les mêmes; on aurait pu croire qu'il les avait apprises par cœur.

Malgré les recherches faites à Reims et celles du parquet de Vesoul, on n'avait pu rien apprendre, concernant la victime, qui pût établir son identité.

L'enterrement de celui qu'on connaissait sous le nom d'Edmond seulement se fit par les soins des autorités de Frémicourt. Une grande partie de la population assista à la cérémonie funèbre. Le corps fut inhumé dans un coin du cimetière du village.

Quelques jours après, on planta sur la tombe une

énorme pierre grossièrement taillée. Elle portait pour épitaphe ces mots et cette date disposés ainsi :

MORT ASSASSINÉ
24 *Juin* 1850

Quand l'instruction de l'affaire fut close et que le parquet eut décidé que l'accusé passerait devant les prochaines assises, on invita Jean Renaud à désigner l'avocat qu'il désirait charger de sa défense.

— Un avocat, répondit-il, pourquoi faire ? C'est inutile, je n'en ai pas besoin.

On essaya de lui faire comprendre qu'il était absolument nécessaire qu'il eût un défenseur.

Rien ne put vaincre son obstination. On dut lui donner un avocat d'office.

C'était un jeune homme appartenant à une des meilleures familles de la ville, instruit, intelligent, ayant toutes les ardeurs de la jeunesse et de sa profession, et surtout plein de cœur.

La défense qui lui était offerte, en raison du mystère qui entourait la victime et des réserves inexplicables de l'accusé, ne s'appliquait pas à une cause criminelle vulgaire. Il comprit qu'il avait, ce que tant d'autres attendent longtemps en vain, l'occasion de se distinguer.

Lorsqu'il se présenta dans la prison pour parler avec Jean Renaud, celui-ci le reçut assez froidement.

— Mon bon monsieur, lui dit le prisonnier, c'est bien de la peine que vous prenez inutilement. Je ne vous apprendrai pas autre chose que ce que vous savez déjà; tout ce que je pouvais dire, M. le juge d'instruction l'a entendu. Comme il vous sera impossible de prouver à messieurs les jurés que je suis innocent, malgré tout votre talent et toute votre bonne volonté, vous n'empêcherez pas Jean Renaud d'être condamné.

Le jeune avocat voulut lui adresser quelques questions.

Il répliqua vivement :

— Si j'avais eu l'intention de répondre, croyez-vous que j'aurais attendu jusqu'à ce jour pour le faire? Je n'ai rien caché de ce que je pouvais dire ; quand j'ai gardé le silence, c'est que j'ai cru devoir ne pas parler. J'aurai beau répéter : Je suis innocent! Vous pourrez crier à votre tour : Il est innocent! On ne nous croira ni l'un ni l'autre. Innocent, je ne peux pas le prouver, donc je suis coupable.

Il changea la conversation et parla avec une vive émotion de sa femme et du cher petit qu'elle allait mettre au monde.

Il eut un souvenir pour les loups, qui ne manqueraient pas d'avoir beau temps, maintenant qu'il ne serait plus là pour leur faire la chasse.

Le jeune avocat sortit de là fort perplexe. Quelque chose lui disait qu'il venait de voir un innocent.

Il prit l'affaire à cœur, l'étudia patiemment et sérieusement, dans ses moindres détails, et travailla scrupuleusement son plaidoyer dans l'intérêt de son client.

Certes, il n'avait pas la présomption de croire, ni même de supposer qu'il obtiendrait l'acquittement de l'accusé ; mais il y avait là matière à donner la mesure de son jeune talent. Il pouvait mettre en œuvre toutes les ressources de l'art oratoire avec ses nuances diverses, le sentiment, la douleur, le pathétique, les larmes, la comparaison, la hardiesse, l'exaltation, l'emportement, l'audace.

Enfin, le jour fatal arriva. Il fut pour le jeune avocat un véritable triomphe. Il fit tour à tour frissonner et verser des larmes, et pendant plus d'une heure, il tint son auditoire, choisi dans la société féminine la plus dis-

tinguée de la ville, haletant sous le charme de son éloquence.

Quant à Jean Renaud, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Après avoir écouté l'effroyable condamnation , il joignit les mains et regarda le ciel. C'est dans cette position qu'il entendit ces paroles du président:

— Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

Il ramena son regard sur la cour et un sourire plein de tristesse et de résignation passa rapidement sur ses lèvres.

— Oh ! c'est bien inutile, murmura-t-il.

Les deux gendarmes qui se trouvaient derrière lui s'étaient levés; pendant que l'un ouvrait la petite porte des accusés, l'autre posait doucement sa main sur l'épaule du condamné.

Jean Renaud comprit que c'était fini; mais, avant de sortir, il voulut une dernière fois se donner la joie de contempler des honnêtes gens. Lentement, il promena son regard sur la cour, le jury et dans toute l'étendue de la salle. Il put voir beaucoup de dames essuyant leurs yeux.

Mais ce qu'il vit surtout, et ce qui lui causa une émotion extraordinaire, ce fut, dans un coin reculé, Pierre Rouvenat, debout, appuyé contre le mur, pâle et pleurant à chaudes larmes.

Il le salua par un mouvement de tête, et Rouvenat, voyant qu'il l'avait aperçu, lui tendit ses deux bras.

Jean Renaud sortit entre les deux gendarmes.

Un quart d'heure plus tard, ramené à la prison, le geôlier refermait sur lui la porte massive de sa cellule.

Il avait peut-être oublié les prières que sa mère lui avait apprises dans son enfance; toutefois, il se mit à ge-

noux, et pensant à sa femme, dont il était sans nouvelles, pensant à tout ce qu'il avait aimé, il éleva son âme vers Dieu et pria.

Il était encore à genoux lorsque, soudain, un bruit de pas dans le corridor attira son attention. Presque aussitôt, la grosse clef grinça dans la serrure de sa porte. Il se dressa d'un bond sur ses jambes. La porte s'ouvrit et il poussa un cri de surprise et de joie en voyant entrer dans la cellule Pierre Rouvenat.

Celui-ci lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues.

La porte s'était refermée et le geôlier s'éloignait.

— Ainsi, dit Jean Renaud en proie à une violente émotion, vous venez me voir... Ah! cela me rend bien heureux, monsieur Pierre. Pourtant, vous étiez là, tout à l'heure, vous avez entendu, je suis maintenant un forçat.

— Oui, parce que tu l'as voulu.

— Hein! que voulez-vous dire?

— Jean Renaud, penses-tu donc que je te crois coupable? Est-ce que je ne sais pas que tu es innocent!

— Plus bas, plus bas... si on vous entendait!

— Va, mon brave Jean Renaud, que les autres pensent et disent de toi ce qu'ils voudront; moi, je t'admire tellement tu es grand, et je tomberais à genoux, devant toi, comme devant le bon Dieu!

— Alors, vous avez deviné pourquoi je n'ai pas voulu répondre?

— Je connaissais déjà ton noble cœur, Jean Renaud; j'ai compris ton admirable dévouement et je vois ton sacrifice.

— Et M. Mellier, sait-il?

— Oui.

— Ah! cela me contrarie, fit Jean Renaud d'un air désolé.

— J'ai dû lui dire la vérité.

— Pourquoi?

— Afin qu'il sache bien ce qu'il te doit.

— Ce n'était pas nécessaire.

— Quand il a su que tu te laissais accuser et que tu refusais de répondre, pour ne pas trahir le secret de la nuit du 24 juin, que toi seul as découvert, il a voulu se dénoncer lui-même.

— Alors?...

— Je m'y suis opposé.

— Ah! vous avez bien fait, monsieur Pierre.

— Je m'étais dit: Il faut laisser faire Jean Renaud.

— Eh bien, oui, reprit le prisonnier, je me suis laissé accuser, je me suis laissé condamner, je l'ai voulu... Me défendre, prouver que je suis innocent, c'était trop facile! Je n'avais qu'à dire la vérité au juge d'instruction. Ne voulant pas mentir, et ayant peur aussi de m'embrouiller, de dire des bêtises, j'ai préféré ne pas répondre. D'ailleurs, j'avais fait un serment au pauvre mourant; et puis, quoi... je ne voulais pas que la justice découvrît le vrai coupable, non je ne le voulais pas!... Ah! il m'a fallu du courage, de l'énergie. Ces messieurs les juges sont terribles, ils feraient parler un mort!...

Mais, voyez-vous, monsieur Pierre, je n'avais pas seulement le souvenir de ce que je dois à M. Mellier, pour m'empêcher de parler; j'avais au cœur, — elle y est toujours, — une plaie saignante: Geneviève a douté de moi, ma femme me croit coupable!... Ah! quand on est venu chez nous pour m'arrêter, si Geneviève s'était dressée devant les gendarmes en leur criant: « Mon mari est innocent, je jure que Jean Renaud n'est pas un assassin! » eh bien, voyez-vous, monsieur Pierre, le courage m'aurait manqué... Quoique je doive la vie à M. Mellier, malgré ce qu'il a fait pour moi depuis, je ne

me serais pas laissé accuser, condamner, non je n'aurais pas pu me taire!

Ah! continua-t-il amèrement, quand Geneviève, qui me connaît, m'a elle-même accusé, je n'ai pas besoin, pour le savoir, d'entendre ce que les autres disent de moi!... Je suis un gueux, un assassin, un voleur!... Ah! ah! ah! un galérien! C'est vrai, je suis un forçat: mais je ne suis ni un voleur, ni un assassin. Pourtant Geneviève, ma femme, le croit... Elle sait écrire, elle, ce n'est pas comme moi; eh bien; je n'ai pas reçu d'elle la plus petite lettre; elle m'a oublié déjà...

— Tu te trompes, Jean Renaud, Geneviève pense à toi constamment et pleure toujours.

Les yeux du prisonnier s'animèrent et son visage prit une expression de tendresse infinie.

— Vous l'avez vue, interrogea-t-il d'une voix tremblante; comment va-t-elle?

— Elle souffre, elle est désolée...

— Pauvre Geneviève! Si elle était seule, elle pourrait se tirer d'affaire; mais l'enfant viendra bientôt, et alors... comment fera-t-elle?

— Que cela ne te préoccupe ni ne t'inquiète, répondit Rouvenat, ta femme et ton enfant ne manqueront de rien... Je suis là!

Le prisonnier saisit les mains de Pierre Rouvenat et les serra fièvreusement dans les siennes.

— Ah! dit-il, vous ne savez pas tout le bien que vos paroles viennent de me faire; maintenant que je vous ai vu et entendu, il me semble que je ne suis même pas à plaindre. Et dire que je suis père, que je vais avoir un enfant!... Ah! c'est égal, monsieur Pierre, ça c'est dur... Pauvre petit, je ne le verrai jamais, mais comme je vais penser à lui, et, sans qu'il le sache, comme je vais l'aimer!... Quand il sera grand et qu'il aura l'âge

de comprendre, on ne manquera pas de lui dire : Jean Renaud, ton père, est au bagne ! Oh ! comme il sera malheureux !... Mais un jour, monsieur Pierre, quand il sera capable de garder un secret, vous irez le trouver, et vous lui direz, vous lui direz... la vérité.

— Jean Renaud, quand il sera un homme, si c'est un garçon ; quand elle aura vingt ans, si c'est une fille, je ferai cela, je te le jure !

— Je ne serai probablement plus de ce monde, mais au moins mon fils ou ma fille ne maudira pas la mémoire de son père.

Monsieur Pierre, continua Jean Renaud en changeant de ton, c'est assez parler de moi et des miens ; après ce qui s'est passé, comment va Mlle Lucile ?

Rouvenat, subitement embarrassé, baissa les yeux.

— Avant qu'on m'envoie je ne sais où, reprit le prisonnier, je voudrais bien voir Mlle Lucile, j'ai quelque chose à lui dire.

— Mlle Lucile est toujours absente, répondit Rouvenat. Il s'agit des lettres que vous êtes allé prendre à Saint-Irun dans la chambre du jeune homme, n'est-ce pas ?

— Oui. Ces papiers étaient-ils des lettres, je l'ignore ; je ne sais pas lire ; et quand même, je n'aurais pas regardé...

— Ces papiers, vous les avez brûlés ?

Jean Renaud hésita un instant et répondit :

— Oui.

— Ne pouvez-vous pas me confier ce que vous voudriez dire à Mlle Lucile ? demanda Rouvenat.

— Non. J'ai une entière confiance en vous, monsieur Pierre, mais je ne peux pas ; c'est mon serment !

L'heure accordée au visiteur pour causer avec le condamné était écoulée.

Le grincement dans la serrure se fit entendre, la porte s'ouvrit et le geôlier, silencieux, se montra sur le seuil.

Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre en sanglotant.

— N'abandonnez pas ma femme et mon enfant, s'écria Jean Renaud, et n'oubliez pas la promesse que vous m'avez faite !

— Tu peux compter sur moi, répondit Pierre Rouvenat.

Et, obéissant à un signe expressif de l'homme au lourd trousseau de clefs, il sortit de la cellule.

XVIII

L'ORPHELINE

Trois jours après son retour au Seuillon, Pierre Rouvenat se disposait à aller porter à Geneviève des nouvelles de son mari, lorsqu'une femme de Civry s'arrêta à la ferme en passant.

Elle apportait une affreuse nouvelle.

Jacques Mellier était présent. Ce fut pour lui un autre écrasement.

Tout de suite après avoir appris la condamnation de Jean Renaud, Geneviève, déjà bien malade, s'était mise au lit. Deux voisines, se remplaçant constamment l'une après l'autre, s'offrirent avec empressement pour lui donner les soins dont elle avait besoin. Elles ne la lais-

sèrent pas une minute seule, aussi bien le jour que la nuit.

Enfin, pendant la nuit précédente, Geneviève fut prise tout à coup par les douleurs de l'enfantement, bien qu'elle ne fût encore enceinte que de sept mois.

On courut chercher la sage-femme et le médecin.

Avant le jour, Geneviève mit au monde une fille, petite et mignonne comme une poupée, et belle à ravir, que le médecin déclara parfaitement constituée et pleine de vie.

La jeune mère ayant demandé à voir son enfant, on le lui mit dans les bras ; aussitôt elle fut en proie à un violent désespoir et versa des larmes abondantes; puis elle se prit à sangloter très-fort.

Voyant cela, on crut devoir lui retirer sa petite fille.

Rien alors ne faisait prévoir l'horrible malheur qui allait arriver.

Deux heures plus tard, Geneviève, prise de convulsions nerveuses effroyables, mourut dans les bras du médecin.

— Tout le monde est bien embarrassé, ajouta la femme de Civry; on se demande ce qu'on pourra bien faire de la pauvre petite orpheline. On dit, et je suis aussi un peu de cet avis-là, qu'il eût mieux valu qu'elle ne vînt pas au monde ou qu'elle ferait bien d'aller rejoindre sa mère.

Un double éclair jaillit des yeux de Rouvenat, et la main qu'il avait passée sous son gilet se crispa sur sa poitrine. Cependant, il ne dit rien.

Le fermier, sombre comme toujours, paraissait atterré.

La femme s'en alla.

Mellier et Rouvenat se trouvèrent seuls.

— Quand cette femme a souhaité la mort de l'enfant

de Geneviève et de Jean Renaud, dit ce dernier, si je ne m'étais retenu, je l'aurais étranglée.

— Cette femme, comme bien d'autres, voit la position telle qu'elle est, répondit le fermier; elle a dit devant nous franchement ce qu'elle pense, voilà tout.

— Soit. Mais toi, Jacques, que vas-tu faire?

— C'est toi, maintenant, qui commandes ici, qui es le maître; décide, agis... Ce que tu feras, je le trouverai bien.

— Alors, en cette circonstance, tu me laisses tout pouvoir?

— Oui.

— Cependant, je dois te prévenir que comme toujours, j'agirai en ton nom.

— Je ne m'y oppose pas.

— Ce que je ferai, tu l'accepteras?

— J'approuve tout d'avance. Fais donc ce que tu jugeras convenable. Veux-tu que je te donne un écrit?

— Par exemple, est-ce que je n'ai pas confiance en toi! D'ailleurs, il ne s'agit pour le moment que de mettre l'enfant en nourrice; c'est plus tard que nous nous occuperons de son avenir.

Pierre Rouvenat prit immédiatement le chemin de Civry.

Il trouva quatre ou cinq femmes dans la maison mortuaire.

Sur la table, près du lit, il y avait une lampe allumée et un vase de faïence rempli d'eau bénite, dans laquelle trempait une branche de buis.

Rouvenat s'était découvert en entrant; il s'approcha lentement, prit la branche de buis et fit tomber quelques gouttes d'eau sur le drap blanc qui cachait la morte.

— Geneviève, pauvre femme, dit-il tout bas, avant

qu'elle ne s'envole loin de la terre, que ton âme inquiète soit rassurée! Devant toi, qui ne peux plus m'entendre, je jure de ne jamais abandonner ton enfant, de veiller sur elle sans cesse, je jure de l'aimer comme si elle était ma fille!

Il remit la branche de buis dans le bénitier, puis se tournant vers les femmes:

— Où est l'enfant? demanda-t-il.

L'une d'elles répondit:

— Nous ne pouvions pas la garder ici, la pauvre petite; en attendant que l'on sache ce qu'on en fera, c'est moi qui l'ai portée chez la femme Claude Perny, qui n'a pas encore sevré son dernier né.

— C'est bien, dit Rouvenat. Mais que les gens de Civry ne se mettent pas en peine au sujet de l'enfant de Geneviève Renaud, M. Jacques Mellier du Seuillon s'en charge.

— C'est bien ce que nous disions entre nous tout à l'heure. M. Mellier a toujours été trop bon pour la Geneviève et même pour Jean Renaud, pour laisser aller la pauvre petite aux Enfants-Trouvés; sans compter que la bonne demoiselle du Seuillon avait promis d'être sa marraine.

— Je reviendrai dans la soirée, reprit Rouvenat, mon intention est de passer la nuit ici, près de la morte, avec celles d'entre vous qui voudront rester.

Il sortit et se rendit immédiatement chez le maire, avec lequel il causa pendant plus d'une heure. De là, il alla trouver la femme Perny, qu'il surprit tenant la petite dans ses bras et remplissant son devoir de nourrice.

Rouvenat s'assit près de la femme et contempla le cher petit être, les yeux voilés de larmes.

— Elle est bien délicate, bien faible, dit la femme

Perny; voyez comme ses petits membres sont mignons, et gentils, et roses... A-t-elle de jolis yeux bleus! Les yeux de sa mère, elle sera blonde comme elle. Elle ne demande qu'à vivre, la pauvre chérie, elle tette que c'est une bénédiction!... Monsieur Rouvenat, savez-vous ce qu'on en va faire?

— Je ne sais pas encore; cependant, si vous vouliez la garder...

— Vrai, on me la laisserait?...

— Pas pour toujours, mais au moins pendant quinze mois.

— Je la garde, monsieur Rouvenat, je la garde; mon lait est bon et j'en ai beaucoup; elle poussera comme un champignon, vous verrez... Claude Perny n'est pas riche et nous avons déjà trois mioches; n'importe, ça fera quatre. J'aimais beaucoup la pauvre Geneviève; en souvenir de la mère, j'élèverai l'enfant pour rien... Mais, voyez donc, monsieur Rouvenat, comme elle me regarde avec ses petits yeux éveillés... Oh! Dieu Seigneur, le chérubin, on dirait vraiment qu'elle comprend.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends et que le voudrait M. Mellier, répondit Rouvenat. Vous êtes la nourrice de la petite, c'est convenu; mais il ne faut pas qu'elle devienne pour vous une gêne, au contraire. Chaque mois vous recevrez quarante francs.

— Quarante francs! s'écria-t-elle abasourdie, mais c'est trois fois plus qu'il n'en faut.

— C'est possible, mais M. Mellier le veut.

— Alors, au lieu qu'elle soit une gêne, elle va nous enrichir.

— Ses mois de nourrice vous aideront à élever vos trois enfants.

Rouvenat tira deux pièces d'or de sa poche et les mit dans la main de la femme en disant:

— Voilà le premier mois.

Claude Perny rentra. Sa femme lui apprit ce qui venait de se passer.

— Je savais déjà que ma femme désirait garder la petite; elle l'aurait élevée pour rien, dit-il simplement.

— Monsieur Rouvenat, reprit la nourrice, nous devrons la baptiser.

— C'est vrai; eh bien, nous la baptiserons demain, après l'enterrement de sa mère.

— Quel nom lui donnera-t-on?

— Je n'en sais rien encore; j'y penserai.

Ayant quitté Claude Perny et sa femme, Rouvenat s'occupa activement de tout ce qui concernait les obsèques de Geneviève. Comme il l'avait annoncé, il veilla toute la nuit auprès de la morte, en compagnie de plusieurs femmes.

A neuf heures, Geneviève fut ensevelie et mise dans le cercueil. L'enterrement eut lieu à onze heures. Dans l'après-midi, l'enfant fut porté à l'église pour y être baptisé.

Pierre Rouvenat était le parrain, la marraine une des femmes qui avaient veillé avec lui près de la morte.

La petite fille reçut le nom de Blanche.

Rouvenat fit un cadeau à la marraine, acheta quelques livres de bonbons, qui furent distribués aux enfants du village par les soins de cette dernière, et tout fut dit.

Rouvenat revint à la maison de Jean Renaud, ferma les volets de toutes les fenêtres, puis la porte à double tour, mit la clef dans sa poche et reprit le chemin du Seuillon.

Il raconta au fermier ce qu'il avait fait.

— C'est bien, répondit Jacques Mellier.

. . . . . .

La petite Blanche resta chez sa nourrice jusqu'à l'âge de deux ans. Alors elle vint à la ferme. Elle fut confiée aux soins d'une gouvernante que Rouvenat était allé chercher à Lure.

Sous peine d'être immédiatement renvoyés du Seuillon, il fut défendu aux domestiques, ainsi qu'aux gens du dehors, de parler jamais devant l'enfant de Jean Renaud et même de sa mère.

Rouvenat avait son idée. La petite Blanche l'appelait parrain; on l'habitua à donner à Jacques Mellier le nom de papa.

Le fermier laissa faire. Il ne pouvait pas s'opposer à ce que Rouvenat voulait. Depuis plus d'un an déjà, courbé sous le poids du remords, allant et venant sans volonté, comme une machine, il avait volontairement remis toute son autorité dans les mains de son vieux serviteur, de son fidèle ami.

Du reste, ce que Rouvenat avait prévu arriva : Jacques Mellier ne tarda pas à éprouver pour l'enfant de l'homme qui s'était fait condamner à sa place une tendresse passionnée. Ne sortant presque jamais, il aimait à l'avoir près de lui ; c'étaient ses meilleurs instants; il ressentait alors comme de la joie. Il la prenait volontiers sur ses genoux, et souvent, subitement attendri, il l'embrassait fiévreusement, probablement en pensant au malheureux Jean Renaud.

Entourée de soins et d'affection, Blanche grandit et s'épanouit comme une fleur plantée en bonne terre. A cinq ans, toujours délicate et frêle, mais vive, gaie, gracieuse, aimante, ayant déjà des réparties charmantes, elle était gentille à croquer. Mellier ne pouvait plus se passer d'elle. Rouvenat l'adorait, il en était fou !

Cependant le vieux serviteur n'oubliait pas la fille de son maître. On n'avait plus entendu parler d'elle. Qu'é-

tait-elle devenue ? La malheureuse jeune fille, dans sa douleur, poursuivie par la misère, avait-elle mis fin à ses jours ?

Souvent, on rencontrait Rouvenat au milieu des champs, rêveur, le front incliné vers le sol. C'est qu'alors il pensait à Lucile.

A la ferme on ne prononçait plus son nom. Les domestiques ne l'osaient pas, sans savoir pourquoi. Jacques Mellier l'avait-il oubliée complétement ou regrettait-il de l'avoir chassée ? Rouvenat n'aurait su le dire.

Dans les premiers temps, à Frémicourt et plus loin, la disparition de la demoiselle du Seuillon, comme on l'appelait, causa une assez vive émotion ; on parla tout bas, on fit de nombreuses suppositions, mais on se garda bien d'élever la voix trop haut. Puis cela s'effaça comme le souvenir du crime, dont Jean Renaud subissait la peine.

Ce dernier, d'après des renseignements certains, transmis à Rouvenat, avait été compris dans le nombre de quarante forçats, extraits du bagne de Toulon, et récemment transportés à Cayenne.

Or, plus de cinq ans s'étaient écoulés depuis le crime du 24 juin 1850. On était en décembre ; il faisait un grand froid et la neige couvrait la vallée de la Sableuse.

Un matin, Pierre Rouvenat reçut une lettre, ce qui lui arrivait quelquefois depuis qu'au nom de son maître il traitait les affaires de la ferme.

Il l'ouvrit, et nous n'avons pas besoin de dire avec quelle surprise et quelle émotion il lut les lignes suivantes :

« Mon bon Pierre,

» Je suis à Saint-Irun, hôtel des Chiens-Blancs. Si » vous avez encore un peu d'amitié pour moi, venez me

» voir ; vous demanderez la dame étrangère. Ne dites
» rien à mon père. » LUCILE. »

Rouvenat porta la lettre à ses lèvres et se mit à sangloter.

Une heure après, il était en route pour Saint-Irun.

XIX

OU L'ON REVOIT LUCILE MELLIER

Le père Bertaux, l'honnête aubergiste de Saint-Irun, était mort subitement, l'année précédente, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Son neveu et unique héritier, qui portait aussi le nom de Bertaux, et demeurait alors à Port-d'Atelier, où il ne faisait pas de brillantes affaires, était venu s'installer à Saint-Irun en prenant possession de l'auberge de son oncle. Il ne connaissait pas Pierre Rouvenat et encore moins Lucile Mellier.

C'est à lui que Rouvenat s'adressa en entrant dans l'auberge.

Bertaux II, successeur de Bertaux Ier, son bonnet de coton à la main, salua gracieusement, comme un aubergiste sérieux, qui veut se faire une bonne clientèle, et répondit avec empressement :

— Je vais vous conduire à la chambre de la jeune dame.

— Ils montèrent au premier, et, s'arrêtant devant une porte, le complaisant aubergiste cria :

— Madame, c'est une visite pour vous.

Puis, sans attendre qu'on le remerciât, il descendit rapidement l'escalier pour retourner à ses occupations.

La porte s'ouvrit. Rouvenat entra.

Lucile Mellier jeta un cri de joie, et se précipita dans ses bras en pleurant.

Il regardait sa jeune maîtresse, sans pouvoir se rassasier du plaisir qu'il éprouvait.

Lucile était bien changée ; elle avait les joues creuses, les traits tirés, et on découvrait déjà de nombreuses rides sur son front. Il était facile de constater les ravages causés par la douleur, la misère peut-être.

— Ma chère Lucile, ma pauvre enfant, dit Rouvenat avec des larmes dans la voix, c'est bien vous, je vous revois... Ah ! méchante, méchante enfant, pourquoi êtes-vous restée si longtemps sans me donner de vos nouvelles ? Voyons, est-ce que vous avez douté un instant de votre ami dévoué Pierre Rouvenat ?

— Oh ! non, mon bon Pierre, je vous le jure !...

— Eh bien, il fallait m'écrire, me dire où vous étiez...

— Je n'ai pas osé.

— Cela, c'est mal. Mais, n'en parlons plus; maintenant, je sais ce que j'ai à faire.

— Pierre, que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? que je vous emmène à la ferme, voilà tout.

— Jamais ! s'écria Lucile en frissonnant.

— Lucile, avez-vous donc peur d'être mal reçue ? reprit Rouvenat tristement. Vous viendrez avec moi, et il faudra bien que votre père vous ouvre ses bras. Est-ce que vous croyez qu'il vous chasserait encore ? Non, non, il ne le fera pas... D'ailleurs, je suis là, il ne l'oserait...

— Pierre, vous oubliez ce qui s'est passé, vous ne vous souvenez plus que je suis une fille maudite, et que Jacques Mellier, mon père, en brisant mon bonheur, m'a condamnée pour toujours à une vie de souffrances et de misères. Je subirai jusqu'au bout ma fatale destinée ! Mais, quand il serait tout prêt à m'accorder son pardon, non-seulement je ne ferais pas un mouvement pour l'obtenir, mais je le repousserais...

— Oh ! Lucile !

— Oui, je le repousserais, continua-t-elle avec animation, car moi je ne veux pas pardonuer ! Mais n'aurais-je pas été chassée de la maison où ma mère m'a malheureusement mise au monde, je l'eusse quittée volontairement. Pierre, je ne remettrai jamais les pieds sous le toit de Jacques Mellier !

— Lucile, vous ne savez pas comme il souffre, le malheureux ; le remords l'accable, le tue.

— Il l'a mérité. Cependant, Pierre, je n'oublie pas qu'il est mon père. J'aurais éprouvé de la satisfaction, de la joie, en apprenant le contraire, en le sachant heureux.

— Hélas ! malgré sa grande fortune, il n'y a plus de bonheur possible pour lui.

— Comme pour moi, Pierre ; partout où j'irai je continuerai à traîner le poids de la malédiction dont je suis frappée ! Je n'ai pas même l'espoir d'inspirer toujours un peu de pitié aux étrangers, et de recevoir d'eux le pain qu'ils me donnent en échange du travail de mes mains.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit Rouvenat.

— Oh ! je ne me plains pas, reprit Lucile avec une sorte d'égarement, je ne veux pas me plaindre ! Quelque triste qu'il soit, il faut que mon sort s'accomplisse. La mort, qui serait pour moi la délivrance, la mort me fait

peur, m'épouvante... Oh ! ce n'est point parce je trouve qu'il est bon de vivre ; un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut bien qu'on meure. La mort, je la désirerais, je la souhaiterais ardemment si je le pouvais, si j'en avais le droit, mais je ne le peux pas. Je ne suis pas seule, Pierre, je dois vivre... pour lui.

Rouvenat tressaillit et la regarda avec étonnement.

Sans rien remarquer, elle poursuivit d'une voix vibrante :

— Si j'étais seule, misérable, brisée, meurtrie, sans espoir, mais sans crainte, calme et résignée, je m'en irais droit devant moi, jusqu'à ce que j'arrive au bout du chemin ; il n'en est pas ainsi ; pour lui je suis inquiète, tourmentée, et je me demande avec angoisse quel sort affreux lui est réservé.

— Lucile ! s'écria Rouvenat, de qui parlez-vous donc ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas... Je parle de mon enfant, Pierre, de mon fils !...

— Votre fils ! exclama le vieux serviteur en proie à une vive agitation. Ainsi, Lucile, vous êtes mère et vous refusez de revenir au Seuillon !

— Pierre, je vous en ai dit la raison.

— Quoi ! reprit Rouvenat, en marchant à grands pas dans la chambre et comme se parlant à lui-même, Lucile a un enfant, un fils, et ce pauvre petit innocent serait renié, abandonné, livré à la misère, déshérité de tout, quand il y a une fortune qui devrait être à lui !...

— Pierre, l'enfant de Lucile héritera de sa mère ; comme moi il sera malheureux !

Elle se mit à pleurer.

— Tonnerre ! jura-t-il en agitant ses grands bras, voilà ce que ne je souffrirai pas... Non, c'est impossible, cela ne peut pas être, ce serait inique, abominable, odieux !

Ah ! mais je suis là !.... Il faudra bien qu'on m'entende...

— Pierre, vous ne direz rien, vous ne ferez rien.

— Lucile, je ne vous écoute pas. Il ne s'agit plus de vous seulement en ce moment, mais aussi de votre enfant. Où est-il ?

Lucile marcha vers le lit dont les rideaux étaient tirés et les écarta.

— Le voilà, dit-elle.

Le bruit fait autour de lui avait réveillé l'enfant, et, depuis un instant, il écoutait assis sur le lit.

Rouvenat s'approcha vivement. Il se sentit remuer jusqu'au fond du cœur en voyant la charmante figure du petit garçon, ronde, fraîche, animée, mutine.

— Quel est son nom ? demanda-t-il.

— Je lui ai donné celui de son père.

— Edmond !

Il prit le *bambino* dans ses bras et le mangea de caresses.

— Maman, qui donc est ce monsieur ? demanda tout à coup le petit garçon.

— Un ami, répondit Lucile.

— Il m'embrasse, il n'est pas méchant : pourquoi te fait-il pleurer ?

— Mais tu te trompes, je ne pleure pas.

— Si, si, tu pleures, je le vois bien.

— Oh ! le cher amour, fit Rouvenat saisi d'admiration et redoublant ses caresses, mais il est adorable !

La jeune mère ébaucha un sourire au milieu de ses larmes.

Le petit ayant manifesté le désir d'être libre, Rouvenat le posa sur une peau de mouton qui servait de descente de lit.

Lucile s'étant assise devant le feu, il prit un siége en face d'elle.

— Maintenant, ma chère maîtresse, dit-il, — car rien n'est changé, je suis toujours votre vieux et dévoué serviteur, — apprenez-moi donc ce que vous êtes devenue depuis ce jour terrible où vous avez quitté le Seuillon.

— Je vais vous le dire, Pierre, ce n'est pas bien long. Je marchai pendant plusieurs jours, sans aucune idée et sans même songer à me demander où j'allais. J'étais comme folle. Je ne m'arrêtais dans le jour que pour prendre un peu de nourriture, et la nuit pour dormir pendant deux ou trois heures, ce qui suffisait à mon repos. Quelque chose comme une grande surexcitation nerveuse me soutenait et me donnait une force que je ne croyais pas avoir en moi.

J'avais emporté les quelques bijoux qui me venaient de ma mère et ma bourse de jeune fille. Cela m'a été d'un grand secours, car, trop peu hardie pour oser mendier un morceau de pain le long de la route, je serais certainement morte de faim.

Un jour, mes souliers usés, déchirés, mes pieds enflés, meurtris, sanglants, mes jambes brisées refusant de me porter plus loin, exténuée, rompue, mourante, je tombai sur la route à l'entrée d'un petit village. De braves gens me recueillirent chez eux.

J'aurais été bien embarrassée pour dire le chemin que j'avais fait et pour nommer les villages ou seulement les villes que j'avais traversées avant d'arriver là. Je me trouvais au milieu des montagnes du Jura.

Les bonnes gens qui m'avaient prise en pitié purent mettre un lit à ma disposition et je pris pension chez eux, tout en cherchant à me rendre utile autant que possible dans la maison. Non moins discrets qu'hospitaliers il ne

me questionnèrent point ; je pus donc facilement leur cacher qui j'étais et d'où je venais. Je ne leur livrai que mon nom de Lucile. Mais ma position avait sauté aux yeux de la femme, et un jour j'entendis qu'elle disait à son mari : « Bien sûr, c'est une jeune demoiselle de bonne maison, elle a été trompée par un de ces jolis cadets comme il y en a partout, qui, après avoir fait le mal, manquent de courage et surtout de cœur pour le réparer ; la pauvre chère a eu honte et, désespérée, elle s'est enfuie loin du toit paternel. » Je devins mère, je voulus nourrir moi-même mon enfant ; mon argent s'épuisa et, successivement, je fis vendre tous mes bijoux.

— Lucile, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? demanda Rouvenat très-ému. Vous saviez que je n'ai jamais touché à la ferme le prix de mon travail, et que j'ai des économies.

— Oh ! j'étais bien sûre, mon bon Pierre, que tout ce que je vous aurais demandé, vous vous seriez empressé de me l'envoyer ; mon père lui-même ne m'aurait rien refusé. Mais je ne l'ai pas voulu.

— D'ailleurs, vous avez le droit, dès aujourd'hui, de réclamer la fortune de votre mère.

— Pierre, je ne réclame rien ; je ne me reconnais et ne veux jamais me reconnaître aucun droit. Plus je suis malheureuse, plus ma détresse devient grande, plus je me roidis dans ma fierté. Pierre, il y a Dieu au-dessus de tout ; ce que je suis, il le veut ; ce que je deviendrai, il le sait. La malédiction de mon père pèse lourdement sur ma tête ; si parfois l'esprit de révolte essaye de parler en moi, pour lui imposer silence je jette ce cri douloureux : Je suis maudite ! je suis maudite !

— Oh ! c'est affreux ! murmura Rouvenat.

— Quand je n'eus plus d'argent, que toutes mes res-

sources furent épuisées, continua Lucile, je dus songer à gagner ma vie et celle de mon enfant. Je travaillai. Mes mains s'y sont habituées. Avec les femmes et les filles du village, j'allai aux champs récolter la gentiane et au bois faire l'écorce.

Rouvenat s'empara de ses deux mains, qui n'étaient plus douces et blanches comme autrefois, et, silencieusement, les couvrit de baisers.

XX

L'EPARGNE DE ROUVENAT

Après un moment de silence, Lucile continua :

— On ne gagne guère à ce métier que font les femmes des pays des montagnes ; cependant on vit tout de même parce qu'on sait se contenter de peu. Toutes les semaines, je parvenais à mettre quelques sous de côté, en me privant par exemple ; il y a tant de petites dépenses imprévues à faire pour les enfants ! Voilà, Pierre, voilà comment j'ai vécu, pensant au Seuillon souvent, et pleurant toujours le père de ce pauvre petit.

L'unique plaisir que je me sois donné pendant ces cinq ans et demi, a été de lire et de relire une douzaine de vieux livres, qui se trouvaient au village et qu'on voulut bien me prêter. Sachant que j'aimais la lecture et désireuses de m'être agréable, de temps à autre, des femmes m'apportaient toutes les feuilles imprimées qu'elles trouvaient ; c'était presque toujours de vieux

journaux achetés à la ville ou venus de Paris et d'ailleurs, par hasard.

Un jour, dans un numéro de journal, vieux déjà de plusieurs mois, je lus avec stupéfaction et terreur le compte rendu de l'affaire Jean Renaud aux assises de la Haute-Saône. Je compris tout : Pour qu'on ne cherchât point le vrai coupable, il souffrit qu'on l'accusât et qu'on l'appelât assassin ! Pour sauver mon père, Jean Renaud se fit condamner ! C'est l'héroïsme du dévouement !...

Je tombai sur mes genoux en sanglotant, et je priai pour lui toute la journée. Hélas ! je pensais aussi à la pauvre Geneviève. Pierre que fait-elle ?

— Geneviève est morte, répondit Rouvenat.

Lucile laissa échapper un gémissement et baissa la tête.

— Et tout cela à cause de moi, murmura-t-elle d'un ton douloureux. Pierre, Pierre, vous le voyez, je suis bien maudite !... Et son enfant, s'écria-t-elle, son enfant ?...

— Une petite fille, tout à fait gentille ; elle est à la ferme. Votre père l'élève et se chargera de son avenir.

— Ah ! c'est bien, c'est très-bien ! s'écria-t-elle avec une soudaine explosion de joie. Pierre, mon père ne fera jamais assez pour cette enfant. Rien, rien ne remplace une mère ! Ah ! veillez sur elle, aimez-la bien et faites-lui une vie heureuse !

— Elle est ma filleule, dit Rouvenat, je suis un peu son père.

— Comment l'appelez-vous ?

— Blanche.

— Blanche, un joli nom !

— Lucile, reprit Rouvenat, ne parlons pas des

autres en ce moment, mais de vous et de votre cher enfant. Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous êtes venue à Saint-Irun.

— C'est vrai, Pierre. Je vous ai dit que chaque semaine je mettais une petite somme de côté, extraite du prix de mes journées, afin d'avoir à un moment donné une réserve. Il y a quelques jours je comptai mes économies ; j'avais plus de cent francs. Alors, Pierre, l'idée me vint d'un pieux pèlerinage au cimetière de Frémicourt. C'est là qu'on l'a enterré, n'est-ce pas ?

— Oui.

— A quel endroit ?

— Dans le coin, derrière le vieux tilleul.

— Merci, Pierre, je vois d'ici la place qu'il occupe.

— Du reste, à l'endroit, il y a une pierre. Mais, Lucile, irez-vous donc à Frémicourt au risque d'être reconnue ? Et si cela arrive, que ne dira-t-on pas ? Lucile, les méchants sont bien à craindre.

— Rassurez-vous, Pierre, c'est la nuit que j'irai à Frémicourt ; c'est à l'heure où tout le monde dort, que j'entrerai au cimetière et que je m'agenouillerai avec mon enfant sur la terre qui recouvre son père ; je veux aussi dire une prière sur la tombe de ma mère.

— Ainsi, Lucile, c'est pour cela seulement que vous êtes venue ? Je croyais...

— Que croyiez-vous, Pierre ?

— Que vous me demanderiez quelque chose, sinon pour vous, Lucile, mais pour ce pauvre petit innocent.

— Je vous l'ai déjà dit, Pierre, répliqua-t-elle d'un ton bref, je ne veux rien, et jamais, jamais je ne demanderai rien à mon père.

— Je trouve cela déraisonnable, dit Rouvenat tout contrit, et si je vous connaissais moins, Lucile, je penserais que vous êtes une mauvaise mère.

— Dieu voit dans mon cœur, répondit-elle.

Le vieux serviteur comprit qu'il combattrait en vain sa résolution.

— Combien de jours resterez-vous à Saint-Irun? lui demanda-t-il.

— Maintenant que je vous ai vu, mon bon Pierre, je n'ai plus rien à faire ici ; je partirai la nuit prochaine.

— Lucile, vous resterez un jour de plus, je vous le demande comme une grâce.

— Pourquoi, Pierre ?

— Pourquoi ? Une idée que j'ai ; je veux revenir vous voir demain.

— Eh bien, pour vous revoir, je serai encore ici demain toute la journée.

Rouvenat se leva, serra Lucile dans ses bras tremblants, embrassa le petit Edmond et sortit en disant :

— A demain.

Il était nuit quand il rentra au Seuillon. Sans entendre la voix de la servante, qui l'invitait à se mettre à table, il monta à la chambre du fermier.

— Où donc es-tu allé aujourd'hui? lui demanda ce dernier ; tu es parti sans rien dire à personne.

— Je suis allé à Saint-Irun.

— Pour affaire ?

— Pour voir ta fille, répondit brusquement Rouvenit.

— Lucile ! exclama le fermier, en tressaillant.

— Oui, Lucile, qui souffre, qui est malheureuse, qui est dans la misère, et qui, pour gagner le morceau de pain qui la fait vivre, en est réduite à aller dans le bois arracher l'écorce des arbres.

Le visage du fermier s'assombrit encore.

— Jacques, continua le vieux serviteur, si tu allais la

trouver toi-même, peut-être consentirait-elle à revenir ici. Dis, Jacques, le veux-tu ?

— Non, répondit-il sourdement.

— Ainsi, tu n'es pas touché de son malheur ; quand je te dis qu'elle est dans la plus effroyable misère, qu'elle souffre du froid, de la faim, de toutes les privations, tu ne sens pas ton cœur se briser !... Et si encore elle était seule, mais elle a un enfant, Jacques, un enfant, un fils, beau comme le jour.

Le fermier releva brusquement la tête, des lueurs fauves passèrent dans son regard et ses mains se crispèrent sur les bras de son fauteuil.

— Je comprends, reprit tristement Rouvenat, l'heure n'est pas encore venue ; mais souviens-toi de ce que je vais te dire, Jacques : Un jour, qui n'est peut-être pas bien éloigné, c'est aux genoux de ta fille, versant des larmes, sanglotant, que tu la supplieras de venir reprendre la place qui lui appartient dans cette maison !

Mellier garda un sombre silence.

— Quoi ! poursuivit Rouvenat avec violence, Lucile Mellier, la fille de mon maître, serait condamnée à travailler comme une mercenaire, pour ne pas mourir de faim, quand il y a ici abondance de tout, la richesse !... Non, c'est impossible, c'est impossible !

— Je suis prêt à lui rendre la dot de sa mère, dit froidement le fermier.

— Ce qu'il faudrait lui rendre d'abord, Jacques, c'est ton cœur. La dot de sa mère, de l'argent ! mais elle le refuserait avec indignation, avec colère... Elle ne veut rien, entends-tu, Jacques, rien !... Ah ! elle te ressemble bien, va... Elle a ta fierté superbe, ta volonté terrible, ton orgueil funeste ! Comme toi, elle est impitoyable, même pour elle !

— Alors, qu'elle fasse ce qu'elle voudra.

Ces paroles cruelles furent suivies de quelques minutes de silence.

— Jacques, reprit Rouvenat d'une voix oppressée, j'ai commencé à rendre des services à la ferme dès l'âge de douze ans; or, depuis plus de quarante ans, j'ai servi ton père, d'abord, toi ensuite. On m'a mis à l'école, on m'a logé, habillé, nourri... Cela me suffisait, je n'avais pas besoin d'autre chose, je n'ai jamais rien demandé. Cependant, Jacques, ne crois-tu pas qu'il m'est dû quelque chose?

— Oui, certes, sans compter ma reconnaissance pour toutes les preuves d'amitié et de dévouement que tu m'as données. Mais où veux-tu en venir?

— Je désirerais que nous fissions mon compte ensemble.

— Ah! est-ce que tu veux me quitter?

— Te quitter, Jacques, y penses-tu? A moins que tu ne me chasses, j'espère bien mourir au Seuillon, comme mon père et ma mère y sont morts!

— Je croyais... Enfin, tu réclames ce qui t'est dû, c'est ton droit. Fais ton compte toi-même.

— Si je dis cinq cents francs par an depuis quarante ans, cela ferait vingt mille francs.

— Et tu calculerais fort mal, Pierre, car il reste les intérêts accumulés de ton capital successivement augmenté.

— Alors?...

— Tes vingt mille francs sont au moins triplés.

Rouvenat eut un éblouissement.

— Est-ce que tu veux changer le placement de ton argent? demanda Mellier.

— Non, répondit le vieux serviteur avec embarras; mais, vois-tu, je voudrais avoir dans les mains une assez forte somme; je la ferais peut-être valoir... Tu sais,

Jacques, on ne peut pas prévoir ce qui peut arriver...

Le fermier n'eut pas de peine à deviner ce qu'il voulait cacher, et, malgré lui, il se sentit profondément ému.

— Tiens, dit-il, voilà la clef du coffre-fort, prends ce que tu voudras.

Rouvenat ouvrit la caisse, où des valeurs diverses se trouvaient entassées, et prit douze rouleaux d'or de mille francs, qu'il posa sur la table devant Mellier.

— Trouves-tu que c'est trop ? lui demanda-t-il timidement.

— Non, puisque je te dois bien davantage.

Le visage du vieux serviteur s'illumina.

Il referma le coffre-fort et rendit la clef à son maître.

Ce dernier ne lui fit aucune question et ne laissa point voir qu'il avait deviné sa pensée.

Un instant après, Rouvenat se retira emportant son trésor, qu'il cacha sous le traversin de son lit.

Il se coucha de bonne heure, mais il ne put fermer l'œil de la nuit. Il avait toujours devant lui Lucile et son enfant, et il croyait toujours entendre résonner à ses oreilles ces cris désespérés de sa malheureuse maîtresse :

— Je suis maudite ! Je suis maudite !

Il se leva avec le jour, s'habilla, fourra les rouleaux d'or dans toutes ses poches, et sans rien dire à personne, comme la veille, il se mit en route pour Saint-Irun.

Lucile l'attendait. Le petit Edmond, l'ayant reconnu, vint se jeter dans ses jambes en lui tendant ses petits bras.

— Cher mignon, dit Rouvenat attendri en l'embrassant, toute la nuit j'ai pensé à toi ; va, pas plus que ta mère, je ne t'oublierai jamais. En attendant que j'aie le bonheur de te voir courir et te rouler dans la prairie du Seuillon, je t'ai apporté un petit cadeau.

Il s'assit, tenant l'enfant sur ses genoux, et commença à vider ses poches sur la robe de la jeune mère.

— Pierre, vous m'avez trahie ! s'écria-t-elle ; reprenez cet or, je n'en veux pas ; je vous ai pourtant dit que je n'accepterais rien de mon père !

— Cet or est à moi, Lucile, répondit fièrement Rouvenat ; je l'ai gagné par mon travail, et vous me reconnaîtrez, j'espère, le droit de le donner à votre enfant.

Lucile éclata en sanglots.

Le petit garçon s'échappa des bras de Rouvenat, glissa sur le plancher, et s'accrochant à sa mère :

— Maman, lui dit-il d'une voix touchante, qui révélait une sensibilité exquise, voilà encore que tu pleures comme hier et toute la nuit. Tu veux donc toujours pleurer ?...

Lucile prit l'innocent dans ses bras et le pressa contre son cœur avec une tendresse passionnée. Puis, tendant la main à Rouvenat :

— Pierre, mon seul ami, dit-elle d'un ton pénétré, ce pauvre petit saura votre dévouement et ne vous oubliera jamais. Eh bien, oui, mon bon Pierre, j'accepte votre don pour lui. Merci, merci !

— Lucile, est-ce que vous allez retourner là-bas au pays des montagnes !

— Oui, c'est mon intention.

— C'est bien loin.

— En effet, mais j'y ai trouvé un peu de tranquillité.

— Ma chère maîtresse, je voudrais vous demander de me faire une promesse.

— Laquelle, Pierre ?

— Celle de m'écrire quelquefois.

— Je vous le promets.

— Et si vous aviez besoin de quelque chose, de ne pas craindre de me le dire.

— Pierre, je vous le promets encore.

Un éclair de joie éclata dans le regard du vieux serviteur.

Il était plus de deux heures lorsqu'il songea à retourner au Seuillon.

Les adieux furent touchants.

XXI

UNE NUIT DE DÉCEMBRE

— Brave et bon cœur, pensait Lucile, je ne le reverrai probablement jamais.

Dans la soirée, elle paya ses dépenses et, à huit heures, elle quitta l'auberge, au grand ébahissement de maître Bertaux, qui ne comprenait point qu'une femme pût avoir la folle idée de voyager par une nuit d'hiver avec un jeune enfant.

Certes, c'était pour le moins une grande imprudence; mais, poursuivie par son idée fixe, Lucile ne raisonnait pas.

Le ciel était couvert, la nuit sombre, le froid humide et pénétrant.

Lorsqu'elle arriva à Frémicourt, une neige fine commençait à tomber.

La mère et l'enfant pénétrèrent dans le cimetière. Tous deux s'agenouillèrent sur une tombe, puis sur une autre. Ils restèrent là moins de dix minutes. La neige continuait à tomber, toujours fine, mais plus serrée.

L'enfant grelottait, ses petites dents battaient l'une contre l'autre ; mais il montrait un courage extraordinaire. La mère le prit dans ses bras, l'enveloppa le mieux qu'elle put dans un pli de son châle de laine et s'élança dans la direction de Terroise.

En traversant ce village, l'idée de s'y arrêter et d'y passer la nuit lui vint. La crainte d'être reconnue lui fit poursuivre son chemin.

Déjà fatiguée, hors d'haleine, elle essaya de faire marcher l'enfant ; mais ses jambes et ses pieds engourdis par le froid ne pouvaient plus le porter. Elle le reprit dans ses bras ; il pleurait silencieusement. A son tour elle pleura. Elle commençait à reconnaître combien elle avait été imprudente.

La neige tombait toujours, chassée avec violence par un vent d'est qui s'était mis à souffler très-fort. A chaque instant elle était aveuglée et la force de la bourrasque la faisait chanceler. Elle n'avançait plus qu'avec peine. Le reste de ses forces s'épuisait dans cette lutte contre les éléments déchaînés. La malheureuse sentait son enfant frissonner contre elle ; elle l'entendait pousser des gémissements, qui étaient pour son cœur autant d'atroces déchirements. Elle regardait devant elle aussi loin que sa vue pouvait porter, mais elle ne voyait rien sur la route déserte et glissante ; pas une maison, pas un être humain, pas un abri. Son âme était torturée par d'horribles angoisses.

L'enfant poussa un cri auquel elle répondit par un autre cri d'épouvante. Elle éleva le visage glacé du pauvre petit jusqu'à ses lèvres et le couvrit de baisers délirants.

— Je voudrais dormir, murmura l'enfant d'une voix à peine distincte.

Elle poussa une sorte de rugissement et cria :

— Maudite ! maudite !

Elle ôta complétement son châle; elle avait sur les épaules un fichu de laine noire fait au crochet, elle l'enleva aussi et le noua autour du cou de l'enfant, puis elle l'enveloppa dans le châle, laissant juste l'ouverture nécessaire pour qu'il pût respirer.

Mais elle n'était plus couverte, la neige tombait maintenant sur son cou et, fondant lentement, coulait en eau glacée dans son dos et sa poitrine haletante. Le froid la saisit tout à coup, elle se sentit glacée jusqu'à la moelle des os. Il se fit dans ses oreilles un bourdonnement étrange, comme un bruit de cloches lointaines sonnant un glas funèbre. Sa vue s'obscurcit, il lui sembla que, devant elle, dansaient des spectres grimaçants.

Alors, la peur, à son tour, s'empara d'elle. Oui, elle eut peur, peur de la mort !...

Elle remplit d'air ses poumons et avec un reste d'énergie désespérée, elle appela deux fois :

— Au secours ! au secours !

Sa voix se perdit dans un sifflement du vent.

Elle fit encore quelques pas en chancelant; puis le nuage qui couvrait ses yeux s'épaissit, elle ne vit plus rien. Ses deux jambes fléchirent ensemble; dans un râlement elle jeta ce dernier cri :

— Maudite !

Et elle tomba en travers de la route, sans lâcher son enfant, qu'elle étreignait dans ses bras roidis.

La secousse fut violente. Le petit se réveilla en sursaut. Bien garanti du vent, de la neige et du froid, il s'était peu à peu réchauffé. Ne se sentant plus bercé par le mouvement de la marche, il glissa dans son enveloppe et sortit sa tête. Il vit sa mère sans mouvement, étendue sur la neige.

Aussitôt il se mit à pousser des cris perçants, sans écho sur ce coin de terre désolé.

Mais, comme si le ciel se fût subitement trouvé satisfait, la neige cessa de tomber, une dernière bourrasque tourbillonna sur le lieu du drame et la tempête passa, allant porter plus loin son souffle furieux.

Sur la même route, en arrière, deux voitures bien fermées, traînées par des chevaux efflanqués, s'avançaient lentement. Les sabots des chevaux, mal ferrés, s'enfonçaient dans la neige et glissaient sur la terre gelée. Ces deux voitures appartenaient à des saltimbanques, qui, revenant d'une foire, se rendaient à Gray.

Dans la première voiture, enveloppés dans de vieux manteaux, des couvertures de laine trouées, des lambeaux d'étoffes de toutes les couleurs, des hommes, des femmes, des enfants étaient couchés, pêle-mêle, les uns sur de minces matelas, les autres sur de la paille.

C'était un mélange bizarre de visages vieux et jeunes, plutôt laids que beaux, de regards sombres, de traits contractés par la souffrance ou les soucis du lendemain, de tristesse profonde et de gaieté stupide ou navrante; l'image, enfin, de ce que la misère peut montrer de plus douloureux.

C'était bien la misère, en effet, qui avait rassemblé ces hommes et ces femmes déclassés, destinés fatalement à souffrir ensemble.

Cependant, la troupe entière n'était pas dans la voiture. Deux hommes, dont le plus âgé pouvait avoir trente ans, en étaient descendus. Ils marchaient en avant, les mains dans leurs poches, la tête baissée, et à si peu de distance du premier cheval, qu'ils sentaient par instant la vapeur chaude qui s'échappait de ses naseaux.

Tout en marchant, ils causaient. Naturellement ils se plaignaient de leur triste destinée.

Le plus âgé était le paillasse, le pitre de la troupe, celui qui recevait les coups de pied des uns, les giffles des autres avec force grimaces, contorsions, pleurs ou éclats de rire. Il faut bien amuser le public qui regarde !

L'autre, un grand garçon de vingt-cinq ans environ, jouait les premiers rôles : Buridan dans la *Tour de Nesle,* le comte de *Geneviève de Brabant,* et je ne sais plus quoi dans la *Pie voleuse* ou la *servante de Palaiseau.*

Il portait des moustaches et avait les cheveux coupés courts.

Son compagnon, au contraire, avait la figure rasée et ses cheveux longs et plats tombaient sur son cou tout autour de sa tête.

Autant le plus jeune avait l'air fier, content et sûr de de lui, autant le paillasse paraissait humble, timide, désolé. Il y avait de l'amertume dans le pli de ses lèvres, quelque chose de triste et de résigné dans l'éclat de son regard. Si bas qu'il fût tombé, ce malheureux n'avait pas perdu toute conscience de sa dignité ; un peu de l'homme subsistait encore en lui.

— Tu te plains, Paillasse, dit le Buridan, continuant la conversation, et cependant tu manges à peu près tous les jours ; quand la recette a été bonne, n'as-tu pas, comme moi, ton demi-setier de vin et ta tasse de café ?

— Oui, je me plains, parce que ma mère, une brave femme qui demeurait à La Chapelle, près Paris, ne m'a pas mis au monde pour ce chien de métier que je fais.

— Madame ta mère était donc une princesse ?

— Non, mais c'était une honnête femme.

— Ah çà, mon bel ami, te croirais-tu déshonoré parce que, quand la baraque est montée, tu fais une heure de

parade afin d'allécher les bonnes gens qui ont quelques gros sous dans leurs poches ?

— Non, mais cela ne me plaît pas; j'aimerais mieux faire autre chose.

— As-tu un autre état ?

— Hélas ! non; seulement, j'ai été à l'école et je sais lire et écrire.

— Aujourd'hui, mon pauvre Paillasse, tout le monde sait lire et écrire; cela ne suffit pas, il faut du talent. Est-ce que tu crois que je n'ai pas travaillé pour arriver à remplir les premiers rôles dans la troupe du père Croquefer ?

— Du talent, j'en ai peut-être, répondit modestement le paillasse.

L'autre haussa les épaules en riant.

— Si seulement tu avais fait tes classes, reprit-il ironiquement.

— Est-ce que tu es bachelier, toi ?

— Non, mais je sais lire le latin.

A son tour, le paillasse ébaucha un sourire.

— Enfin, quel serait ton rêve ? interrogea le Buridan.

— Je voudrais pouvoir me mettre à mon compte.

— Et vendre ?

— Je ne m'entendrais pas au négoce. Ce que je voudrais, ce serait d'avoir à moi, à moi seul, une petite voiture avec un cheval, une mule ou seulement un âne.

— Tu n'es pas dégoûté... Et avec cela ?

— Avec cela, une douzaine de marionnettes habillées que j'irais faire causer de village en village pour amuser les petits enfants.

— Parbleu, répliqua l'autre avec son ton narquois, voilà un beau rêve, vraiment; mais, mon cher Pail-

lasse, il faudrait les faire parler tes marionnettes. Premièrement, il faut avoir des pièces; deuxièmement, il faut en savoir par cœur tous les rôles; ensuite, faire la voix du vieillard, de l'enfant, celles de la mère, de la duègne, de l'amoureux, du traître, de la jeune fille...

— Oh! je saurais contrefaire ma voix; quant à des pièces, j'en ai déjà trois ou quatre dans ma tête, toutes faites.

— Ah! c'est différent, du moment que monsieur est auteur... M. Bouchardy et M. d'Ennery n'ont qu'à se bien tenir.

— Malheureusement...

— Achève, Paillasse, achève; va, pendant que tu y es, ne te gêne pas; il ne t'en coûtera pas davantage.

— Eh bien, ce qui me manque, c'est l'argent.

— Ah! la bonne histoire! s'écria le jeune homme en riant aux éclats. De l'argent! est-ce que nous savons le poids qu'il pèse, nous autres? Paillasse, si j'en avais, moi, est-ce que tu t'imagines que je serais sur la route à cette heure de la nuit, marchant dans la neige et grelottant de froid?

Le paillasse poussa un profond soupir et serra frileuleusement autour de lui son quart de manteau rapiécé.

A ce moment, les cris de l'enfant, à genoux près de sa mère immobile, frappèrent leurs oreilles.

XXII

LE PAILLASSE

Les chevaux, sentant que quelque chose d'extraordinaire se passait sur la route, avaient dressé leurs oreilles, reniflé bruyamment, puis finalement, s'étaient arrêtés.

Le paillasse et son compagnon étaient déjà auprès de l'enfant, qui continuait à remplir l'air de ses cris et de ses gémissements.

Ils virent la pauvre Lucile glacée, roide. Ils la relevèrent, ne pouvant dire si elle était morte ou s'il lui restait encore un souffle de vie.

Le paillasse, remarquant qu'elle avait à son bras un sac de cuir, le prit et le passa au sien.

Trois hommes étaient sautés lestement à bas de la voiture que l'un d'eux fit avancer. Alors, sur l'ordre du chef, qui portait le nom caractéristique de Croquefer, la mère et l'enfant furent reçus dans la voiture par les femmes, qui s'empressèrent de donner des soins à Lucile et de réchauffer le pauvre petit qui était, lui aussi, dans un fort piteux état.

La malheureuse vivait encore; mais on croyait à chaque instant qu'elle allait exhaler son dernier soupir.

Sous l'action de frictions énergiques et de quelques gouttes d'eau-de-vie qu'on parvint, non sans peine, à lui

faire avaler, un peu de chaleur revint à ses membres paralysés. Elle ouvrit même les yeux, mais ils restèrent sans regard et sans lumière. Elle ne voyait pas. Entendait-elle ? On n'aurait pu le dire; mais il y a lieu d'en douter. Son corps conservait la rigidité d'un cadavre, et son visage sans mouvement, mort ou paralysé comme le reste, ne pouvait indiquer qu'elle eût retrouvé la sensation.

Le petit Edmond, réchauffé, s'était endormi entre les pattes d'un gros chien de montagne à longs poils, qui lui léchait, sans s'arrêter, avec une sollicitude touchante, la figure et les mains.

Les hommes de la troupe devaient marcher en tête du premier cheval, probablement pour l'exciter, deux par deux, à tour de rôle, pendant une heure ou deux heures.

Buridan et Paillasse avaient été remplacés. Le premier était monté dans la première voiture. Encore un avantage, dû à la supériorité de son emploi, sur le pauvre paillasse qui n'était pas admis dans l'appartement roulant de l'aristocrate Croquefer.

Paillasse avait donc grimpé dans la seconde voiture, où, tant bien que mal, il s'était arrangé une niche parmi les toiles de la tente, les décors du théâtre et les bois du baraquement. Il était fort impressionnable et il fut assez longtemps à se remettre de l'émotion que lui avait causée la douloureuse rencontre de tout à l'heure.

Alors il se souvint du sac de cuir qu'il avait pris au bras de la jeune femme, sans que son camarade, fort troublé d'ailleurs, s'en fût aperçu. Qu'en avait-il fait ? Il ne se souvenait pas de l'avoir jeté dans la première voiture ; il l'avait donc apporté avec lui. Comme il lui était absolument interdit d'avoir de la lumière, par res-

pect de la propriété ambulante de l'honorable Croquefer, il sortit de sa niche et chercha dans la voiture, à tâtons, en rampant comme un boa. Au bout de quelques minutes sa main rencontra le sac. Il s'aperçut qu'il était peu rempli et cependant assez lourd. Il le secoua ; mais il n'y eut à l'intérieur qu'un bruit sourd. Peu à peu le démon de la curiosité s'empara du paillase ; le sac était fermé, mais il avait senti la clef d'acier qui pendait attachée à l'anse. Après un moment d'hésitation, il mit la clef dans la serrure et le sac s'ouvrit.

Une voix lui criait :

— C'est mal, ce que tu fais !

Mais la curiosité fut plus forte que le cri de sa conscience, il plongea sa main audacieuse jusqu'au fond du sac et palpa les rouleaux d'or.

— Je m'en doutais, murmura-t-il en frissonnant.

Il en prit un et le pesa dans sa main.

— C'est lourd, pensa-t-il, ce doit être de l'or !

Il compta les rouleaux, il en mesura la longueur. Sa respiration était haletante. Malgré le froid, de grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il était comme pris de vertige. Il resta un instant immobile, accroupi, palpitant sur le sac ouvert.

— De l'or, un tas d'or, une fortune ! murmura-t-il.

Un nouveau frémissement passa sur tout son corps.

— J'ai pris le sac au bras de la femme, reprit-il, personne ne m'a vu, j'en suis sûr ; l'enfant est trop jeune pour savoir, pour parler, il ne dira rien ; si la femme est morte, si elle meurt, on ne saura jamais... l'or est à moi !

Après un moment de silence, il continua :

— Et lui, lui, l'enfant? L'or de sa mère lui appartient, je le vole... Oh ! voler un enfant !... Est-ce que je suis devenu un coquin ? Est-ce que je suis un voleur?... Jérôme Gre-

luche un voleur !... Cela n'est pas vrai ; celui qui dit cela en a menti ! non, non, je ne suis pas un voleur !...

Il appuya fortement sa main sur son front brûlant. Il reprit :

— Voyons, réfléchissons : Dois-je remettre le sac et ce qu'il contient à Croquefer ? C'est ce que je devrais faire. Mais je le connais, le patron, si la femme meurt, il prendra tout et le pauvre petit n'aura jamais un liard de son héritage. Croquefer le gardera avec lui, ne le rouera pas de coups comme les autres, en considération de l'or qu'il lui aura volé, mais il l'enrôlera dans sa troupe et il en fera quoi ? Un saltimbanque ! Eh bien, non, Croquefer n'aura pas l'or, je le garde. Si la femme ne meurt pas, je lui rendrai son bien ; si elle meurt...

Ici, Jérôme Greluche se trouva de nouveau très-embarrassé et fort perplexe. Mais il n'était pas dépourvu d'imagination. Il créait, dans son cerveau, certaines *machines*, qu'il appelait des pièces de théâtre, destinées au jeu de ses marionnettes rêvées, afin d'amuser les petits enfants.

Appelant à son aide toutes les ressources de son esprit inventif, il se mit à réfléchir sur la situation et chercha laborieusement quel parti raisonnable et honnête il pouvait prendre.

Sa méditation dura un bon quart d'heure.

Alors il referma le sac, coupa le cordon qui retenait la clef et mit celle-ci dans sa poche. Toujours à tâtons, il ouvrit une vieille valise, — la sienne, — qui contenait quelques loques, ayant la prétention vaine de s'appeler du linge, et son costume de parade en toile de coton écrue, à raies rouges.

La valise était petite et malgré cela loin d'être pleine. Elle contenait toute la fortune de Jérôme Greluche. Sous sa défroque de paillasse, il plaça le sac aux rou-

leaux d'or et referma la valise. Cela fait, il regagna sa niche, s'allongea sur les haillons et les oripeaux hors d'usage qui lui servaient de matelas, et ne tarda pas à s'endormir.

Quand il se réveilla, le jour était venu. Les voitures entraient dans la ville de Gray. Un intant après on s'arrêta devant une auberge. Pendant qu'on dételait les chevaux, impatients de trouver un râtelier bien garni et de mettre leurs pieds dans une litière fraîche, Jérôme s'approcha timidement de l'appartement où, si vous le préférez, du sérail du patron, et d'une voix inquiète demanda des nouvelles de la jeune femme ramassée sur la route.

— Elle n'est pas encore morte, mais elle n'en vaut guère mieux, lui répondit-on. Elle a les yeux ouverts, elle respire, mais elle ne remue ni les bras, ni les jambes, et elle n'a pu encore prononcer un mot.

— Est-ce qu'on ne va pas la mettre dans une chambre et la faire soigner ?

— Des bêtises ! le patron a décidé qu'on allait la porter à l'hôpital.

— Ah ! fit le paillasse, qui parut contrarié.

— Le patron l'aurait bien gardée, attendu que c'est une très-belle fille, qui aurait pu jouer les amoureuses et même faire des recettes, s'il y avait quelque espoir de la sauver ; mais il y a mille à parier contre un qu'elle n'a pas plus d'un jour à vivre encore.

Le paillasse étouffa un soupir.

— Et le petit garçon ? demanda-t-il.

— Oh ! lui, c'est différent ; il est complétement remis. En ce moment, couché à côté de sa mère, tenant une de ses mains, il attend qu'elle se réveille ; il croit qu'elle dort... Son avenir est assuré, le patron a déclaré qu'il le gardait ; le gamin est embauché ; on va lui apprendre

à mettre ses deux talons sur son cou et à faire le saut périlleux.

— Superbe perspective, pensa Jérôme Greluche en frissonnant.

Croquefer, qui était entré dans l'auberge, revint en ce moment.

— Çà, dit-il de sa voix enrouée, il faut savoir ce qu'on va faire. D'abord, je ne veux pas qu'elle tourne de l'œil chez moi. Il va falloir que deux d'entre vous la portent tout de suite à l'hôpital, vous trouverez un brancard en face, à la caserne. Pendant ce temps, j'irai, moi, faire une visite à M. le maire, à l'effet d'offrir au public intelligent de cette noble cité le spectacle intéressant, saisissant et étourdissant des grands succès dramatiques du jour. Si je suis content, tantôt, dans cet hôtel splendide, je vous réunirai tous à la même table ; on boira du vin et il y aura le café et le pousse-café. En avant la grosse caisse !

Diable, fit-il en devenant tout à coup soucieux, ce qui va être embarrassant pour le moment, c'est le moutard ; quand il va voir enlever sa mère il voudra la suivre, il criera... Comment faire ? L'éloigner ? Oui, c'est urgent. Toi, Paillasse, mon ami, toi qui adores les enfants, je vais te confier le bambin, et pendant qu'on se débarrassera de la mère, tu feras avec lui un tour de promenade dans la ville. S'il lui prenait envie de pleurer... tiens, voilà un sou, tu lui fourrerais une brioche dans la bouche pour étouffer ses cris...Voilà l'ordre, à l'œuvre tous! En avant la grosse caisse !

L'enfant fut sorti de la voiture, malgré sa résistance, et jeté dans les bras de Jérôme Greluche, dont le cœur battait à se briser. Il le serra contre son cœur, l'embrassa sur les deux joues et s'éloigna rapidement.

Un instant après, Lucile, toujours inerte, étendue sur

un brancard, était portée à l'hôpital, où elle fut immédiatement admise.

Les saltimbanques déclarèrent, ce qui était la vérité, que cette jeune femme leur était inconnue, qu'ils l'avaient trouvée sur la route ne donnant plus signe de vie ; mais, se conformant aux instructions de Croquefer, ils ne parlèrent point du petit garçon.

Le médecin qui examina la jeune femme secoua tristement la tête en disant :

— A moins d'un miracle, cette malheureuse est perdue !

Ces paroles furent rapportées à Greluche, qui était venu avec l'enfant rôder autour de l'hôpital.

— Allons, se dit-il, il n'y a plus d'espoir.

Il regarda l'enfant, qui à chaque instant lui disait : « Retournons près de maman. » Et ses yeux se remplirent de larmes.

— Un orphelin de plus au monde, se dit-il ; pauvre enfant !... Mais va, je ne t'abandonnerai pas... Ta mère est là, couchée sur le lit où elle va mourir, elle ne peut pas m'entendre ; mais je lui jure que je veillerai sur toi, que je t'aimerai et que je serai pour toi un père.

Il revint vers les voitures. La troupe tout entière s'était installée dans l'auberge. Il prit sa valise sans qu'on le vît, la mit sur son dos, et tenant le petit garçon par la main, il s'empressa de gagner une ruelle déserte.

Au bout de quelques minutes, il arriva au bureau des voitures publiques. Celle d'Auxonne et de Dijon allait partir. Il y prit place avec l'enfant, chaudement enveloppé dans le châle de sa mère.

La diligence roulait depuis environ vingt minutes, quand le célèbre Croquefer revint à l'auberge en se frottant les mains de plaisir. Il avait obtenu du maire

de Gray l'autorisation de séjourner dans la ville pendant huit jours et de planter sa tente sur un des quais au bord de la Saône.

— En avant la grosse caisse ! cria-t-il à sa troupe en entrant dans la salle de l'auberge. Après le déjeuner, que je paye, sans retenue sur les appointements, nous monterons notre théâtre, le premier du monde, et demain soir, première grrrande représentation du *Chevalier Macaire* ou le *Chien de Montargis*. Tout le monde sur la scène. Grand premier rôle, Azor... Boum, levez la patte. Très-bien, vous aurez deux os à ronger au lieu d'un, et, si vous ne ratez pas vos entrées, un morceau de sucre pour dessert. Boum !... Nous sommes, ici, dans une ville riche, je ne sais pas combien d'habitants, mais il y en a, distingués, généreux, aimables et grands appréciateurs du vrai talent et de la haute littérature.... Boum ! Nous ferons des recettes fabuleuses et il y aura bombance sur toute la ligne.

Ah ! çà, je ne vois pas Greluche, Jérôme Greluche ; qu'on aille me le chercher ; on ne se mettra pas à table sans lui. Mon paillasse, mesdames et messieurs, est le plus précieux de nos pensionnaires, c'est lui qui appelle le public et qui fait remplir la salle... et la caisse. Boum, boum !

On se mit à la recherche du paillasse ; on parcourut vainement la ville dans tous les sens.

Jérôme Greluche et l'enfant avaient disparu.

Croquefer ne devina point que la diligence les emportait sur la route de Dijon.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LE VIEUX MARDOCHE

I

LE REMORDS

Le gai soleil de mai rayonne sous un ciel splendide. Dans les haies du coteau, où l'aubépine est en fleur, chantent les linots et les fauvettes. La vallée de la Sableuse, émaillée de fleurs, est magnifique. Entre les saules qui la bordent, et dont le feuillage vert agité par la brise a des reflets gris perle, la rivière coule et serpente semblable à un large et long ruban d'argent pailleté d'étincelles d'or.

Au Seuillon rien ne paraît changé : les bestiaux mangent l'herbe tendre dans la grande pâture, les coqs crient, les brebis bêlent ; un garçon, les bras nus, armé d'une fourche de fer chante, dans la grange, à gorge déployée, une vieille chanson comtoise.

A une fenêtre, une jeune fille montre sa tête éveillée, curieuse et ravie.

Ce n'est plus Lucile ; c'est Blanche.

L'autre était brune, celle-ci est blonde comme Cérès, la déesse des moissons ; mais on l'appelle comme autrefois Lucile, la demoiselle du Seuillon.

On a gardé le secret de sa naissance. On lui a dit que sa mère était morte, sans rien ajouter ; elle n'en sait pas davantage. Elle croit que Jacques Mellier est son père, comme Pierre Rouvenat est son parrain.

Le nom de Jean Renaud n'a peut-être jamais été prononcé devant elle.

De fait, ce nom est bien oublié, et c'est à peine si à Civry et à Frémicourt quelques-uns parmi les anciens se souviennent du tueur de loups. Depuis l'assassinat du 24 juin 1850 la neige a couvert la terre bien des fois ; que de choses nouvelles, que d'événements se sont passés, lesquels ont été aussi l'un après l'autre oubliés !

Une génération tout entière a disparu, faisant place à une autre. — Où donc sont-ils les vieillards d'il y a vingt ans ? Dans la tombe. — Et les enfants d'alors ? Ils sont grands, ce sont les hommes d'aujourd'hui. Inutile de les interroger, ils ne se souviennent pas.

Cependant, quand ils passent sur la route à l'endroit où le cadavre a été trouvé, ils disent :

— Là, un homme a été assassiné.

Si un étranger entend ces paroles et veut interroger, on lui répond :

— Je ne saurais pas vous dire... il y a si longtemps de cela.

Voilà comme l'oubli tombe sur chaque chose. Les plus grands événements de l'histoire n'ont-ils pas le même sort souvent ? Et pourtant chacun d'eux a sa page écrite : mais si peu se donnent la peine de lire et d'apprendre. Quand les faits éclatants et mémorables restent dans le souvenir du peuple, c'est qu'ils sont passés à l'état de légendes.

Blanche n'a pas encore dix-neuf ans ; mais on lui en donnerait quinze à peine, tellement son visage rose est fraîchement épanoui, son joli petit corps délicat et mignon, son regard, son sourire, ses mouvements pleins de grâce enfantine. C'est que les années ont passé près d'elle sans qu'elle s'en aperçoive autrement que par les dons que chacune lui a faits, renouvelant en sa faveur les coups de baguette des bonnes fées du temps jadis.

Certes, la nature ne lui a rien refusé ; elle lui a donné l'intelligence, la beauté, une voix mélodieuse, l'amabilité, la grâce, la bonté : tout ce qui attire, tout ce qui plaît, tout ce qu'on admire, tout ce qui enchante, tout ce qui charme !

Cette délicieuse réalité est l'idéal rêvé du poëte. On croirait voir en elle un ange animé sorti d'une toile de l'Albane.

Un rayon de tendresse et d'amour suave éclaire le doux regard de ses grands yeux bleus, qui paraissent toujours ravis. Le dessin de sa figure, légèrement allongée, est d'une correction parfaite ; tous les traits sont d'une délicatesse exquise. La bouche petite, toujours souriante, aux lèvres estompées de rose, renferme les plus jolies dents du monde. Le menton rond est orné d'une fossette adorable, qui se retrouve sur les joues, discrètement indiquée, quand la physionomie s'anime. Le nez, petit et droit, aux narines mobiles, doucement teintées de rose, est délicieux. Elle tresse ses beaux cheveux blonds en nattes et les retient captifs sur le haut de sa tête, parfois en couronne, mais formant le plus souvent plusieurs torsades. Quand, dénoués, elle les laisse glisser sur son cou, ils ruissellent, tombent en cascade jusqu'à ses hanches et la couvrent comme un manteau.

Sa taille est moyenne, mais svelte, élégante, char-

mante dans toutes ses proportions. Le cou, les épaules, la gorge sont délicieux ; un buste admirable. Sur tout cela une adorable candeur répandue, le parfum de l'innocence ; en plus, l'étonnement naïf de la beauté qui s'ignore et cette pudeur instinctive et ravissante qui voile le regard et cache des trésors qu'on ne connaît pas soi-même.

Si nous pénétrons dans la chambre de Jacques Mellier, dont il ne sort plus que rarement, nous aurons de la peine à reconnaître le vieux fermier. Le malheur l'a frappé impitoyablement. On ne se rend pas coupable impunément d'un crime odieux. Plus encore que les années, le remords qui déchire son âme l'a affreusement vieilli et courbé vers la terre. Il n'a plus de volonté, plus de désirs, plus d'espoir. Il est sans force, ses yeux se sont éteints dans les larmes ; il est brisé, anéanti ; ce n'est plus qu'une masse inerte ; il ne marche pas, il se traîne. Mais il lui reste la faculté de penser et de se souvenir. Le souvenir est épouvantable, ses pensées le torturent sans cesse. Voilà son châtiment !...

Il passe des nuits sans sommeil, et lorsqu'il parvient à s'assoupir, le cauchemar s'abat sur lui et l'écrase, le broie... Il se réveille alors haletant, inondé d'une sueur froide et pousse des gémissements, des cris de terreur, sans pouvoir se débarrasser de l'horrible poids qui pèse sur sa poitrine.

Sa chambre se peuple de fantômes et de spectres menaçants. Dans ceux-ci il reconnaît ses victimes. L'un a un trou à la place du cœur duquel le sang jaillit comme d'une source et se répand à flots sur le parquet ; l'autre s'approche lentement, les yeux baissés ; il a sur la tête un bonnet vert portant un numéro ; tout à coup il étend les bras et d'une voix caverneuse il prononce ces paroles : « Qu'as-tu fait de ma femme ?... » Alors un cer-

cueil s'ouvre, le suaire se déchire, et Mellier voit le cadavre horrible, sans yeux, sans nez, avec des vers grouillant dans la chair en putréfaction. Puis c'est encore une femme, pâle, maigre, décharnée, presque un squelette, qui se dresse devant lui ; à la place de ses yeux, il y a deux flammes rouges ; elle lui jette ce cri comme un anathème : « Assassin !... »

Le malheureux, frissonnant d'épouvante et d'horreur, ferme les yeux ; mais les spectres restent dans la chambre, se groupent autour du lit et toujours de plus en plus menaçants, se penchent sur lui. C'est le cauchemar qui continue, la terrible hallucination qui le poursuit sans pitié, avec acharnement....

Ce que lui avait prédit Pierre Rouvenat s'est réalisé : sa tendresse pour sa fille n'était pas éteinte dans son cœur ; en regardant autour de lui, malgré la gracieuse enfant qui grandissait sous la protection de Rouvenat et qui lui prodiguait ses caresses, il se vit seul, abandonné, marchant sans consolation vers la tombe, avec des biens amassés par plusieurs générations de travailleurs, que des collatéraux avides viendront se disputer sur son cercueil à peine cloué ; peu à peu l'amour paternel se réveilla en lui, et un jour, c'est avec des larmes et des sanglots qu'il dit à Rouvenat :

— Je veux que ma fille revienne près de moi, va la chercher, ramène-la, je lui ouvrirai mes bras !

Le vieux serviteur laissa tomber sa tête sur sa poitrine et pleura silencieusement.

Alors le fermier se leva et s'écria :

— Pierre réponds... où est ma fille ?

Rouvenat poussa un gémissement et répondit :

— Je n'en sais rien.

— Ah ! tu ne dis pas la vérité ! Elle est morte, n'est-ce pas, elle est morte !

— Je n'en sais rien. Depuis le jour où elle est venue à Saint-Irun avec son enfant, je n'ai plus entendu parler ni d'elle ni de lui. Son intention, m'avait-elle dit, était de retourner dans le Jura ; j'ai écrit au village où elle a vécu pendant plus de cinq ans, j'y suis même allé il y a trois ans, sans que tu le saches ; on ne l'avait pas revue... Que sont-ils devenus ? Lucile est-elle morte ou vivante ? Je n'en sais rien !

Jacques Mellier laissa échapper un cri douloureux et se roula sur son lit avec désespoir en s'arrachant les cheveux.

Et depuis, nul n'aurait su dire toutes les larmes qu'il a versées en pensant à la malheureuse enfant qu'il a chassée et maudite !... Ah ! il comprenait enfin, mais trop tard, hélas ! que, quelle que soit la faute commise, un père ne doit jamais être sans pitié pour son enfant !

Maintenant qu'il se tord comme un damné au souvenir de son crime et des malheurs irréparables qu'il a causés, il voudrait racheter tout. Avec quelle joie il donnerait ce qu'il possède, sa ferme, son or, ses valeurs, tout, tout, pour que sa fille seulement lui soit rendue !

Est-elle morte, est-elle vivante ? Je n'en sais rien, lui a dit Rouvenat. Ces paroles lui reviennent sans cesse : elles résonnent lugubrement à ses oreilles et sont comme une lame d'acier qui s'enfonce toujours plus avant dans son cœur.

Pierre Rouvenat est depuis longtemps le véritable chef de l'exploitation de la ferme ; il a toute l'autorité du maître, dont celui-ci s'est volontairement dessaisi en sa faveur. Il en use avec bienveillance, mais sans faiblesse. Il a encore augmenté la fortune de Jacques Meillier, et il en est le gardien économe et fidèle.

Tel nous l'avons vu il y a dix-neuf ans, tel nous le retrouvons aujourd'hui : toujours droit comme un I, le

visage austère, fort, vigoureux et ardent à l'ouvrage, encourageant les uns, stimulant les autres, servant d'exemple à tous.

On ne croirait pas qu'il a vieilli, si sa barbe et ses cheveux n'avaient blanchi ; si des rides ne s'étaient point creusées sur son front et ses joues.

S'il n'a pas le remords qui ronge et brûle son maître, il a aussi son mal sans remède. La douleur qu'il porte en lui est vivace et profonde. Il regrette. Il pense continuellement à Lucile, à son enfant, quelquefois aussi à Jean Renaud. Voilà sa peine, voilà son mal ! Et quand il est seul, enfermé dans sa chambre, après une rude journée de travail ; au lieu de se reposer et de dormir, il pleure...

Il aime beaucoup sa filleule, c'est une sorte de passion qu'il a pour Blanche ; il l'entoure de soins, de prévenances, d'attentions, de tendresse ; il enlève lui-même les cailloux du chemin afin qu'elle puisse y courir sans blesser ses pieds mignons ; il voudrait que, partout où elle passe, on semât des fleurs ; il veille sur elle comme sur un trésor précieux confié à son dévouement, à sa fidélité, à son honneur ! Eh bien, si elle adoucit parfois ses longues heures d'amertume, son chagrin, elle ne parvient pas à lui faire oublier les autres... Quand il regarde Blanche et que ses yeux deviennent humides, c'est à eux qu'il pense.

Où sont-ils ? Que font-ils ? Hélas ! il l'ignore. Peut-être sont-ils morts tous deux. N'importe, il les attend...

Pierre Rouvenat a un grand projet dans la tête. Aucune puissance au monde ne pourrait le forcer à y renoncer.

II

LE BEAU FRANÇOIS

Blanche aimait les promenades matinales. Presque toujours avec son parrain, de loin en loin, appuyée sur le bras du fermier, et toute seule quelquefois, on la rencontrait sur les sentiers, mouillant ses pieds dans la rosée, et faisant sa moisson des plus belles fleurs de la vallée. Les fleurs ! Blanche les adorait.

Or, un matin, elle descendit de sa chambre prête à sortir. Un chapeau de paille d'Italie, orné d'un large ruban bleu aux extrémités flottantes, était coquettement posé sur ses beaux cheveux blonds.

Quand elle parut dans la cour, un grand jeune homme, assez bien de figure, à l'œil vif et hardi, mais ne pouvant cacher entièrement sous des manières cauteleuses quelque chose de faux et de rusé, vint à sa rencontre avec empressement.

— Ma jolie cousine se dispose à faire une petite promenade, dit-il, pendant qu'un sourire équivoque passait sur ses lèvres minces.

— Oui. Vous ne savez pas où est mon parrain ?

— Je crois bien qu'il est allé à Frémicourt.

— En ce cas, je vais attendre son retour.

— Si vous le vouliez, je serais heureux de vous offrir mon bras.

— Non, merci, répondit-elle assez sèchement; si mon

parrain tarde à revenir, je préfère me promener seule.

Le jeune homme pinça une de ses lèvres entre ses dents et son regard eut un rapide éclair de colère.

Il est certain que vous me traitez assez mal, reprit-il avec dépit; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'en aperçois; je ne suis pas ici, pourtant, un simple garçon de ferme, mon père est un des plus proches parents de M. Mellier.

— Je ne l'ignore pas, répliqua la jeune fille avec vivacité; mais je ne vois pas ce qui vous donne le droit de vous plaindre de moi. Je n'ai certainement jamais eu l'intention de vous causer ici des ennuis.

— Assurément, vous êtes bonne, Blanche; mais vous ne m'aimez pas.

— Monsieur François, je ne déteste personne.

— Oh! vous n'avouerez pas que je vous déplais!

— Non, car si cela était, ce serait vous dire une chose désagréable.

— Mais je vous aime, moi, Blanche, je vous aime, et si vous le vouliez... si vous le vouliez, il y aurait une belle noce au Seuillon avant les foins.

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille. Elle était stupéfiée.

Elle se disposait à faire à l'audacieux parent de Jacques Mellier une réponse peu gracieuse lorsqu'elle aperçut Pierre Rouvenat.

Le vieillard venait de s'arrêter à quelques pas, les sourcils froncés. Il avait entendu.

— Ah! mon parrain! s'écria Blanche.

Et elle s'élança vers lui, laissant l'amoureux cousin tout interdit, planté sur ses deux jambes.

Elle présenta son front à Rouvenat. Il y mit un baiser.

— Viens-tu avec moi? lui demanda-t-elle.

— Non, pas aujourd'hui. Va faire ta promenade, ma mignonne. Seulement ne t'éloigne pas trop, il y a encore de la rosée. Moi, j'ai à causer avec François.

La jeune fille le prit par le cou, et tout bas à son oreille :

— Est-ce que tu as entendu ce qu'il m'a dit? demanda-t-elle.

— Oui.

— Alors tu lui répondras pour moi. Me marier avec lui ! j'aimerais mieux rester fille toute ma vie.

Elle colla ses lèvres sur la joue du vieux Pierre, puis elle partit en bondissant comme une jeune gazelle.

François allait quitter la place. Rouvenat le retint.

— J'ai quelque chose de très-sérieux à vous dire, François.

— J'écoute.

— Depuis quelque temps, reprit Rouvenat d'un ton sévère, vous vous permettez avec Blanche des libertés qui me déplaisent.

— Est-ce qu'il est défendu de lui parler? D'ailleurs, je ne crois pas avoir manqué au respect que je lui dois.

— Tonnerre! fit Rouvenat avec violence, si vous aviez seulement essayé, c'est moi qui vous aurais pris par les deux épaules pour vous jeter à la porte de la ferme.

François blémit et un méchant sourire erra sur ses lèvres.

— Il me semble, dit-il avec une nuance d'ironie, que mon cousin Mellier est ici un peu plus le maître que vous.

— Je sais ce qu'est Jacques Mellier et je sais ce que je suis. Vous n'êtes ici qu'un garçon de ferme, c'est à ce titre seulement que j'ai consenti à vous y recevoir; rappelez-le-vous. Je vous préviens, charitablement, qu'à

la première parole mal sonnante adressée à Mlle Blanche, vous aurez à faire votre paquet et à aller retrouver M. votre père dans les Vosges.

— Vous n'avez pas, je suppose, monsieur Pierre Rouvenat, la prétention de m'empêcher d'aimer Mlle Blanche.

— Ah ! prenez garde !

— Mes intentions sont honnêtes, je n'ai pas à les cacher ; ce que je veux, c'est que Blanche soit ma femme.

— Oui, mais Blanche ne veut pas de vous.

— C'est ce que nous verrons.

Rouvenat fut saisi d'une colère subite qui fit trembler tous ses membres. Il saisit le bras du jeune homme, et le serrant rudement :

— Ni toi, entends-tu, dit-il d'une voix sourde, ni toi, ni aucun de ceux qui l'ont déjà demandée, ni aucun de ceux qui viendront la demander encore ne sera le mari de Blanche.

— Eh, que m'importent les autres, je ne m'occupe que de moi ; je ne vois pas pourquoi mon cousin Mellier me la refuserait... Au surplus, je la vaux bien.

— Qu'est-ce à dire ?

— Jusqu'à présent, elle n'est pas plus riche que moi ; si elle peut compter sur une partie de la fortune du cousin Mellier, mon père et moi, ne vous en déplaise, monsieur Rouvenat, nous avons sur cette fortune des droits qui valent au moins les siens.

Rouvenat, le regard enflammé, croisa ses bras sur sa poitrine.

— Au moins, voilà de la franchise, répliqua-t-il d'une voix contenue ; mais va, mon garçon, il y a déjà longtemps que je connais le fond de ta pensée. C'est la fortune de Jacques Mellier que ton père convoite. La première fois que vous êtes venus ici tous les deux, je l'a

compris. — « Lucile a disparu, Lucile est morte, s'est-il dit, à moi le Seuillon, à moi tout ce que possède mon cousin Mellier. » — Dans la crainte que Jacques, par un testament, ne donne tout à Blanche, — il en a le droit, — ton père s'est encore dit : « Il faut que Blanche soit la femme de François. » Et voilà pourquoi tu es à la ferme, où je t'ai reçu malgré moi, je l'avoue, mais pour ne pas contrarier un des rares désirs de Jacques Mellier. Le calcul de ton père, qui est aussi le tien, mon garçon, est joli et assez bien arrangé; seulement il n'est pas juste : Blanche ne sera pas ta femme, et ton père, pas plus que toi, vous n'aurez jamais un sou de la fortune de Jacques Mellier. Ça, mon garçon, c'est moi qui te le dis!

— J'ai entendu, riposta le jeune homme avec une rage mal déguisée et les dents serrées, et c'est vous, Pierre Rouvenat, l'honnête homme, qui nous ferez déshériter.

— Pierre Rouvenat n'a à rendre compte à personne de ce qu'il dit ou de ce qu'il fait; il laisse aller les choses et attend tout de la justice de Dieu !

— La vôtre est au moins douteuse.

— Comment l'entendez-vous, monsieur François Parisel?

— Après tout, continua le jeune homme perdant toute mesure, vous avez certainement vos intentions qu'il sera curieux de connaître plus tard; vous n'êtes peut-être pas aussi désintéressé que vous voulez le paraître, et il faudra bien qu'on sache à la fin quelle raison vous fait agir et pourquoi vous vous faites si généreusement le protecteur de la fille d'un forçat.

A ces paroles, qui étaient un double outrage pour Blanche et pour lui, Rouvenat se sentit prêt à suffoquer. Tout son sang monta à sa tête en bouillonnant et frappa son cerveau comme un coup de massue.

Ses traits se contractèrent affreusement, son regard devint terrible.

— Ah ! misérable ! cria-t-il d'une voix éclatante, tais-toi, tais-toi !... Un mot de plus, et je ne répondrais pas de moi !

— Je n'ai plus rien à dire, répliqua le jeune Parisel d'un ton sarcastique.

Et il s'éloigna rapidement, craignant sans doute de sentir peser sur son épaule la main de fer du vieillard.

— Ah ! serpent, murmura sourdement Rouvenat, tu as enfin laissé tomber ton masque ; j'ai l'œil sur toi, si tu essayes de mordre, je t'écraserai !

Pendant que ceci se passait dans la cour de la ferme, Blanche, joyeuse et légère, enivrée d'air et de liberté, courait au milieu de la prairie. Elle traversa la Sableuse et, tout en suivant le bord de la rivière, elle se mit en devoir de faire sa moisson fleurie.

Des rumeurs lointaines, insaisissables, glissaient dans l'air chargé de parfums. Le soleil, s'élevant du sommet de la montagne, versait dans la vallée profonde des gerbes de lumière. Les insectes bourdonnaient, les oiseaux voletaient dans les branches comme les papillons autour des fleurs, l'alouette égrenait dans l'espace les notes perlées de ses trilles matinales, et la brise, en courant, prodiguait ses caresses à la nature entière.

Insoucieuse et ravie, Blanche marchait toujours. Le bouquet grossissait dans ses mains.

Tout à coup, elle poussa un cri de surprise et d'effroi.

Un homme venait de se dresser devant elle.

L'aspect de ce personnage n'avait vraiment rien de rassurant.

D'une main il tenait un énorme bâton et de l'autre son vieux chapeau de feutre bossué, défoncé, et qui

avait dû être gris quelque vingt ans auparavant. Son pantalon de treillis, souvent rapiécé déjà, montrait encore plusieurs déchirures. Son gilet à raies rouges s'attachait par devant au moyen de petites cordelettes, qui remplaçaient les boutons disparus. Avec cela il portait une veste ronde en gros drap marron sur laquelle on pouvait compter également de nombreux accrocs. Ses souliers usés, à jour en plusieurs endroits, laissaient voir ses pieds nus. Autour de son cou, une guenille de laine d'un bleu passé avait la prétention de s'appeler une cravate. Un sac de peau, qui paraissait peu garni, pendait à son côté, retenu par une courroie de cuir passée sur l'épaule.

De longs cheveux gris, presque blancs, tombaient jusque sur ses épaules, cachant son cou, et couvraient une partie de son visage pâle, d'une maigreur affreuse, en se mêlant à sa longue barbe inculte, grise, semée de poils entièrement blancs, qui s'éparpillait sur sa large poitrine.

De sa figure on ne pouvait voir que les pommettes des joues, le bas du front sillonné de rides profondes et les yeux, dont le blanc ressortait avec vigueur, ce qui leur donnait un éclat singulier.

Quant à son âge, il eût été difficile de le deviner; mais on pouvait supposer hardiment qu'il avait au moins soixante-dix ans.

III

LE VIEUX MENDIANT

A la vue de cet homme, qui venait la troubler dans son innocente occupation, la première impression de Blanche fut la terreur; sans l'émotion subite dont elle fut saisie et qui la cloua en quelque sorte sur le sol, elle se serait enfuie à toutes jambes.

Mais à son effroi succéda immédiatement un sentiment de curiosité. Alors elle regarda le vieillard, qui lui-même la contemplait avec admiration. Elle vit tout de suite qu'il avait le regard bienveillant et doux, et elle sentit qu'il était malheureux. Son cœur se serra douloureusement plein de compassion et de pitié.

L'homme venait à elle, elle marcha vers lui; ils se trouvèrent l'un près de l'autre.

— Je vous ai fait peur, ma belle enfant, dit le vieillard d'une voix douce et émue.

— J'ai été si surprise, répondit-elle, que d'abord vous m'avez effrayée.

— Oui, vous ne vous attendiez pas à rencontrer ici un pauvre homme comme moi; et puis je peux bien faire peur à un enfant qui ne me connaît pas. Je vous demande bien pardon, mademoiselle; mais, rassurez-vous, je ne suis pas méchant.

— Oh! je le vois bien; non, vous n'êtes pas méchante, vous êtes malheureux.

— C'est vrai, je suis malheureux.

— Et vous mendiez !

— Il le faut bien, pour ne pas mourir de faim.

— Comment se fait-il que je ne vous aie jamais vu ? Je connais tous les pauvres du pays.

Le mendiant parut vivement impressionné.

— Ah ! vous connaissez tous les pauvres du pays, reprit-il; cela prouve qu'ils s'adressent à vous souvent.

La jeune fille baissa les yeux en rougissant.

— On n'a qu'à vous regarder, mademoiselle, continua le vieillard, pour savoir que vous êtes aussi bonne que jolie. Vous ne me connaissez pas parce que j'arrive seulement dans ce pays. Je viens de loin, je marche depuis plusieurs jours. Ce matin, comme je suivais le bord de l'eau, je me suis senti très-fatigué ; je me suis assis là, sous ce vieux saule ; j'ai mangé un morceau de pain trempé dans l'eau, puis je me suis endormi, couché dans l'herbe. Je me réveillais et j'ouvrais les yeux lorsque vous m'êtes apparue. J'ai cru voir un ange !... Bien sûr, mademoiselle, vous me porterez bonheur.

— Est-ce que vous avez encore beaucoup de chemin à faire ?

— Non, je serai bientôt arrivé.

— Si vous vouliez venir avec moi, jusqu'à la ferme, — c'est tout près, vous voyez la maison, — vous pourriez vous reposer encore une heure. Vous y serez bien reçu ; il y a toujours à boire et à manger pour ceux qui ont besoin. Un bon verre de vin vous rendrait plus fort pour continuer votre voyage.

— Merci, ma belle enfant, merci ; je n'ai plus loin à aller et j'ai hâte d'être arrivé.

La jeune fille plongea sa main dans sa poche et la retira avec quelques pièces de menue monnaie qu'elle présenta au mendiant en disant :

— Je ne puis vous donner que cela, c'est tout l'argent que j'ai sur moi.

Les yeux du vieillard se mouillèrent de larmes.

— Je ne voudrais pourtant pas faire tort aux pauvres que vous connaissez, dit-il.

— Oh ! n'ayez pas cette crainte ; quand je n'ai plus d'argent, j'en demande ; on ne refuse jamais de m'en donner. Si un jour vous repassez par ici, il faudra venir jusqu'à la ferme.

— Est-ce donc à la ferme que vous demeurez ?

— Sans doute, puisque je vous invite à y venir.

— Ah ! vous êtes tout à fait charmante... Laissez-moi prendre votre main, permettez-moi de l'embrasser.

Et joignant l'action à la parole, il s'empara de la main de la jeune fille sur laquelle il colla ses lèvres.

— Oui, reprit-il avec émotion, j'irai à la ferme, pour avoir le bonheur de vous revoir encore une fois.

— Je vous attendrai, répondit la gentille enfant, qui éprouvait pour ce vieillard inconnu une sympathie étrange.

— Dites-moi votre nom.

— Blanche.

— Je me souviendrai toujours de ce joli nom et de la belle demoiselle qui le porte.

— Et vous, quel est votre nom ?

— Je m'appelle Mardoche.

— Vous avez peut-être des enfants ?

Le vieillard tressaillit, puis, après un moment d'hésitation, il répondit :

— Je ne sais pas.

— Je comprends, fit la jeune fille attristée, vous étiez pauvre, vous n'avez pu conserver vos enfants près de vous, et vous ne savez pas aujourd'hui ce qu'ils sont devenus.

— Oui, c'est bien cela, mademoiselle, vous avez deviné.

— Oh ! je vous plains de tout mon cœur !

— Je suis à plaindre, en effet; et pourtant, depuis un instant, depuis que vos jolis yeux se sont fixés sur moi, il me semble que je suis moins malheureux. Oh ! j'en suis sûr, vous me porterez bonheur; il y a dans mon cœur quelque chose qui me le dit ! Si, comme je l'espère en ce moment encore, je me fixe dans ce pays, je viendrai à vous, mademoiselle, et je vous demanderai votre protection.

— Moi, je ne peux rien; mais si vous avez besoin d'être aidé, d'être protégé, je dirai un mot, et vous aurez au Seuillon des amis : mon père et mon parrain.

— Est-ce que la ferme n'appartient plus à M. Jacques Mellier ?

— Vous connaissez donc M. Jacques Mellier ?

— Non, mais autrefois, il y a bien longtemps, j'ai souvent entendu parler de lui.

— Jacques Mellier est toujours au Seuillon, monsieur; c'est mon père.

— Votre père !

— Oui, puisque je suis sa fille.

Le mendiant porta la main à son front et parut réfléchir.

— Si mes souvenirs ne me trompent pas, reprit-il, M. Mellier doit avoir près de soixante-quinze ans.

— C'est son âge.

— Et vous, mademoiselle, vous en avez quinze à peine.

— On me croit toujours plus jeune parce que je ne suis pas grande; j'aurai bientôt dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans, répéta le vieillard comme se parlant à lui-même. Excusez-moi, mademoiselle, continua-t-il,

si je vous parais étonné et si je me montre trop curieux; je savais, en effet, que M. Mellier avait une demoiselle charmante, belle à ravir; on disait aussi qu'il était veuf. Il est vrai que ces souvenirs datent de loin. Dans tous les cas, la demoiselle Mellier dont je vous parle ne peut-être vous, puisqu'il y a vingt et des années elle était déjà, comme vous aujourd'hui, bonne à marier.

— C'était Lucile.

— Oui, Lucile; je me souviens de son nom, maintenant.

La physionomie de la jeune fille prit une expression de tristesse profonde.

— Je ne l'ai jamais connue, dit-elle; elle n'était plus au Seuillon quand je suis venue au monde. J'ai appris, l'année dernière seulement, que Lucile était partie un jour de la ferme, — on ne m'a pas dit pourquoi, — et qu'elle n'était jamais revenue. On n'a plus eu de ses nouvelles, on ignore ce qu'elle est devenue, on la croit morte !

Le mendiant put voir de grosses larmes couler lentement sur les joues de la jeune fille; lui-même était sous le coup d'une émotion extraordinaire.

— Mademoiselle, dit-il, pardonnez-moi de vous interroger encore; je suis si heureux de causer un moment avec vous ! Votre mère, qui doit bien vous aimer, est-elle avec vous au Seuillon ?

— Hélas ! non; il en est de ma mère comme de Lucile, je ne l'ai pas connue non plus : elle est morte en me mettant au monde.

— Tout cela est étrange, pensa le mendiant.

— Puis il reprit tout haut :

Il y avait dans le temps à la ferme, un vieux serviteur, un brave homme, qui était en même temps l'ami de M. Mellier.

— Vous voulez parler de Pierre Rouvenat?

— Oui, Pierre Rouvenat. Vit-il toujours?

— Certainement, et il n'a pas envie de mourir, mon parrain.

— Ah! c'est Pierre Rouvenat qui est votre parrain.

— Oui. Si un jour, vous qui êtes pauvre et malheureux, vous avez besoin de quelqu'un, d'un homme toujours prêt à rendre service, à faire du bien, vous pourrez vous adresser à lui sans crainte; quoi que vous lui demandiez, si c'est juste et s'il le peut, il le fera.

Mon parrain! continua-t-elle avec enthousiasme, c'est l'homme le meilleur qu'il y ait au monde, c'est le cœur dévoué par excellence, le protecteur des faibles, l'ami de tous... Toujours bienveillant, généreux, affectueux, il passe sa vie à s'occuper des autres ; plein d'indulgence pour tous, il n'est sévère que pour lui-même.

— Je n'ai pas besoin de vous demander si vous l'aimez, votre parrain.

— Oh! oui, je l'aime!... Tenez, il est souvent triste ; eh bien, quand je le vois ainsi, sans savoir pourquoi, malgré moi, je me mets à pleurer... Alors il me prend dans ses bras, il essuie mes yeux et il m'embrasse... Oh! comme il m'embrasse!... Et il se gronde lui-même de m'avoir fait pleurer. Ah! c'est qu'il m'aime bien aussi, allez! Parfois, — je ne m'explique pas cela, — il me semble que je l'aime mieux que mon père ; cela n'est pas naturel, n'est-ce pas? Mais mon parrain est si bon, si plein de tendresse pour moi!

Regardez : voyez-vous, là-bas, un homme qui vient de ce côté?

— Oui.

— C'est mon parrain ; je suis sûre qu'il trouve que je suis trop longtemps à cueillir des fleurs et qu'il est im-

patient de ne pas me voir. Pour que je sois plus tôt près de lui, il vient au-devant de moi.

— Allez donc le rejoindre, mademoiselle, et merci d'avoir bien voulu causer un instant avec le pauvre vieux Mardoche.

— N'oubliez pas la promesse que vous m'avez faite de venir à la ferme.

— J'irai certainement.

— Alors, au revoir ; vous viendrez me dire si je vous ai porté bonheur.

La jeune fille s'éloigna rapidement. Un instant après elle était au bras de Rouvenat.

— Je n'ai pas reconnu l'homme avec qui tu causais, lui dit-il, qui est-ce donc?

— Il n'est pas de nos pays ; il vient de loin, m'a-t-il dit.

— Blanche, reprit gravement Rouvenat, il est souvent imprudent de causer avec des gens qu'on ne connaît pas.

— Tu me grondes?

— Non, je te donne un conseil ; tu es sans défiance parce que tu es la bonté même et que tu ne crois pas au mal ; mais, vois-tu, ma mignonne, il y a malheureusement dans le monde beaucoup de méchants.

— Pas celui-là ; il a l'air bon et il l'est, j'en suis sûre. Et puis il est vieux, pauvre et malheureux.

— Pourquoi n'est-il pas venu à la ferme?

— Il est pressé de continuer sa route. Je lui ai donné un peu d'argent que j'avais sur moi.

— Tu as bien fait.

— Et vous ne me grondez plus, monsieur mon parrain.

— Non, puisque je vous embrasse, mademoiselle la Providence.

IV

LA MASURE

Le vieux mendiant s'était remis en marche, et suivant le cours de l'eau, il descendait lentement vers Civry, s'appuyant sur son bâton.

Il pensait à Blanche et réfléchissait.

— Non, c'est impossible ! s'écria-t-il en s'arrêtant brusquement, cette charmante enfant que je viens de quitter ne peut pas être la fille de M. Mellier. Elle va avoir dix-neuf ans, m'a-t-elle dit : or, il y a dix-neuf ans, M. Mellier, veuf depuis longtemps, n'était pas remarié. Non, non, elle n'est pas sa fille. Pourtant, elle l'appelle son père. Pierre Rouvenat est son parrain. Ne serait-elle pas plutôt la fille de Lucile Mellier ? Sa mère est morte en lui donnant le jour, c'est du moins ce qu'on lui a dit, et Lucile a disparu ; il est évident qu'on lui a caché une partie de la vérité. Allons, il n'y a pas à en douter, elle est bien la fille de Lucile... Et Lucile est morte !

Il continua son chemin d'un pas un peu plus pressé. Cependant, après avoir fait environ deux cents pas, il s'arrêta encore. On aurait dit que, touchant au but de son voyage, il avait peur d'arriver trop tôt. Quelque chose d'inquiet, de troublé, d'hésitant, passait dans son regard. Il était en vue du village de Civry, dont un rideau de peupliers lui cachait les maisons ; mais, au-dessus

des panaches verts des grands arbres, la flèche du clocher surmontée du coq traditionnel se dressait majestueusement vers le ciel bleu.

Tous ses membres tremblèrent, sa respiration devint plus difficile, et il y eut dans sa gorge comme un sanglot étouffé.

Au bout d'un instant, comme si, ayant honte de sa faiblesse, il eût pris soudain une résolution énergique, il rejeta sa tête en arrière par un brusque mouvement, ses yeux étincelèrent et il reprit sa marche, cette fois d'un pas rapide.

Il atteignit bientôt les premières maisons du village. Des paysans, debout sur le seuil de leur porte, le regardaient curieusement. Sans se préoccuper des regards plus ou moins bienveillants qui se fixaient sur lui, il avança et traversa le village sans regarder ni à droite ni à gauche.

Quand il s'arrêta, il était à l'autre extrémité de Civry devant la maison ou plutôt de ce qui restait de la maison où demeurait autrefois Jean Renaud le tueur de loups.

Son bâton s'échappa de sa main et il resta un instant immobile, les yeux fixes, les bras ballants, comme pétrifié.

Il était en présence d'une ruine, d'un monceau de décombres.

Quelques mois après la mort de Geneviève, Pierre Rouvenat, agissant au nom de sa filleule mineure, avait fait vendre tous les objets mobiliers que contenait la maison, puis celle-ci fut immédiatement mise en vente. Aucun acquéreur ne se présenta. Vainement, tous les trois mois, on baissa successivement la mise à prix, personne ne voulait de cette maison où était morte Geneviève et qui avait servi d'abri à un assassin. Il y a encore

dans les campagnes des superstitions fortement enracinées et beaucoup de gens qui croient aux apparitions de fantômes et au mauvais œil.

Bref, la maison, décidément invendable, resta inhabitée avec ses volets fermés, et Rouvenat lui-même ne s'en occupa plus.

Avec le temps, la pluie fit tomber le crépi des murs, qui se lézardèrent ; les grands vents d'orage, la gelée et la neige continuèrent l'œuvre de dévastation ; la maison, d'ailleurs, n'était pas très-solidement construite.

Un jour, la toiture s'effondra ; alors un mur pencha en dedans, un autre en dehors, et l'année suivante, dans une nuit de tempête, toute la partie supérieure de l'habitation s'écroula, un mur entraînant les poutres et les planches, l'autre emplissant de pierres le vide à l'intérieur de la masure.

Et depuis, nul n'avait seulement songé à toucher aux planches brisées, aux solives noires qui se montraient au milieu des pierres amoncelées parmi lesquelles poussaient les orties et grimpaient les ronces.

Le mendiant regarda autour de lui avec effarement. Il ne vit personne. Alors il marcha vers la ruine et, lentement, la tête baissée, il en fit le tour. Ce qui restait encore des volets n'était plus que du bois pourri. Les croisées, aux vitres brisées, se trouvaient dans le même état. Par l'une des deux fenêtres, celle de derrière, qui ouvrait sur les champs, il plongea son regard à l'intérieur; comme autour des murs à demi-renversés, il vit des pierres, des plâtras, des planches brisées.

Un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine. Une fois encore il regarda autour de lui. Bien certain que nul ne l'observait, il monta sur la fenêtre, d'un coup d'épaule il força la croisée à s'ouvrir, pénétra dans la masure et marcha sur les décombres. Pour entrer dans

l'autre chambre, il dut détourner une quantité de pierres et de plâtras qui barricadaient la porte. Qu'espérait-il? Rien. Il voulait voir. Il vit, comme à côté, des décombres entassés, la dévastation.

Il tomba sur ses genoux et la tête dans ses mains, il pleura, il sanglota comme un enfant.

Il resta longtemps ainsi. A la fin, il se leva. Son regard avait des lueurs étranges.

— Oh! il faut que je sache tout, murmura-t-il, tout!

Il rentra dans l'autre pièce afin de sortir, comme il était entré, par la fenêtre.

Soudain, il tressaillit et son corps voûté parut se redresser. Sa vue se promena lentement autour de lui, pendant qu'il faisait un calcul mental. Puis, le bras tendu, regardant en bas, il prononça ces mots :

— C'est là!

Sans s'arrêter plus longtemps, il sortit de la masure en se disant :

— C'est bien, quand il le faudra je reviendrai.

Il regarda le ciel, poussa un soupir et s'éloigna des ruines avec l'intention de revenir au milieu du village. Cette fois, il levait la tête, regardait, et au lieu de marcher sur la route, il passait tout près des maisons.

Il n'alla pas bien loin. Il vit une porte ouverte et une vieille femme seule dans la maison, filant sa quenouille. Il entra.

— La charité, s'il vous plaît, ma bonne dame, dit-il de cette voix dolente et chevrotante que savent prendre les mendiants.

La vieille leva la tête, le rouet cessa de tourner.

— Eh, pauvre homme, fit elle, vous vous adressez bien mal, je ne peux rien vous donner : je suis peut-

être plus vieille que vous et j'ai bien du mal à gagner le pain que je mange ; mais, Dieu merci, il y a dans le pays des gens plus riches que moi ; vous ne frapperez pas inutilement à leur porte.

— Je tombe de fatigue, reprit le mendiant, voulez-vous me permettre de m'asseoir et de me reposer un instant sous votre toit ?

— Ça, mon cher homme, il faudrait que je fusse une bien méchante femme pour vous le refuser. Voilà un escabeau, asseyez-vous.

Il s'assit. La roue du rouet se remit à tourner.

Mais le bruit de cette petite machine, que le pied fait mouvoir, est assez doux et n'empêche nullement la personne qui s'en sert de causer.

— Vous avez l'air bien vieux, quel âge avez-vous ? demanda la fileuse.

— Je suis si vieux, en effet, que vraiment je ne sais plus mon âge, répondit-il.

— Est-ce que vous êtes des environs ?

— Non, ma bonne dame, je ne suis pas de ces pays-ci.

— Si ce n'est pas le hasard qui vous amène chez nous, c'est donc que vous y venez pour affaire ?

— Oh ! mon Dieu non ; mais je vas vous dire : Quand on est vieux et misérable comme moi, qu'on a encore des jambes pour marcher et qu'on vit grâce à la charité des bonnes âmes, tous les pays sont à soi, et l'on s'en va à l'aventure, sans savoir où, à la garde de Dieu.

— Vous n'avez donc pas de famille ?

— Je n'ai pas de famille. Cependant, je me suis acheminé vers ce pays de la Comté avec l'espoir d'y retrouver quelqu'un, un ancien camarade, un ami. Si j'ai bien compris ce qu'on m'a dit à Frémicourt, où je suis passé ce matin, le nom de ce village est Civry ?

— Oui, mon brave homme, vous êtes à Civry.

— Cet ancien camarade, dont je viens de vous parler, était de Civry.

— Ah !

— Il faut vous dire que j'ai été soldat, en Afrique. — Ah ! il y a longtemps de ça. — Je suis un de ceux qui ont pris le fameux chef arabe Abd-el-Kader. C'est en Afrique, au régiment, que nous nous sommes connus. Un jour il m'a sauvé la vie, un peu plus tard ce fut mon tour d'empêcher un bédouin de lui couper la tête. Après ça, voyez-vous, on devient frères. Voilà ce que nous étions lorsque nous nous sommes séparés ; depuis, nous ne nous sommes jamais revus. Et je suis venu jusqu'ici, bien sûr que, si mon vieux camarade de guerre existe encore, il me donnera un petit coin dans sa maison, une petite place à sa table.

— Comment l'appelez-vous, votre ancien ami ?

— Jean Renaud.

La quenouille tomba sur les genoux de la vieille femme.

— Bienheureuse Sainte-Anne ! exclama-t-elle.

— Qu'avez-vous donc, ma bonne dame ?

— Quel nom vient de sortir de votre bouche ?

— Eh bien, le nom de mon vieux camarade Jean Renaud.

La vieille femme se signa comme pour conjurer un danger imaginaire, puis d'une voix lente et grave :

— Vous avez fait un voyaye bien inutile, mon pauvre homme, dit-elle ; vous ne trouverez pas celui que vous venez chercher ; il n'y a plus de Jean Renaud.

— Mon Dieu, il est mort !

— Probablement.

— Pourquoi dites-vous probablement ?

— Parce que, moi, je ne sais pas ce qui se passe là-bas, Jean Renaud est aux galères.

— Aux galères !

— Oui, aux galères pour avoir assassiné un homme afin de le voler.

— Jean Renaud un voleur ! Jean Renaud un assassin ! Allons donc, c'est impossible ! Moi, qui l'ai connu, je ne croirai jamais cela.

— C'est pourtant la vérité, mon cher homme, à preuve que l'homme assassiné est enterré dans le cimetière de Frémicourt, et que Jean Renaud a été arrêté, jugé et condamné.

— Aux galères !

— A perpétuité.

— Ah ! le malheureux...

— Oui, vous pouvez dire le malheureux et aussi le misérable !... C'était la nuit, sur la route où vous êtes passé en venant à Civry, Jean Renaud attendit l'homme et il l'a tué roide d'un coup de fusil... Tout cela est bien oublié aujourd'hui, et c'est à peine si à Civry, comme à Frémicourt et ailleurs, on se souvient de Jean Renaud l'assassin. Mais, moi, j'ai la mémoire bonne, je me rappelle tout. Et puis, je n'ai aucune raison de le cacher, j'avais de l'amitié pour sa femme.

Les yeux du mendiant étincelèrent.

— C'est vrai, fit-il avec un tremblement dans la voix, Jean Renaud était marié.

— Avec une bonne femme, on peut le dire. La Geneviève était sage, honnête, laborieuse, économe, elle aimait beaucoup son mari, qui le méritait si peu.

— Est-ce qu'elle demeure toujours à Civry.

-- Qui ? Geneviève ?

— Oui, Geneviève, la femme de Jean Renaud.

La vieille femme secoua la tête.

— Geneviève est morte, dit-elle tristement.

Le mendiant se dressa sur ses jambes en jetant un cri et retomba aussitôt sur son siége en répétant d'une voix étranglée :

— Morte ! morte !...

V

OU MARDOCHE APPREND BIEN DES CHOSES

La vieille paysanne regarda son auditeur, mais elle ne comprit pas; elle ne pouvait deviner, en effet, la cause réelle de son trouble et de sa violente émotion.

— Ce que je vous raconte là n'est pas bien gai, n'est-ce pas ? fit-elle.

— Oui, c'est bien triste !

— Vous me croirez si vous voulez, quoique ces choses soient passées depuis longtemps, quand j'en parle ou que j'y pense seulement, cela me fait encore frissonner.

— Il y a donc déjà longtemps qu'elle est morte, la pauvre femme de Jean Renaud ?

— Ah ! le scélérat, c'est encore lui qui l'a tuée !

Le mendiant sursauta, mais il parvint à se contenir en faisant un violent effort sur lui-même.

— Geneviève est morte trois ou quatre jours après le jugement de la cour d'assises, qui envoyait Jean Renaud au bagne pour toute sa vie, continua la paysanne ; j'étais à son lit de mort...

— Ah ! vous étiez là, près d'elle, vous l'avez vue mourir !

— C'est dans mes bras qu'elle a rendu le dernier soupir.

Le mendiant joignit ses mains et murmura quelques paroles dont la vieille ne put saisir le sens.

— Dites-moi, ma bonne dame, reprit-il d'une voix oppressée, est-ce que la femme de ce malheureux Jean Renaud n'était pas enceinte ?

— Si, vraiment.

— Alors, fit-il en hésitant, l'enfant est mort avant de naître ?

— Du tout, l'enfant est venu au monde.

— Bonté divine !

— Oh ! oui, car ce fut un vrai miracle.

— Et cet enfant, dites, cet enfant, vit-il ?

— Il vit.

— Oh ! oh ! oh ! fit le mendiant.

Et il laissa échapper plusieurs sanglots sans larmes.

Une seconde fois la vieille femme l'examina avec surprise.

— Décidément, mon brave homme, dit-elle, vous êtes trop sensible.

— Mon Dieu, cela se comprend, répliqua-t-il ; ne vous ai-je pas dit que Jean Renaud était comme mon frère ? Et puis, ce que vous me racontez me rappelle mes propres souvenirs... Je n'ai pas toujours été malheureux comme maintenant ; j'ai eu aussi une femme, un enfant ; je les aimais, je les ai perdus... Vous voyez bien que j'ai le droit de pleurer...

Il cessait enfin de retenir ses larmes, elles jaillirent de ses yeux.

— Pauvre homme ! dit tout bas la vieille femme.

— Mais, reprit-il, il ne s'agit pas de mes regrets et de

mes douleurs, que je veux oublier. Ah! parlez-moi plutôt de l'enfant de la pauvre Geneviève. C'est un garçon?

— Non, une fille.

— Ah! c'est une fille!... Elle est forte, elle est grande, elle est belle, n'est-ce pas?

— Pour ce qui est d'être belle, elle l'est; grande, forte... pas trop; mais c'est bien la plus mignonne créature du bon Dieu.

— Elle n'est pas heureuse, sans doute, on la regarde mal... la fille d'un forçat!

— Elle, mal regardée! oh! que non... On l'estime, on la respecte, au contraire, et elle est aimée de tous ceux qui la connaissent.

— Ah! c'est bien; il y a toujours de bonnes gens dans ce monde. Malgré tout, allez, ma bonne dame, la fille de Geneviève ne peut pas être heureuse.

— Pourquoi donc?

— Parce que, si elle est aussi gentille que vous le dites, elle doit souffrir beaucoup en pensant qu'elle est la fille d'un assassin.

— On n'a pas raconté ces choses-là à l'enfant, répliqua la vieille paysanne en branlant la tête; je suis bien sûre qu'elle ne sait même pas le nom de Jean Renaud.

— Quoi! on ne lui a pas dit qui était son père?

— Ni qui était sa mère; on lui a tout caché.

— Mais pourquoi? pourquoi?

— Pour qu'elle ne soit pas ce que vous disiez tout à l'heure: malheureuse...

— Oui, je comprends.

— Et elle ne saura jamais rien, voyez-vous, car on n'oserait pas dire devant elle une parole qui pût faire tomber une larme de ses yeux.

— Qui donc a pris soin de son enfance?

— De plus riches que vous et moi, mon brave homme.

— Est-ce qu'elle demeure à Civry ?

— Non. Une femme d'ici, qui est morte ces années dernières, l'a nourrie de son lait. Elle avait deux ans et elle était déjà forte et grandelette quand on l'a emmenée.

— Où cela ?

— Je n'ai pas besoin de vous le dire, puisque vous ne pouvez pas aller la voir.

— C'est vrai, je ne réfléchissais pas... Je ne pourrais me présenter à elle que comme l'ancien ami de son père, et elle ne sait pas qu'elle est la fille de Jean Renaud. Vous disiez donc qu'on l'a emmenée quand elle avait deux ans.

— Oui, et comme elle était déjà jolie comme un amour, je n'ai pas besoin de vous dire si on se mit tout de suite à l'aimer, à l'adorer. Il y a des filles de grand seigneur pour lesquelles on ne fait pas autant. Il n'y avait jamais rien d'assez beau pour elle. Son enfance a été entourée des soins les plus tendres, on l'a comblée de caresses ; si sa mère lui manquait, elle ne s'en est pas aperçue. Ah ! l'orpheline n'a pas été sevrée de baisers !... Et elle a grandi entourée de sourires comme une plante précieuse sous les rayons du soleil. Aujourd'hui, la fille de Geneviève et de Jean Renaud est une demoiselle, et autant la mère a été à plaindre, autant la fille est heureuse.

Le vieillard écoutait avidement, les mains tendues, tremblantes, les yeux rayonnants, la bouche ouverte ; on aurait dit qu'il buvait les paroles de la vieille femme.

— Du reste, continua-t-elle, tout cela elle le mérite, car elle est aussi bonne que belle ; elle a le cœur et la figure d'un ange !

— Mon Dieu, murmura le mendiant, je ne croyais pas qu'un homme aussi malheureux que moi pût encore éprouver autant de joie !

Il se leva, prit les mains de la vieille femme et les serra dans les siennes.

— Ma bonne dame, dit-il, je n'ai plus qu'une chose à vous demander : Dites-moi le nom de la fille de Geneviève.

— Elle se nomme Blanche.

— Blanche ! s'écria-t-il.

Il se redressa et ses deux mains s'appuyèrent sur son cœur.

— Ah ! ne soyez pas étonnée, reprit-il d'une voix pleine de larmes, l'enfant que j'ai perdu était une petite fille et elle s'appelait Blanche aussi.

Je me suis bien reposé, continua-t-il ; maintenant je vais me remettre en route ; merci, ma bonne dame, merci de votre hospitalité.

Il ramassa son chapeau, le replaça sur sa tête en l'enfonçant jusque sur ses yeux, et marcha vers la porte.

— Avant de vous en aller, mon pauvre homme, fit la vieille femme, dites-moi donc comment vous vous appelez.

Il se retourna et répondit :

— Je me nomme Mardoche.

Le mendiant, que le lecteur a déjà reconnu, mais que nous continuerons à appeler Mardoche, puisque c'est le nom qu'il se donne lui-même, le mendiant quitta la vieille paysanne et ne tarda pas à se trouver au centre du village. Il avait faim. Il entra dans une auberge et demanda à manger.

L'aubergiste regarda de travers ce singulier client et parut hésiter à le recevoir.

— Je vois ce que c'est, dit tristement Mardoche, vous avez peur que je ne puisse pas vous payer.

Il tira de sa poche quelques pièces d'argent, et, les faisant sonner dans sa main :

— Vous voyez, continua-t-il, que je peux manger chez vous en buvant un verre de vin, qui me fera grand bien, car je n'en bois pas tous les jours. Cet argent, c'est la belle demoiselle du Seuillon qui me l'a donné ce matin.

L'aubergiste rougit malgré lui, balbutia quelques paroles d'excuse et s'empressa de servir lui-même le pauvre homme.

Quand il eut mangé, avec un appétit qui faisait plaisir à voir, Mardoche demanda combien il devait.

— Vous ne devez rien, répondit le cabaretier.

Le mendiant ne put cacher son étonnement. Quoi, ce même homme, qui, tout à l'heure, ne voulait pas lui donner à manger, refusait maintenant de recevoir ce qui lui était dû ! C'était difficile à comprendre.

L'aubergiste ne lui fit pas attendre l'explication qu'il désirait.

— Gardez votre argent, dit-il, pour vous acheter des souliers meilleurs que ceux que vous avez aux pieds, car c'est pour cela sans doute que Mlle Blanche vous l'a donné. Dans ce pays-ci, voyez-vous, mon brave homme, quand un malheureux prononce le nom de la demoiselle du Seuillon, aucune porte ne se ferme devant lui, et on le ferait asseoir aussi bien à la table du riche qu'à celle du pauvre. Gardez donc votre argent, et quand vous repasserez par Civry, ne craignez pas de revenir ici.

— Vous l'aimez donc bien, la demoiselle du Seuillon ?

— Comme tout le monde l'aime. Seulement, moi,

j'ai pour l'aimer une raison que tout le monde n'a pas.

— Laquelle ?

— Ma vieille mère, qui vit encore, grâce à Dieu, est sa marraine.

Le pauvre homme chancela, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Il ne pouvait plus supporter tant d'émotions successives. Son cœur débordait et il sentait sa poitrine pleine de sanglots. Mais il se roidissait, il se faisait violence pour empêcher sa douleur et sa joie de faire explosion.

Il sortit du cabaret et traversa le village à grands pas. Il connaissait bien la contrée ; il prit un sentier à travers champs, et se dirigea rapidement vers la montagne, du côté du bois de Sueure. Il était déjà tard quand il y arriva. Il s'enfonça dans le taillis épais et s'assit au pied d'un chêne. Il avait déjà pleuré beaucoup le long du chemin, il pleura encore. Pleurer, cela fait parfois tant de bien !

Pourquoi était-il venu dans le bois ? Peut-être pour s'y cacher, mais il n'aurait su le dire ; c'est sans réflexion, instinctivement, qu'il s'était dirigé de ce côté. D'ailleurs, pourquoi se cacher ? Il avait pu constater maintes fois les ravages faits sur son visage par la souffrance bien plus encore que par les années, et il était sûr que ceux-là même, qui avaient le mieux connu Jean Renaud, ne pourraient plus reconnaître le mendiant Mardoche. Et puis, qui donc irait retrouver ses traits flétris sous la barbe épaisse qu'il avait laissée croître exprès ?

Jean Renaud, condamné à perpétuité, et libre aujourd'hui, avait-il peur des gendarmes ? Non. Bientôt nous dirons pourquoi il se trouvait en liberté.

Après avoir dégonflé son cœur et s'être soulagé en

versant toutes les larmes trop longtemps retenues, il se mit à réfléchir.

Qu'allait-il faire ?

VI

LE BOUQUET

— Ainsi, je l'ai vue, se disait-il, la tête dans ses mains, appuyée sur ses genoux ; elle s'est approchée de moi, je ne lui ai pas fait peur, elle m'a parlé, j'ai entendu sa douce voix, ses jolis yeux m'ont regardé... Elle m'a fait l'aumône : tout ce qu'elle avait d'argent, elle me l'a donné ; j'ai mis un baiser sur sa main, elle l'a bien voulu... En me quittant, elle m'a dit : — « Vous viendrez me dire si je vous ai porté bonheur ! » — Et ce cher trésor, cet ange, que j'admirais, que je trouvais si belle et qui est si bonne, c'est l'enfant de la pauvre Geneviève, c'est ma fille !... Ma fille ! et mon cœur, qui battait bien fort cependant, ne me l'a pas dit... Je ne pouvais pas savoir, je ne pouvais pas deviner, en la voyant si charmante et si jolie... Ils disent que tout le monde l'aime, je le crois bien !...

Pierre Rouvenat a tenu la promesse qu'il m'a faite ; il n'a pas abandonné l'orpheline, il a voulu être son parrain pour avoir plus le droit de la protéger, et si Blanche appelle M. Mellier son père, c'est aussi parce que Rouvenat l'a voulu. Ils lui ont caché le nom de ses parents, ils ont jeté un voile sur sa naissance... C'est

une bonne inspiration, c'était pour son bonheur. Ah ! ils ont bien fait !... Et moi, d'un mot, en disant à Blanche : Enfant, on t'a trompée, c'est moi, Jean Renaud, le forçat, qui suis ton père, je détruirais l'œuvre de Jacques Mellier et de Pierre Rouvenat, je rendrais ma fille malheureuse !... Comme tout le monde, comme Geneviève elle-même, elle me repousserait avec horreur, me maudirait, car, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, je ne peux prouver que je ne suis pas un assassin ! Non, non, plutôt que de faire cela, j'aimerais mieux mourir... Mourir ! est-ce que je ne suis pas déjà mort ? Il n'y a plus de Jean Renaud, je suis le mendiant Mardoche !

Est-ce que j'ai le droit de me plaindre ? Est-ce que Dieu ne m'a pas pris en pitié ? J'ai perdu ma pauvre Geneviève, mais à sa place je retrouve son enfant, ma fille... Je la verrai souvent, personne ne m'en empêchera et, sans qu'elle sache rien, je pourrai l'aimer de toute mon âme. Et je ne mentirai pas quand je lui dirai : « — Mademoiselle Blanche, vous avez porté bonheur au vieux Mardoche ! »

Il tira de son sac de toile une petite pièce d'étoffe enroulée, qu'il ouvrit avec précaution, et de l'or brilla sous ses yeux. Il compta son petit trésor : huit pièces de vingt francs.

— Pour ne pas toucher à cet argent, qu'on m'a donné là-bas, dit-il, tout le long du chemin j'ai mendié ; je le gardais pour Geneviève. Maintenant j'ai le droit d'y toucher. Je suivrai le conseil de l'aubergiste de Civry, je m'achèterai des souliers et un pantalon ; je veux me faire beau pour aller voir ma fille !

Il remit l'or dans son sac, puis, la nuit venant, il coupa trois ou quatre brassées de fougère et se fit un lit au pied du chêne.

Le lendemain, le soleil levant le trouva debout au pied

d'un amas de roches énormes, qui sortaient des entrailles de la terre sur le versant du coteau. De là, son regard plongeant dans la vallée de la Sableuse, couverte encore d'une brume légère, il découvrait Frémicourt à gauche, Civry à droite et, droit devant lui, les hauts pignons du Seuillon.

— Oui, murmura-t-il, c'est ici que j'établirai ma demeure, j'y serai bien. Dès que le jour paraîtra, je n'aurai qu'à sortir de mon trou et je verrai, comme en ce moment, le toit sous lequel elle dort encore.

Une grotte naturelle, creusée sous les roches au fond d'une large crevasse, allait devenir l'habitation de Mardoche.

— Je serai chez moi, s'était-il dit, et j'aime mieux cela que de dormir tantôt dans une grange, tantôt dans une autre.

Tranquille sur ce point, qui était le commencement de la vie nouvelle qu'il voulait se créer, Mardoche rentra dans le bois où il cueillit un gros bouquet de muguet. Il l'entoura de feuilles vertes, lia la botte, le mieux qu'il put, avec un fil d'écorce d'osier, et prit tout joyeux le chemin de la vallée.

— Elle aime les fleurs, se disait-il ; à son réveil, elle trouvera ce bouquet près d'elle.

Son intention était de le remettre à une servante, ou au premier domestique qu'il rencontrerait aux alentours de la ferme. Mais personne ne se présenta sur son chemin ; il fut obligé d'entrer dans la cour.

Rouvenat s'y promenait, les mains derrière le dos, en fumant sa pipe.

Mardoche se sentit vivement ému, ses membres tremblaient ; il eut un mouvement d'hésitation, se demandant s'il devait reculer ou avancer.

— Allons, se dit-il, il ne faut pas avoir peur, ni trem-

bler comme un enfant : puisque je dois tenter l'épreuve, autant que ce soit aujourd'hui que demain.

A ce moment, Rouvenat en se retournant l'aperçut.

Mardoche s'avança vers lui. Rouvenat s'arrêta et attendit, tout en examinant avec curiosité ce singulier visiteur.

— Monsieur, dit Mardoche, c'est ce bouquet que j'apporte.

— Ah ! fit Rouvenat, et pour qui est-il ce joli bouquet ?

— Je l'ai cueilli ce matin pour la demoiselle, qui aime les fleurs.

— Ah ! très-bien. C'est vous que Mlle Blanche a rencontré hier près de la rivière ?

— Oui, c'est moi.

— Elle m'a parlé de vous, vous l'avez intéressée ; elle acceptera avec plaisir votre bouquet. Mais elle n'est pas encore levée ; si vous voulez attendre, vous pourrez le lui offrir vous-même.

— Non, merci, je ne peux pas attendre. Voilà le bouquet, soyez assez bon pour le lui remettre.

— De votre part ?

— Oui, de la part du pauvre Mardoche.

— Que faudra-t-il que je lui dise encore ?

— Oh ! rien. Seulement, si vous le permettez, je viendrai quelquefois à la ferme.

— Aussi souvent que vous le voudrez, mon ami.

— A la façon dont vous me parlez, je devine que vous êtes le parrain de la demoiselle.

— Mlle Blanche vous a donc parlé de moi ?

— Oui, pour me dire que vous êtes le meilleur des hommes. Au revoir, monsieur Rouvenat, je reviendrai.

Mardoche s'éloigna rapidement.

— Il ne m'a pas reconnu ! fit-il, quand il fut sorti de la cour.

Et il poussa un soupir de soulagement.

Rouvenat le suivit un instant des yeux ; puis, passant la main sur son front, il murmura :

— C'est drôle, ce pauvre homme m'a remué jusqu'au fond du cœur.

Il rentra dans la maison, monta au premier étage et frappa doucement à la porte de la chambre de Blanche, qui avait été autrefois celle de Lucile.

Un bruit de pas légers se fit entendre à l'intérieur, la porte s'ouvrit et la jeune fille se montra dans un peignoir de mousseline blanche. Elle venait de se lever.

— Oh ! le joli bouquet ! s'écria-t-elle, en sautant au cou de Rouvenat ; tu l'as cueilli pour moi, comme tu es bon !

— Enfant, répondit-il en souriant, tu sais bien que le matin je n'ai pas le temps d'aller au bois chercher le muguet ; c'est le vieux mendiant que tu as vu hier qui vient de t'apporter ce bouquet.

— Mardoche ?

— Oui, Mardoche.

— Est-ce qu'il est en bas ?

— Il n'a pas voulu attendre, il est parti.

— Mais il reviendra ?

— Il me l'a dit. Tu t'intéresses donc bien à ce pauvre homme ?

— Oui, beaucoup. Hier, toute la journée j'ai pensé à lui, et cette nuit, il s'est trouvé dans un vilain rêve que j'ai fait.

— Tu fais donc quelquefois de vilains rêves, ma chérie ?

— Mais non, parrain, et pour cause.

— Pour cause ?

— Oui, je ne rêve presque jamais.

— Enfin, la nuit dernière tu as eu un rêve, un vilain rêve, dans lequel le vieux mendiant jouait un rôle.

— Oui.

Rouvenat eut un regard de colère.

— Est-ce que, dans ton rêve, cet homme te faisait du mal? demanda-t-il brusquement.

Le visage de la jeune fille s'éclaira et son front parut rayonnant.

— Non, répondit-elle, au contraire. Veux-tu que je te raconte mon rêve?

— Oui, raconte.

— Eh bien, je me trouvais au bord de la rivière occupée à cueillir des fleurs. Tout à coup, je vis sortir de terre et se dresser, menaçantes autour de moi, des têtes hideuses de serpents. Saisie d'épouvante, je jetai un grand cri et je voulus me sauver. Impossible; les queues des horribles reptiles s'étaient liées autour de mes jambes et retenaient mes pieds attachés au sol. Les corps des serpents s'allongeaient et, toutes ensemble, les têtes montaient, montaient jusqu'à mon visage. Je me vis perdue. Mais, soudain, le vieux mendiant accourut à mon secours et, à grands coups de bâton, frappa toutes les têtes... Je me réveillai, les serpents avaient disparu, j'étais dans mon lit.

Je me rendormis bientôt; alors, parrain, c'est toi que je vis, marchant dans la prairie, les mains derrière le dos, comme c'est ton habitude. Un homme, que je ne pus reconnaître, s'avança traîtreusement derrière toi, et leva son bras armé d'un poignard pour te frapper. Il n'en eut pas le temps : le vieux Mardoche parut, et d'un coup de son terrible bâton, il étendit le méchant homme roide mort à ses pieds.

Voilà mon rêve, parrain; il est assez laid, n'est-ce pas?

— Ma foi, oui, et il est heureux que tu ne rêves pas souvent.

Il prit la jolie tête de la jeune fille et la baisa au front.

— Parrain, reprit-elle, quand le vieux mendiant viendra, il faudra qu'on le reçoive bien.

— Certainement, puisqu'il est ton protégé.

— Et mon ami. Juge donc, il m'a dit que je lui porterais bonheur !

— Comme tu portes bonheur à tous ceux qui t'approchent, ma chérie : ton sourire fait naître la joie ; quant au bonheur, c'est ton regard qui le donne. Je te laisse t'habiller, à tout à l'heure.

Et Rouvenat sortit de la chambre.

La jeune fille regarda un instant le bouquet, puis l'approcha de son visage pour en aspirer le parfum.

— Pauvre Mardoche, murmura-t-elle, il a pensé à moi... Lui ai-je donc déjà porté bonheur ?

Elle mit le bouquet de muguet dans un vase de porcelaine imagée, rempli d'eau, et le plaça bien en vue sur le marbre de la cheminée.

VII

DEUX VIEUX AMIS

Un matin, M. Nestor Dumoulin, un des plus célèbres jurisconsultes de Paris, reçut la lettre suivante :

« Mon cher ami,

» Ce billet va t'apprendre que je ne suis plus aux an-
» tipodes ou dans les mers de glace ; je suis rentré en
» France depuis cinq jours et à Paris depuis hier.

» Fais-moi l'amitié de venir déjeuner avec moi au-
» jourd'hui même, si tu n'en es pas absolument empê-
» ché. Je veux me donner le bonheur de te revoir ; j'ai
» aussi un service à te demander.

» Ton vieux camarade,

» Comte de Bussières. »

Le signataire de cette lettre et l'illustre avocat Dumoulin, dont le nom est glorieusement attaché à tout ce qui regarde la jurisprudence du droit français, étaient deux véritables amis, deux anciens camarades de collége.

Suivant dans la vie chacun un chemin différent, ils avaient été forcément séparés, et souvent pendant des années, mais sans s'oublier, et ils se revoyaient toujours avec cette satisfaction, cette joie, qui rappelle les souvenirs pleins de charme de l'âge heureux.

A onze heures et demie, l'avocat entrait dans l'hôtel du comte de Bussières, rue Bellechasse. Celui-ci l'attendait. Le couvert était mis. Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. Puis, s'étant éloignés un peu, ils se regardèrent.

— Vraiment, mon cher Nestor, dit le comte, tu ne vieillis pas ; je te retrouve tel que je t'ai laissé il y a quatre ans.

— Il me semble, mon cher Adolphe, que, sous ce rapport, tu n'as pas le droit de te plaindre non plus ; je te trouve une figure magnifique.

— Le plaisir de te voir, sans doute ; ne cherche pas à

me flatter, c'est inutile... Va, je ne me fais pas illusion, bien que je n'aie que soixante-cinq ans, trois ans moins que toi, Nestor, je suis loin d'avoir ta force et ta vaillance. J'ai vieilli vite.

— Aussi, pourquoi, au lieu de vivre tranquillement à Paris ou dans un de tes châteaux, passes-tu ta vie à courir à travers tous les mondes?

Le front du comte se rembrunit subitement.

— Tu me fais cette question et pourtant tu connais une partie de mes secrets!

— C'est vrai, mon ami, pardonne-moi. Tu cherches l'oubli...

— Oui, je l'ai cherché partout; mais j'ai vainement promené mes sombres souvenirs et mes douleurs d'un pôle à l'autre, je ne l'ai pas trouvé. Je reviens brisé, mécontent de tout, et peut-être plus malheureux encore; cette fois, c'est fini... souffrir ici ou ailleurs c'est toujours la même chose, je ne voyage plus. Je veux mourir en regardant le ciel de mon pays.

— As-tu des nouvelles de Mme la comtesse de Bussières?

— Oui.

— Bonnes?

— Elle ne se plaint jamais.

— Elle vit toujours dans sa terre du Nivernais?

— Où elle est respectée, aimée, vénérée...

Depuis le jour où nous avons été fatalement séparés par l'événement que tu connais, elle n'a pas quitté le vieux château où elle est née; son renoncement au monde a été complet. Et cette solitude qu'elle s'est imposée, qu'elle a voulue, est la même depuis bientôt quarante ans. Ah! la comtesse est une femme bien étrange!...

— Elle a tenu à expier courageusement sa faute.

— Sa faute! murmura le comte. Je vais te faire une confidence. J'en suis venu à douter que Valentine ait été réellement coupable, et ce doute me frappe d'épouvante!

L'avocat garda le silence. Connaissant les faits auxquels le comte venait de faire allusion, il avait toujours eu la pensée que les époux étaient l'un et l'autre victimes d'une erreur. Malheureusement, il n'avait été que le confident du mari; il ne connaissait aucune des circonstances qui auraient pu lui démontrer l'innocence de la comtesse.

Nous dirons plus tard à la suite de quelle catastrophe le bonheur du comte et de la comtesse de Bussières avait été à jamais détruit.

— Le vicomte voit-il quelquefois sa mère? demanda M. Dumoulin après un moment de silence.

— Pas plus qu'il ne voit son père. Frappé si cruellement dans mon amour pour Valentine, je n'ai pu même trouver une compensation, un refuge dans l'affection de mon fils. Et pourtant, Dieu sait si je l'ai aimé et avec quelle tendresse et quelle sollicitude j'ai veillé sur son enfance. Tu sais comme il m'a récompensé... Il n'aime ni son père, ni sa mère; il ne s'aime peut-être pas lui-même. Il n'y a plus en lui aucun bon sentiment. Esclave de ses passions, de ses instincts mauvais, il est capable de leur tout sacrifier. En le séparant de sa mère, autrefois, je voulais l'avoir tout à moi; j'ai cru bien faire, je me suis trompé... Auprès de l'enfant, rien ne remplace une mère. J'ai une immense fortune, un grand nom, et je dois le transmettre à un homme que je juge indigne de le porter. Quel écrasement pour mon orgueil!

— Je te trouve bien sévère pour ton fils.

Le comte sourit amèrement.

— Mais que fait-il, dis, que fait-il? Rien. Si, viveur

éhonté et sans frein, il traîne sa vie ennuyée, inutile, fatale, dans toutes les fanges.

— Pourquoi ne l'as-tu pas marié?

— Eh, il ne l'a pas voulu !... Le mariage impose des devoirs et il n'en veut connaître aucun. Cela vaut mieux, pour lui, de courir les boudoirs des femmes galantes et de fréquenter les coulisses de certains théâtres où l'on joue des *machines* ou grotesques ou ridicules et toujours malsaines, qui ne sont qu'un prétexte pour exhiber les beautés plus ou moins réelles d'un troupeau de filles impudiques.

Le jeu, les soupers fins, les femmes, voilà ce qui occupe et intéresse le vicomte de Bussières. Avili, méprisé, flétri, vieux avant l'âge, tel est l'héritier de ma fortune et de mon nom. Qu'en fera-t-il? Je n'ose m'arrêter à cette pensée. Heureusement, les aïeux sont morts!... Va, il n'y a plus d'espoir, le malheureux est bien perdu... Et pour la société, pour lui, pour moi, pour l'honneur, je n'ai qu'une chose à désirer : c'est qu'il ne vive pas trop longtemps !

Mais c'en est assez sur ce sujet douloureux, viens, le déjeuner est servi.

Le comte et l'avocat passèrent dans la salle à manger.

A en juger par sa haute stature et la coupe régulière de son visage, le comte de Bussières avait dû être un fort bel homme. Malgré les chagrins qui étaient venus l'assaillir et dont ses traits portaient l'empreinte ineffaçable, sa physionomie conservait un grand air de noblesse et d'extrême distinction. Ce qu'au premier abord on aurait pu prendre pour de la fierté, de la morgue, n'était qu'une très-grande dignité : son sourire et son regard avaient un cachet tout particulier de bienveillance et de bonté. La façon gracieuse et courtoise, seu-

lement, dont il tendait sa main révélait le gentilhomme de race, rappelait l'élégance des cours royales et certains grands seigneurs dont on retrouve les noms dans l'histoire.

Le déjeuner fini, le comte emmena son ami dans son cabinet, et là, ayant allumé chacun un cigare de la Havane, ils s'assirent en face l'un de l'autre.

— Dans ma lettre, dit M. de Bussières, je te parle d'un service que j'ai à te demander.

— Comme toujours, je suis à tes ordres. De quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'un homme qui a été condamné à perpétuité pour crime d'assassinat.

L'avocat regarda le comte avec étonnement.

— Et tu veux? interrogea-t-il.

— Je veux... je voudrais trouver la possibilité de demander et d'obtenir sa grâce.

— Voilà qui est fort difficile, dit le jurisconsulte. Si le condamné dont il s'agit est vraiment digne d'intérêt, si sa conduite actuelle est irréprochable, s'il regrette le crime qu'il a commis, s'il se repent, il peut obtenir une réduction de sa peine, mais non la remise entière.

— Mais s'il est innocent! Crois-tu qu'il n'y en a pas au bagne?

— Il y a assez d'exemples qui l'ont prouvé; cela peut exister, malheureusement; mais depuis que nous avons les cours d'assises, le jury, ces sortes d'erreurs judiciaires deviennent extrêmement rares. Mais si le condamné dont tu me parles est victime d'une de ces déplorables erreurs, on peut réclamer la révision du procès.

— Ce malheureux a été condamné en présence de preuves indiscutables de culpabilité, il n'a cherché à détruire aucune de ces preuves; il s'est borné à protester de son innocence, ce qui n'était pas suffisant aux yeux de ses juges.

— Un système pour ne rien avouer.

— Peut-être. La vérité est, — il le dit lui-même, — que pour un motif qu'il a refusé de faire connaître et qu'il cache encore, il est resté muet à toutes les interrogations.

— Depuis combien de temps est-il au bagne?

— Depuis environ dix-huit ans ; il est actuellement dans notre colonie pénitentiaire de la Guyane.

— Il se nomme?

— Jean Renaud.

— Jean Renaud ! Il me semble que je me souviens de ce nom-là. N'a-t-il pas été condamné par les assises de la Haute-Saône?

— C'est cela même, quelle admirable mémoire tu possèdes !

— Mon état exige que je connaisse à peu près tous les procès qui ont une certaine importance, et je ne dédaigne pas les affaires criminelles. Celle de Jean Renaud, précisément, m'a frappé par son côté mystérieux.

— Ne pourrais-tu pas me préparer sur l'affaire Jean Renaud un mémoire que je soumettrais au ministre de la justice, dont comme tu le sais, je suis l'ami?

— Sans doute ; pour cela, il faut que j'aille dans la Haute-Saône, à Vesoul, afin d'examiner toutes les pièces du procès.

— Eh bien?

— Tu tiens beaucoup à faire une tentative en faveur du condamné Jean Renaud?

— Oui.

— En ce cas, je terminerai demain et après-demain ma besogne pressée, et dans trois jours je serai à Vesoul.

— Merci, dit le comte en tendant la main au célèbre avocat.

— Je te conseille, toutefois, de ne pas trop espérer.

— Nous verrons. Je vais te dire, maintenant, comment je me suis si vivement intéressé à ce malheureux Jean Renaud, conséquence de l'idée qui m'est venue de demander sa grâce.

Avant de revenir en France, j'ai parcouru en dernier lieu le Brésil et j'ai tenu à visiter les Guyanes, notre colonie particulièrement. Rien de bien remarquable, si ce n'est la merveilleuse fécondité du sol, qui permettrait à la France de tirer un immense profit de cette colonie américaine si elle le voulait. Mais, comme j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le constater, le génie de la colonisation nous manque. Quelle différence, sous ce rapport, entre nous et les Anglais ! Comme ils nous sont supérieurs !

La Guyane française a une superficie d'environ soixante-dix à quatre-vingts lieues carrées ; eh bien, c'est à peine si on trouverait dans toute la colonie, qui est de trente-cinq mille habitants, quatre mille blancs y compris les déportés ; le reste de la population se compose de nègres et de quelques tribus indiennes. Cayenne sa capitale ou plutôt son chef-lieu, est une petite ville sans importance, dont la population n'excède pas celle d'un de nos gros villages français. La colonie est arrosée par plusieurs rivières et quatre beaux fleuves, entre autres le Sinnamary.

Je fus très-cordialement reçu par le directeur de la colonie pénitentiaire, qui me donna très-complaisamment tous les renseignements que je lui demandai.

« Monsieur, lui dis-je, je vais rentrer en France, j'ai l'honneur d'être l'ami de Son Excellence le ministre de la justice, si vous aviez parmi ces malheureux condamnés quelqu'un qui en fût digne, je serais heureux de le recommander à sa haute bienveillance. »

« Je m'empresse de profiter de votre offre, me répondit-il, et je vous demande votre généreuse protection pour un condamné qui mérite certainement qu'on s'intéresse à lui. »

Alors il me parla de Jean Renaud.

« Cet homme n'a jamais encouru une punition, pas même un reproche, me dit-il ; jamais une plainte n'est sortie de sa bouche, sa résignation est admirable. Maintes fois il a donné à ses compagnons d'infortune des preuves d'un rare dévouement. Pendant une épidémie qui, l'année dernière, a affligé la colonie, il est resté quinze jours et quinze nuits sans prendre un instant de repos, ne s'occupant que des malheureux frappés par la maladie ; on le vit à leur chevet, les secourant, les encourageant, les consolant, leur donner des soins avec une patience, une douceur dignes d'une vraie sœur de charité.

« Un jour, plusieurs dames se promenaient au bord du Sinnamary, lorsque, tout à coup, un monstrueux crocodile, — ces amphibies sont communs dans la colonie, — sortit des roseaux et s'élança vers les promeneuses parmi lesquelles le hideux lézard voulait choisir une proie.

« Elles poussèrent de grands cris d'épouvante, et prirent la fuite. L'une d'elles, une toute jeune femme, fit un faux pas et tomba. Le monstre avança, ouvrant sa gueule énorme. La pauvre femme terrifiée, incapable de se relever, se sentit perdue. Elle semblait destinée à un horrible festin. Mais les cris poussés par les femmes affolées furent entendus de Jean Renaud qui, heureusement, travaillait à peu de distance. Il accourut armé seulement d'un pieu de fer avec lequel il venait de remuer des blocs de rocher. Il se jeta entre la jeune femme et le reptile sur la tête duquel il asséna d'abord un coup

formidable. Le monstre recula, mais pour prendre son élan et bondir sur son terrible ennemi. Alors, avec un sang-froid, une présence d'esprit et une audace extraordinaires, Jean Renaud enfonça son pieu dans la gorge de l'animal, qui battit la terre de sa queue en vomissant des flots de sang.

« La lutte continua encore pendant quelques minutes ; mais la victoire resta à Jean Renaud. Le crocodile fut forcé de battre en retraite et de chercher un refuge dans les roseaux où on le trouva mort quelques jours après. »

Tel fut, en substance, le récit que me fit le directeur, continua le comte de Bussières. Je manifestai le désir de voir le condamné. On le fit venir.

Autant que ce qu'on m'avait dit de lui, un visage honnête, sympathique, un regard franc, loyal, me prévinrent en sa faveur.

Je l'interrogeai sur le crime auquel il devait sa condamnation.

« C'est le crime d'un autre, me répondit-il ; mais toutes les charges étaient contre moi ; je ne voulus rien dire, je ne pouvais par parler... le jury m'a reconnu coupable et je suis ici. »

« Est-ce que vous connaissez le véritable coupable? lui demandai-je. »

« Oui ; mais excusez-moi, monsieur, car sur ce sujet, je ne peux pas plus vous répondre qu'aux juges. »

Alors, je lui parlai de son pays, des parents, des amis qu'il pouvait y avoir laissés.

Il pleura, et je t'assure, mon cher Nestor, que ce n'étaient point de fausses larmes.

« Des amis, me dit-il amèrement, quand un homme a été condamné seulement à de la prison, il n'en a plus, à

plus forte raison un forçat. Mais j'ai une femme... ah ! je donnerais avec bonheur les quelques tristes années que j'ai encore à vivre, pour savoir seulement si elle se porte bien. »

Je ne lui fis aucune promesse ; mais je me jurai à moi-même que, aussitôt revenu à Paris, je mettrais tout en œuvre afin d'obtenir sa grâce. Les certificats qui m'ont été remis aplaniront, je l'espère, les principales difficultés.

VIII

CONTRE-ENQUÊTE

Le sixième jour après l'entretien des deux amis, M. Dumoulin, de retour de son voyage dans la Haute-Saône, arrivait chez le comte de Bussières pour lui rendre compte de la mission dont il l'avait chargé dans l'intérêt de Jean Renaud.

— Mon cher comte, je crois pouvoir affirmer que ton protégé est innocent.

Telles furent ses premières paroles.

— Ah ! fit M. de Bussières, il y a longtemps que je n'ai éprouvé une aussi agréable émotion.

— Mais ce n'est pas dans le dossier des archives du parquet de Vesoul, lequel a été complaisamment mis à ma disposition, que j'ai puisé cette conviction. J'y ai trouvé une procédure parfaitement claire où la culpabi-

lité de Jean Renaud est démontrée, au contraire, d'une façon à ne laisser aucun doute. Il n'y a de vague et d'hésitant que la recherche du mobile du crime, car il n'a pu être prouvé suffisamment que l'assassin voulait voler sa victime.

Cela ne me satisfaisant point, il me fallait autre chose : des renseignements précis sur l'existence et les habitudes du condamné avant le crime. Je songeais déjà à me rendre à Frémicourt où le forfait a été commis et à Civry, où demeurait Jean Renaud, lorsque dans le volumineux dossier de l'affaire, qui ne contient pas moins de cent cinquante pièces, j'en trouvai deux signées Geoffroy, juge de paix. Ce nom me frappa. J'interrogeai mes souvenirs et je me rappelai avoir connu autrefois, à l'école de droit, un étudiant qui portait ce nom. Etait-ce le même ? Ma mémoire, si fidèle qu'elle fût, ne pouvait résoudre cette question.

Je m'informai auprès du greffier que le procureur impérial avait chargé de m'aider dans mes recherches.

« M. Geoffroy existe encore, me dit-il, il demeure toujours à Saint-Irun ; mais depuis une dizaine d'années, il n'exerce plus les fonctions de juge de paix. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est licencié en droit et que c'est à Paris qu'il a fait ses études. En ce qui concerne l'affaire Jean Renaud, je suis sûr qu'il peut vous donner de précieux renseignements, car il est un des magistrats qui l'ont instruite ; de plus, il connaissait particulièrement le criminel.

Le lendemain, mon cher comte, j'étais à Saint-Irun, chez l'ancien juge de paix. C'était bien l'étudiant mon ancien camarade. Nous nous reconnûmes ; je n'ai pas besoin de te dire comment je fus accueilli et fêté.

Ne voulant point lui faire connaître le véritable but

de mon voyage, et moins encore lui laisser deviner ton projet, je lui dis que, travaillant à un ouvrage considérable : *Les Annales judiciaires de France*, j'avais l'intention, à côté de procès criminels plus retentissants, sans doute, de placer celui de Jean Renaud.

« Et vous avez raison, me dit-il vivement ; car cette affaire, qui a fait si peu de bruit au delà du département, a peut-être plus de droits à la célébrité que les causes fameuses : Papavoine, Lafarge, Bocarmé, Fualdès, Dumolard, Tropmann, etc...

— Vous avez beaucoup connu Jean Renaud, m'a-t-on dit ?

— Oui, je le connaissais ; je dirai plus, je l'estimais.

— Etes-vous bien convaincu qu'il était coupable ?

— Assurément.

— Pensez-vous également qu'il ait commis le crime pour dépouiller ensuite sa victime ?

L'ancien juge de paix secoua la tête.

— Non, me répondit-il, Jean Renaud est un assassin, mais ce n'est pas un voleur !

Cet événement, dans lequel j'ai eu mon rôle, fort modeste, d'ailleurs, poursuivit-il, date déjà de longtemps, mais j'y ai pensé souvent ; je ne pouvais comprendre, ni admettre que cet homme honnête, probe et même bon, fût devenu subitement un misérable assassin. Je cherchai et je découvris que Jean Renaud n'avait été que l'instrument d'un autre.

Ici, j'ouvris bien grandes mes deux oreilles, et je vais te faire le résumé de l'étrange histoire que me raconta l'ancien juge de paix Geoffroy.

— Sur le territoire de la commune de Frémicourt il existe une ferme très-importante qui porte le nom de Seuillon. Elle est encore exploitée aujourd'hui, comme

il y a vingt ans, par son propriétaire, un homme fort riche, dit-on, qui s'appelle Jacques Mellier. Or, ce Jacques Mellier avait une fille unique qui a disparu le jour même ou le lendemain du crime et dont on n'a plus entendu parler depuis. Cela pourrait n'être qu'une coïncidence singulière, sans aucun rapport direct avec le crime. Mais considérant que la victime n'était pas du pays, qu'elle était restée inconnue, que rien ne justifiait sa présence à Saint-Irun depuis deux mois et moins encore sur le domaine du Seuillon à l'heure de la nuit où elle avait été frappée, l'ancien juge de paix en conclut que cet homme était l'amant de la demoiselle Mellier.

Le père de celle-ci étant un homme emporté, violent, il veut naturellement venger son honneur. On voit venir le crime.

Mais Jacques Mellier n'agira pas lui-même. Il y a à Civry un brave homme du nom de Jean Renaud ; c'est ce malheureux à qui il a autrefois sauvé la vie, à qui il a rendu encore d'autres services, qu'il va charger de le débarrasser de ce jeune homme inconnu dont il a juré la mort.

En effet, la victime a été frappée par une balle du fusil de Jean Renaud qui, le jour même, était allé chasser le loup. Jean Renaud est arrêté ; il a été absent de son domicile pendant vingt-quatre heures, et, à partir d'une certaine heure de la nuit, il refuse absolument d'indiquer l'emploi de son temps. On l'a vu à Saint-Irun, à deux lieues du théâtre du crime, sortir de l'auberge où demeurait la victime ; il l'avoue ; mais quand on lui demande ce qu'il est allé faire à Saint-Irun au milieu de la nuit, il continue à garder le silence. Et il ne parlera pas, car il ne veut point livrer le nom de son complice.

Certes, ce n'est par pour voler que Jean Renaud court à Saint-Irun après le crime, il y va pour détruire tous les papiers qui pourraient mettre la justice sur la trace de l'instigateur du crime, particulièrement les lettres que la demoiselle Mellier a dû écrire à son amant. Une assez grande quantité de cendres de papiers brûlés, qu'on trouve dans la cheminée, atteste qu'il y a eu hécatombe de pièces plus ou moins compromettantes.

Jean Renaud est condamné, il prend la route du bagne. Sa femme meurt de chagrin en mettant une petite fille au monde. Que devient l'orpheline? Elle est recueillie par Jacques Mellier et remplace d'une façon absolue sa fille disparue. Il est à peu près certain qu'il laissera à la fille de Jean Renaud toute sa fortune. Il paye à celle-ci la dette qu'il doit à son père!

Comme tu le vois, continua M. Dumoulin, le raisonnement de l'ancien juge de paix ne manque pas de justesse et, grâce à une logique serrée, semble révéler le secret du drame de Frémicourt.

Tout en écoutant M. Geoffroy avec la plus grande attention, je faisais aussi mes réflexions et mon raisonnement, que je me gardai bien, d'ailleurs, de lui faire connaître.

Mes conclusions, à moi, sont que Jean Renaud est innocent et que le crime a été commis par Jacques Mellier lui-même, qui s'est servi pour l'accomplir du fusil du tueur de loups.

La préméditation du crime par Jean Renaud n'est pas admissible, si l'on songe qu'il se montre avec son fusil non loin de l'endroit où il va être commis... « Il l'avait caché, dit l'enquête. » Non. Il l'avait laissé à la ferme pour aller à Terroise et revenir au moulin de Frémicourt avec l'intention de prendre un sac de farine.

S'il était coupable, on ne l'aurait point vu dans la soirée du crime, il serait resté caché quelque part. S'il était coupable, après avoir frappé sa victime, qui respirait encore et qui faisait de vains efforts pour se relever, ainsi que l'a constaté l'enquête, il ne serait point venu à elle pour la traîner près d'un tas de pierres, contre lequel il voulait sans doute l'appuyer ; non, épouvanté de son forfait, il se serait immédiatement enfui pour aller à Saint-Irun détruire les papiers compromettants.

Ce qui s'est passé, le voici :

Le crime venait d'être commis lorsque Jean Renaud quitta Frémicourt, se dirigeant vers Civry. Sur son chemin il trouve la victime encore vivante. Le malheureux a reconnu son assassin ; mais il a séduit la fille de Jacques Mellier, il se dit qu'il a mérité le châtiment et, à tout prix il veut sauver le père de celle qu'il aime. Mais, pour cela, il faut que des écrits dénonciateurs disparaissent : il donne des indications à Jean Renaud et le charge, en mourant, d'aller les brûler.

Jean Renaud, qui est attaché au fermier par une vive reconnaissance, qu'il exagère lui-même, et qui ne suppose point qu'on peut l'accuser du crime, entre complaisamment dans les vues de la victime et part pour Saint-Irun. Ayant rempli sa mission, il revient, passe à la ferme, où il reprend son fusil qu'il a laissé la veille, et rentre chez lui.

Ce qui prouve une fois de plus qu'il n'est pas coupable, c'est que le coup droit du fusil reste déchargé.

« Quand nous avons saisi le fusil, dit la déposition des gendarmes, et que nous avons constaté devant Jean Renaud, que le coup était déchargé, il a joué un grand étonnement. »

Non, il n'a pas joué l'étonnement, sa surprise était

réelle, car on lui découvrait que son arme avait été l'instrument du crime.

Dans toute cette mystérieuse affaire, une seule chose reste inexplicable, pour ne pas dire invraisemblable, c'est que Jean Renaud, époux, et bientôt père, se soit laissé condamner.

— C'est vrai, répliqua le comte de Bussières ; Jean Renaud, seul, pourrait expliquer l'étrange sentiment qui l'a fait agir ; mais sur cela, comme sur le reste, il garde un silence obstiné.

— Dans tous les cas, si ce sentiment n'est que celui de la reconnaissance qui se dévoue, il est fortement exagéré chez cet homme. Cependant, il y a des exemples de ce curieux phénomène.

— Dans tout ce que tu viens de dire, reprit le comte, je ne vois point la preuve que la demoiselle Mellier était la maîtresse de l'homme assassiné.

— Si, sa disparition l'explique déjà, répondit l'avocat : ayant fait une faute, apprenant le crime de son père et se condamnant elle-même, elle, la cause de cet épouvantable malheur, elle s'est enfuie loin du toit paternel pour aller au loin cacher sa honte et sa douleur. La présence du jeune homme à Saint-Irun et ses sorties la nuit, faisant deux lieues pour se rendre sans aucun doute à un rendez-vous, en fournissent une seconde preuve. Mais il y en a une troisième peut-être encore plus concluante : La demoiselle Mellier était allée passer quelques mois dans un village près de Reims ; or, l'arrivée à Saint-Irun du jeune homme inconnu, qui paraît-il, venait de Reims ou des environs, coïncidait avec le retour de la demoiselle Mellier chez son père.

— Ah ! ce jeune homme venait des environs de Reims, fit le comte d'une voix visiblement émue. A-t-on pu à peu près constater son âge?

— Oui, une vingtaine d'années.

Le trouble du comte augmenta.

— Et son nom? demanda-t-il avec une sorte d'hésitation anxieuse.

— Un prénom seulement : Edmond.

M. de Bussières ne put retenir un cri. Devenu très-pâle, il se dressa d'un bond, les yeux hagards, comme saisi d'une terreur subite.

M. Dumoulin stupéfié regardait le comte avec effarement et n'osait l'interroger.

M. de Bussières retomba sur son siége, et resta un instant immobile, le visage incliné, caché dans ses mains.

Cependant, étant parvenu à vaincre son émotion, il releva la tête, et laissa voir à son ami, sa physionomie empreinte d'une douleur poignante.

— Ne m'interroge pas, lui dit-il ; en ce moment, surtout, je ne pourrais te rien dire. Sans t'en douter, mon cher Nestor, tu viens de toucher cruellement au seul secret de ma vie que tu ne connaisses pas. Un jour je te dirai tout, mais pas aujourd'hui, non, pas aujourd'hui, je n'en aurais pas la force... Plus que jamais je veux obtenir la grâce de Jean Renaud ; mais le puis-je, dis, le puis-je sans dénoncer le véritable assassin? Oh ! je ne veux point jouer le rôle de dénonciateur? Quel conseil me donnes-tu?

— Demain, je te remettrai le mémoire que tu m'as demandé, accompagné d'une demande en grâce, laquelle sera appuyée par les certificats attestant l'excellente conduite et les actes de dévouement du condamné, à Cayenne. Ces pièces plaideront en sa faveur, ton crédit auprès du ministre fera le reste, je l'espère.

Près de vingt ans se sont écoulés depuis le crime, considérons-les comme le délai de prescription et lais-

sons à ses remords le véritable criminel. Le livrer à la justice aujourd'hui pour faire proclamer l'innocence de Jean Renaud, serait rendre inutile le sacrifice de ce brave homme, qui ne réclame rien, qui ne fait entendre aucune plainte et qui, ne la demandant point, serait capable de refuser la grâce qu'il obtiendrait par la perte de celui qu'il a voulu sauver de l'infamie! Mon avis est qu'il faut absolument laisser dans l'ombre le nom de Jacques Mellier et ne point chercher à détruire ce qui a été jugé par la cour d'assises.

— Ton avis répond à ma pensée.

— Si Jean Renaud est gracié, eh bien, justice sera enfin rendue à l'innocent et on ne lui causera point ce chagrin de s'être inutilement sacrifié pour le coupable.

— Oui, tu as raison, il nous suffit de savoir que Jean Renaud n'a pas commis le crime dont il subit la peine, pour plaider chaleureusement sa cause.

Le lendemain, le comte de Bussières remettait au ministre la demande en grâce, les certificats et le mémoire rédigé par le célèbre jurisconsulte, dans lequel, sans aucune critique du jugement rendu par la cour d'assises de la Haute-Saône, et, tout en faisant l'éloge du magistrat instructeur, devenu président de chambre à Paris, il soulevait un doute sérieux sur la culpabilité de Jean Renaud.

Un jour, le directeur de la colonie pénitentiaire de Cayenne fit appeler le condamné dans son cabinet.

— Le courrier de France vient de m'apporter deux plis d'une grande importance pour vous, lui dit-il. Le premier, que voilà, contient votre grâce signée de l'empereur.

— Ma grâce, répéta Jean Renaud ahuri et croyant avoir mal entendu.

— Oui, votre grâce, pleine et entière. Un personnage très-influent, qui ne veut pas se faire connaître, s'est employé pour vous auprès de son Excellence le ministre de la justice, et vous avez été jugé digne de la haute faveur que le chef de l'État vous a accordée. Mais, je dois vous le dire, Jean Renaud, c'est surtout à votre bonne conduite et à des actions de dévouement, qui ont attiré l'attention sur vous, que vous devez votre grâce.

Jean Renaud ne pouvait plus douter. La joie lui causa un saisissement extraordinaire et il éclata en sanglots.

— Dès à présent vous êtes libre, continua le directeur avec bienveillance ; voyez ce que vous voulez faire. Si vous désirez vous fixer dans la colonie, à Cayenne ou dans les environs, vous pouvez compter sur mon aide et sur ma protection. Du reste, vous trouverez encore ici d'autres personnes qui seront heureuses de pouvoir vous être utiles.

— Je vous remercie de tout mon cœur de votre grande bonté, monsieur le directeur, répondit Jean Renaud. Je ne désire point rester en ce pays, et puisque je suis gracié, puisque je suis libre, c'est en France que je voudrais retourner... si rien ne s'y oppose.

— Vous en avez le droit, Jean Renaud, votre grâce est accordée sans condition ; vous n'êtes même pas soumis à la surveillance de la haute police.

— En ce cas, monsieur le directeur, aussitôt que vous voudrez bien m'y autoriser, je partirai pour la France. C'est là seulement que je puis retrouver, j'espère, quelques jours de bonheur. Vous l'ignorez sans doute, monsieur le directeur, j'ai en France, au village où je suis né, une femme, et peut-être un enfant ; je dis, peut-être, car il n'était pas encore au monde le jour où j'ai été condamné. Ah ! Dieu est bon, et mon cœur me

dit que je retrouverai ma pauvre Geneviève vivante !

— Je comprends mieux encore que vous teniez à revoir la France, reprit le directeur avec émotion ; vous devez être, en effet, impatient d'embrasser votre femme. Eh bien, vous pouvez partir demain à bord du paquebot qui retourne en France. C'est le moment de vous parler de la deuxième dépêche qui vous concerne. On a sûrement pensé que votre désir serait de revenir en France immédiatement ; or, comme il faut de l'argent pour voyager, on m'a envoyé un mandat de trois cents francs, dont je vais vous remettre la valeur en or.

Jean Renaud, complétement étourdi, ne savait plus que dire. Mais, tout bas, dans sa pensée et dans son cœur, il remerciait son bienfaiteur inconnu, qui, après avoir obtenu sa grâce, lui fournissait encore le moyen de se rapatrier.

— Ce soir, poursuivit le directeur, vous recevrez les papiers qui vous sont nécessaires pour pouvoir quitter la colonie et circuler librement en France.

Il compta ensuite au gracié la somme de trois cents francs en pièces de vingt francs.

Jean Renaud balbutia quelques paroles de remerciements et, le directeur le congédiant, il se retira, la poitrine oppressée, mais le cœur inondé d'une immense joie.

Le soir même, il retenait une place de troisième classe sur le paquebot, et le lendemain il quittait Cayenne.

IX

LE THÉATRE DE RIGOLO

A Paris, aux Champs-Elysées, dans cet admirable jardin auquel les Parisiens conservent le nom de carré Marigny, s'ouvrent, avec les premiers beaux jours et les premières fleurs, les théâtres en plein air des Guignol, des Bobino, des Gringalet, etc., qui sont les délices des enfants. Petits garçons aux joues roses, aux regards étonnés ; petites filles aux cheveux flottants, gracieuses, déjà coquettes, quels adorables spectateurs ! Et comme ils sont pleins d'indulgence pour ces têtes de bois enluminées, plus ou moins grimaçantes, qu'ils croient entendre parler !

La toile vient de se lever, le spectacle va commencer; Polichinelle salue ses petits amis, faisant entendre sa voix inimitable : brrr, brrr !... Les retardataires s'empressent d'accourir, abandonnant sans regret la petite calèche traînée par six chèvres blanches. Ils franchissent l'enceinte de la salle, indiquée par une corde tendue, et prennent place sur les bancs disposés devant le théâtre, les plus petits sur les premiers bancs, les plus grands en arrière.

Soudain, les spectateurs deviennent silencieux, sérieux même, car ils regardent et écoutent. Ils s'enthousiasment aussi bien pour Polichinelle rossant le commissaire, que pour Pierrot à la mine piteuse prenant sa revanche

sur Arlequin. Ils s'extasient devant Colombine se donnant des airs audacieux en harmonie avec sa toilette extravagante. Et à chaque instant, charmés, ravis, émerveillés, ils applaudissent, ils battent des mains, et de tous côtés éclatent les rires joyeux et argentins.

Au commencement de l'année 1869, l'un de ces théâtres de marionnettes jouissait depuis environ trois ans d'une grande popularité dans le monde des enfants. Il se nommait le *Théâtre de Rigolo*. Décors brillants, figurines sculptées et coloriées artistement, richesse des costumes, l'intérêt des farces jouées, où les saillies et les mots piquants abondaient, tout cela justifiait sa vogue et la célébrité acquise par son propriétaire, connu sous le nom de père Rigolo. Inutile de dire que le père Rigolo faisait chaque jour d'excellentes recettes.

Comme ses voisins Guignol et Gringalet, le père Rigolo avait son polichinelle et les principaux personnages de la comédie italienne : Arlequin, Pierrot, Cassandre et Colombine, Gripandouille, la mère Trifouillon, le gendarme et l'apothicaire ; mais chaque personnage en représentait plusieurs autres, grâce aux changements de costume. Ainsi, Cassandre devenait facilement un gros fermier normand ou un marquis d'autrefois ou un bon bourgeois de notre époque ; Pierrot lui-même, Pierrot, la figure pâle, transformé en petit crevé, était la victime d'un apothicaire qui lui faisait avaler des pilules à l'infini ; son visage se trouvait de circonstance.

Mais au *Théâtre de Rigolo*, le personnage qui rivalisait d'entrain, de laisser-aller avec Polichinelle et qui, presque toujours, avait l'avantage du triomphe, c'était Rigolo lui-même. Coiffé d'une calotte verte, vêtu d'une blouse bleue serrée à la ceinture au moyen d'un ruban d'or, chaque fois qu'il montrait sa figure espiègle et rusée de gamin de Paris, c'étaient des acclamations à

n'en plus finir et des trépignements d'allégresse. Jamais artiste à la Comédie-Française, à la Porte-Saint-Martin ou à l'Opéra ne fut plus choyé, admiré, adulé que Rigolo, le gamin de Paris, par son public fanatisé. C'était le personnage attendu, le héros nécessaire, l'acteur dont on ne pouvait se passer. On jouissait d'avance des bonnes farces qu'il ne manquait pas de faire aux autres et des choses drôles qu'il allait dire, car, en fait de joyeusetés bouffonnes, il était intarissable.

Et ce n'était pas seulement sur les enfants que Rigolo exerçait son prestige et sa puissance fascinatrice; souvent les mamans et même les papas les plus graves, se tordaient de rire en écoutant ses facéties, ses discours burlesques et ses étonnantes subtilités d'esprit.

Rigolo était aussi le personnage de prédilection de l'homme caché à l'intérieur de la cabine, et l'on savait qu'il se dépensait et se montrait lui-même tout entier dans la marionnette chérie, qu'il faisait mouvoir et parler.

Or, un jour de juin, en dépit du soleil qui étincelait, au grand étonnement et à la grande contrariété de ses habitués, le *Théâtre de Rigolo* resta fermé.

Qu'était donc devenu le père Rigolo?

On questionna les voisins et les gardiens des Champs-Elysées. Ils ne savaient rien.

La veille, le père Rigolo avait détaché ses décors, mis ses marionnettes dans un grand panier et s'en était allé sans rien dire à personne. Quelques-uns supposèrent que, se trouvant assez riche, l'homme aux marionnettes avait définitivement abandonné son théâtre. Cela pouvait être ; mais, dans ce cas, pourquoi ne l'avait-il pas vendu? On savait que des propositions lui étaient faites et qu'il n'aurait eu que l'embarras du choix pour se donner un successeur.

X

L'HOMME AUX MARIONNETTES

Le père Rigolo est une ancienne connaissance de nos lecteurs, qui n'ont pas oublié Jérôme Greluche, le paillasse de la troupe du saltimbanque Croquefer.

Le pauvre paillasse avait eu le bonheur de réaliser son rêve en empruntant seulement deux mille francs sur l'or remis à Lucile Mellier par Pierre Rouvenat. Il avait tenu à ne pas toucher trop fortement à cette petite fortune, qui lui était tombée du ciel, mais qu'il considérait comme un dépôt sacré, dont il aurait un jour à rendre compte à l'enfant qu'il avait adopté.

Les dix autres mille francs furent placés par les soins d'un notaire, et sérieusement garantis sur hypothèques. Les intérêts payèrent la pension, le linge et les effets d'habillement du petit Edmond, admis comme interne dans la meilleure institution de Dijon.

Pendant onze ans, Jérôme Greluche parcourut les départements de la Côte-d'Or, de la Haute-Marne, de l'Aube, de l'Yonne et de la Nièvre, allant de village en village, et faisant jouer partout par ses marionnettes de petites pièces composées par lui. Les commencements furent difficiles ; les deux premières années ne donnèrent aucun bénéfice. S'il ne fut pas obligé de revendre sa petite carriole et son mulet, c'est qu'il sut être économe et qu'il ne craignit pas de s'imposer des privations. Mais,

dès les premiers mois de la troisième année, la situation devint beaucoup meilleure. Jérôme Greluche avait déjà une certaine réputation ; dès qu'il faisait annoncer une représentation dans un village, la foule accourait au théâtre des marionnettes. Le succès s'affirma de plus en plus, et le pauvre Greluche s'aperçut un jour, avec un naïf étonnement, que la fortune, si capricieuse et si dédaigneuse d'habitude, se mettait à lui faire les yeux doux.

Il ne se laissa point entraîner à de folles prodigalités ; la prospérité ne le rendit ni vaniteux, ni orgueilleux ; il resta ce qu'il était auparavant, le pauvre paillasse. Il ne changea point sa manière de vivre ; s'il acheta de nouveaux costumes pour sa troupe d'acteurs, si le mulet eut, de temps à autre, son picotin d'avoine ou quelques poignées d'orge broyée, il continua pour lui son système de privations, mangeant le plus souvent son pain sec et ne buvant jamais que de l'eau.

Quand les bons Bourguignons, tous vignerons et joyeux lurons, s'étonnaient de ne lui point voir fêter le produit des vendanges, il leur disait :

— Comme vous, j'aimerais le vin des coteaux ; mais il rend la voix enrouée, et j'ai besoin de la conserver claire et souple afin de faire parler tour à tour toutes mes marionnettes.

Greluche ne disait pas la vérité. Il ne buvait pas de vin par économie, en pensant à l'enfant, devenu son unique préoccupation, seul être vivant qui, maintenant, l'attachait à la vie en lui faisant connaître le bonheur de vivre.

Le jour où il rendit au capital d'Edmond la somme qu'il lui avait empruntée, il éprouva une immense satisfaction.

L'exploitation du théâtre des marionnettes continuant

à être prospère, c'est chez le même notaire, qui avait toute sa confiance, qu'il plaça successivement ses économies. N'ayant même plus besoin des intérêts, ni pour l'enfant, ni pour lui, il les laissa s'accumuler en augmentation du capital.

Quand Edmond eut fait sa première communion, Jérôme Greluche, qui rêvait pour lui une brillante destinée, le retira du pensionnat de Dijon, dont il était un des meilleurs élèves, le conduisit à Paris et le fit audacieusement entrer au collége Sainte-Barbe.

Il loua et meubla, très-modestement, d'ailleurs, un petit logement rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Mais ce ne devait être pour le moment qu'un pied à terre, car, après une quinzaine de jours de repos, Greluche allait retrouver ses chères marionnettes, qui dormaient dans une auberge à Clamecy.

Près de trois années s'écoulèrent encore.

Alors, éprouvant le désir de se rapprocher d'Edmond et le besoin de le voir plus souvent, Greluche se trouva subitement fatigué de ses pérégrinations à travers la province. Il vint s'installer dans son logement de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, à la grande joie de l'élève de Sainte-Barbe, qui allait enfin avoir près de lui l'ami sûr et dévoué que, dans sa reconnaissance, il appelait son père.

Cependant, pour subvenir à toutes les dépenses du collégien sans toucher à son capital, qui devait avoir plus tard sa destination, ne voulant pas non plus toucher à ses épargnes, il fallait que Greluche travaillât. Mais, sorti de ses marionnettes, il ne savait plus rien faire. Quant à reprendre son ancien métier de pître, il n'y songea même pas. D'ailleurs, d'année en année les dépenses avaient augmenté ; il fallait compter maintenant plus de deux mille francs par an, et encore en

allant doucement, avec économie. Il s'agissait donc de trouver un emploi ou du travail qui lui rapportât au moins cette somme. La chose était difficile.

Quand il eut bien examiné la situation et longuement réfléchi, il écrivit une demande pour solliciter l'autorisation d'établir un petit théâtre de marionnettes aux Champs-Elysées. Il envoya sa lettre au préfet de police accompagnée d'une vingtaine d'excellents certificats.

Un mois après, l'autorisation lui était accordée.

Jérôme Greluche devenait le père Rigolo.

Edmond sortit de Sainte-Barbe, ayant terminé ses classes brillamment. Il était bachelier ès-lettres et ès-sciences. Il pouvait, dès lors, se livrer complétement aux études spéciales d'une profession en rapport avec ses goûts et son tempérament. Il ne dépendait que de lui d'entrer à l'école normale supérieure, à l'école centrale ou à l'école polytechnique.

Mais, hésitant, doutant peut-être de lui-même, il ne prenait aucune décision, bien qu'il fût convaincu de la nécessité et de l'obligation pour lui d'entrer sans faiblesse dans la vie active.

Depuis plus d'un an déjà, Edmond avait en lui une grande tristesse ; il ne riait plus, ne prenait plaisir à rien ; c'était comme une lassitude d'esprit qui le rendait soucieux, inquiet et craintif.

Il avait ses pensées sombres et, nous pouvons le dire, sa douleur secrète et profonde, qu'il cachait soigneusement au bon Greluche, lequel n'avait pas remarqué sans effroi le changement rapide qui s'était opéré dans les manières et les idées de son cher enfant.

Ce changement avait sa cause, cette douleur contenue sa raison. Edmond avait fouillé dans ses souvenirs d'enfant, interrogeant sa mémoire et la forçant à lui

répondre. Il revit sa mère par une nuit de tempête froide et noire, étendue sans vie sur un lit de neige.

Et depuis, la sombre vision ne l'avait plus quitté; elle le suivait partout. Toujours, sans cesse, il voyait le corps d'une femme couché dans la neige ; ses oreilles entendaient les sifflements lugubres du vent et il sentait sur son visage le froid glacé de l'horrible nuit de décembre.

Cette femme, sa mère, était morte sans doute ; mais elle avait un nom, une famille... Avant de songer à être quelque chose, avant de désirer être un homme utile, c'est ce nom, c'est cette famille qu'il voulait connaître.

Il se trouvait dans la même situation que son malheureux père. La fatalité l'avait voulu ainsi.

Un matin, après une nuit d'insomnie, pendant laquelle il avait versé des larmes brûlantes, il dit à Greluche :

— Je suis tourmenté par le désir de voyager, je te demande la permission de m'en aller.

— Quoi ! s'écria le brave homme frappé en plein cœur, tu veux m'abandonner ?

— Pas pour toujours ; mais j'étouffe ici, je ne vis plus, il faut que je parte.

Greluche essuya rapidement une larme.

— Je comprends, dit-il tristement, tu t'ennuies avec moi ; c'est vrai, je ne suis pas gai ici ; je ne trouve rien à te dire d'amusant ; toute ma gaieté, je la laisse là-bas, dans ma cabine, avec mes marionnettes ; ce n'est pas ma faute si je ne sais que faire rire les petits enfants... Et puis, c'est tout de même un drôle de métier que le mien ; je te fais honte peut-être...

— Oh ! tu ne penses pas cela ! s'écria le jeune homme

avec émotion en jetant ses bras autour du cou du vieillard. Moi, je rougirais de toi et de ton métier, qui t'a permis de m'élever, de me faire instruire, auquel je dois tout !... Mais si cela était, non-seulement je serais un ingrat, mais je me trouverais encore méprisable à mes yeux !

— Et pourtant tu veux me quitter.

— C'est vrai.

— Pourquoi ? Dis-moi au moins pourquoi.

— Une idée, une folie, peut-être.

— Est-ce que tu veux aller bien loin ?

— Je ne le sais pas encore ; mais c'est toi qui vas me le dire en me nommant le pays où tu m'as trouvé.

Greluche poussa un cri de surprise et fit deux pas en arrière.

— Qui donc t'a parlé de cela ? exclama-t-il.

— Personne ; je me suis souvenu.

Le vieillard parut consterné.

— Et moi qui croyais bien faire en ne te disant rien, reprit-il. Ah ! maintenant je m'explique tout ; voilà la cause de ta grande tristesse.

— Mon vieil ami, mon père, c'est sur une route que tu m'as recueilli, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je n'étais pas seul, il y avait près de moi une femme étendue sans mouvement dans la neige.

— Quoi ! tu te souviens aussi de cela ?

— C'était ma mère ; je cherche en vain à me rappeler les traits de son visage, mais je la vois toujours devant moi, roide et glacée... Dis-moi la vérité : elle est morte ?

— Je le crois.

— Tu n'en es donc pas sûr ?

— Edmond, je ne veux pas mentir ; je ne puis affirmer que ta mère est morte.

Un éclair de joie passa dans les yeux du jeune homme.

— Avant de te réjouir, écoute-moi, reprit Greluche. Voulant avoir à tout prix une certitude à ce sujet, un jour, au bout de trois ans, je suis retourné à Gray...

— C'est donc près de cette ville ?...

— Oui, c'est sur la route de Gray à Vesoul, dans la Haute-Saône, que je t'ai trouvé, jetant au milieu de la nuit des cris désespérés. Je faisais partie, alors, d'une troupe de saltimbanques. La femme qui était près de toi, ta mère, veux-je-dire, respirait encore ; maís, vraiment, elle n'avait plus qu'un souffle de vie.

— Ma mère, ma pauvre mère ! murmura Edmond.

— Elle fut placée dans une de nos voitures, où les femmes lui donnèrent des soins et firent tous leurs efforts ponr la rappeler à la vie. Dès que nous fûmes arrivés à Gray, elle fut portée à l'hôpital. Après l'avoir examinée le médecin déclara qu'il n'y avait pas d'espoir de la sauver. Ainsi, tu étais orphelin, et comme ta mère n'avait sur elle aucun papier, que nous ignorions absolument d'où elle venait, nous ne pouvions songer à te rendre à sa famille. Mon patron aurait fait de toi volontiers un petit saltimbanque ; mais je t'avais déjà pris en amitié et je ne l'entendis pas de cette oreille-là. Je me jurai à moi-même que je ne t'abandonnerais pas et que je te dévouerais ma vie toute entière. Je ne crois pas avoir manqué à mon serment.

Pour te soustraire au sort qu'on te réservait parmi les saltimbanques, je leur tirai ma révérence et décampai avec toi sans tambour ni trompette.

Mais comme je ne veux pas que tu t'exaltes mon mé-

rite, ni me donner des qualités que je ne possède pas, je vais, en te disant toute la vérité, t'apprendre comment la tâche que je m'imposais me fut rendue facile.

Dans un sac de cuir que ta mère avait à son bras, et dont je m'emparai à l'insu des autres saltimbanques, j'avais trouvé douze rouleaux d'or de mille francs chacun. Sur cette somme je confiai dix mille francs à un notaire qui en opéra le placement. Avec les deux autres mille francs, auxquels j'avais déjà touché, j'achetai le petit trousseau complet avec lequel tu entras dans le pensionnat de Dijon. J'avais bien fait mon calcul ; il me restait seize cents francs qui me servirent à monter mon premier théâtre de marionnettes. Faire jouer ces petits personnages de bois, habillés et articulés, avait été le rêve de toute ma vie. D'ailleurs, il fallait travailler, gagner mon pain quotidien et même pourvoir à tes besoins, afin de te conserver intacte ta petite fortune.

Je pouvais manger mon établissement, — j'eus un moment cette crainte — et me retrouver gros Jean comme auparavant ; mais le bon Dieu me protégea, j'eus toutes les chances... c'est toi qui me portais bonheur. Enfin, je réussis au delà de toutes mes espérances, et un jour je me trouvai assez riche et assez sûr de moi pour t'amener à Paris et te placer à Sainte-Barbe.

Depuis dix ans, Edmond, je n'ai plus touché aux intérêts de ton argent, tu possèdes aujourd'hui un peu plus de vingt mille francs, sans compter les petites économies que j'ai pu faire et qui sont à toi également, encore une quinzaine de mille francs.

Le jeune homme se jeta en pleurant dans les bras du vieillard.

— Va, lui dit-il d'un ton affectueux, je ne suis pas

ingrat. Je t'admire autant que je t'aime ; tu mérites bien ce nom de père que tu m'as permis de te donner.

Le regard du bon Greluche devint étincelant, la joie inondait son cœur.

— Ah! tu me rends trop heureux! murmura-t-il.

— Je ne peux que t'aimer, car je ne pourrai jamais te rendre ce que tu as fait pour moi. Mais parlons de ma pauvre mère ; tu allais me dire quelque chose, tu n'as pas achevé... Voulant savoir si elle était morte à l'hôpital, trois ans après, tu es retourné à Gray?...

— Oui.

— Eh bien?

— Je n'ai rien appris ; j'ai interrogé, on n'a pas eu l'air de me comprendre : on n'a pu ou on n'a voulu me rien dire.

Le jeune homme poussa un soupir et baissa la tête.

— Hélas! je le vois, reprit-il au bout d'un instant, je ne puis me faire illusion, ma mère n'existe plus ; mais je veux connaître cette contrée qui lui a été si fatale, cette ville où elle est morte, ce département de la Haute-Saône où probablement je suis né, où j'ai peut-être une famille ; je veux passer sur cette route où ma malheureuse mère est tombée en me tenant dans ses bras. Mon père, demain soir, je serai à Gray ; mais il me vient une idée : veux-tu m'accompagner?

Greluche ne chercha pas à dissimuler son contentement.

— Quoi! fit-il tout rayonnant, tu consens à m'emmener avec toi?... Je n'aurais pourtant pas osé te le demander.

— Eh bien! c'est dit, demain matin nous partirons ensemble.

— J'ai aussi une idée, dit Greluche avec hésitation.

— Laquelle?

— Non, c'est inutile, tu ne voudras pas.

— Dis toujours.

— Je pensais à emporter mes marionnettes, surtout le petit Rigolo.

— Mais je ne m'y oppose pas, si cela te fait plaisir.

— Vrai, bien vrai, cela ne te contrarie pas?

— Nullement. Je me demande seulement pourquoi tu désires t'embarrasser de MM. Rigolo, Polichinelle et Pierrot.

— Tu ne comprends donc pas?

— Non.

— Je les ferai travailler. Nous parcourrons ainsi, à petites journées, sans oublier un village, un hameau, la Haute-Saône et, si tu le veux, toute la Franche-Comté. Polichinelle et Rigolo sont de bons enfants ; ils recevront sur la tête et dans le dos quelques coups de bâton de plus, mais ils payeront les frais du voyage sans se faire tirer l'oreille.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire.

— Décidément, dit-il, tu ne saurais vivre un jour sans tes marionnettes.

— C'est vrai ; l'habitude... Mais, va, si je les aime tant, c'est encore à cause de toi : je n'oublie pas qu'elles m'ont donné le moyen de t'élever et de faire de toi un homme.

XI

LA FOIRE

Il y a à Gray un important marché de céréales. De quinze et même de vingt lieues à la ronde, les cultivateurs y amènent les grains de leurs récoltes. Ses foires, généralement fort belles, attirent un nombre considérable d'étrangers, et donnent à cette petite ville, habituellement très-calme, un mouvement, une animation extraordinaires.

— Après-demain, jeudi, c'est jour de foire à Gray, dit un soir Pierre Rouvenat à ses garçons de ferme ; il faudra mettre dans les sacs tout ce qui reste de blé dans les greniers ; on chargera les chariots dans la soirée et on se mettra en route à une heure du matin afin d'arriver sur le champ de foire avant dix heures. Est-ce bien compris?

— Oui, monsieur Rouvenat. Est-ce que vous viendrez avec nous?

— Non, je ne partirai qu'à quatre heures, pour arriver à Gray une heure ou une demi-heure avant vous ; j'aurai le temps suffisant pour choisir ma place sur le marché, pour voir les marchands, et le grain sera probablement vendu quand vous arriverez.

Blanche avait entendu. Le mot foire sonna agréablement à son oreille ; pour elle, il disait : amusement,

plaisir... Cela se comprend, elle sortait si peu et les distractions étaient si rares au Seuillon!

Un instant après, se trouvant seule avec Rouvenat, elle s'assit sur ses genoux et lui dit tout bas, d'une voix câline :

— Parrain, je ne suis pas encore allée à Gray. Si tu étais bien gentil, tu m'emmènerais avec toi.

— Heu, heu, fit-il en souriant, voyager la nuit n'est pas gai.

— Je t'assure que j'aime beaucoup la nuit.

— Oui, lorsque tu dors.

— Oh! tu es méchant!

— Cela te ferait donc bien plaisir de venir avec moi.

— Oui, bien plaisir.

— Allons, je ne sais rien te refuser, c'est convenu, je t'emmènerai.

Deux gros baisers retentirent sur les joues de Rouvenat.

— Il n'y a pas moyen, se dit-il, il faut qu'on fasse ce qu'elle veut; je crois vraiment que si elle me demandait la lune, j'essayerais de la lui donner.

Nous sommes à Gray. Il est deux heures de l'après-midi; c'est le plus beau moment de la foire. Attirée par le bruit des tambours, des cymbales, des clarinettes et des trombones, la foule se porte sur la place réservée aux amusements; elle entoure les jeux divers : manéges de chevaux de bois, tir au pigeon, tir à l'arbalète, loteries, tourniquets, billards anglais, marchands de pain d'épice et de sucreries; elle se pousse et se presse devant les baraques des saltimbanques.

Il y a l'hercule des Vosges, lutteur fameux; les figures de cire, tellement ressemblantes, qu'on croirait voir des personnes naturelles; la belle Ecossaise, jeune fille de dix-huit ans pesant 180 kilogrammes; le prince et la

princesse Colibri, un nain et une naine, qui n'ont pas à eux deux un mètre de hauteur ; le veau à deux têtes ; Mlle Paméla, somnambule lucide ; enfin, occupant un côté de la place, le théâtre de maître Croquefer, qui donnait ce jour-là plusieurs grandes représentations d'un drame superbe : *Victor ou l'Enfant de la forêt.*

C'est surtout devant la tente de Croquefer que la foule curieuse, alléchée par une affiche mirobolante, se bousculait, s'entassait. Le drame était sans doute pour quelque chose dans cet empressement ; mais ce qui piquait au plus haut point la curiosité du public crédule et bon enfant, c'est que l'affiche lui promettait encore la vue d'une véritable femme sauvage et anthropophage, la grande reine des Okanda, nouvellement arrivée en France.

En attendant l'ouverture de la salle de spectacle, le pître de la troupe, un successeur de Jérôme Greluche, par ses grimaces et ses contorsions faisait prendre patience à la foule ; trois musiciens, vêtus de vieux uniformes de hussards, soufflaient à pleins poumons l'un dans un trombone, l'autre dans une clarinette, le troisième dans une trompe. Un grand nègre, qui paraissait bon teint, frappait à tour de bras sur la peau d'une grosse caisse. Une jeune fille, portant un costume court, bariolé de couleurs vives et brodé d'argent faisait sonner une cloche.

C'était une musique étourdissante, atroce, un vacarme épouvantable, un charivari infernal.

Croquefer, vieilli et engraissé, le visage vermillonné, superbe dans sa défroque de marquis de la cour de Louis XV, les mains jointes sur son large abdomen, promenait sur la foule son regard radieux et satisfait.

Au milieu de cette foule compacte, qui s'extasiait plus à voir les singeries du bobèche, qu'elle n'éprouvait de

satisfaction à entendre le son rauque du trombone et les couacs de la clarinette, se trouvait Pierre Rouvenat accompagné de Blanche et d'une autre jeune fille. Celle-ci était la fille de l'aubergiste chez lequel Rouvenat descendait chaque fois qu'il venait à Gray; elle avait facilement obtenu de ses parents l'autorisation de se promener avec Blanche sur le champ de foire.

Blanche exprima le désir de voir la femme sauvage. C'était un ordre pour Rouvenat. Et ils attendaient, comme tout le monde, le moment d'entrer dans la salle de Croquefer.

Les deux jeunes filles prenaient un vif plaisir ; le nègre et le pître grimaçant les amusaient beaucoup ; elles riaient jusqu'aux larmes.

Tout à coup, sur un signal de Croquefer, le charivari cessa de se faire entendre ; une dernière giffle résonna sur la figure du paillasse, et un silence relatif s'établit.

Alors, prenant son air le plus majestueux, Croquefer débita son boniment au public.

— Je n'ai plus à vous faire mon éloge, messieurs et dames, il y a longtemps que les honorables habitants de cette noble ville ont été à même de m'apprécier, et ils m'ont toujours rendu cette justice que je ne promets rien que je ne puisse tenir. Donc, aujourd'hui vous allez avoir une grande représentation de *l'Enfant de la forêt*, drame en cinq actes et huit tableaux, du célèbre Ducray-Dumesnil, dans lequel vous applaudirez des artistes d'élite, dont plusieurs, oui, messieurs, plusieurs ont appartenu aux principaux théâtres de la capitale.

» Après le drame, et pour terminer le spectacle, j'aurai l'honneur de vous présenter moi-même la grande reine des Okanda, que j'ai fait venir, par terre et par mer, de plus de trois mille lieues d'ici.

» Oulaminilili est une véritable reine, une reine anthropophage. Dans son pays, à elle seule, depuis qu'elle est au monde, elle a mangé soixante petits enfants, pas un de plus, pas un de moins... Devant vous, tout à l'heure, elle dévorera un plat de viande crue ; vous la verrez, la grande reine des Okanda !

» Allons, entrez : c'est cinq sous pour les grandes personnes, trois sous pour les enfants... Ne vous culbutez pas, il y a de la place pour tout le monde... Cinq sous, cinq sous... Entrez... entrez... En avant la grosse caisse !... Boum, boum... »

Et le tapage recommença pendant que la foule se précipitait dans la salle, prenant d'assaut toutes les places.

La pièce, jouée par les artistes d'élite si pompeusement annoncés, n'obtint peut-être pas un succès aussi vif qu'on pouvait le désirer, mais la recette était magnifique ; cela suffisait pour que maître Croquefer passât sur bien des choses.

Maintenant on attendait l'exhibition de la reine des Okanda, que Croquefer avait promis de présenter lui-même à la société.

Enfin, la toile se leva, et dans une sorte de cage ouverte, près de laquelle se tenait le saltimbanque, on vit une femme qu'à son regard étonné, presque farouche, on pouvait prendre facilement pour une sauvage. Elle était vêtue d'une tunique de laine blanche, pincée à la taille, sur laquelle tombait, flottante, sa longue chevelure noire.

Son visage, ses jambes et ses bras nus étaient couverts de dessins bizarres qui ressemblaient assez à un tatouage. Ses jambes et ses bras étaient en outre ornés de bracelets et de perles bleues, et son costume chargé de verroteries de toutes les couleurs. De grandes boucles d'or ou de cuivre pendaient à ses oreilles et à son nez.

L'illusion paraissait aussi complète que possible ; des gens, d'ailleurs peu difficiles, pouvaient très-bien s'y tromper et voir dans cette malheureuse créature une véritable femme sauvage.

Elle sortit de sa cage, qui n'était évidemment qu'un objet de mise en scène, et s'avança timidement sur le devant du théâtre. Pendant une minute, elle promena lentement ses yeux effarés sur l'assistance. On aurait dit qu'elle cherchait à y reconnaître quelqu'un.

Soudain, son regard s'arrêta, un tremblement convulsif secoua ses membres et ses yeux hagards, effrayés, restèrent fixés devant elle sur le banc occupé par Rouvenat et les deux jeunes filles qu'il accompagnait.

A ce moment, Croquefer s'approcha d'elle et lui présenta un plateau sur lequel il y avait de la viande crue.

D'un mouvement brusque elle le repoussa.

Le saltimbanque devint pâle de colère, car il tenait à ne rien changer à son programme. Il grommela avec animation quelques paroles qu'on ne put entendre, et dardant sur la femme sauvage son regard impérieux, cruel, il lui présenta de nouveau la viande crue.

Il y eut dans la salle un mouvement de curiosité inquiète.

— Parrain, dit Blanche vivement émue, que regarde-t-elle donc ainsi?

— Je ne sais pas.

— On dirait que c'est toi.

— Quelle idée! Je crois plutôt qu'elle ne regarde rien.

La femme sauvage repoussa encore le plateau avec horreur et dégoût.

Cette fois, Croquefer ne fut plus maître de lui ; il poussa un grognement sourd, et leva sur la pauvre femme une cravache qu'il tenait à la main.

Aussitôt un murmure d'indignation courut parmi les spectateurs. Rouvenat se dressa debout, l'œil enflammé, menaçant, le poing tendu.

Mais sous un regard terrible de la femme sauvage, le saltimbanque eut peur et recula. Alors la malheureuse fit entendre un cri perçant, bondit en arrière et disparut.

Certes, les spectateurs ne s'attendaient pas à ce dénoûment aussi étrange qu'imprévu. Ce fut pour Croquefer un coup affreux; terrifié, il chancela comme un homme ivre, tourna ses yeux glauques d'une façon lamentable et laissa échapper le plateau, qui roula sur les planches du théâtre.

Un formidable éclat de rire retentit dans toute la salle. Alors on s'empressa de faire tomber la toile, pendant que le public, mis en belle humeur, battait des mains, trépignait, se pâmait de rire et criait de toutes ses forces : Vive la femme sauvage!

Le spectacle était terminé.

XII

LA RENCONTRE

Pierre Rouvenat ramena à l'auberge Blanche et sa compagne ; puis, ayant à voir encore une ou deux personnes dans la ville, il sortit seul.

La scène de la femme sauvage l'avait vivement impressionné. Il sentait encore peser sur lui le regard étincelant de cette créature étrange.

Cependant il ne lui vint point à la pensée que cette malheureuse pouvait être Lucile Mellier, la fille maudite.

Si quelqu'un le lui eût dit, peut-être n'aurait-il pas voulu le croire. Comment supposer, en effet, que Lucile eût pu tomber dans une situation aussi misérable, aussi douloureuse?

Croquefer continua toute la soirée, et jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, les représentations de *Victor ou l'Enfant de la forêt*; mais il ne parla plus de femme sauvage. Celle-ci, profitant du désarroi jeté parmi les saltimbanques par son refus de jouer son rôle, s'était lestement dépouillée de son costume de sauvage pour reprendre ses vêtements ordinaires et avait pris la fuite.

Quand Croquefer songea à elle pour une nouvelle présentation au public, il était trop tard; sa femme sauvage avait déjà quitté la ville.

L'auberge où Rouvenat avait laissé Blanche était pleine de monde. Dans les trois grandes salles destinées au public, les buveurs entouraient toutes les tables chargées de verres et de bouteilles. C'étaient des cris, des chants, un brouhaha à faire frémir.

— Je suis obligée de vous laisser seule un instant, dit la fille de l'aubergiste à Blanche ;ma mère et les servantes ne savent où donner de la tête, il faut que j'aide à servir. Mais comme vous ne seriez pas bien au milieu de tout ce monde, venez par ici.

Elle ouvrit une porte et fit entrer Blanche dans un petit salon réservé, où il n'y avait qu'un voyageur. Cet homme, les coudes appuyés sur une table, et la tête dans ses mains, paraissait réfléchir profondément. Cependant, au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il leva la tête et salua les deux jeunes filles. Elles lui rendirent son salut.

La fille de l'aubergiste ouvrit une petite armoire dans laquelle elle prit un livre.

— Tenez, dit elle, en le mettant dans la main de Blanche, vous pourrez lire ; comme cela, vous trouverez le temps moins long.

— Oh! je ne crains pas de m'ennuyer, je ne m'ennuie jamais ; d'ailleurs, mon parrain ne tardera pas à revenir.

La fille de l'aubergiste sortit. Blanche s'assit près de la fenêtre et ouvrit le livre.

A l'autre extrémité de la salle, le voyageur était retombé dans ses réflexions. Il avait déjà oublié qu'il n'était pas seul.

Au bout d'un instant, il se leva brusquement, tira de sa poche une petite clef et ouvrit une énorme caisse en bois, recouverte de cuir, qui était placée, avec d'autres moins grandes, dans un coin de la salle.

Il sortit de la caisse deux marionnettes habillées, qu'il se mit à contempler avec une joie d'enfant. Ses yeux pétillaient, son visage était rayonnant. Ses mains passées sous les costumes, il faisait saluer, tourner et danser les deux figurines.

Blanche lisait.

— Bonjour Polichinelle, bonjour Rigolo, dit-il avec tendresse ; voyons, est-ce que vous n'allez pas remercier papa de vous avoir réveillés?

Trois fois de suite, les deux têtes de bois s'inclinèrent pour témoigner leur satisfaction.

— Allons, allons, c'est assez... Maintenant causez un peu. Vite un petit dialogue pour égayer le bon papa Rigolo.

Polichinelle se redressa et, le buste en arrière, lança les notes les plus aiguës de son sifflement piii, psieu, brrr, crrr, brrr, brrr.

La jeune fille, surprise par ce bruit singulier, qui n'imitait aucun des sons qui jusqu'alors avaient frappé son oreille, leva la tête et regarda curieusement.

La voix flûtée et railleuse du petit Rigolo, se fit entendre :

— Polichinelle, mon ami, disait-il, il me semble que tu as attrapé froid la nuit dernière, tes souliers percés ont pris l'eau.

Et Rigolo, riant aux éclats, se démenait comme un possédé.

Polichinelle, dodelinant de la tête, lâcha encore ses fameux : brrr, brrr, crrr, crrr.

— Pourrais-tu me dire où nous sommes ici? reprit Rigolo ; j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois rien qui ressemble à mes grands arbres des Champs-Élysées.

— Tu es où il faut que tu sois, répliqua Polichinelle avec importance ; ne sois pas curieux et tâche de te bien tenir.

— Parbleu ! tu parles à ton aise ; tous les pays te sont bons, à toi, vieux coureur ; tu tiens à rouler ta bosse partout. Moi, je suis un gamin de Paris, et je ne me trouve bien que dans mon joli petit théâtre du carré Marigny.

— Rigolo, mon ami, tu n'es qu'un imbécile.

— Ah ! vraiment, riposta le gamin furieux ; eh bien, voilà pour t'apprendre à choisir tes expressions.

Et vlan, un coup de poing sur la bosse de polichinelle.

— Ah ! ah ! fit celui-ci, il me semble que tu me manques de respect, à moi, ton aîné... On voit bien que je ne tiens pas mon bâton ; mais attends, attends...

Il eut l'air de chercher autour de lui ; puis tombant à bras raccourci sur Rigolo, il lui administra une merveilleuse volée de claques et de coups de poing.

La jeune fille ne put rester sérieuse plus longtemps ; elle partit d'un joyeux éclat de rire.

Rappelé subitement à lui-même, l'homme aux marionnettes rougit et baissa les yeux comme un enfant pris en faute.

— Oh! excusez-moi, je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il humblement ; je n'ai plus pensé que vous étiez là, je me suis oublié, pardonnez-moi.

— Mais vous ne m'avez pas offensée, monsieur, répondit la jeune fille ; je prenais même beaucoup de plaisir à vous entendre et à voir vos marionnettes s'animer et vivre dans vos mains ; ce serait peut-être à moi de m'excuser de vous avoir interrompu, mais je n'ai pu m'empêcher de rire... C'était si drôle!...

— Je suis un vieux fou, n'est-ce pas? Je m'amuse avec mes poupées comme le ferait une petite fille. Que voulez-vous? En vieillissant, on redevient enfant, et puis je les aime, mes chères marionnettes, je ne puis me passer de les voir, de les faire parler... Nous sommes de vieux amis ; c'est un peu pour elles que je vis, et, depuis des années, ce sont elles qui m'ont fait vivre, ce sont elles qui me feront vivre encore, je l'espère. Quand je suis contrarié, quand il me vient des pensées tristes, je les regarde, ça m'égaye, j'oublie et je suis content. Il y a des gens qui ne comprennent pas cela, ils me trouvent ridicule. Cela m'est égal : je ne m'inquiète ni de ce qu'on pense, ni de ce qu'on dit; je ne tiens pas à expliquer pourquoi j'ai presque de l'amour pour mes marionnettes ; on ne raconte pas son histoire à tout le monde.

Ces singulières paroles impressionnèrent vivement la jeune fille. Sans chercher à s'en expliquer la raison, l'homme aux marionnettes l'intéressait.

— Vous me faites regretter de vous avoir dérangé,

lui dit-elle ; je vous en prie, monsieur, continuez et agissez comme si vous étiez seul.

— Non, non, fit-il, c'est assez pour aujourd'hui ; Polichinelle et Rigolo vont aller dormir.

Il replaça ses deux acteurs favoris dans la boîte et fit retomber le couvercle sur eux.

— Si j'ai bien compris ce qu'a dit M. Rigolo, reprit Blanche en souriant, vous êtes de Paris?

— Oui, mademoiselle, je suis arrivé ici il y a deux heures venant de Paris.

— Pour la foire, sans doute?

— Mon Dieu, non, j'ignorais même qu'il y eût foire aujourd'hui dans cette ville.

La jeune fille n'eut pas le temps d'adresser à Greluche une nouvelle question.

La porte du salon s'ouvrit et un jeune homme entra.

D'un coup d'œil, Blanche remarqua qu'il était jeune, grand, élégamment vêtu et d'une tournure distinguée. Elle vit aussi qu'il avait les cheveux noirs, une moustache naissante, le front large et bien découvert, de grands yeux expressifs, le visage noble et beau, quoique extrêmement pâle, une physionomie qui reflétait les meilleurs sentiments de l'âme et du cœur et appelait la sympathie.

Déjà émue et attendrie, Blanche se trouvait en ce moment dans une position d'esprit, qui allait faire naître de l'examen auquel elle se livrait innocemment, un danger sérieux pour son cœur.

Mais on ne lui avait jamais appris à se contraindre et à se défier de ses impressions toujours très-vives. Elle s'était épanouie en pleine liberté, les yeux ouverts pour admirer la nature tout entière et le cœur ouvert aussi pour tout aimer.

N'ayant pas près d'elle une mère pour lui révéler graduellement la raison de certains mystères, elle avait appris par intuition féminine à peu près tout ce qu'elle savait des choses de la vie. Rouvenat avait assisté, spectateur passif et muet, à cette éclosion charmante, qui, peu à peu, fait sortir une femme d'une enfant.

Blanche, suivant toujours les impulsions de son cœur, ne cherchait point à se rendre compte des impressions qu'elle éprouvait ; elle s'y abandonnait. D'ailleurs, ne connaissant que ce qui est bien, et trop pure pour concevoir seulement la pensée du mal, elle ne soupçonnait pas que cette pensée pût exister chez les autres. Ses yeux, pas plus que ses lèvres, ne savaient mentir.

Et certes, en regardant ce beau jeune homme, peut-être déjà entrevu dans un rêve, elle ne se douta même pas qu'elle commettait une imprudence. Son cœur ne sut point l'avertir, et pourtant il battait doucement et recevait une sensation délicieuse. Non, Blanche ne fut point prévenue par son cœur qui, seul, pouvait lui crier : Prends garde!

Cependant, après avoir refermé la porte, le jeune homme s'avança vers l'homme aux marionnettes, qui l'interrogeait du regard avec anxiété.

— Rien, rien, dit-il d'un ton désespéré ; je n'ai pas été plus heureux que toi... Ah! ma mère, ma pauvre mère est morte! Avoir eu un moment d'espoir et être obligé d'y renoncer, c'est cruel!... On a cherché dans les anciens registres de l'hôpital sans pouvoir trouver aucune inscription se rapportant à ma malheureuse mère ; c'est à croire qu'un oubli déplorable et inexplicable a été fait. J'ai interrogé tout le monde ; mais le personnel a été renouvelé plusieurs fois ; ils ne savent rien... tant d'années se sont écoulées depuis! Maintenant, je me sens profondément découragé, et je me

demande si je dois me livrer à des recherches qui, je le pressens, n'auront aucun résultat. Je me suis mis à la poursuite d'une chimère, et j'ai encore le regret de t'avoir entraîné à partager ma folie.

— Tu sais bien que tout ce que tu veux, je le veux, répondit Greluche ; partout où tu iras, j'irai, à moins que tu ne me dises : Je n'ai pas besoin de toi. Je mets ma joie à t'obéir ; il n'y a que si tu m'ordonnais de cesser de t'aimer et de me dévouer pour toi que je te répondrais : Non, c'est impossible !... Va, le pauvre Greluche n'a qu'un chagrin, celui de ne pouvoir te donner le bonheur.

— Ah ! je n'ai que toi seul au monde ! s'écria le jeune homme.

Il appuya sa tête sur l'épaule du vieillard, et un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine.

Ce qui venait d'être dit était assez incompréhensible pour Blanche ; elle ne comprit qu'une chose, c'est que le jeune homme n'avait plus de mère et qu'il était malheureux.

Nature essentiellement sensible, elle prit aussitôt part à son chagrin. Des larmes qu'elle ne put retenir jaillirent de ses yeux et coulèrent lentement sur ses joues.

Toutefois, elle sentit qu'elle n'avait pas le droit de surprendre les secrets de ces deux inconnus et que la discrétion et les convenances lui faisaient un devoir de se retirer.

Sans bruit, elle se dirigea vers la porte avec l'intention de sortir.

Mais Edmond l'aperçut et se tourna vivement vers elle. Elle s'arrêta toute tremblante. Le jeune homme restait immobile, comme en extase. Il se disait, sans doute, que jamais une figure aussi charmante, aussi gracieuse, aussi suave ne s'était offerte à sa vue. Et il la

contemplait avec une admiration croissante, un délicieux ravissement.

Il vit ses yeux mouillés de larmes.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous pleurez...

— Oui, répondit-elle d'une voix émue, je pleure, parce que je vous ai entendu parler de votre mère qui n'est plus.

— Quoi! s'écria-t-il enivré, c'est moi qui ai fait couler ces belles larmes!

Et la lumière de son regard irradié enveloppa la jeune fille.

Une rougeur subite colora ses joues et, troublée, elle baissa les yeux,

— Ainsi, reprit Edmond avec enthousiasme, vous avez compris que je souffrais et vous avez eu pitié de moi!

Elle releva les yeux sur lui.

— J'ai pensé, répondit-elle d'une voix adorable, que Dieu, dans sa bonté, ne vous abandonnerait pas.

La situation devenait difficile pour tous les deux. Heureusement, la porte s'ouvrit et la fille de l'aubergiste parut sur le seuil, disant :

— Mademoiselle Blanche, votre parrain est revenu, il vous attend pour dîner.

La jeune fille adressa de la tête un salut aux deux voyageurs et sortit.

— Blanche, elle s'appelle Blanche! murmura Edmond, comme se parlant à lui-même.

Puis se tournant vers Greluche, le visage rayonnant :

— Je me reprends à espérer, dit-il, puisqu'il y a encore des anges sur la terre!

Une heure après, comme Rouvenat et Blanche sortaient de l'auberge pour monter en voiture, ils rencontrèrent Edmond qui les salua.

La jeune fille répondit par un mouvement de tête.

— Blanche, est-ce que tu connais ce jeune homme? demanda Rouvenat.

— Non, mais tantôt le hasard nous a fait nous rencontrer et nous avons échangé quelques paroles.

Rouvenat se retourna pour jeter encore un regard sur Edmond.

— Il est fort bien, ce garçon-là, murmura-t-il.

Blanche était devenue pensive.

L'amour, ce sentiment tout nouveau pour elle, venait de pénétrer en germe dans son cœur.

XIII

LES CHIENS DE PIERRE

On dit qu'il y a un Dieu pour les ivrognes ; on peut dire aussi qu'il y en a un pour les amoureux. Les anciens le croyaient lorsqu'ils élevaient des temples à Vénus.

Quoi qu'il en soit, le surlendemain de la foire de Gray, c'est-à-dire le samedi, Edmond, conduit par le hasard, arrivait à Saint-Irun, vers deux heures de l'après-midi, se rapprochant, sans s'en douter, de Blanche qu'il n'espérait plus revoir.

Il avait laissé Greluche à Gray, occupé à faire construire un nouveau théâtre d'un poids léger, commode à transporter et facile à installer.

Sur le conseil du conducteur de la voiture publique, Edmond mit pied à terre devant une auberge.

Sur la façade de la maison, nouvellement blanchie, il lut ces mots en grosses lettres noires : *Bertaux, aubergiste. Loge à pied et à cheval.* La même enseigne était reproduite sur l'un des côtés d'une plaque de tôle, qui grinçait au vent pendue à une potence. Sur l'autre côté un peintre du pays avait peint de son mieux, et avec plus de bonne volonté que de talent, deux chiens blancs.

Le jeune homme marcha vers la porte de l'auberge, sur le seuil de laquelle un homme, son bonnet de coton à la main, semblait lui souhaiter la bienvenue.

Mais, soudain, Edmond tressaillit et s'arrêta brusquement, les yeux grands ouverts, fixés sur les deux gros chiens de pierre, couchés à plat ventre, de chaque côté des marches qu'il fallait monter pour entrer dans la maison.

Sa physionomie exprimait en même temps la surprise et la stupéfaction. Il porta ses deux mains à son front, cherchant à saisir un souvenir vague et confus. Bien que sa mémoire ne lui rappelât rien d'exact, il n'en pouvait douter, ce n'était pas la première fois qu'il voyait ces deux animaux, qui dressaient fièrement la tête et avaient l'air de le regarder...

Un travail rapide se fit dans sa pensée, et il conclut que, dans son enfance, il était venu à Saint-Irun avec sa mère.

Un sourire doux et triste effleura ses lèvres, puis, rejetant sa tête en arrière, il grimpa lestement l'escalier de pierre et entra dans la maison.

— Monsieur veut déjeuner ? lui dit l'aubergiste. Que faut-il lui servir?

— Tout à l'heure, répondit-il; est-ce vous qui êtes le maître de cet hôtel?

— Oui, monsieur, et je me nomme Bertaux, comme

mon oncle, monsieur, un bien honnête homme dont je suis le successeur.

— Eh bien, monsieur Bertaux, si vous pouviez disposer d'un moment il me serait agréable de causer avec vous.

— Je suis à vos ordres, répondit l'aubergiste avec empressement.

Ils entrèrent dans une petite pièce, qui servait de bureau.

— Monsieur, je suis prêt à vous écouter, dit Bertaux, indiquant un fauteuil à son client, et s'asseyant lui-même sur une chaise.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez succédé à M. Bertaux, votre oncle, y a-t-il longtemps de cela?

— Oui, monsieur, environ quinze ans.

— En ce cas, vous allez pouvoir, peut-être, répondre à mes questions, au sujet d'un fait qui m'intéresse vivement.

— Je vous assure d'avance que j'ai le désir de vous obliger.

— Ce sont vos souvenirs, surtout, que je vais interroger; vous rappelez-vous avoir logé chez vous, il y a eu treize ans au mois de décembre dernier, une femme avec son enfant?

— Nous logeons ici beaucoup de voyageurs, fit l'aubergiste en souriant. Cependant, attendez... il me semble que je me souviens. C'était au mois de décembre, oui, c'est bien cela, au mois de décembre... une jeune femme, un jeune enfant, qui pouvait avoir quatre ou cinq ans. Elle a quitté l'hôtel le soir, il faisait nuit, un froid de loup; j'ai voulu l'en empêcher, impossible; elle est partie quand même. Oh! maintenant, je me rappelle très-bien : l'enfant, un petit diable, — c'était un gar-

çon, — montait à cheval sur les chiens de pierre, qui sont devant la porte; je dus même me fâcher pour le faire finir, car j'avais peur qu'il ne se cassât un membre en tombant.

Edmond écoutait avidement, la poitrine oppressée.

— Sont-ils restés longtemps chez vous ? demanda-t-il.

— Non, quatre ou cinq jours, je ne sais pas au juste. La dame avait pris une chambre au premier, celle qui se trouve au-dessus de cette pièce.

— Est-ce que cette chambre est libre ?

— Oui, pour le moment.

— Mon intention étant de passer quelques jours à Saint-Irun, si vous le voulez bien, monsieur Bertaux, je vous loue cette chambre pour un mois.

— Je puis vous en offrir une plus jolie.

— Non, non, c'est celle-là que je veux.

— C'est bien, je comprends; vous connaissez la dame en question.

Le jeune homme poussa un soupir.

— Hélas! dit-il d'un ton douloureux, je l'ai connue, en effet, mais trop peu... D'ailleurs, je n'ai pas à vous en faire un mystère, monsieur Bertaux, je suis son fils; je suis cet enfant, ce petit diable, qui montait à cheval sur vos chiens de pierre au risque de se casser le cou.

— Quoi! c'est vous, s'écria l'aubergiste ébahi. Tout de même, en vous regardant bien, il me semble que je vous reconnais.

Le jeune homme ébaucha un sourire.

— Cela prouve que vous êtes bon physionomiste, monsieur Bertaux, dit-il, et combien votre mémoire est excellente. Vous allez pouvoir me dire, sans doute, si je ressemble à ma mére.

Bertaux se gratta le bout du nez.

— On se ressemble de plus loin, fit-il, croyant donner satisfaction au jeune homme par cette réponse évasive.

— Assurément, reprit Edmond, mais je serais bien aise de savoir...

— Mon Dieu, je ne saurais dire... il y a si longtemps... Et puis, tous les jours, nous voyons ici de nouvelles figures. Pourtant, je me rappelle qu'elle avait de beaux cheveux noirs comme les vôtres. Elle était pâle, maigre et d'une tristesse... Tenez, il me semble que je la vois encore : grande, fière, le regard clair, brillant, profond, les lèvres pâles, sans sourire, avec cela une voix douce, très douce, surtout quand elle vous parlait... Non, je ne puis dire que vous ressemblez à votre mère; mais c'était une belle personne, monsieur, une belle femme!

Le jeune homme était vivement ému, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Monsieur Bertaux, reprit-il, mes questions doivent vous sembler singulières, et cependant vous me répondez, sans même paraître surpris; je vous en remercie sincèrement; cela me prouve une chose : c'est que vous êtes un brave et honnête homme, et que vous méritez ma confiance. Peu de temps après le séjour de ma mère à Saint-Irun, le lendemain, peut-être, j'ai eu le malheur de la perdre...

— Oh! pauvre jeune homme! murmura l'aubergiste avec compassion.

— Un brave homme m'a trouvé sur la route à quelques lieues d'ici; il m'a recueilli et élevé...

— Et c'était au mois de décembre?

— Oui, au milieu d'une nuit de tempête et de neige.

— Ah! je devine tout, allez. J'avais raison de ne pas vouloir la laisser partir; pauvre malheureuse femme, je pressentais ce qui est arrivé!

— Aujourd'hui, monsieur Bertaux, j'gnore jusqu'au nom que portait ma mère, et je suis à la recherche de ma famille, de mes parents inconnus, s'il en existe. Jugez de quelle importance peuvent être pour moi les renseignements que vous voudrez bien me donner.

— C'est vrai, malheureusement je ne sais rien.

— Ainsi le nom de ma mère ne vous revient pas à la mémoire?

— Non.

— Vous devez l'avoir écrit sur un livre, un registre quelconque.

— C'est une formalité qu'on néglige souvent; d'ailleurs, mes livres de cette époque n'existent plus depuis longtemps.

— Ne pensez-vous pas qu'elle était des environs de Saint-Irun?

— Je l'ignore absolument. Mais je crois me rappeler qu'elle venait de loin, de très-loin.

— De très-loin, répéta Edmond, c'est étrange. Pour avoir entrepris ce voyage avec moi, en hiver, il fallait nécessairement qu'elle y fût forcée.

Il pensa aux rouleaux d'or trouvés par Grelucne dans le sac de cuir et il se dit tout bas :

— Pauvre mère ! Elle était venue chercher cette somme dans ce pays, probablement un héritage.

Puis s'adressant à l'aubergiste :

— Elle ne vous a point dit quel était le but de son voyage? demanda-t-il.

— Non, monsieur, non ; votre mère, voyez-vous, n'était pas communicative, elle ne disait pas ses affaires à tout le monde. Mais attendez donc, je me souviens encore de quelque chose: le lendemain ou le surlendemain de son arrivée ici, un homme est venu la voir.

Une nouvelle lumière se fit dans les souvenirs confus du jeune homme.

— Oui, oui, s'écria-t-il, je me souviens, un homme est venu voir ma mère! Il m'a pris dans ses bras, il m'a embrassé, il pleurait, ma mère pleurait aussi.

Il se leva brusquement et fit le tour de la chambre en pressant sa tête dans ses mains.

— Rien, murmura-t-il d'une voix brisée, je cherche, je cherche et je ne trouve rien; je ne peux pas me souvenir!... Une clarté soudaine jaillit de mon cerveau, puis aussitôt l'ombre revient, s'épaissit, et je me retrouve dans les ténèbres!

— Pauvre garçon! fit Bertaux.

— Oh! oui, vous avez raison, pauvre garçon, pauvre fou!

Il se laissa tomber sur son siége avec accablement.

Au bout d'un instant il reprit:

— Cet homme, monsieur Bertaux, cet homme, vous l'avez vu, vous devez le connaître?

— Non, cet homme, un paysan, autant que je puis me rappeler, m'était inconnu.

— Il venait peut-être de loin, lui aussi?

— Je crois, au contraire, qu'il était de nos pays, et même du canton de Saint-Irun. Mais j'étais ici depuis peu de temps et je ne connaissais pas encore beaucoup de monde.

— Depuis, vous ne l'avez jamais revu?

— Je ne puis répondre ni oui, ni non; je l'ai peut-être rencontré sans le reconnaître. Prenez un de nos paysans, prenez-en vingt, habillés de la même manière, plus ou moins grands, plus ou moins maigres, osseux et larges des épaules, ils se ressemblent tous, c'est toujours le même homme.

Edmond resta un moment silencieux, la tête inclinée,

les yeux mouillés de larmes. De tristes pensées l'assiégeaient. Chaque fois qu'il croyait saisir un indice, il lui échappait. Il éprouvait une nouvelle et cruelle déception. En face de l'inconnu, il voyait se dresser devant lui d'insurmontables difficultés, et il se demandait avec terreur quelle destinée serait la sienne et si, comme sa malheureuse mère, il ne succomberait pas sous les coups de la fatalité avant d'arriver au but qu'il voulait atteindre.

Il releva la tête, et regarda tristement l'aubergiste.

— Vous n'êtes pas satisfait? dit celui-ci.

— C'est vrai; je ne vous en suis pas moins reconnaissant, monsieur Bertaux. Vous m'avez parlé de ma mère, vous m'avez dit qu'elle était belle et qu'elle m'aimait, c'est déjà beaucoup. Merci, merci.

— Je regrette bien de ne pouvoir vous donner de meilleurs renseignements.

— J'aurais encore une question à vous adresser: mais c'est inutile, vous ne pouvez pas me répondre.

— Dites toujours.

— Quand ma mère a quitté votre maison, savez-vous où elle allait?

— Elle avait probablement l'intention de retourner au pays où elle demeurait.

— Soit; mais il est difficile de comprendre pourquoi elle est partie la nuit et à pied.

— Oui, d'autant mieux qu'elle pouvait attendre le lendemain et prendre à huit heures la voiture de Vesoul ou celle de Gray. J'ai supposé qu'elle avait quelqu'un à voir à Frémicourt.

— Frémicourt?

— Oui; du reste, je me souviens qu'au moment de partir, elle m'a prié de lui indiquer le chemin qui conduit à cette commune.

— Frémicourt, répéta Edmond, est-ce loin de Saint-Irun?

— Deux petites lieues.

— Ceci peut être un renseignement précieux, monsieur Bertaux ; demain j'irai à Frémicourt.

XIV

LA BONNE ÉTOILE

Pour faire plaisir à son hôte, dont il était déjà devenu l'ami, Edmond se mit à table et mangea un peu. Il prit ensuite possession de sa chambre. Il ne la reconnut point ; mais son imagination n'eut pas de peine à la peupler de souvenirs chers à son cœur.

Il y revit sa mère, pâle, maigre et triste, mais belle, très-belle, telle que l'aubergiste venait de la lui dépeindre, et aussi l'homme inconnu qui était venu la voir et qui, il se le rappelait mieux encore maintenant, l'avait tenu sur ses genoux et longuement embrassé. Qui était-il, cet homme? Pour le savoir que n'aurait-il pas donné! La pensée lui vint que ce pouvait être son père...

Un sourire amer crispa ses lèvres.

Son père! Allait-il avec cette idée nouvelle se plonger plus avant dans sa nuit!

— Tout autour de moi, se disait-il, c'est l'ombre et le mystère, un voile impénétrable qui dérobe tout à mes yeux. Si je regarde en arrière, je vois la nuit; si ma vue se porte en avant, c'est encore les ténèbres épais-

ses; partout le néant!... Que suis-je? Rien. Et je ne puis rien être... Enfant perdu, le hasard m'a jeté dans la vie comme une raillerie à l'humanité! Mon enfance a été sans sourire, ma jeunesse est sans joie, sans plaisir, et c'est ainsi que je vieillirai, si je dois vivre...

Mais qui donc me montrera la route qu'il faut suivre, qui donc me donnera la lumière! s'écria-t-il avec une énergie farouche.

Soudain, ses traits s'animèrent, son regard s'illumina.

Il crut voir passer devant lui une forme vaporeuse et légère entourée de rayons éblouissants.

Adorable vision! Une bouche gracieuse lui souriait, deux jolis yeux bleus le regardaient avec une douceur infinie. Et il entendit une voix mélodieuse et suave murmurer à son oreille:

« Dieu, dans sa bonté, ne vous abandonnera pas. »

Tout bas il prononça le nom de Blanche.

Ce n'était qu'un mirage des yeux, une illusion de l'esprit; mais il faut si peu de chose, souvent, pour réconforter une âme défaillante.

Il n'avait fait qu'entrevoir cette jeune fille qui lui apparaissait comme la fée de l'espérance, et déjà son image était gravée dans son cœur et elle occupait sérieusement sa pensée. Quelque chose lui disait qu'ils n'étaient pas séparés pour toujours, qu'il la reverrait et qu'elle était appelée à jouer un rôle important dans son existence.

Le lendemain, vers onze heures, il arrivait à Frémicourt avec l'intention seulement de voir ce village où sa mère avait dû s'arrêter avant de continuer sa route, par cette nuit épouvantable de vent et de neige dont le souvenir lui revenait sans cesse.

Il suivit la rue qui lui parut la plus belle; deux ou

trois personnes le saluèrent avec cette curiosité de gens qui n'ont pas l'habitude de voir des visages inconnus.

Il arriva sur une petite place ombragée de tilleuls en fleur. Il était devant l'église. La voix sonore de l'orgue, à laquelle se mêlaient celles des chantres et des enfants de chœur, frappa son oreille.

— C'est aujourd'hui dimanche, pensa-t-il, je l'avais oublié.

Alors il comprit pourquoi le village lui avait paru presque désert. On était à la messe.

Il entra dans l'église. Il vit le prêtre à l'autel, les têtes inclinées des fidèles, spectacle imposant dans sa touchante simplicité, mais qui lui rappelait la grandeur et la toute-puissance de Dieu. Il sentit que, lui aussi, il avait besoin de prier, et il se mit à genoux sur un banc. Recueilli, le front courbé, il pria avec ferveur. Il pensa à sa mère, à sa famille inconnue, à son passé, à son avenir incertain.

Une voix mystérieuse, cette même voix douce et charmante, qu'il avait entendue à Gray, dans la salle d'auberge, lui criait encore :

« Prends courage et espère ! »

— Oh ! oui, murmura-t-il en se levant, oui, je veux croire et espérer.

— Celui qui ne croit pas n'espère jamais, dit gravement une voix derrière lui.

Il se retourna et se trouva en face d'un vieillard ayant de longs cheveux blancs et une longue barbe grise, qui tenait à la main un énorme bouquet de chèvrefeuille et de jasmin.

— Il est bon de prier quelquefois, n'est-ce pas, monsieur ? dit le vieillard.

— Quand la prière console, répondit le jeune homme.

Le prêtre, tourné vers l'assistance, chantait « *Ite, missa est.* »

Le vieillard et le jeune homme sortirent ensemble de l'église.

Ils échangèrent un salut, et Edmond s'éloigna de quelques pas pour voir sortir le monde.

Tout à coup, il poussa un cri de surprise et de joie; il lui sembla que tout resplendissait autour de lui. Il venait de voir apparaître à la porte de l'église une radieuse figure de jeune fille. C'était elle, Blanche, sa fée de l'espérance! Oh! cette fois ce n'était plus une vision, mais la réalité, la réalité charmante qui se présentait à ses yeux émerveillés!

— Mon Dieu, comme elle est belle! murmura-t-il.

Et il restait immobile, le regard brillant fixé sur la jeune fille. C'était une contemplation délicieuse, dont il savourait le charme, dont son cœur palpitant s'enivrait.

Blanche s'avançait lentement, répondant par des mouvements de tête gracieux aux saluts et aux sourires qu'on lui adressait. Elle tenait son livre de messe dans sa main gantée. Elle paraissait rêveuse et préoccupée; mais l'air sérieux de son ravissant visage était un charme de plus, qui augmentait encore son incomparable beauté.

Une des servantes du Seuillon l'accompagnait.

— Mademoiselle, dit celle-ci, votre parrain a envoyé la voiture pour nous ramener.

En effet, une voiture attendait à quelques pas; son conducteur, un garçon de ferme, tenait le cheval par la bride.

La jeune fille marcha vers la voiture.

Edmond sortit alors de son immobilité et s'élança pour se trouver sur son passage.

A ce moment, Blanche s'arrêtait pour prendre le bouquet que lui présentait Mardoche. Un adorable sourire s'épanouit sur ses lèvres.

— Merci, mon bon Mardoche, dit-elle; vous ne vous lassez pas : presque chaque jour un nouveau bouquet.

— Vous aimez les fleurs, répondit le vieillard avec émotion, et c'est tout ce qu'un pauvre homme comme moi peut vous offrir.

— Est-ce que vous ne viendrez pas au Seuillon aujourd'hui?

— J'irai certainement, mademoiselle; mais je suis venu jusqu'ici pour me donner la joie de vous voir sortir de l'église.

— Eh bien, à tout à l'heure, Mardoche, Séraphine mettra votre couvert.

Elle releva la tête et aperçut Edmond, qui l'enveloppait de son regard de feu. Elle éprouva un saisissement extraordinaire et un rouge vif colora subitement ses joues.

Le jeune homme vint à elle.

Mardoche recula de surprise.

— Mademoiselle, dit Edmond d'une voix mal assurée, je n'espérais pas avoir le bonheur de vous revoir si tôt; c'est ma bonne étoile qui m'a conduit ici.

— Vous croyez donc, maintenant, qu'il y a pour vous une bonne étoile? répliqua la jeune fille, dont le cœur battait à se briser.

— Oui, répondit-il, et c'est vous qui me l'avez fait voir étincelante au-dessus de ma tête dans un beau ciel que je n'osais regarder. Ah! comme un baume bienfaisant, vos douces paroles sont entrées dans mon cœur pour y mettre l'espérance! Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit, mademoiselle?

— Oui, et je vous le répète : Dieu ne vous abandonnera pas ! Au revoir, monsieur.

— Au revoir ! c'est encore une bonne parole ; oui, au revoir, à bientôt.

Il s'inclina profondément.

La jeune fille se dirigea précipitamment vers la voiture, dans laquelle elle s'empressa de prendre place à côté de la servante. Le conducteur grimpa lestement sur son siége, saisit les rênes, et la mèche de son fouet piqua le flanc du cheval, qui partit au galop.

Blanche n'eut que le temps de se retourner ; son regard se croisa encore avec celui d'Edmond, qui était resté immobile à la même place.

Le jeune homme se perdait dans un rêve, lorsqu'il sentit une main s'appuyer lourdement sur son épaule.

Rappelé brusquement à lui-même, Edmond fit un demi-tour et se trouva devant Mardoche.

Le vieillard semblait le dévorer des yeux.

— Eloignons-nous un peu, dit Mardoche ; j'ai quelque chose à vous dire, et je ne veux pas qu'on m'entende.

Quoique très-intrigué, le jeune homme le suivit sans hésiter et sans faire aucune observation.

Quand ils furent assez loin des personnes qui causaient sur la place, Mardoche s'arrêta. Edmond l'interrogea du regard.

— Jeune homme, dit le vieillard, vous parliez tout à l'heure de votre bonne étoile qui vous a conduit ici ; est-ce bien votre bonne étoile ? Je crois plutôt, moi, que c'est votre mauvaise étoile.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Edmond surpris et inquiet.

— Qu'il faut vous empresser de quitter ce pays-ci pour n'y revenir jamais.

— Je ne vous comprends pas.

— Si je vous dis cela, croyez-le, c'est dans votre intérêt.

— Je n'ai aucune raison d'en douter. Il me semble, toutefois, qu'une explication serait nécessaire.

— Voulez-vous me répondre franchement ?

— Je le peux, n'ayant rien à cacher.

— Vous connaissez la demoiselle ?

— A qui j'ai parlé tout à l'heure ? certainement, sans cela je ne me serais point permis de lui adresser la parole.

— Depuis longtemps ?

— Depuis trois jours. Jeudi dernier nous nous sommes rencontrés à Gray.

Mardoche parut éprouver une vive contrariété.

— Savez-vous son nom ? reprit-il.

— Oui, Blanche.

— Blanche est son nom de baptême ; l'autre ?

— Je l'ignore encore.

— Je vais vous l'apprendre. Blanche, qu'on appelle aussi la demoiselle du Seuillon, est la fille unique de M. Jacques Mellier, le plus riche propriétaire du canton ; peut-être de l'arrondissement. Votre regard, l'expression de votre physionomie m'ont fait découvrir un secret que vous croyez bien caché : vous aimez Mlle Blanche...

Le jeune homme ne put cacher son trouble.

— Mon Dieu, je ne vous en fais pas un crime, reprit Mardoche, on ne saurait la voir sans l'aimer ; elle répand la joie autour d'elle et on se trouve heureux en entendant seulement le son de sa voix. Vous l'avez regardée, vous l'avez aimée, cela devait être. Mais, jeune homme, écoutez bien ceci : pour une ou pour plusieurs raisons, que je ne connais pas, mais qui existent, il est

défendu d'aimer Mlle Blanche Mellier. Croyez-vous que les amoureux lui manquent? Non. Je ne saurais dire combien de fois déjà elle a été demandée en mariage. Mais tous ceux qui ont essayé de tourner autour d'elle, en faisant les jolis cœurs, en ont été pour leurs frais. On les a froidement éconduits. Je crois vous en avoir dit assez pour vous faire comprendre que vous avez tort d'aimer Mlle Blanche.

Edmond, stupéfié, ne trouvait pas un mot à dire.

— Vous êtes de la ville, continua Mardoche, eh bien, monsieur, vous pouvez me croire, l'air de ce pays ne vous est pas bon.

Puis, d'une voix sombre, il ajouta :

— Oui, ce pays est fatal aux jeunes gens qui, comme vous, viennent de loin, croient à leur bonne étoile et s'oublient sur le chemin à admirer une belle jeune fille brune ou blonde qui passe. A votre âge on n'a pas encore l'expérience des choses de la vie et j'ai pensé qu'un vieillard avait le droit de vous donner un conseil. Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire, je vous quitte. Adieu, monsieur.

Et il s'éloigna, laissant le jeune homme tout étourdi et cherchant à saisir le sens énigmatique du discours bizarre qu'il venait d'entendre.

— Voilà un singulier personnage, murmura-t-il. Que signifie son avertissement et pour quel motif me l'a-t-il donné? Ah! il a bien deviné ce qui se passe en moi. Il a lu dans mon cœur ce qui n'était pas encore dans ma pensée... Oui, je l'aime, je l'aime!... Et je m'éloignerais, je m'en irais loin d'ici quand, enfin, le rayon de lumière que j'attendais vient de m'éclairer! Non, non, c'est impossible! Quelque chose de plus fort, de plus puissant que ma volonté me pousse en avant, je marche... j'irai jusqu'au bout.

XV

OU L'ON VOIT ROUVENAT MÉCONTENT

Quand la voiture, qui était venue chercher Blanche, entra dans la cour de la ferme, François Parisel, qui guettait le retour de la jeune fille, s'avança rapidement pour lui tendre la main et l'aider à descendre. Mais Blanche le prévint en sautant lestement à terre.

— Mon cousin, ce sera pour une autre fois, lui dit-elle en riant.

Le beau François se mordit les lèvres avec dépit. Mais il y avait dans son regard une intention ironique, un air de satisfaction, qui frappèrent la jeune fille.

Le jeune Parisel était un grand gars de vingt-huit ans, taillé en hercule ; mais cela ne justifiait pas suffisamment le qualificatif « beau » que les gens du pays accolaient à son nom ; il le devait à sa fatuité, à ses manières prétentieuses, à l'importance qu'il croyait devoir se donner.

Blanche entra dans la ferme, confia son bouquet à la servante, jeta son livre et son chapeau sur un meuble et courut au jardin où, de loin, elle avait aperçu Rouvenat se promenant en fumant sa pipe.

— Je viens te remercier, dit-elle en lui tendant son front, de nous avoir envoyé chercher ; mais tu me gâtes

trop, vraiment ; par ce temps magnifique nous pouvions très-bien revenir à pied.

— Bah ! fit-il en souriant, tu es revenue plus vite ; et puis, tu as des chaussures légères, et les cailloux du chemin sont durs pour tes petits pieds.

La jeune fille eut un de ses ravissants sourires.

— Avec cela, dit-elle, en passant son bras sous celui de Rouvenat, j'ai oublié plusieurs achats que j'avais à faire à Frémicourt.

— Tu les feras un autre jour. Rien ne t'empêche d'aller au village demain.

— Avec des souliers moins légers, répliqua la jeune fille affectueusement railleuse.

— Assurément.

— Parrain, il me semble que tu es préoccupé, tu n'es pas gai comme d'habitude ; est-ce que tu es contrarié ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Des idées qui me passent dans la tête, des lubies...

— Tes souvenirs ; c'est cela qui t'attriste.

— Oui, et autre chose encore.

— Ah !

— D'abord, depuis la foire de Gray, tu n'es plus la même, Blanche ; je te vois songeuse, agitée, inquiète.

La jeune fille tressaillit.

— Je cherche à m'expliquer pourquoi tu es ainsi et je n'y parviens pas, continua Rouvenat. Vois-tu, mignonne, quand il s'agit de toi, tout me réjouit ou me fait peur.

— Mais je t'assure que jamais je ne me suis trouvée aussi heureuse.

— Je le crois ; d'ailleurs tu n'as rien à désirer, rien à envier. Pourtant, il y a des instants où je m'imagine que tu ne te plais pas à la ferme, que tu t'ennuies.

— Cela n'est pas, je te le jure, cela n'est pas, répliqua-t-elle vivement pendant que des larmes mouillaient ses paupières. Mon Dieu, comme tu viens de le dire, je n'ai rien à désirer, rien à envier.

Blanche aurait pu dire tout le contraire ; mais elle sentait que le moment n'était pas venu encore de faire à Rouvenat la confidence de ses secrètes pensées.

— Va, continua-t-elle d'une voix émue, j'ai l'affection de mon père et la tienne, je suis sûre de votre tendresse et je vous aime !

— Chère enfant, se dit Rouvenat, ah ! puisse-t-elle rester encore longtemps ainsi !

— Ce n'est pas tout, reprit-il à haute voix, en fronçant ses épais sourcils, M. Joseph Parisel est arrivé au Seuillon il y a une heure ; chaque fois que je vois la figure de cet homme, je ne sais ce qui se passe en moi, mon sang bout dans mes veines et la colère me monte au cerveau. Voilà, mignonne, voilà surtout pourquoi tu m'as trouvé contrarié, de mauvaise humeur.

— Je m'explique maintenant l'air joyeux de François, dit Blanche, c'est le bonheur de voir son père.

— Le père et le fils, je les hais autant l'un que l'autre, grommela Rouvenat.

— Pourtant ils ne t'ont rien fait, parrain ?

— Soit, mais j'ai le pressentiment qu'ils nous seront funestes, qu'ils causeront ici quelque malheur.

— Comment, toi, si bon toujours, peux-tu avoir de pareilles idées ?

— Cela ne s'explique pas ; mais, va, j'ai le flair d'un bon chien de garde, je sens de loin venir le loup. Parisel, avec ses allures cauteleuses, son sourire faux et son regard de fouine, a la figure d'un véritable coquin...

— Oh !

— Je l'ai dit : on verra bien plus tard si je l'ai mal jugé. En attendant, rien ne m'ôtera de l'idée que ce cousin de Jacques Mellier a déjà fait plus de mauvais tours que de miracles. Heureusement, je suis là.

— Décidément, parrain, tu vois aujourd'hui tout en noir.

— Excepté quand je te regarde, répondit-il en l'enveloppant d'un regard de tendresse infinie.

A ce moment la servante vint leur dire qu'on les attendait pour dîner.

Ils rentrèrent dans la maison et passèrent dans la salle à manger, où Mellier et les deux Parisel se trouvaient déjà.

Habituellement, le beau François prenait ses repas dans la grande salle avec les autres domestiques ; Rouvenat le voulait ainsi, afin, disait-il, de ne pas faire de jaloux. Il n'admettait pas que François pût être dans la maison autre chose qu'un garçon de ferme. Exceptionnellement, quand son père venait au Seuillon, le jeune homme était admis à la table des maîtres.

— Ah ! enfin, voilà ma jolie petite cousine ! s'écria le père Parisel avec sa voix de trombone ; vrai, je la trouve encore embellie.

Il la prit dans ses bras sans façon et l'embrassa sur les deux joues.

François regardait de travers en souriant. Il se disait sans doute que son père jouissait d'un agréable privilége et qu'il voudrait bien en faire autant.

Quant à Rouvenat, il s'était tourné du côté de la fenêtre pour dissimuler son vif mécontentement.

On se mit à table. Le repas ne fut pas silencieux, grâce au père Parisel qui, mis en belle humeur par un excellent bourgogne, disait tout ce qui lui passait par la tête et, sans s'en douter, des bêtises grosses comme des montagnes. Du reste, toute cette loquacité rustique n'égayait ni Blanche, qui ne comprenait pas, ni Mellier, ni Rouvenat. Seul, le beau François faisait à son père l'honneur d'approuver, en se tortillant sur sa chaise comme s'il allait se pâmer d'aise.

A un moment, poussant M. Mellier du coude :

— Regardez donc Blanche et François, mon cousin, dit le père Parisel en jetant sur Rouvenat un regard sournois, n'est-ce pas que cela fait un joli couple ? Il a vingt-huit ans, elle bientôt dix-neuf...

Et il se mit à rire.

Un éclair jaillit des yeux de Rouvenat ; mais il resta calme en apparence et il se contenta de hausser dédaigneusement les épaules.

XVI

LE PÈRE PARISEL

Après le dîner, Blanche monta dans sa chambre. Elle éprouvait le besoin de se trouver seule avec ses pensées. Depuis trois jours, que de changements en elle ! Elle avait subitement perdu son insouciance, mais elle se

sentait vivre. Il lui semblait qu'elle venait de découvrir un monde nouveau avec de vastes horizons. Elle aimait toujours les fleurs, mais celles-ci ne parlaient plus à son cœur le même langage. La verdure, si belle au mois de juin, réjouissait encore ses yeux, les chants des oiseaux joyeux charmaient encore ses oreilles ; mais en regardant et en écoutant, elle se sentait attendrie et, sans savoir pourquoi, elle pleurait.

Dans sa sollicitude inquiète, Rouvenat avait vu tout cela, mais sans rien deviner encore.

Le père Parisel avait suivi Jacques Mellier dans sa chambre.

— Maintenant, dit le père du beau François, si vous le voulez bien, mon cousin, nous allons causer.

— Eh bien, Parisel, causons ; qu'avez-vous à me dire? Je pense bien que vous n'êtes pas venu au Seuillon seulement pour voir votre fils. Est-ce que vous avez encore besoin d'argent?

— Hé ! hé ! quand on n'est pas riche on en a toujours besoin. Je vous dois déjà une grosse somme, mon excellent cousin ; pourtant, si ça ne vous gêne pas trop, un billet de mille francs me ferait aujourd'hui grand plaisir.

— C'est bien, je vous le donnerai.

— C'est toujours ça d'attrapé, pensa Parisel...

— N'aviez-vous donc que cela à me dire? demanda Mellier.

— Cela, je le réservais pour la fin ; c'est vous, mon cousin, qui m'avez fait commencer par là. Je désire vous parler de François.

— Parlez-moi de François.

— Hein, n'est-ce pas que c'est un gaillard bien bâti?

— Oui, il est robuste.

— Un roc, cousin Mellier, un vrai roc. Ça vit cent ans des hommes comme ça. Dites-moi, êtes-vous content de lui ?

— C'est à Rouvenat qu'il faut demander cela.

Parisel fit une assez laide grimace.

— Du reste, reprit-il, je sais ce que vaut mon garçon ; c'est un travailleur, un vrai cheval à la besogne, avec ça pas mal ambitieux et une volonté... de fer. Quand il a dit, je veux ! il faut que ça marche ou que ça casse. Enfin, il est intelligent, adroit, capable ; il s'est mis vite au courant des travaux et des affaires de la ferme, et il en sait assez maintenant pour pouvoir remplacer Pierre Rouvenat.

— On ne remplace jamais un homme comme Rouvenat, dit brièvement Mellier.

— Oh ! c'est bien sûr ; mais vous savez, nous sommes tous mortels, un malheur est si vite arrivé...

— Rouvenat se porte comme un charme, il est solide sur ses jambes et a toujours le bras fort, l'œil bon. Vous pouvez vous rassurer, Parisel, mon vieux Rouvenat n'a pas envie de mourir ; je m'en irai avant lui.

— Oui, mon cousin, mais vous avez beau dire, Rouvenat vieillit, et, ne serait-ce que pour lui-même, pour le seconder, le soulager, il faudrait à la ferme quelqu'un qui partageât son autorité.

— Rouvenat trouve qu'il est suffisamment secondé ; il a des garçons qui travaillent et sur lesquels il a le droit de compter, car il les choisit lui-même. Je parle de votre fils comme des autres, Parisel.

— Oui, j'entends ; pourtant, François est ici un peu plus que les autres. M. Rouvenat ne peut pas empêcher qu'il ne soit votre parent, cousin Mellier.

— Sans doute, et je suis certain qu'il ne l'oublie pas.

— Soit. Mais je reviens à mon idée : je dis donc, et il y aurait avantage pour tout le monde, qu'il serait nécessaire de confier à François une partie de la direction de la ferme.

— Rouvenat est très-jaloux de son autorité, qu'il doit à de nombreux services rendus, répliqua le vieillard en hochant la tête ; je ne vois pas le moyen...

— Il y en a un bien facile, mon cousin.

— Lequel ?

— Blanche est en âge d'être mariée, et François se meurt d'amour pour elle.

— Ah ! fit Mellier en s'agitant sur son fauteuil.

— Vous comprenez... un bon mariage...

— Oui, si Blanche le veut.

— Quand une jeune fille arrive à dix-neuf ans, elle a toujours envie de se marier.

— Avec l'homme qui lui plaît, répondit le vieillard.

— François est assez beau garçon, il me semble.

— Cela ne suffit pas toujours ; du reste, je ne sais pas quelles sont les idées de Blanche. Dans tous les cas, c'est à Rouvenat qu'il faut parler de cette grosse affaire.

— Rouvenat ! Rouvenat ! fit Parisel qui ne put cacher son dépit ; ah ! çà, mon cousin, Rouvenat fait donc ici la pluie et le beau temps ?

— Mon vieil ami est tout au Seuillon.

— Mais le Seuillon vous appartient, vous êtes le maître ! répliqua Parisel avec une rage contenue.

— Moi, dit froidement Mellier, je ne suis plus rien.

— Vieillard stupide et lâche ! se dit Parisel en roulant des yeux farouches, avec quel plaisir je lui tordrais le cou !

— Voyons, mon cher cousin, dit-il en reprenant su-

bitement son ton patelin, examinons la situation : vous ne voulez pas mourir, je pense, avant d'avoir assuré l'avenir de Blanche, soit en lui donnant une dot en la mariant, soit en faisant un testament en sa faveur.

— Je ne ferai pas de testament, dit brusquement Mellier.

Un éclair de joie sillonna le regard de Parisel.

— Ça, fit-il, c'est d'un bon et honnête parent. Après vous, votre fortune doit aller à vos héritiers directs ; c'est justice. Ju suis un de ces héritiers, mon cousin. Or, si Blanche devient la femme de François, vous n'avez plus à vous inquiéter sur le sort de cette chère petite ; vous pourrez même, sans que personne ait rien à dire, lui faire une petite donation, qui permettra à François de continuer l'exploitation du Seuillon, car il ne faut pas que la ferme passe en des mains étrangères.

Le visage de Mellier s'était assombri.

— Je verrai, quand il sera temps, ce que je devrai faire pour Blanche, dit-il d'une voix creuse ; mais vous pensez un peu trop tôt à mon héritage, Parisel.

— N'allez pas croire que je souhaite votre mort, répliqua-t-il vivement.

— Mon pauvre Parisel, ma mort ne vous avancerait guère.

Le paysan regarda le vieillard avec stupeur.

— Vous avez donc fait un testament ? murmura-t-il.

— Je vous ai dit que je n'en voulais pas faire ; mais vous oubliez ma fille.

— Lucile ?

— Oui, Lucile Mellier.

— Mais elle est morte !

Le vieillard retrouva un peu de sa force et de son

énergie d'autrefois ; il se dressa debout, le corps secoué par un tremblement nerveux, une flamme dans le regard, et s'écria d'une voix frémissante :

— Qu'en savez-vous ?

Puis, poussant un sourd gémissement, il retomba pantelant sur son fauteuil.

Parisel avait l'air consterné.

— Lucile morte, morte ! murmura le vieillard, se parlant à lui-même... Mais non, rien ne le prouve... J'attends, je veux attendre encore, il ne faut pas que je meure !

Un sourire singulier passa sur les lèvres de Parisel.

— Décidément, le vieux tombe en enfance et devient fou ! pensa-t-il. Tonnerre, il m'a tout de même fait peur !

Mellier restait immobile, écrasé sous le poids de son malheur.

— Mon cher cousin, reprit Parisel d'un ton larmoyant, je regrette bien d'avoir prononcé ce nom, qui vous rappelle les jours heureux du passé. Vous le savez, j'ai toujours pris part à votre peine ; comme vous, pendant longtemps, j'ai pensé que la belle cousine reviendrait.

Un sourire amer crispa les lèvres du vieillard.

— Hélas ! poursuivit le paysan en s'efforçant de faire venir une larme, qui s'obstina à ne point paraître, dix-neuf années se sont écoulées, il n'y a plus d'espoir.

— Plus d'espoir, répéta douloureusement Mellier.

— Parbleu ! pensa Parisel, j'en étais bien sûr : c'est une idée qui lui est venue. Lucile est morte ! bien morte !

Disons que ce paysan avide, qui convoitait pour lui seul l'héritage de Jacques Mellier, ne savait ni pour-

quoi, ni comment Lucile avait quitté la maison paternelle.

Après un moment de silence, Mellier releva lentement la tête.

— C'est bien, dit-il, ne parlons plus de cela ; mes chagrins sont à moi seul, je les garde et ne veux point en attrister les autres... Mais vous m'avez fait une demande, Parisel, il vous faut une réponse, vous l'aurez. Ayez l'obligeance de faire appeler Rouvenat.

Il hésita. Il se décida, pourtant, malgré lui, à faire ce qu'on lui demandait. Mais il était sûr, d'avance, de perdre la partie, du moment que Mellier prétendait rester neutre. Rouvenat, il le savait, était le seul obstacle sérieux placé en travers de ses projets ambitieux ; aussi lui avait-il voué depuis longtemps une haine implacable. Il sentait, d'ailleurs, qu'il était lui-même profondément antipathique au vieux serviteur de Jacques Mellier et que le parrain de Blanche, non moins malin que lui, voyait clair dans son jeu. Cela ne l'empêchait pas de poursuivre son but ténébreux.

Il y a des hommes fatalement prédestinés, qui ont toutes les audaces ; Joseph Parisel était un de ceux-là. Il aurait pu s'appliquer à lui-même ce qu'il disait en parlant du caractère de son fils : Il faut que ça marche ou que ça casse !

Du reste, pour une lutte, il avait un grand avantage sur Rouvenat : celui qu'un gredin a toujours sur un honnête homme.

Rouvenat, se rendant à l'appel de Jacques Mellier, entra dans la chambre.

— Pierre, dit le fermier, d'après ce que vient de me dire mon cousin Parisel, François, paraît-il, est amoureux de Blanche, et il la demande en mariage. A toi de répondre.

Le visage de Rouvenat exprima le plus profond dédain. Cependant, il dit avec beaucoup de calme :

— Je n'ai que ceci à répondre à M. Parisel : il a perdu son temps et ses paroles.

Le père du beau François trembla de colère.

— Pourtant, monsieur Rouvenat, mon fils...

— Votre fils, monsieur Parisel, l'interrompit-il d'un ton railleur, votre fils, dont je n'ai pas à discuter ici les rares qualités, peut aller ailleurs chercher une femme ; il ne sera jamais le mari de Blanche, vous entendez, jamais !

— Ah ! prenez garde, monsieur Pierre Rouvenat ! s'écria Parisel avec fureur, sortant de sa prudence habituelle.

Un double éclair s'alluma dans les yeux du vieux serviteur ; il croisa ses bras sur sa poitrine et répliqua fièrement :

— Monsieur Parisel, une menace ne m'a jamais fait peur.

Le père Parisel fit un mouvement comme s'il allait sauter à la gorge de Rouvenat ; mais, reprenant subitement son rôle hypocrite, il imposa silence aux excitations de la rage qui grondait en lui.

Jacques Mellier, impassible, les regardait tous les deux.

— Mademoiselle Blanche est en âge de se marier, reprit Parisel d'un ton moins aigre, et si vous n'avez pas des raisons inconnues pour vouloir qu'elle reste fille, monsieur Rouvenat, il me semble que notre demande n'est pas de celles qu'on repousse sans examen.

Rouvenat ne daigna pas répondre.

— Dans tous les cas, continua Parisel, Blanche a au moins le droit d'être consultée.

— C'est sa réponse, à elle, que vous voulez avoir, mon-

sieur Parisel ? dit Rouvenat. Eh bien, soit, vous allez être satisfait.

Il s'élança hors de la chambre et appela de toutes ses forces :

— Blanche ! Blanche !

La jeune fille sortit précipitamment de chez elle et accourut. Elle vit Parisel et Rouvenat debout, et le fermier affaissé dans son fauteuil. Croyant à un accident, elle bondit vers ce dernier en s'écriant :

— Mon père, mon père, qu'avez-vous ?

— Rien, répondit le vieillard en souriant.

Il l'attira vers lui, elle s'inclina, et il mit un baiser sur le haut de son front.

— Chère petite, murmura-t-il, elle est toute tremblante.

— J'ai eu peur, dit-elle ; j'ai cru que vous étiez malade. Mais mon parrain m'a appelé, pourquoi ?

— Demande-le lui.

Elle se tourna vers Rouvenat.

— Blanche, dit-il, il s'agit d'une demande en mariage. M. Parisel, que voilà, voudrait que tu devinsses la femme de son fils.

La jeune fille pâlit.

— Tu peux dire toi-même à M. Parisel si la demande qu'il vient de faire t'est agréable.

— Mais je ne veux pas... Je ne veux pas me marier ! s'écria-t-elle éperdue.

Et, des larmes dans les yeux, elle se serra contre Rouvenat comme pour lui demander de la protéger, de la défendre.

— Maintenant, monsieur Parisel, dit froidement Rouvenat, vous savez à quoi vous en tenir.

Puis, conduisant la jeune fille jusque sur le seuil de la porte restée ouverte, il lui dit :

— Rentre dans ta chambre, ma chérie, nous n'avions pas autre chose à te demander.

Et tous bas, lui parlant à l'oreille, il ajouta :

— Sois sans crainte, je suis là et je veille.

Blanche rentra chez elle.

Alors, Rouvenat, se tournant vers Parisel :

— Vous avez sans doute beaucoup de choses à dire encore à votre cousin, fit-il, je ne veux pas vous gêner; tâchez d'être plus heureux. Au revoir, monsieur Parisel.

Et il s'en alla.

Le père du beau François sentit toute l'ironie contenue dans les dernières paroles du vieux serviteur ; mais il se dit qu'il devait dévorer sa rage jusqu'au jour où il pourrait se venger et répondre à ces coups d'épingle par des coups de dents.

XVII

LE COMPLOT

Vingt minutes plus tard, il rejoignait son fils, qui se promenait aux alentours de la ferme.

— Je vois à ta figure que tu n'as pas réussi, dit François.

— Je suis dans une colère épouvantable ; si je tenais ce maudit Rouvenat dans un coin, je ne sais pas ce qui arriverait.

— Je le hais autant et peut-être plus que toi, répliqua le fils d'une voix sourde.

— Tant que cet homme existera ou qu'il sera à la ferme, nous n'arriverons à rien. Il est vraiment le maître, sa volonté est tout. Jacques Mellier n'est plus qu'un corps sans âme, qui se meut comme un automate ; il n'y a rien à attendre de lui. Complétement dominé par Rouvenat, on dirait qu'il tremble sous son regard. Oh ! ce Rouvenat, ce Rouvenat !... Il a une idée, qu'il cache à tout le monde, même à son maître. Que veut-il ? Qu'attend-il ? Qu'espère-t-il ? Nous faire déshériter ?

— Je le crois.

— Oui, au profit de Blanche. Pour lui, il n'y a qu'elle au monde. Cet exécrable Rouvenat est une statue, un homme de bronze ; on ne peut ni le faire parler, ni deviner sa pensée. Heureusement que Mellier m'a déclaré qu'il ne voulait pas faire de testament. Quant à la fille de Jean Renaud, l'assassin, nous ne pouvons pas compter sur elle ; rien à faire de ce côté, elle ne t'aime pas.

— Mais je l'aime, moi, je l'aime !

— Du moment qu'elle n'est plus un moyen pour nous, tu dois cesser de penser à elle. Quand nous serons les maîtres au Seuillon, nous verrons... Après tout, ce n'est qu'une petite fille et tu es un homme, toi ; si elle ne veut pas être ta femme, eh bien, tu en feras ta maîtresse... Comprends-tu ?

— Oui, répondit François qui se sentit frissonner.

Il baissa la tête. Le père eut un horrible sourire.

Ils marchaient en dehors des jardins, le long du mur de clôture, et se trouvaient à quelque distance d'un petit bois, de trois hectares environ, qui, sans être clos, ressemblait à un parc faisant suite aux jardins.

— Viens par ici, dit Parisel à son fils, en lui montrant le bois.

Ils traversèrent des terres nouvellement ensemencées

et pénétrèrent dans le taillis. Au bout d'un instant, ils se trouvèrent au milieu d'une sorte de clairière entourée de fourrés épais.

— Nous sommes bien ici pour causer, dit Parisel en s'arrêtant ; personne ne peut nous voir, ni nous entendre.

Cependant, ils tendirent l'oreille et écoutèrent. Un silence profond régnait autour d'eux.

— On ne vient jamais ici que quand les noisettes sont mûres, dit François.

— Eh bien, j'ai dans l'idée que cette année nous les cueillerons ensemble, répondit Parisel d'un ton mystérieux.

Son fils se rapprocha de lui et l'interrogea du regard.

— Rouvenat nous gêne, dit-il, il faut que Rouvenat disparaisse.

François tressaillit.

— Depuis longtemps je pense à cela, répliqua-t-il ; mais comment ? Je n'ai pas trouvé...

— Quand on veut se débarrasser d'un ennemi, reprit le père, tous les moyens sont bons ; il n'y a qu'à attendre le moment, l'occasion...

— Et quand l'occasion ne se présente pas !

— On la fait naître, répondit Parisel d'une voix sinistre.

— C'est difficile, pour ne pas dire impossible.

— Il n'y a de difficultés réelles que pour les poltrons. Nous chercherons. Rouvenat est notre ennemi, Rouvenat est l'obstacle dressé devant nous ; il faut le renverser. Alors nous serons les maîtres, et Jacques Mellier sera trop heureux de compter sur nous. Alors, puisque tu y tiens, qu'elle le veuille ou non, la fille de Jean Renaud sera à toi. Nous tenons la fortune de Mellier dans nos mains, pour ainsi dire, et elle nous échapperait !

Allons donc, ce serait trop bête ! Je te le répète, Rouvenat seul peut nous nuire, il faut que Rouvenat meure !

— Il a le crâne solide et la vie dure, grommela François.

— Dis donc, est-ce qu'il n'y a pas dans la rivière quelque trou profond où il peut tomber en s'approchant trop près du bord ? Est-ce qu'il ne peut pas se trouver en travers de la route sous les roues de sa voiture chargée ? Dans quelques jours, quand il grimpera en haut du grand cerisier pour cueillir les premières cerises mûres afin de les offrir à sa filleule, est-ce qu'une branche sur laquelle il s'appuiera ne peut pas se rompre sous ses pieds ? Quand il fume sa pipe, adossé à la muraille, une pierre ne peut-elle pas se détacher et lu tomber sur la tête ? Tu le vois, les moyens ne manquent pas ; l'instant venu, on agit. Du sang-froid, de l'adresse, de l'audace, il ne faut que ça.

— On verra, répondit François d'une voix rauque.

— Je quitterai la ferme ce soir, reprit le père ; mais je n'irai pas loin ; personne ne me connaît dans le pays, je puis m'arrêter où je voudrai, à Artemont ou ailleurs. J'ai dans ma poche mille francs que m'a prêtés Mellier, — un à-compte sur son héritage ; — avec ça je peux attendre les événements. Mais nous ne devons ni nous voir, ni nous écrire ; d'ailleurs, je prendrai un nom quelconque. Prudence est mère de sûreté, dit-on ; c'est vrai. Il n'y a que les imbéciles qui se compromettent. Pourtant, si tu avais besoin de moi... Il faut tout prévoir. C'est bien, ce soir, avant de nous quitter, nous conviendrons d'un moyen d'établir une correspondance, soit avec des pierres placées à un endroit que nous choisirons, soit par un chiffre ou une lettre gravée dans l'écorce d'un arbre.

Ils sortirent de la clairière, tout en continuant à causer, et bientôt ils se trouvèrent hors du bois.

A quinze pas de l'endroit où ils s'étaient arrêtés, une femme échevelée, pâle et d'une maigreur affreuse, sortit tout à coup d'une espèce de nid de verdure dans lequel elle était couchée, et se dressa au milieu du fourré.

Son regard avait un éclat étrange. Elle étendit les bras en levant ses yeux vers le ciel : puis, d'une voix lugubre :

— Seulement parmi les humains, prononça-t-elle, que de monstres sur la terre !

Les deux Parisel, si dignes l'un de l'autre, se rapprochaient des bâtiments. Ils arrivèrent devant la maison du berger.

Le berger actuel du Seuillon était garçon ; il venait de l'Alsace, comme la plupart des autres bergers de nos départements de l'Est. Depuis quelques jours déjà il ne couchait plus dans sa maison, car on était à l'époque où l'on fait parquer les moutons sur les jachères qui ont besoin d'engrais.

Lui et ses chiens passaient la nuit dans le parc, prêts à défendre le troupeau contre une attaque des loups.

— Tiens, dit François en s'arrêtant, regarde.

— Quoi ?

— Là.

— Je vois un puits.

— Un vieux puits, dont on ne se sert plus depuis longtemps; mais il est profond et il y a bien encore trois mètres d'eau. Rouvenat a déjà dit plusieurs fois qu'il le ferait remplir pour prévenir un accident. Cela sera fait un jour ; mais, en attendant, l'accident peut arriver. Examine : la manivelle est brisée ; il n'y a plus de chaîne à l'arbre, qui est pourri ; les pierres de la margelle sont descellées, rongées, prêtes à tomber ; celle-ci, par exem-

ple, d'un coup de pied, on la jetterait au fond du puits

Le père Parisel se mit à rire.

— Continue, dit-il en baissant la voix, je commence à comprendre.

— Souvent, Rouvenat, après avoir fait le tour des écuries et avant de se coucher, vient ici, il s'assied sur la margelle, et pendant un quart d'heure ou vingt minutes, il fume tranquillement sa pipe.

— De sorte que si, un matin, on le trouvait au fond du puits, noyé, on mettrait sa mort sur le compte de la margelle en ruine.

— Naturellement.

— Hé, hé, je ne te croyais pas si fort ; décidément tu as oublié d'être bête.

— J'aime et je hais, répondit le beau François d'une voix sombre.

— Moi, je hais et je veux être riche, murmura le père.

Rouvenat était condamné.

Les deux misérables échangèrent un regard farouche, puis ils se séparèrent pour entrer à la ferme l'un après l'autre.

XVIII

AMOUR

Le lendemain, vers dix heures, après avoir embrassé Jacques Mellier, Blanche sortit de la ferme, ayant à son bras un panier d'osier léger et coquet.

Elle allait à Frémicourt.

Au lieu de prendre le chemin vicinal, qui était cependant le plus direct, elle gagna le sentier de la Sableuse, lequel serpente à travers les saules, les peupliers et les aulnes, suivant les méandres du cours d'eau. Instinctivement la jeune fille cherchait la solitude. Et puis, au printemps, quand tout est vert, que tout bourdonne, chante et fleurit, on préfère aux chemins poussiéreux les étroits sentiers que bordent les églantiers, la clématite, la mancienne et l'aubépine en fleur. On cherche la fraîcheur et l'ombre, n'aurait-on pas comme Blanche le désir de s'isoler afin de pouvoir parler à son âme ou reprendre un beau rêve interrompu.

Comme le boudoir de la grande dame, le sentier a ses mystères.

Blanche cheminait lentement, la tête légèrement inclinée, pour ne pas être distraite, sans doute, et pour mieux regarder en elle-même.

Soudain, un jeune homme, qui suivait également le bord de l'eau, venant en sens opposé, se trouva devant elle.

C'était Edmond.

Blanche laissa échapper un cri de surprise, dans lequel il y avait peut-être bien aussi un peu de joie.

Le jeune homme s'avança, son chapeau à la main. Ils s'arrêtèrent en même temps. Les soulèvements de sa poitrine trahissaient l'émotion de Blanche.

— Vous êtes étonnée de me voir ici, mademoiselle, dit Edmond d'une voix vibrante, mais vous le serez davantage en apprenant que j'étais presque certain de vous rencontrer. Hier, continua-t-il avec un doux sourire, je vous ai parlé de ma bonne étoile ; elle marche devant moi, me guide, comme autrefois celle des mages, et je la suis.

— Je ne savais pas vous trouver sur ce sentier, répondit-elle très-émue, pourtant vous n'étiez pas loin de moi ; je pensais à vous.

— Ainsi, j'ai ce bonheur inespéré ; vous vous intéressez à moi, qui vous suis inconnu, j'occupe votre pensée !

— Je vous sais bien malheureux ; c'est pour cela, sans doute, que je pense à vous.

— Oh ! que vous êtes bonne ! murmura-t-il, et comme vous méritez d'être aimée !

Il l'entoura d'un regard d'ineffable tendresse.

La jeune fille éprouva une sensation indéfinissable.

— Oh ! oui, reprit-il avec animation, vous méritez bien l'affection que tout le monde a pour vous ; mais qui donc pourrait ne pas vous aimer ? Il ne faut que vous regarder pour lire dans votre âme et votre cœur où sont renfermés les plus précieux trésors. On vous admire parce que vous êtes la grâce et que tout rayonne autour de vous. Ah ! vous n'êtes pas seulement la plus belle et la plus parfaite créature de Dieu ; vous avez encore la puissance de tout embellir ; vous avez le sourire qui charme, le regard qui donne la lumière, et la voix qui rassure et fait évanouir le doute.

Oui, j'étais malheureux, sans courage, perdu dans la vie, ne sachant où aller, ne voyant devant moi que des chemins arides et au bout, rien. Alors vous m'êtes apparue, votre voix a frappé mon oreille comme un écho du ciel. Aussitôt, je me suis senti plus fort, je n'ai plus vu mon isolement, une route s'ouvrait devant moi, large et facile ; rassuré, j'osai interroger l'avenir, et il m'a répondu que je pouvais avoir ma part des joies et du bonheur de ce monde.

Je l'ai cru. Avec la confiance, la foi est rentrée en moi, et l'âme rassérénée, le cœur plein d'espoir, j'ai relevé la tête. Vous ne me connaissez pas, mademoi-

selle, nous n'avons échangé que quelques paroles, et voilà déjà ce que vous avez fait pour moi. D'après cela, jugez de votre puissance.

Blanche est votre nom, mademoiselle ; moi, je vous en donne un autre : je vous appelle la fée de l'Espérance.

La jeune fille, les yeux baissés, écoutait avec une sorte de ravissement ce langage nouveau pour elle.

— Maintenant, poursuivit Edmond avec exaltation, je ne doute plus, je crois. Je crois que Dieu, comme vous me l'avez dit, ne m'abandonnera pas ; je crois qu'il vous a envoyée vers moi, vous, un de ses anges ! Je crois à l'avenir, à la vie, au bien, à la réalisation de mes rêves, au succès, au bonheur !... Où est-il le bonheur ? Il ne faut pas le chercher bien loin. Il est partout où vous êtes, dans l'air que vous respirez, sur ce chemin où vous passez, dans tout ce que vous regardez, dans tout ce qui vous voit, dans tout ce qui vous approche, dans tout ce qui vous entend ! Votre sourire le fait naître, votre regard le donne !

Blanche leva sur le jeune homme ses yeux humides.

Il lui prit la main. Elle ne la retira point ; mais son rouble augmenta encore.

— Etes-vous pour longtemps dans ce pays ? demanda-t-elle.

— Je ne veux plus le quitter, répondit-il.

Sous le regard ardent du jeune homme, elle baissa de nouveau les yeux en retirant doucement sa main.

— Vous allez à Frémicourt ? dit-il.

— Oui.

— Permettez-moi de vous accompagner jusqu'au bout du sentier.

Elle ne répondit pas ; c'était dire qu'elle le voulait bien.

Ils marchèrent un instant silencieux, tout près l'un de l'autre.

Les fleurs épanouies semblaient sourire en les voyant passer.

— Est-ce que vous avez des parents à Frémicourt? demanda la jeune fille.

— Je n'y connais personne, répondit-il; c'est le hasard ou plutôt, comme je vous l'ai dit, ma bonne étoile qui m'a conduit à Saint-Irun, à Frémicourt ensuite, où j'ai eu le bonheur inespéré de vous revoir. Hier, ce pays qui a été fatal à mon enfance, à ma jeunesse, et que j'avais des raisons de détester, m'était indifférent et me semblait froid et ennuyeux comme tous les autres; aujourd'hui il a complétement changé d'aspect; il m'apparaît comme une nouvelle terre promise; c'est l'oasis que cherche la caravane égarée au milieu des sables brûlants du désert; je le trouve beau, animé, vivant, ses sites sont pittoresques, ses paysages charmants; enfin, je l'admire et je l'aime. C'est le pays que vous habitez, mademoiselle; n'est-ce pas tout dire? C'est ici que j'ai retrouvé l'espoir, c'est ici que je voudrais vivre toujours.

Un doux sourire effleura les lèvres de Blanche.

— Pour celui qui vient de Paris, dit-elle, notre pays, avec ses arbres et sa verdure, toujours la même, ne tarde pas à devenir monotone. L'ennui vient vite.

— L'ennui ne peut naître auprès de vous, répliqua-t-il vivement.

— C'est à Saint-Irun que vous demeurez?

— Oui, mademoiselle; jusqu'à nouvel ordre.

— Hier, à Frémicourt, on vous a parlé de moi?

— Oui, un vieillard, cet homme qui vous a donné un bouquet de fleurs à la porte de l'Eglise.

— Mardoche; je l'ai vu hier soir, il me l'a dit.

— Le vieux Mardoche est un de vos pauvres?

— Il est aussi mon ami.

— Oh! il vous aime!... Il m'a parlé de vous avec en

thousiasme ; j'ai su par lui que vous étiez la providence des malheureux : à ceux qui ont faim vous donnez du pain ; à ceux qui souffrent, aux désespérés de la vie, votre sourire et vos douces paroles donnent la consolation. C'est ce que vous avez fait pour moi...

Je sais aussi par Mardoche que votre père possède une grande fortune et que cette belle ferme qu'on aperçoit d'ici est à lui, à vous... Je vois, hélas ! la distance qui nous sépare. Vous êtes placée sur un sommet auquel je ne puis atteindre. Si on ne peut me défendre de vous élever un autel dans mon cœur, de me trouver sur votre passage, de vous admirer, de penser à vous sans cesse, de vous aimer, de vous adorer, enfin, je ne puis avoir l'audacieuse prétention de devenir votre époux ; oui, ce que je voudrais, surtout, m'est interdit : je voudrais vous consacrer ma vie tout entière ; une nouvelle existence commence pour moi, vivant par vous, c'est pour vous que je voudrais vivre... Ah ! vous pouvez me croire, mademoiselle, ce n'est pas seulement mon dévouement, c'est mon cœur, mon âme, mon sang qu'il me serait doux de vous donner. Mon sang, je le verserais jusqu'à la dernière goutte, avec ivresse, pour votre bonheur !... Mais vous êtes riche, vous êtes riche, ajouta-t-il tristement.

Le front de la jeune fille parut rayonner.

— On dit, en effet, que je serai riche un jour, répondit-elle ; mais la fortune de mon père ne peut que me rendre plus facile le choix d'un mari.

— C'est vrai. Mais celui-là sera agréé par votre père, qui, étant riche, exigera aussi la fortune.

— On calcule souvent ainsi dans les familles, paraît-il ; mon père et mon parrain n'ont point cette manière de voir. Ils consulteront moins le rang, la position et la fortune du mari qu'ils me donneront, que les qualités

de son cœur. Ils m'aiment, ce qu'ils veulent, avant tout, c'est mon bonheur.

— Si le vieux Mardoche m'a dit la vérité, plusieurs fois déjà vous avez été demandée en mariage.

— C'est vrai.

— Par des jeunes gens riches, de familles honorables, très-considérées dans le pays?

— Oui.

— Ces diverses demandes ont été repoussées.

La jeune fille eut un délicieux sourire.

— Savez-vous pourquoi, mademoiselle? Vous a-t-on alors consultée?

— Non, c'était inutile, je n'aimais pas, répondit-elle d'un ton adorable.

Le visage d'Edmond s'illumina.

— Oh! merci! merci! s'écria-t-il, c'est un nouvel et radieux espoir que vous mettez en moi!

Elle arrêta sur lui son regard brillant, et répondit avec un doux sourire :

— Ne suis-je pas la fée de l'Espérance?

— Mais c'est le ciel que vous m'ouvrez! s'écria-t-il avec transport... Seulement, il me faut trois ans de travail pour conquérir une position, me rendre digne de vous et vous mériter... Trois ans, c'est bien long...

— J'attendrai, dit elle.

— Ah! s'écria-t-il enivré, vous avez vaincu la fatalité, aucune douleur ne peut plus m'atteindre!... Dans huit jours je serai à Paris et j'aurai repris mes études interrompues.

— Ce soir, reprit Blanche, je parlerai de vous à mon père et à mon parrain et, je l'espère, demain vous pourrez vous présenter au Seuillon.

— Comment serai-je prévenu?

— A midi, à Frémicourt, vous trouverez Mardoche à l'endroit où vous vous êtes rencontrés hier.

— J'attendrai le messager de joie, dit-il.

Ils arrivaient au bout du sentier, qui ne se continuait pas au-delà du pont de pierre sur la Sableuse.

Leurs mains se joignirent dans une étreinte rapide et ils se séparèrent.

XIX

L'ESPOIR S'EN VA

Blanche continua son chemin vers Frémicourt, dont elle n'était plus qu'à une faible distance. Le jeune homme la suivit des yeux jusqu'au moment où elle disparut à l'angle de la première maison du village.

Alors il leva vers le ciel son regard irradié, dans lequel éclatait une reconnaissance infinie.

Puis, s'éloignant comme à regret, il traversa le pont, se dirigeant vers la route de Saint-Irun.

Il avait à peine fait vingt-cinq pas, lorsqu'un homme, sortant d'un bouquet d'arbustes, s'élança sur le chemin.

Ce nouveau personnage, qui n'était autre que Rouvenat, s'arrêta, faisant face à Edmond, avec l'intention évidente de lui barrer le passage

Le visage du vieillard était encore plus grave, plus sévère, plus triste que d'habitude, et il y avait dans son regard plus de douleur que de colère. Quand le jeune

homme s'arrêta devant lui, il fit un mouvement de surprise.

— Je vous reconnais, monsieur, lui dit-il ; jeudi dernier vous étiez à Gray, n'est-ce pas ?

— J'y étais.

— Et moi, me reconnaissez-vous ?

— Si je ne me trompe pas, vous êtes le parrain de Mlle Blanche Mellier.

— Je suis en effet le parrain de cette jeune fille à qui vous causiez tout à l'heure en suivant le sentier au bord de l'eau. De loin, je vous ai aperçus, j'aurais pu interrompre votre causerie, j'eusse bien fait, peut-être ; mais j'ai préféré vous attendre ici. Je ne veux pas que Blanche sache que je vous ai vus ensemble, et elle doit ignorer toujours ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

Le jeune homme sentit son cœur se serrer douloureusement ; il comprit qu'un malheur inattendu allait le frapper. Il regarda Rouvenat avec inquiétude.

Le vieillard reprit :

— Vous avez une figure qui parle en votre faveur ; je n'ai pas l'habitude des villes, moi ! je ne suis qu'un homme des champs ; mais quand j'ai devant moi une physionomie honnête, un regard franc et loyal comme le vôtre, je ne m'y trompe pas ; aussi je ne vous ferai pas l'injure de supposer que vous êtes venu dans ce pays avec l'intention de séduire une innocente jeune fille, notre enfant.

— Oh ! monsieur, merci ! s'écria Edmond d'un ton pénétré, si seulement vous aviez eu cette mauvaise pensée, vous l'avez compris, vous m'auriez fait en effet la plus sanglante injure.

— Maintenant, voulez-vous me répondre avec sincérité ?

— Le parrain de Mlle Blanche a le droit de m'interroger, je suis prêt à lui répondre.

— Eh bien, est-ce que vous aimez Blanche? demanda-t-il brusquement.

— De toutes les forces de mon âme, répondit le jeune homme sans hésiter.

Rouvenat tressaillit et un nuage passa sur son front.

— Le mal est plus grave que je ne le pensais, se dit-il.

Puis, avec une anxiété visible, il reprit :

— Et elle, Blanche?

— Mlle Mellier ne m'a pas donné le droit de répondre pour elle, prononça le jeune homme d'une voix tremblante.

Ces paroles augmentèrent les perplexités de Rouvenat.

Il y eut un moment de silence.

Les deux hommes étaient également émus, embarrassés. Edmond sentait la terreur pénétrer en lui; il comprenait, instinctivement, que Blanche dépendait absolument de l'homme qui était devant lui, qu'il pouvait d'un mot détruire son bonheur et effacer tous ses rêves.

— Ecoutez-moi, reprit le vieillard, écoutez-moi : Vous aimez Blanche, je l'aime aussi, moi, je l'aime autant et plus peut-être que si elle était ma fille... Je l'ai vue venir au monde, toute petite je l'ai bercée sur mes genoux, dans mes bras; sa mère est morte deux heures après sa naissance, et près du lit sur lequel la pauvre femme venait d'expirer, ayant à peine eu le temps d'embrasser son enfant, j'ai juré à la morte que je veillerais sans cesse sur sa fille, que je serais toujours là pour la protéger, pour la défendre... Ah! Dieu est bon, il ne permettra pas que Blanche soit malheureuse! Si je pouvais tout vous dire, vous comprendriez, mais je ne peux pas... Voyez-vous, une larme qui tomberait de ses yeux serait pour moi comme un coup de poignard; pour lui

éviter une douleur, un chagrin, je donnerais avec joie les jours qui me restent à vivre, et ce serait peu, car arrivé au bout de ma course, donner ma vie pour un doux regard ou un sourire de ma Blanche bien-aimée ne serait pas un grand sacrifice. Mais, je le répète, Dieu est bon : il me conservera près de Blanche jusqu'au jour où je pourrai dire en mourant : Elle est heureuse !

Edmond écoutait avec une agitation fiévreuse.

— Si j'eusse pu prévoir ce qui est arrivé, poursuivit-il avec un accent de profonde tristesse, je ne l'aurais pas emmenée à Gray, à cette foire maudite, et vous ne vous seriez pas rencontrés. Le mal est fait, il s'agit maintenant de le réparer ; il le sera, il le faut, pour elle, pour vous, monsieur, à qui je ne puis en vouloir d'avoir trouvé Blanche jolie, d'avoir cru que vous pouviez l'aimer... Non, je ne vous en veux pas. Hélas ! on ne peut rien contre ce qui est fatal. Mais il n'est pas trop tard ; quand on connaît le danger on l'évite. Nous rétablirons la paix où, sans le vouloir, vous pourriez tout bouleverser. Seul, je serais impuissant, peut-être, mais vous m'aiderez ; oui, votre regard me dit que je peux compter sur vous.

L'inquiétude du jeune homme redoubla.

— Je vous en prie, monsieur, fit-il, ayez pitié de mes angoisses, dites-moi vite ce que vous exigez de moi.

— Vous aimez Blanche, reprit Rouvenat d'un ton grave, je vous crois ; je ne veux même pas m'étonner que l'amour vous soit venu si vite ; vos intentions sont avouables et vous êtes un honnête jeune homme, je le crois aussi. Et cependant je suis forcé de vous dire : Oubliez Blanche, ne pensez plus à elle, vous ne devez pas l'aimer.

— Oh ! vous pouvez tout me demander, excepté cela ! s'écria le jeune homme.

Rouvenat secoua la tête.

— Il faut cela pour vous, dit-il, puisque vous ne pouvez pas être son mari.

Edmond poussa un soupir et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Pauvre garçon ! il l'aime réellement, pensa le vieil lard.

Mais les intérêts qu'il croyait défendre en ce moment étaient là pour prémunir son cœur contre toute faiblesse, tout attendrissement dangereux.

— Eh bien, reprit-il d'une voix ferme, en posant sa main sur l'épaule d'Edmond, vous voyez la situation, qu'allez-vous faire ?

— Ah ! je n'en sais rien ! s'écria le jeune homme, relevant brusquement la tête.

Il était devenu affreusement pâle.

— Je n'ai plus une pensée, continua-t-il d'une voix brisée, je souffre cruellement, tout s'effondre autour de moi. Ah ! le vieux mendiant avait raison... J'espérais... Insensé ! Est-ce que l'espoir est permis aux déshérités ?... Je l'appelais la fée de l'Espérance... dérision ! C'est Mlle Blanche Mellier, une fille unique, et son père est riche. J'ai osé croire que je pourrais me rendre digne d'elle, quelle audace ! Allez, monsieur, vous pouvez achever de m'écraser ; on ne lutte pas contre sa destinée...

Rouvenat n'avait pas l'idée d'un semblable découragement ; il regardait le malheureux jeune homme avec compassion.

— Ah ! reprit amèrement Edmond, vous n'avez pas besoin de me dire pourquoi vous me conseillez d'oublier Mlle Blanche, de ne plus penser à elle, je le comprends, je le devine...

— Jeune homme, répliqua froidement Rouvenat, vous pouvez tout supposer sans découvrir la vérité.

— M. Mellier veut pour sa fille un brillant mariage ; il n'accordera sa main qu'à un homme riche, bien posé...

— Vous vous trompez absolument. Tenez, je veux bien vous le dire, à vous, — c'est une preuve de sympathie que je vous donne, — Blanche n'avait pas encore six ans lorsqu'elle a été fiancée. Voilà. Je ne puis vous en dire davantage.

— Quoi ! c'est pour cette raison ?

— Il n'y en a pas d'autre. Aucune puissance au monde ne saurait rien changer à ce qui a été décidé.

— Cependant, monsieur, permettez-moi de vous le dire, un enfant ne s'engage pas ; le cœur de Mlle Blanche peut être en désaccord avec vos projets. Si elle aimait un autre homme que celui que la volonté de son père et la vôtre croient avoir le droit de lui imposer ?

— Oh ! alors, ce serait un grand malheur.

— Un grand malheur ?

— Oui.

— Ainsi, celui-là, qui aurait le bonheur d'être aimé de Mlle Blanche serait repoussé ?

— Oui, comme vous, comme tous ceux qui, déjà, l'ont demandée en mariage.

Le jeune homme regarda le vieillard avec effarement. Il était stupéfié.

— Et vous dites que vous l'aimez ? s'écria-t-il.

Rouvenat eut un sourire étrange.

— Je sais bien que vous ne pouvez pas me comprendre, répondit-il ; mais je ne peux rien vous expliquer ; c'est mon secret, à moi, je le garde. Le cœur de Blanche est, et doit rester encore libre de toute affection. En supposant qu'elle éprouve déjà pour vous de la sympathie, l'impression produite en elle ne saurait être bien pro-

fonde, elle s'effacera facilement. Vous ne voulez pas la rendre malheureuse, n'est-ce pas?

— Vous me demandez cela, à moi! s'écria le jeune homme, à moi, qui donnerais ma vie pour elle!

— Eh bien, au nom du bonheur de Blanche, que vous voulez comme moi, au nom de votre affection pour elle, au nom de votre honneur et de tout ce qui vous est cher, il faut que vous vous éloigniez, que vous ne paraissiez plus sur le domaine du Seuillon, qu'on n'entende plus parler de vous, il faut que Blanche ne vous revoie jamais!

Le jeune homme laissa échapper un sourd gémissement.

— J'ignore qui vous êtes, je ne vous le demande pas, je ne veux pas le savoir, continua le vieillard; mais vous seriez le fils d'un millionnaire, d'un marquis ou d'un prince que ce serait la même chose. Je vous le répète, vous ne pouvez pas devenir le mari de Blanche.

Edmond restait atterré.

— Je m'adresse à votre cœur, à votre générosité, à tous les bons sentiments qui sont en vous, reprit le vieillard dont la voix devint suppliante; il s'agit du repos d'une innocente enfant, qui ne sait rien encore des choses de la vie; ah! vous ne voudrez pas compromettre son avenir, ni détruire son bonheur. Ce serait mal et vous n'êtes pas méchant, non, vous ne l'êtes pas... Vous êtes ému, je vois des larmes dans vos yeux. Il me semble que je vais pleurer aussi... C'est drôle ce que j'éprouve... Je vous le dis et vous pouvez me croire, si c'était possible et que Blanche vous aimât, je vous dirais: Venez... Vous l'épouseriez. Mais cela ne se peut pas. Vous vous éloignerez, n'est-ce pas? Vous ne chercherez plus à la revoir, vous me le promettez?

Edmond fit entendre un nouveau gémissement et répondit :

— Je partirai.

Rouvenat lui prit les deux mains.

— Oh ! je vous ai bien jugé, dit-il ; vous êtes un grand et noble cœur !

— Adieu, monsieur, adieu, dit le jeune homme d'une voix presque éteinte.

Il jeta autour de lui un regard désespéré et s'éloigna rapidement.

— Un malheureux de plus sur la terre, murmura tristement Rouvenat.

XX

VISITE A MARDOCHE

Le malheureux Edmond venait d'être frappé d'un coup aussi terrible qu'inattendu. De nouveau l'obscurité l'enveloppait. Il retombait dans la nuit, dans le néant... Il lui semblait, à chaque instant, que la terre allait s'enfoncer sous ses pieds et qu'il marchait entraîné dans un tournoiement vertigineux.

Un abîme se serait ouvert devant lui, qu'il n'aurait pas fait un pas en arrière pour l'éviter...

Au bout de quelques minutes, il quitta brusquement la route et s'élança à travers champs.

Où allait-il ? Il n'en savait rien. Cela lui était égal.

Les désespérés n'ont plus rien qui les guide.

Comme le paria, Edmond cherchait à s'isoler : il fuyait la clarté du jour, il aurait voulu se dérober même aux rayons du soleil.

La mort dans l'âme, l'esprit en délire, il se mit à courir comme un insensé, sautant les fossés, franchissant les haies; aucun obstacle ne semblait pouvoir l'arrêter dans sa course effrénée. On aurait dit qu'il était poursuivi par une troupe de démons invisibles.

Sa pauvre tête n'avait plus une idée, il ne réfléchissait plus ; mais son cœur gardait son horrible douleur.

Le son d'une cloche, puis d'une autre arriva jusqu'à lui. On sonnait midi à Frémicourt et à Civry. Il se trouvait presqu'en haut du coteau qui fait face au Seuillon. Il s'arrêta et pendant un instant sa vue erra dans la verte vallée. Il vit les saules et les grands peupliers qui bordent la rivière, puis, derrière ce rideau de verdure, les pignons blancs et les toitures rouges des bâtiments de la ferme.

Il poussa un cri déchirant. Ses bras tendus s'agitèrent convulsivement.

— C'est fini, je ne la verrai plus! gémit-il. Blanche, Blanche, adieu!...

Il se remit à marcher.

Sur sa gauche s'étendait le bois de Sueure et devant lui se dressaient imposantes, dans leur aspect sauvage, les masses grisâtres d'énormes roches amoncelées; çà et là, prenant racine on ne sait comment, on voyait sur les roches un arbuste rabougri, un bouquet de ronces.

Ces roches géantes, pierres monstrueuses de forme bizarre, crevassées, pointues, dentelées, menaçantes, ressemblaient aux murailles sombres d'une forteresse du moyen-âge avec ses tourelles, ses aiguilles, ses meurtrières et ses créneaux.

L'œil d'Edmond mesura la hauteur du colosse de

pierre qui, debout depuis la création du monde, et sûr de son éternité, semble jeter à l'homme un perpétuel défi.

Quelque chose d'irrésistible attirait le jeune homme de ce côté. Il y alla. Il cherchait la solitude : tout ce qui était sombre et sauvage devait lui plaire. Il se trouva bientôt au pied des roches.

— Hé, bonjour, monsieur, comment allez-vous? dit tout à coup une voix derrière lui.

Edmond tressaillit et se retourna vivement.

Il reconnut le vieux mendiant.

Mardoche, assis sur une pierre, au soleil, une autre pierre lui servant de table, était en train de prendre son modeste repas.

— Vous avez l'air consterné, vous n'êtes pas content, reprit le vieillard; êtes-vous contrarié de me rencontrer ici? C'est une surprise à laquelle vous ne vous attendiez pas. Je la partage, car j'avoue que je ne pensais guère vous voir aujourd'hui. Je ne vous remercie pas d'avoir dirigé votre promenade de ce côté ; c'est évidemment sans vous en douter que vous venez me faire une visite.

— Que voulez-vous dire?

— Comment, vous ne comprenez pas que c'est ici que je demeure!

Le jeune homme regarda autour de lui.

— Je ne vois aucune habitation, dit-il.

— Voyez cette montagne de pierre, dit Mardoche en souriant, c'est mon château. Abandonnées aux hiboux, aux lézards et aux couleuvres, je me suis emparé de ces roches; j'en ai fait ma propriété. Regardez, là, cette large fente; c'est l'entrée de la galerie qui conduit à mon appartement: une grande salle, d'abord, puis une autre, puis une troisième.

— Quoi, vous logez au milieu de ces pierres? s'écria Edmond.

— Et je m'y trouve à merveille, répondit le vieillard; j'y suis libre comme les oiseaux de proie qui, eux aussi, y cachent leurs nids. Je n'y crains ni le vent, ni la pluie, ni l'éclair, ni la foudre.Si le jour y vient à peine, si les rayons du soleil n'y pénètrent jamais, on y est bien tout de même... D'ailleurs, je n'ai qu'à sortir et je suis ici, sur ma terrasse, qui a une vue magnifique, comme vous pouvez le voir. Aussitôt qu'il se lève, le soleil vient éclairer ma terrasse et me dire bonjour. Je suis déjà là, car j'ai mon réveille-matin: le rossignol qui chante toujours de bonne heure et me fait la gracieuseté de se percher sur cet arbre, à l'entrée de ma demeure. Il sait mes habitudes. Quand il juge que j'ai assez dormi, il m'appelle.

Enfin, le bois est à ma porte, c'est mon parc; je m'y promène avec plaisir; j'ai toujours aimé les bois; on y trouve le silence, la fraîcheur et l'ombre; c'est là qu'on peut rêver à son aise... Voyez-vous, tout vieux que je suis, j'éprouve encore, parfois, le besoin de m'égayer par un rêve.

Les bonnes gens du Seuillon, — voyez dans la plaine, comme on le découvre d'ici au milieu de la verdure, — les bonnes gens du Seuillon m'ont offert une petite chambre dans la maison du berger; il y a trois pièces, et le berger qui est garçon, n'en a besoin que d'une. Pour ne pas contrarier Mlle Blanche, je n'ai pas refusé; mais bien que j'aie là un bon lit et la facilité d'entrer dans la maison n'importe à quelle heure du jour et de la nuit, puisque j'ai une clef, je n'y couche presque jamais; je me trouve mieux ici. Il y a des gens qui disent, en parlant de moi:

— C'est un vieux fou!

Ils ont peut-être raison.

Maintenant, jeune homme, parlons de vous. Vous me plaisez, cela se comprend : vous êtes jeune, joli garçon, poli ; vous n'avez pas, heureusement pour vous, cet air fier, dédaigneux, important, impertinent et fat de certains jeunes gens de la ville que je connais ou que j'ai connus. Mais ce que je ne m'explique pas, c'est que, vous voyant aujourd'hui pour la deuxième fois, j'aie déjà pour vous une véritable amitié.

Voyons, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit hier à Frémicourt? Je sais un peu ce qui se passe au Seuillon. Vous pouvez me croire, mon jeune ami, songer à Mlle Blanche, avec l'espoir de l'épouser, serait de votre part une folie.

— Hélas! je ne le sais que trop maintenant, dit Edmond d'un ton douloureux.

Mardoche bondit sur ses jambes.

— Malheureux ! s'écria-t-il, vous êtes allé au Seuillon!

— Je ne suis pas allé jusque-là.

— Alors, vous n'avez pas revu Mlle Blanche?

— Si, je l'ai rencontrée au bord de la rivière.

— Ah! après ce que je vous ai dit!... Tenez, c'est mal ce que vous avez fait.

— Ne me jetez pas votre malédiction, Mardoche; je suis assez puni de n'avoir pas suivi votre conseil, assez châtié de mon audace...

— Que vous a donc dit la demoiselle du Seuillon?

— Mlle Blanche m'a dit d'espérer.

Le vieillard parut très-agité.

— Mais elle vous aime! exclama-t-il, elle vous aime!

Edmond secoua tristement la tête.

— Je ne souhaite point que cela soit, dit-il.

— Enfin, pourquoi avez-vous cet air désolé, désespéré? Que s'est-il passé? Dites-moi tout, ne me cachez rien, j'ai besoin de savoir...

— Mlle Blanche allait à Frémicourt, où elle avait affaire; je venais à peine de la quitter, le cœur rempli de confiance et d'espoir, lorsqu'un homme, qui se tenait caché derrière des arbres, se jeta brusquement devant moi.

— C'était Pierre Rouvenat?

— Oui, le parrain de Mlle Mellier.

— Alors?

— Alors, sans colère, sans menace, il m'a répété ce que vous m'avez dit vous-même.

— Toujours la même chose, pensa Mardoche, que veut-il donc?

— Il ne m'a pas défendu d'aimer sa filleule, continua le jeune homme, il m'a supplié au nom de son avenir, de son bonheur, de ne plus chercher à la revoir... Ah! un poignard plongé dans ma poitrine ne m'aurait pas fait plus de mal! Mais il s'agit du bonheur de Mlle Blanche, j'ai promis à son parrain que je partirais et qu'on n'entendrait plus parler de moi. Si elle est heureuse, il importe peu que je traîne ici ou là ma misérable existence, fatalement condamnée.

— Ainsi, Rouvenat vous a dit, comme à d'autres déjà, que vous deviez renoncer à l'espoir d'épouser sa filleule?

— Oui.

— Si elle vous aimait, cependant!

— La situation serait la même; il me l'a fait comprendre.

— Ah ça! s'écria Mardoche, il ne veut donc pas la marier! Oh! il y a dans sa tête une idée fixe, une volonté que rien ne fera fléchir! Quelle est donc cette idée?...

— C'est son secret.

— Oui, c'est son secret... Ah! il le garde précieusement, puisque j'ai vainement essayé de le pénétrer. Je cherche et je ne trouve rien. Si inexpliquable que soit la conduite de Rouvenat, il n'y a pas à douter, cependant, qu'il ne veuille le bonheur de sa filleule; elle est tout pour lui, il l'adore... Je connais bien quelqu'un qui aurait le droit de lui demander une explication et d'opposer sa volonté à la sienne; mais celui-là veut et doit se taire encore.

Enfin, jeune homme, vous n'avez pas voulu suivre le conseil que je vous ai donné hier, et aujourd'hui, Rouvenat lui-même vous a confirmé mes paroles.

— Hélas! oui.

— Il a dû vous donner au moins un semblant de raison?

— Oui.

— Parlez, parlez, qu'a-t-il dit?

— Il prétend que Mlle Blanche n'avait pas encore six ans lorsqu'elle a été fiancée, et que c'est pour cela...

— Fiancée à l'âge de six ans, fit Mardoche avec surprise, qu'est-ce que cela veut dire?

Il porta la main à son front, ferma les yeux et parut réfléchir profondément. Mais au bout d'un instant il hocha la tête en murmurant:

— Je ne comprends pas.

Puis, s'adressant à Edmond:

— Vous avez promis à Rouvenat de ne plus revoir sa filleule, dit-il; qu'allez-vous faire?

— Partir.

— Vous n'êtes pas de ce pays?

— Non, et je n'y connais personne.

— C'est donc le hasard...

— Oui.

— Eh bien, vous avez raison, il faut que vous partiez. Où allez-vous?

— Où je vais? Je n'en sais rien; où ma mauvaise chance me conduira. Le ressort de ma vie s'est brisé, je suis sans courage, je n'ai plus de volonté, l'avenir m'épouvante. Celui qui me précipiterait du haut de ces roches, au bas desquelles je tomberais sans vie, me rendrait un immense service.

Mardoche lui saisit le bras.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-il.

— Je ne saurais le dire exactement: dix-neuf ou vingt ans.

— Et vous osez parler comme vous le faites, répliqua le vieillard d'un ton moitié affectueux, moitié sévère; jeune homme, vous êtes fou! vous êtes fou!

— Non, je suis désespéré.

Mardoche haussa les épaules.

— Avant de vous plaindre, dit-il, attendez donc que vous ayez souffert.

— Mais que voulez-vous donc que je devienne? s'écria le malheureux d'une voix déchirante.

— Un homme, répondit froidement Mardoche.

Edmond ne put supporter la fixité de son regard, il baissa les yeux.

— Avez-vous de la fortune? interrogea le vieillard.

— Non.

— Alors vous avez un emploi?

— Pas davantage.

— Et vous songiez à épouser Blanche Mellier! s'écria Mardoche avec emportement.

— Ne me jugez pas sans m'entendre, répondit vivement le jeune homme; pour avoir droit à ce bonheur, il fallait m'en rendre digne. Je le voulais. J'ai fait à Paris de sérieuses études; au bout de trois ans, j'aurais

pu être avocat, médecin ou ingénieur. A défaut d'une fortune que je n'ai pas, c'est un état, une position honorable que je pouvais offrir à Mlle Mellier.

— Oui, je comprends... Eh bien, mon jeune ami, votre voie est toute tracée, voilà ce qu'il faut être. Reprenez courage, retournez à Paris et mettez-vous hardiment au travail.

Edmond secoua tristement la tête et un sourire amer crispa ses lèvres.

XXI

L'ESPOIR REVIENT

Après un court silence, Mardoche reprit:

— La vie n'est pas toujours facile, jeune homme; pour tous elle a des douleurs et des larmes; il y a plus de jours sombres que de jours de soleil. Croyez vous être seul à vous déchirer aux épines qui poussent partout? Comme les plus pauvres et les plus humbles, les riches et les puissants ont leurs chagrins, leurs tourments, leurs misères! Croyez-moi, la vie est une lutte continuelle, le bonheur s'achète quelquefois bien cher, et il faut souffrir, oui, souffrir beaucoup, pour avoir droit au repos. Marcher à travers les obstacles, lutter, lutter sans cesse, voilà le sort de chacun... Ce sont les forts, ce sont les courageux, ce sont ceux qui ont la foi qui arrivent au but. A eux le triomphe; ils ont combattu, ils l'ont mérité!...

Vous êtes jeune, intelligent, instruit, plein d'avenir et vous vous plaignez et vous désespérez!...Ce n'est être ni fort, ni courageux, ni croyant.Jeune homme, il faut croire, entendez-vous? il faut croire !

— A quoi? soupira Edmond.

— En Dieu et en votre jeunesse, répondit Mardoche d'un ton solennel. Allez, continua-t-il en branlant la tête, vous vous croyez bien malheureux ; mais à chaque pas que vous ferez, si vous prenez la peine d'examiner autour de vous, vous verrez des malheurs autrement grands que le vôtre. Regardez un peu moins en haut et un peu plus en bas...

Moi, voyez-vous, je suis devenu philosophe; pourtant, je ne sais ni lire, ni écrire ; mais, à force de me trouver seul avec mes pensées en contemplation devant l'immensité de la création, j'ai senti que la nature, livre ouvert pour tous, contenait toutes les grandes vérités. Et je l'ai étudié, ce livre merveilleux, et mon cœnr et mon âme se sont pénétrés de ses enseignements. Un malheur épouvantable, inouï, m'avait frappé; avec la pensée de Dieu, la plaie s'est peu à peu cicatrisée et je suis parvenu à me consoler.

— Vous avez donc été bien malheureux, Mardoche?

— Plus que vous ne le serez jamais, répondit lentement le vieillard. Mais c'est de vous qu'il s'agit, et non de moi, dont la vie doit bientôt finir. Je voudrais vous voir renaître à l'espoir, et si j'ai fait allusion à mes malheurs passés, c'est afin de bien vous faire comprendre que chaque être humain a sa croix à porter et que pour avoir droit au repos, au bonheur, comme je le disais tout à l'heure, il faut avoir beaucoup et quelquefois longtemps souffert.

Comment vous appelez-vous?

— Edmond.

— Edmond, Edmond, répéta Mardoche rêveur.

Ce nom, il ne l'avait jamais oublié. A ce moment encore que de souvenirs horribles il évoquait!

— Edmond est votre prénom, reprit-il, c'est votre nom de famille que je vous demandais.

— Je n'ai pas de famille, répondit le jeune homme.

Mardoche tressaillit.

Edmond continua:

— Ma naissance est un mystère, j'ignore où je suis né et je n'ai jamais connu mon père.

— Mais votre mère?

— J'avais cinq ans, six ans au plus lorsque je l'ai perdue.

— Pauvre enfant! dit Mardoche.

— Comprenez-vous, maintenant, que j'ai le droit de me plaindre de ma destinée? soupira Edmond.

— Oui, sans doute; mais cela ne justifie pas le découragement que je vois en vous. Vous habitez à Paris?

— Oui.

— Pourquoi êtes-vous venu dans ce pays?

— Pourquoi? Je vais vous le dire. C'est à quelques lieux d'ici, sur la route de Gray, par une épouvantable nuit de décembre, que ma mère, saisie par le froid, et me tenant dans ses bras, est tombée dans la neige.

— Morte?...

— Non, sans connaissance, mourante...

— Alors?...

— Des saltimbanques vinrent à passer avec leurs voitures; ils nous ramassèrent, ma mère et moi. Ils se rendaient à Gray. Dès qu'ils furent arrivés dans cette ville, ils transportèrent ma mère à l'hôpital.

— Où elle est morte?

— Je le crois, personne n'a pu me le dire.

— C'est étrange, se dit Mardoche.

Puis il reprit à haute voix :

— Que firent de vous les saltimbanques?

— L'un d'eux, le plus pauvre, le plus infime, — un paillasse, un pitre, — eut pitié de moi. Craignant que son maître ne fît de l'orphelin un acrobate, un misérable, il quitta ses compagnons le même jour et m'emmena avec lui. Jérôme Greluche, — c'est son nom, — depuis treize ans travaille pour moi; il m'a élevé, m'a fait instruire, il est devenu mon père.

Du revers de sa main, Mardoche essuya furtivement une larme.

— En peu de mots, voilà toute mon histoire, dit Edmond.

— Mais comment Jérôme Greluche, comment ce brave homme, qui était pauvre, a-t-il pu vous nourrir, vous élever, vous faire instruire?

— La providence avait songé à cela.

— Ah! ah! vous avez dit la providence : vous croyez donc à quelque chose?

Le rouge monta au front du jeune homme.

— Continuez, reprit Mardoche, continuez; tout cela m'intéresse vivement.

— Quand les saltimbanques relevèrent ma mère, tombée comme je vous l'ai dit, elle avait à son bras un sac de cuir, dont Jérôme Greluche s'empara à l'insu de ses camarades. Or, dans ce sac de cuir il trouva douze mille francs.

— Douze mille francs! exclama Mardoche.

— Oui, douze mille francs en or. Greluche confia à un notaire, qui en fit le placement, dix mille francs. Il me mit en pension à Dijon. Puis il acheta une petite voiture, une mule et un théâtre de marionnettes avec lesquels il courut les campagnes afin de gagner sa vie

et de subvenir aux dépenses qu'il était obligé de faire pour moi. Il ne voulait plus toucher à l'argent qu'il considérait comme un dépôt dont il aurait à me rendre compte un jour. Il fit si bien que, depuis dix ans, les rentes de cet argent se sont accumulées et ont presque doublé ma petite fortune. Greluche a pu, par son travail, non-seulement payer tous les frais de mon éducation, mais encore économiser, d'autre part, une quinzaine de mille francs qui, selon lui, m'appartiennent aussi.

— C'est superbe ! s'écria Mardoche.

— En interrogeant mes souvenirs d'enfant, reprit Edmond, je me suis rappelé cette nuit fatale qui m'a fait orphelin. Et, depuis, j'ai constamment devant les yeux ma pauvre mère étendue sur la neige, pâle, inanimée, sans vie... C'est dans l'espoir de recueillir quelques renseignements sur elle, c'est dans l'espoir, bien vague, il est vrai, de retrouver une famille que je suis venu dans ce pays. A l'hôpital de Gray, où je suis allé, on n'a pu rien me dire. Premier espoir détruit; je n'ai plus le droit de croire que ma mère existe encore !

— Dans le sac, avec l'or, il n'y avait donc pas de papiers ? demanda Mardoche.

— Aucun.

— En vérité, tout cela est bien extraordinaire, murmura le vieillard. Enfin, continua-t-il, vous êtes parti de Gray pour venir à Frémicourt afin de revoir Mlle Blanche ?

— Non, j'ignorais que Mlle Blanche habitât dans ce pays et je n'espérais plus la rencontrer.

— C'est donc le hasard qui vous a fait entrer dans l'église du village ?

— Le hasard, non, mais plutôt le besoin de prier.

— Oui, je vous ai entendu ; alors vous n'étiez pas découragé comme en ce moment, vous vouliez croire et espérer.

Le jeune homme baissa la tête.

— Je pensais à elle, dit-il tristement.

— Vous ne m'avez pas dit le motif qui vous amenait à Frémicourt, reprit Mardoche.

— J'y suis venu sur une indication que m'a donnée l'aubergiste Bertaux de Saint-Irun.

— Ah! fit le vieillard, un renseignement?

— Oui. Il faut vous dire que ma mère, avant la catastrophe terrible, avait passé quelques jours à Saint-Irun, chez M. Bertaux, dans une chambre que j'ai louée, il y a trois jours, pour un mois...

La tête de Mardoche se pencha lentement.

— Il n'a qu'un nom, Edmond, comme l'autre, se disait le vieillard ; il loge chez Bertaux, à Saint-Irun, comme l'autre ; il aime la demoiselle du Seuillon, comme l'autre encore ; oh ! c'est étrange, étrange !...

Edmond, surpris de l'attitude de Mardoche, s'était interrompu.

Celui-ci releva la tête et, d'une voix émue :

— Comment avez-vous su que votre mère était venue à Saint-Irun ? demanda-t-il.

— Un autre souvenir qui m'a frappé comme une clarté subite au moment d'entrer dans l'auberge.

— Ce souvenir ?...

— De chaque côté de la porte d'entrée il y a deux énormes chiens de pierre.

— Oui.

— Eh bien, je me suis rappelé tout à coup que je les avais déjà vus.

Mardoche leva vers le ciel ses mains tremblantes.

— J'interrogeai l'aubergiste, continua Edmond, il se souvient très-bien d'avoir logé chez lui une femme avec son jeune enfant.

— A-t-il pu vous dire comment elle était, cette femme, votre mère?

— Oui, grande et belle, figure pâle, les lèvres sans sourire, le regard brillant et sévère.

— Avec de beaux cheveux noirs, peut-être?

— Oui, elle avait, dit-il, de beaux cheveux noirs.

— Est-ce là tout ce qu'il vous a dit?

— Non. Il m'a dit encore qu'un homme des environs de Saint-Irun était venu voir ma mère.

— Le nom de cet homme?

— Depuis peu de temps dans le pays, Bertaux ne le connaissait pas.

— Et il n'a pu vous dire ce qui s'est passé entre votre mère et cet inconnu?

— Non; mais, moi, je me suis souvenu encore : cet homme m'a pris dans ses bras, m'a mis sur ses genoux, m'a embrassé... Ma mère sanglotait, il pleurait aussi... Ah! j'en ai la conviction, c'est cet homme qui a remis à ma mère l'or trouvé par Jérôme Greluche dans le sac de cuir.

Mardoche était en proie à une agitation extraordinaire. Un travail énorme se faisait dans sa pensée. Bien qu'il y eût, dans tout ce qu'il venait d'entendre, plusieurs points obscurs et incompréhensibles pour lui, il ne doutait plus que la mère du jeune homme, qui était devant lui, ne fût la malheureuse Lucile Mellier. Alors s'expliquait, pour lui, la véritable cause de l'assassinat, pour lequel il avait été condamné, ainsi que la disparition de Lucile jusqu'alors inexpliquée.

S'efforçant de ne pas trahir son émotion, il reprit :

— Vous ne m'avez pas dit par suite de quelle indication de l'aubergiste vous êtes venu hier à Frémicourt.

— Ma mère a quitté Saint-Irun, à la nuit noire, par un froid glacial; or, Bertaux m'a assuré qu'en sortant de chez lui elle a pris le chemin de Frémicourt où, prétend-il, elle avait quelqu'un à voir. Hier, j'y suis allé, espérant y trouver un nouveau souvenir.

— Et, rien?...

— Rien. Je me trompe, pour compléter mon malheur, j'ai revu Mlle Blanche Mellier...

Mardoche se redressa. Ses yeux étincelaient. Ce n'était plus le même homme. Il paraissait transfiguré. Ne pouvant se contenir plus longtemps, des larmes jaillirent de ses yeux et se perdirent dans sa longue barbe.

Ses bras frémissants entourèrent le jeune homme et il l'attira sur sa large poitrine.

— Jeune homme, dit-il d'une voix vibrante, levez les yeux et regardez le ciel; l'étoile dont vous parliez hier n'y brille pas en ce moment, mais elle y est toujours. Fixée au firmament par la volonté de Dieu, elle y restera. Vous ne vous trompiez pas en disant qu'elle vous a conduit ici, près de moi.

— Mon Dieu, que voulez-vous dire? interrogea Edmond stupéfié.

— Tout à l'heure vous étiez découragé, brisé, sans force; chassez loin de vous les sombres pensées et que de nouveau votre cœur s'ouvre à l'espoir!

Hier, je vous disais : Ce pays vous sera fatal, partez; je vous dis aujourd'hui : Restez! Hier, je vous disais : Vous ne pouvez pas épouser Mlle Blanche; aujourd'hui, moi, Mardoche, le vieux mendiant, je vous dis : Si Blanche vous aime, elle sera votre femme!

— Oh! vous me rendez la vie! exclama Edmond éperdu; mais de grâce expliquez-moi...

— Plus tard, quand le moment sera venu ; je ne puis rien vous dire encore.

— Mais j'ai promis de partir.

— Vous resterez, j'ai besoin de vous.

— Mais qui donc êtes-vous ? s'écria le jeune homme avec exaltation ; quelle est donc votre puissance ?

— Qui je suis ? Vous me connaissez comme tout le monde ; je suis le vieux mendiant Mardoche ! Si vous le voulez, je suis encore votre ami.

— Oh ! oui, mon meilleur ami, mon protecteur, mon...

— C'est tout, l'interrompit le vieillard.

— Ah ! laissez-moi vous embrasser ! s'écria Edmond ivre de joie.

Et il se jeta au cou du mendiant.

— Allons, murmura Mardoche, il y a encore de bons instants dans la vie.

— Nous allons nous quitter, reprit-il ; je vais aller faire ma promenade dans la vallée.

— Quand devrai-je vous revoir ? demanda le jeune homme.

— Ce soir.

— Ici ?

— Non, à Frémicourt. Vous m'attendrez à neuf heures devant l'église. J'ai dans l'idée qu'à nous deux nous retrouverons encore un de vos souvenirs. C'est ce que je veux voir.

Quand Edmond l'eut quitté, Mardoche, le front rayonnant, se tourna du côté du Seuillon.

— Ah ! Rouvenat, grand cœur ! s'écria-t-il, maintenant, je connais ton secret !

Pauvre Rouvenat, continua-t-il en souriant, il ne se doute guère en ce moment, que ce matin il a repoussé, presque chassé, l'enfant qu'il a fiancé à sa filleule dans

la chambre d'auberge de Saint-Irun, le fils de Lucile Mellier, l'héritier de son maître, qu'il cherche depuis si longtemps, le mari de Blanche, de ma fille, qu'il attend toujours !

XXII

RÉVÉLATION

Blanche, ayant fait ses achats à Frémicourt, rentra au Seuillon avant midi.

Rouvenat ne lui dit rien.

Elle remarqua qu'il était sombre, préoccupé, inquiet. Depuis quelque temps, surtout, elle le voyait ainsi. Elle ne se douta point de la véritable cause de ce nouvel accès de tristesse.

L'heure du dîner était arrivée. On se mit à table. Les deux vieillards, pas plus que la jeune fille, n'éprouvaient le besoin de parler. Comme toujours, le vieux Mellier restait plongé dans ses idées noires, Rouvenat observait Blanche à la dérobée, cherchant à se convaincre que le mal qu'il redoutait n'existait pas.

La jeune fille surprit plusieurs fois, attaché sur elle, le regard perçant de son parrain, qui semblait vouloir scruter sa pensée.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? lui demanda-t-elle.

— Mais je te regarde comme toujours, répondit-il, en essayant de sourire.

Blanche secoua la tête et avec une petite moue charmante :

— Non, dit-elle, il y a quelque chose dans ton regard que je ne puis définir.

— Trouves-tu donc qu'il est moins affectueux?

— Oh ! non, au contraire.

— Mon Dieu, quand je te regarde, je ne sais pas ce qu'il y a dans mes yeux, mais ils ne peuvent exprimer autre chose que le contentement. Les tiens sont comme un miroir dans lequel j'aime à regarder ; aujourd'hui, tes joues sont fraîches et roses comme la rose elle-même ; il me semble que tu es, en ce moment, mille fois plus jolie que les autres jours.

Mellier leva la tête, regarda la jeune fille et dit :

— C'est vrai. Blanche est allée à Frémicourt ce matin, cette promenade a été pour elle un plaisir qu'elle éprouve encore.

Rouvenat tressaillit. La jeune fille baissa les yeux.

Sans le savoir, Mellier venait de se faire l'écho de leurs pensées.

En sortant de la salle à manger, Blanche dit à son parrain :

— Ce soir, après le souper, quand nous serons réunis dans la chambre de mon père, j'aurai une confidence à vous faire à tous les deux.

Rouvenat se sentit frissonner.

— Une confidence? balbutia-t-il.

— Oui.

— Est-ce donc un secret?

— Ce n'en sera plus un ce soir.

Les yeux de Rouvenat se voilèrent. Il avait compris.

Il s'éloigna rapidement, en proie aux plus cruelles appréhensions.

Il avait une affaire à traiter dans les environs de Saint-Irun ; il attela lui-même un cheval au cabriolet et il partit.

Blanche prit son ouvrage et alla s'asseoir sous un berceau au fond du jardin.

Elle pensait à Edmond et se laissait entraîner doucement par le charme d'une délicieuse rêverie.

Soudain, le beau François, qui guettait sans doute le moment de trouver la jeune fille seule, apparut à l'entrée du berceau.

Le mécontentement de Blanche fut visible.

Cela ne déconcerta point le fils Parisel. Il pénétra sous le berceau et s'assit hardiment sur le banc à côté de la jeune fille. Elle voulut se lever pour s'en aller. Il lui saisit le bras presque violemment et la força à rester assise. En même temps il lui dit d'une voix creuse :

— Il faut que nous causions.

— Mais je n'ai rien à vous dire! s'écria-t-elle prise d'un effroi subit, en sentant peser sur elle le regard faux et étincelant du paysan.

— Si vous ne dites rien, je parlerai seul, répliqua-t-il d'un ton aigre.

— Non, non, je ne veux pas vous écouter, vous n'avez rien à me dire...

Elle essaya de nouveau de quitter la place.

Il la retint encore.

— Je vous dis qu'il faut, que je veux que vous m'entendiez, reprit-il d'une voix farouche.

Elle lui jeta un regard dédaigneux, superbe.

— Eh bien, soit, dit-elle résolûment ; parlez.

— Vous savez que je vous aime?

— Votre façon d'agir ne le prouve guère, répondit-elle sèchement ; vous le dites, mais je ne vous crois pas.

— Si je ne vous aimais pas, mon père ne serait point venu exprès au Seuillon hier pour vous demander en mariage.

Elle eut un haussement d'épaules significatif.

— Vous savez ce qui s'est passé, continua-t-il, Rouvenat et vous avez fait à mon père et à moi la plus mortelle injure.

— Parce qu'il vous plaît d'interpréter ainsi la réponse qui a été faite à M. Parisel. Sans vous ôter aucune de vos qualités, vous devez bien admettre que je ne me sente pas disposée à unir ma vie à la vôtre.

François pâlit et une contraction nerveuse fit grimacer ses lèvres.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne veux pas me marier.

— En attendant, répliqua-t-il avec ironie, vous avez des rendez-vous amoureux sous les tilleuls de Frémicourt et au bord de la Sableuse.

Blanche sursauta.

— Que voulez-vous dire ? exclama-t-elle.

— Oh ! vous le savez bien... Vous étiez moins fière, moins dédaigneuse ce matin, quand vous causiez avec lui dans le chemin près de la rivière... Qu'il prenne garde à lui aussi, ce freluquet, ce mirliflore ! continua-t-il d'un ton plein de menace. Voyez-vous, je vous aime avec fureur, avec passion, avec rage, avec... je ne sais pas comme je vous aime... Je suis jaloux, oui, jaloux, et si vous en aimiez un autre... eh bien, je ne répondrais pas de moi ! Ecoutez bien ceci : je ne peux pas vous forcer à m'aimer, mais je vous jure que, si je ne puis être votre mari, vous ne serez pas la femme d'un autre !

— Mais vous êtes fou ! s'écria-t-elle éperdue, vous êtes fou !

Il arrêta sur elle un regard fauve.

— Vous êtes prévenue, dit-il sourdement.

— Par exemple, c'est trop fort, exclama la jeune fille en se redressant; on croirait, en vérité, que vous avez des droits sur moi!

— Oh! vos grands airs ne m'effrayent pas, fit-il.

La jeune fille était à bout de patience.

— A vos menaces, à vos insolences, je répondrai seulement par ces mots : monsieur François Parisel, vous êtes un méchant homme!

— C'est votre faute, riposta-t-il brutalement.

— Tenez, reprit-elle froidement, jusqu'à ce jour je n'éprouvais pour vous qu'un éloignement dont je ne me rendais pas compte; mais, maintenant, que vous vous êtes dépouillé de votre masque de fourbe, je m'aperçois que ce n'est pas seulement de l'antipathie que vous m'inspirez, mais de l'aversion et du dégoût.

Elle se leva et le couvrit d'un regard écrasant de mépris.

Il se dressa à son tour, livide, le regard chargé d'éclairs.

— Vous êtes bien imprudente, lui dit-il d'une voix sifflante; vous ne savez donc pas que du jour au lendemain l'amour le plus violent peut se changer en une haine implacable.

Il tenait la jeune fille sous son regard comme le vautour prêt à fondre sur sa proie.

A ce moment, il était repoussant, hideux à voir. Blanche sentit un frisson courir sur tout son corps.

— Il me fait peur, murmura-t-elle, il me fait peur!...

Elle voulut s'éloigner, il se jeta devant elle pour lui barrer le passage. Elle recula comme à la vue d'un reptile.

— Oh ! fit-elle d'une voix railleuse, et cet homme voudrait m'épouser ! cet homme prétend qu'il m'aime !

Rien ne saurait rendre le mépris avec lequel ces paroles furent prononcées. Le beau François les reçut en plein visage comme un coup de cravache.

— Allons, laissez-moi passer, lui dit-elle d'un ton impérieux.

Il croisa ses bras sur sa poitrine et resta immobile, fermant l'entrée du berceau. Il avait sur les lèvres un sourire de démon et ses yeux ardents, fixés sur elle, brillaient comme ceux d'un tigre dans la nuit.

La jeune fille trépignait d'impatience et de colère. Tout en elle se révoltait en présence d'une pareille audace.

— Je veux bien vous laisser passer, dit le beau François, conservant son méchant sourire, mais à une condition : il faut que vous m'embrassiez !

La jeune fille le regarda avec effarement.

— Ah ! il ne vous manquait plus que de m'insulter ! s'écria-t-elle avec indignation ; mais vous êtes donc tout à fait un misérable !

Il se mit à rire.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, reprit-il, il faudra bien en venir là. Et pour que vous ne soyez pas surprise, ajouta-t-il cyniquement, je vous préviens que ce que vous ne me donnerez pas, je le prendrai.

Blanche était atterrée ; elle jeta autour d'elle, à travers le feuillage, un regard plein d'angoisses. Elle espérait peut-être voir venir quelqu'un à son secours.

Le beau François marcha vers elle les bras ouverts. Il voulut la saisir. Elle échappa à son étreinte en se rejetant brusquement en arrière.

— Monsieur François, s'écria-t-elle d'une voix frémis-

sante, vous ne méritez aucune pitié; je me plaindrai, je dirai tout à mon père!

— Ah! ah! ah! votre père, ricana-t-il; il est bien loin, votre père.

— Mais il est fou, murmura Blanche de plus en plus effrayée, il est fou!...

— Si vous tenez à aller lui faire une visite, à monsieur votre père, reprit la voix sardonique du beau François, je puis vous dire où il est. Ce n'est pas près d'ici, par exemple, mais une bonne fille comme vous n'hésitera pas à traverser la mer pour aller embrasser son père, un si honnête homme!

— Mais que dit-il donc? que dit-il donc? s'écria Blanche en le regardant avec stupeur.

— Ah! ah! continua-t-il, votre parrain ne vous a pas dit cela, le vieux cachottier; il vous a fait croire que vous étiez la fille de Jacques Mellier... La bonne histoire... c'est drôle tout de même. Et vous avez cru cela, vous. Il y a plus de trente ans que Jacques Mellier est veuf; il n'a jamais eu qu'une fille; elle se nommait Lucile; elle est morte... Quant à vous, vous n'êtes rien à Jacques Mellier, pas même sa parente. Si vous êtes ici au Seuillon, c'est qu'un jour, sans qu'on sache bien pourquoi, il a plu au vieux Rouvenat de vous y amener.

Comme vous le voyez, ma chère, vous n'avez pas le droit d'être si fière, et en vous demandant en mariage, je ne vous faisais pas une si grande injure.

Blanche, pâle comme un suaire, les yeux démesurément ouverts, les membres agités par un tremblement convulsif, restait immobile et comme foudroyée.

— Est-ce vrai, cela, est-ce vrai? s'écria-t-elle tout à coup d'une voix étranglée.

— L'honnête Rouvenat, qui ne ment jamais, répon-

dit-il de sa voix moqueuse, n'osera pas vous dire que j'ai menti.

— Et, mon père, mon père? reprit-elle avec égarement.

— Ah! cela, c'est une autre histoire. Vous avez dû entendre raconter qu'un homme, il y a de cela dix-neuf ans, a été assassiné sur la route non loin du Seuillon...

— Oui, oui, je me souviens.

— L'assassin se nommait Jean Renaud.

— Jean Renaud, répéta-t-elle comme un écho.

— Ce Jean Renaud a été arrêté, condamné et envoyé au bagne pour toute sa vie. S'il n'est pas mort depuis, il est encore à Cayenne parmi les forçats.

La malheureuse enfant entrevit l'horrible vérité. Mais la fatalité la poussait à interroger.

— Eh bien? eh bien? fit-elle.

— Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire, voilà : vous êtes la fille de Jean Renaud!

Blanche porta ses mains à son front, ferma les yeux, chancela et s'affaissa sur le sol en faisant entendre un sourd gémissement.

Le misérable la contempla un instant froidement, d'un œil sec et dur. Il n'y avait plus en lui aucun bon sentiment, peut-être n'avait-il jamais connu celui de la pitié.

— Bah! dit-il en relevant brusquement la tête, elle n'en mourra pas.

Il s'élança hors du berceau, prit sa course à travers le verger et ne tarda pas à disparaître.

XXIII

GRANDE DOULEUR

En revenant à elle, Blanche, surprise de se trouver étendue sous le berceau, promena d'abord autour d'elle ses yeux hagards.

Mais presque aussitôt, elle se souvint. Elle poussa un cri aigu, et accroupie sur ses genoux, roulant sa tête dans ses mains frémissantes, elle se prit à sangloter.

Ce qui se passait en elle était horrible. Il lui semblait qu'elle n'était plus rien et qu'elle venait d'être ensevelie dans un effroyable écroulement. Elle se voyait isolée, perdue, chassée, fuyant cette maison où jusqu'alors on l'avait aimée, où, pleine de confiance, croyant à ce qu'on lui avait dit, son enfance s'était écoulée heureuse et tranquille.

Il lui semblait que, déjà, des voix hostiles la poursuivaient de leurs cris, de leurs malédictions ; et elle entendait résonner à ses oreilles ces mots terribles :

— C'est la fille de Jean Renaud, c'est la fille de l'assassin, c'est la fille d'un forçat !

Et elle fuyait pour ne plus entendre ces clameurs, pour se dérober aux regards moqueurs d'un monde sans pitié. Elle fuyait, cherchant des yeux une forêt assez profonde, un trou noir où elle pût cacher sa douleur, sa honte et son désespoir.

— Ainsi, se disait-elle, ce nom, qui m'a été donné, ne m'appartient pas, je l'ai volé. On m'a élevée, on me nourrit, on m'habille, on me loge par charité. Sans le vouloir, sans le savoir, je trompe tout le monde. Sourires, hommages, saluts, respect, affection, caresses, amitiés, tout ce qu'on donne à Mlle Mellier, je le vole... Je suis un mensonge... Ah ! malheureuse ! malheureuse !

Cependant, quand elle eut bien pleuré, elle se trouva plus calme. Elle se leva, essuya ses yeux et rentra dans la maison.

En la voyant, la servante ne put retenir un cri de surprise.

— Mon Dieu. mademoiselle, comme vous êtes pâle ! dit-elle, que vous est-il donc arrivé ?...

— Rien, répondit-elle tristement, rien.

Elle monta l'escalier et s'arrêta devant la porte du fermier ; sa main toucha le bouton de cuivre pour l'ouvrir, mais son bras retomba aussitôt. Elle poussa un gémissement et bondit vers sa chambre où elle se précipita affolée, frissonnante.

Elle s'arrêta devant le bouquet que Mardoche lui avait donné la veille et le regarda avec un sourire navrant sur les lèvres.

— Tous, tous, murmura-t-elle amèrement, jusqu'au, pauvre mendiant Mardoche, voient en moi ce que je ne suis pas !

Alors sa pensée quitta le Seuillon, traversa la France, les mers, et sur un coin de terre de l'Amérique du Sud, qu'elle avait vu souvent, en étudiant la carte géographique, elle alla chercher l'assassin condamné, son père !

Elle crut le voir pâle, décharné, les yeux mornes, sans regard, tourmenté par le remords du crime et le front courbé, traînant encore et toujours sa chaîne de galérien.

Elle tomba sur ses genoux, joignit ses mains, et les yeux tournés vers le ciel, l'enfant pure et innocente implora pour le malheureux la clémence du Dieu de miséricorde.

Elle pleura et pria longtemps.

Le soleil se coucha. Sept heures sonnèrent. Rouvenat était revenu. Sa première question avait été de demander où était Blanche.

— Dans sa chambre, répondit la servante.

— C'est bien, fit-il.

Et il était allé aux écuries.

Au moment de se mettre à table pour le repas du soir, il causait avec son maître dans la salle à manger. La servante apporta la soupière.

— Est-ce que Mlle Blanche n'est pas descendue ? lui demanda-t-il.

— Pas encore.

— Appelez-la.

La servante s'empressa d'obéir. La jeune fille ne répondit pas. La servante revint et dit à Rouvenat :

— Je ne sais pas si mademoiselle m'a entendue, mais elle n'a pas répondu.

— Je vais la chercher, dit Rouvenat.

Et il sortit de la salle à manger.

Toute la journée, il avait été agité, troublé, comme s'il eût eu le pressentiment de quelque malheur.

Dans la grande salle, les gens de la ferme, y compris le beau François, étaient à table.

L'un des garçons se pencha vers son voisin et lui dit tout bas à l'oreille :

— Regarde donc François ; a-t-il une drôle de tête !

— Il a encore l'air plus sournois que d'habitude, répondit l'autre.

— Il est blanc comme s'il eût mis son visage dans un sac de farine.

— On dirait vraiment qu'il vient de faire quelque mauvais coup.

— Es-tu bête !

Les deux domestiques se mirent à rire.

Rouvenat ouvrit la porte de la chambre de la jeune fille et entra. Il la vit assise près de la fenêtre, la tête inclinée sur sa poitrine.

— Blanche ! l'appela-t-il doucement.

Elle parut sortir d'un rêve et se dressa sur ses jambes comme poussée par un ressort.

Rouvenat vit sa figure décomposée, ses lèvres pâlies, ses yeux rouges, sans éclat, sa chevelure en désordre, tombant sur ses épaules et, sur ses joues, comme deux ruisseaux de larmes.

Il sentit en lui un affreux déchirement. Il se précipita vers elle et l'entoura de ses bras. Elle se pressa contre lui, sa tête tomba sur la poitrine du vieillard et elle éclata en sanglots.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-il, pourquoi cette grande douleur ? Qu'as-tu ? Que t'a-t-on fait ?

Elle se redressa, mit ses deux mains sur les épaules de Rouvenat, et le regardant fixement les yeux dans les yeux :

— Es-tu réellement mon parrain ? lui demanda-t-elle.

— Pourquoi me fais-tu cette singulière question ? répondit-il avec une douloureuse surprise.

— Ah ! parce que je ne sais plus ce que je peux croire, parce que je doute de tout, de tout ! Réponds, réponds-moi, es-tu mon parrain ?

— Oui, je suis ton parrain ; c'est moi qui t'ai donné le nom de Blanche. La main sur ton front, devant Dieu

et le prêtre qui t'a baptisée, j'ai juré de t'aimer, de te protéger.

— C'est bien, je te crois. Maintenant, dis-moi le nom de mon père !

La foudre tombant aux pieds de Rouvenat n'aurait pas produit un effet plus terrible. Il recula en chancelant comme un homme ivre.

— Ah ! s'écria-t-elle, tu n'oses pas le prononcer ce nom, il te fait peur, il t'épouvante !...

— Ce qui me fait peur, Blanche, répliqua-t-il d'une voix tremblante, ce qui m'épouvante, c'est de te voir ainsi, c'est d'entendre tes paroles étranges.

— Mais tu ne réponds pas, reprit-elle tristement.

— Tu es la fille de mon maître, tu es la fille de Jacques Mellier.

Elle secoua la tête.

— Ce matin, dit-elle, je le croyais encore ; mais cela n'est pas, c'est un mensonge !

— Malheureuse enfant ! exclama Rouvenat, mais qui donc as-tu vu ? Qui donc t'a parlé ?

— Qu'importe, puisque je sais la vérité.

— Oh ! non, non, c'est impossible, on ne t'a pas dit...

— Quoi ? que j'étais la fille d'un forçat, la fille de Jean Renaud, l'assassin ?

Rouvenat se laissa tomber sur un siége. Il était terrifié.

Blanche se mit à genoux devant lui, lui prit les mains et les couvrit de baisers.

— Je n'ai plus que toi au monde, dit-elle.

— Ingrate enfant ! Et Jacques Mellier ?

— Il n'est pas mon père ; toi, tu es mon parrain.

— Nous t'aimons également tous les deux ; pour lui, comme pour moi, tu es la consolation et l'espoir.

Elle reprit d'une voix suppliante et pleine de larmes :

— Je voudrais bien savoir l'histoire de mon malheureux père ; tu me la raconteras, n'est-ce pas ?

Rouvenat tressaillit. Il se rappelait la promesse faite au condamné dans sa prison.

— Oui, je te dirai tout, je l'ai juré.

— Quand ?

— Le jour où tu auras vingt ans.

La jeune fille laissa tomber sa tête sur les genoux du vieillard, et de nouveaux sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

— Oh ! le misérable, l'infâme ! murmura Rouvenat sourdement.

Blanche tourna vers lui son doux regard.

— Ah ! devant moi, ne le traite pas ainsi, dit-elle ; il est mon père !... Si grand que soit son crime, qu'il expie, je prierai pour lui tous les jours et Dieu lui pardonnera.

A son tour, Rouvenat sanglota. Il prit la tête de la jeune fille dans ses mains, se baissa, et ses lèvres se collèrent sur le front de l'enfant.

— Blanche, Blanche, dit-il, tu m'as entendu prononcer ces mots : misérable ! infâme ! et tu as cru que je parlais du pauvre Jean Renaud ; ah ! ne le crois pas, ne le crois pas !... Je pensais à ce misérable hypocrite, haineux et méchant, qui, trompé dans son odieux calcul, a voulu se venger en s'attaquant lâchement à toi... Tu n'as pas besoin de me dire son nom, je le connais... Mais va, il sera fait prompte justice, le misérable ne souillera pas plus longtemps de sa présence l'air que tu respires. Ah ! il y a longtemps, il y a longtemps que j'éprouvais pour toi l'horreur de ce contact impur.

Il se leva, une lueur sombre s'alluma dans ses yeux. Il marcha vers la porte.

Blanche courut à lui.

— J'ai encore quelque chose à te demander, dit-elle.

— Je t'écoute.

— Tu m'as dit que ma mère s'appelait Geneviève...

— C'est la vérité.

— Qu'elle était morte...

— Oui, quelques heures après t'avoir mise au monde.

— Demeurait-elle loin d'ici ?

— Non. Elle demeurait à Civry.

— Et c'est dans le cimetière de Civry que ma mère repose ?

— Oui.

— Merci, voilà ce que je désirais savoir.

— Mais pourquoi?...

— Comment, tu ne comprends pas que je veux aller prier pour mon père sur la tombe de ma mère !

— Mon Dieu, pensait Rouvenat, si j'osais lui dire... Mais non, pas encore, plus tard, quand elle aura vingt ans, comme je l'ai promis.

Il sortit de la chambre, descendit rapidement l'escalier et se précipita dans la salle à manger, où le vieux fermier commençait à s'étonner de ne point le voir revenir avec Blanche. Il ne s'aperçut pas, d'abord, que Rouvenat était pâle et tremblait de tous ses membres.

— Eh bien, Blanche ne descend donc pas ? demanda-t-il; est-ce qu'elle est malade ?

— Blanche pleure, Blanche est désolée, répondit le vieux serviteur d'une voix creuse.

— Que me dis-tu là ? s'écria Mellier effrayé.

— Tantôt, reprit Rouvenat, un misérable a profité de mon absence pour lui apprendre ce que nous lui avions caché avec tant de soin : que tu n'es pas son père, qu'elle est la fille de Jean Renaud !

Le vieux fermier redressa sa haute taille et un de ces terribles éclairs d'autrefois sillonna son regard.

— Qui a fait cela? demanda-t-il sourdement.

— Ton cousin, François Parisel.

— Ah! faux et lâche comme son père! murmura Mellier les dents serrées.

— J'attends que tu me dises ce qu'il faut faire.

— N'es-tu pas le maître?

— François est ton parent...

— Je ne le connais plus; je n'ai plus de parents, je n'ai qu'un ami, toi, et il ne me reste qu'une fille, qui m'a consolé, que j'aime et à qui je veux rendre le bonheur que j'ai pris, comme un larron, à ceux qui lui ont donné la vie. François Parisel a touché au bonheur de notre enfant, c'est un misérable, un lâche!... Il ne doit pas rester ici une heure de plus. Chasse-le, Pierre, chasse-le, continua-t-il avec une énergie farouche, et s'il ne s'en va pas assez vite, prends ton fouet et frappe, frappe comme un jour tu frappais le loup, qui ne voulait pas lâcher le mouton qu'il emportait.

Il sortit de la salle, et s'adressant à François qui achevait de souper :

— Rouvenat a à vous parler, lui dit-il d'un ton sévère, il vous attend.

Ensuite il monta au premier et entra dans la chambre de la jeune fille.

Blanche fit deux pas vers lui, puis elle s'arrêta, n'osant avancer, et baissa tristement la tête.

— Blanche, mon enfant, dit le vieillard en lui tendant les bras, viens pleurer sur le cœur de Jacques Mellier, de ton père, tu entends, ma fille, de ton père!

Blanche se jeta dans ses bras toute en larmes.

XXIV

L'EXPULSION

Au ton dont le fermier venait de lui parler, François Parisel comprit que la révélation faite à la jeune fille avait produit tout son effet. Loin d'éprouver un regret, son cœur haineux se réjouit. Ce que Rouvenat allait lui dire il le savait d'avance, et il se prépara à faire bonne contenance.

Le front haut, l'œil hardi, l'attitude pleine de défi, il entra dans la salle à manger.

Rouvenat debout, les mains derrière le dos, avait l'air très-calme.

— Il paraît que vous avez quelque chose à me dire? interrogea le beau François d'un ton impertinent.

— Oui, monsieur Parisel, j'ai quelque chose à vous dire.

— Alors, dépêchez-vous.

— Ce ne sera pas long. Le mois dernier, vous avez reçu d'avance la moitié de vos gages de l'année; on ne vous doit rien, au contraire.

— Je le sais, où voulez-vous en venir?

— A vous dire ceci, monsieur Parisel: Je n'ai plus besoin de vos services; à partir de ce moment vous n'êtes plus employé à la ferme; montez donc dans votre chambre, prenez-y ce qui vous appartient et allez-vous-en.

— Ah ! ah ! vous me renvoyez ! fit-il avec un rire forcé.

— Je vous renvoie.

— J'ai le droit, il me semble, d'en demander la raison.

Rouvenat haussa les épaules.

— La raison est que je ne veux plus de vous au Seuillon, dit-il froidement ; je vous renvoie parce que telle est ma volonté, voilà tout.

— Et si je ne veux pas m'en aller, riposta-t-il effrontément.

Rouvenat fronça les sourcils.

— J'ai prévu ce cas, dit-il, et j'ai déjà pensé au moyen que j'emploierais pour vous forcer à déguerpir.

Le beau François eut un éclair de colère.

— C'est bien, fit-il sourdement, demain je verrai ce que j'aurai à faire.

— Ce n'est pas demain que vous partirez, c'est ce soir.

— Vous êtes expéditif, monsieur Rouvenat, répliqua-t-il d'un ton narquois ; habituellement, quand on renvoie quelqu'un, on lui donne ses huit jours.

— Ou on les lui paye. On est en avance avec vous de plus de deux mois, vous n'avez rien à réclamer. Enfin, vous partirez ce soir, parce qu'il ne me plaît pas que vous restiez une nuit de plus à la ferme.

Le beau François se mordit les lèvres avec rage.

— Après tout, reprit-il ironiquement, je suis vraiment bon enfant de vous répondre et de discuter avec vous ; vous n'êtes ici qu'un domestique ; je n'admets pas que vous ayez des ordres à me donner et je ne vous reconnais pas le droit, que vous prenez, de parler et d'agir toujours au nom de Jacques Mellier, dont je suis le parent.

La porte s'était ouverte, le fermier venait d'entrer dans la salle.

Sa large main s'abattit sur l'épaule du beau François, qui pirouetta comme s'il eût été vissé sur un pivot.

Pour un instant, le vieillard était sorti de sa léthargie ; ses yeux étincelaient de colère, il se dressa en face du jeune paysan et lui dit d'une voix dure :

— Quand Jacques Mellier, dont vous êtes le parent, malheureusement, donne son amitié, sa confiance, son autorité entière à Pierre Rouvenat, il sait qu'il en est digne, et il lui donne cette confiance et cette autorité pour que toujours, quelles que soient les circonstances, il parle et agisse en son nom. Aujourd'hui, cependant, j'ai un reproche à adresser à Pierre Rouvenat : c'est de ne vous avoir pas déjà pris par les épaules pour vous jeter à la porte comme un valet infidèle ou une bête malfaisante.

Vous n'êtes pas seulement un mauvais parent, continua le vieillard en haussant la voix, vous êtes un misérable, un lâche ! Possesseur d'un secret, que votre père a dû vous révéler, vous vous êtes fait une joie de le jeter comme une insulte à la face d'une enfant, afin de satisfaire je ne sais quel besoin de basse vengeance. Frapper le cœur d'une femme, l'insulter dans son malheur, afin de jouir de sa douleur, de son désespoir, ah ! c'est digne d'une âme comme la vôtre !... Et vous disiez l'aimer, menteur !... Votre cœur, pétri de boue, ne sait pas ce que c'est qu'un noble sentiment; il ne contient que du fiel et les plus vils instincts...

Vous ne méritez aucune pitié, ni même mon mépris. De la pitié ! j'en ai manqué autrefois ; mais si j'en ai aujourd'hui, elle n'est pas pour vous !

Pierre Rouvenat vous a dit qu'il vous congédiait, vous

lui avez répondu avec insolence qu'il n'avait pas d'ordre à vous donner ; j'étais là, j'ai entendu... Eh bien, c'est moi, Jacques Mellier, le maître encore, puisqu'il le faut, qui vous chasse... Vous entendez, je vous chasse ! Il faut que dans une heure vous ayez quitté la ferme.

Et, lui montrant la porte d'un geste impérieux, il ajouta d'une voix éclatante :

— Allez-vous-en, allez-vous-en !

Le beau François se dirigea vers la porte, ne perdant rien de son audace de démon révolté.

Sur le seuil il se retourna et lança aux deux vieillards un regard plein de menace.

— Enfin, nous en voilà débarrassés, dit Rouvenat.

— J'aurais dû suivre ton conseil, dit Mellier, et ne point consentir à garder ici ce misérable. Je ne l'avais pas encore examiné comme tout à l'heure ; il a dans le regard quelque chose de funeste.

— J'ai toujours dit qu'il finirait mal.

— Mais que veut-il ? que veut-il ?

— Ce que veut son père : ta fortune.

— Je ne suis pas encore mort, murmura le fermier.

— Les autres reviendront-ils ? soupira Rouvenat. Et Blanche ? reprit-il, tu l'as vue !

— Oui, je l'ai un peu consolée ; nous ferons le reste ensemble. S'il faut lui dire la vérité, Pierre, je n'hésiterai pas.

Rouvenat tressaillit.

— Non, non, dit-il, pas encore. Ne va-t-elle pas descendre ?

— Elle désire être seule ; elle soupera dans sa chambre.

A neuf heures, le beau François s'éloignait du Seuillon, ayant sur son dos un paquet de hardes.

Au bord de la rivière il rencontra son père, qui ve-

nait rôder aux alentours de la ferme. Il lui raconta son exploit de la journée, lequel avait eu pour conséquence son expulsion de la ferme.

Joseph Parisel ne chercha pas à dissimuler son mécontentement.

— Pourtant, fit-il, je t'avais recommandé d'être prudent, de ne rien dire à Blanche.

— Ce qui est fait est fait, répliqua le fils d'une voix sombre.

— Oui, mais ta sottise de tantôt peut nous coûter cher.

— C'est ce que nous verrons.

Parisel saisit le bras de son fils, et s'arrêtant brusquement :

— Tu n'as pas vu ? dit-il à voix basse.

— Quoi ?

— Une ombre glisser à travers les arbres.

— Je n'ai rien vu du tout ; je ne crois pas aux fantômes.

— Je suis sûr de ne pas m'être trompé.

— Allons donc, tu as vu, comme je la vois en ce moment, l'ombre mouvante de ce peuplier dont le vent agite la cime.

Neuf heures sonnaient à l'horloge de la paroisse de Frémicourt, lorsque Mardoche arriva sur la petite place de l'église.

Edmond se détacha d'un arbre auquel il était adossé et s'avança vers lui.

Le vieillard lui prit la main.

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous m'attendez ? demanda-t-il.

— Non ; mais j'ai hâte de savoir dans quel but vous m'avez donné ce rendez-vous. Qu'allons-nous faire ? Où allons-nous ?

—Mon jeune ami, répondit Mardoche en souriant, il faut savoir calmer votre impatience. N'est-ce pas déjà quelque chose de s'offrir une promenade par cette belle nuit? Les bonnes gens de Frémicourt sont en train de se mettre au lit; dans une demi-heure, ils dormiront tous comme des bienheureux; il n'y aura plus dans le village, debout et éveillés, que les chats qui courent et miaulent sur les toits. Voyez-vous, les habitants des campagnes se soucient peu de la fraîcheur et des parfums d'une nuit étoilée; ils aiment mieux voir le soleil, qui brûle les visages, mais qui chauffe la terre et fait mûrir les blés. Moi, je préfère la lune, sa clarté est discrète... Regardez comme elle est belle! Le soleil est trop brillant pour moi; la nuit je m'aperçois moins de ma misère, et s'il me prend des envies de pleurer, je ne me gêne pas, je pleure sans avoir peur qu'on me voie et qu'on ne m'entende.

Dans cette maison, en face de nous, continua-t-il, tout à l'heure il y avait une fenêtre ouverte et de la lumière: la fenêtre vient d'être fermée, on a éteint la lumière; c'est ce que j'attendais.

Jeune homme, reprit-il d'un ton plein de gravité, maintenant, pensez à votre mère et interrogez vos souvenirs.

Supposez que nous sommes en décembre. Il fait froid, le ciel est couvert, sombre, c'est une affreuse nuit d'hiver. Votre mère sort de Saint-Irun, elle prend le chemin de Frémicourt, la bise siffle dans les arbres, la neige tombe... Elle arrive ici, sur cette place, devant l'église. Vous marchez à côté d'elle, la tenant par la main, ou elle vous porte dans ses bras... Où va-t-elle? Où allez-vous?...

Venez, suivez-moi.

Ils marchèrent pendant quelques minutes, gardant un profond silence.

Mardoche ouvrit une porte ou plutôt une grille et ils entrèrent dans un terrain entouré de murs.

Les rayons de la lune éclairaient des massifs sombres, et ça et là des pierres blanches debout, d'autres couchées.

Edmond tressaillit.

— Un cimetière ! murmura-t-il.

Sa respiration devint difficile ; mais, sans rien comprendre encore, il continua à suivre le vieux mendiant.

Enfin, celui-ci s'arrêta à l'endroit le plus sauvage et le plus désolé du champ des morts. Sur ce coin de terre la lune jetait toute sa clarté et frappait en plein une grosse pierre grise, dont une main inconnue avait écarté les hautes herbes, les ronces et les lierres rampants.

Mardoche toucha le bras du jeune homme.

— Vous voyez cette pierre ? dit-il.

— Oui.

— Elle porte une inscription. Baissez-vous et lisez.

Le jeune homme obéit.

Il lut d'une voix tremblante :

MORT ASSASSINÉ

24 juin 1850

XXV

SUR UNE TOMBE

Edmond se redressa brusquement. Son regard effaré interrogea Mardoche.

Mardoche lui dit ;

— Il y a dix-neuf ans, un jeune homme inconnu dans le pays fut assassiné sur la route, entre Frémicourt et Civry. Ce jeune homme, dont il a été impossible de découvrir la famille, avait loué une chambre au mois à Saint-Irun, chez l'aubergiste Bertaux, l'oncle du Bertaux que vous connaissez. Pourquoi était-il venu à Saint-Irun? Pourquoi se trouva-t-il un soir à dix heures entre Civry et Frémicourt pour recevoir une balle en pleine poitrine? Je ne vous le dirai pas. Sa destinée était de finir ainsi... Ah! il n'était pas né sous une heureuse étoile, lui!

Il pouvait avoir vingt ans; c'était un grand et beau jeune homme comme vous; comme vous il était distingué; comme vous il était instruit, comme vous il avait un noble cœur, comme vous, enfin, il se nommait Edmond.

La main du jeune homme se crispa sur le bras du vieillard.

— Eh bien, eh bien? balbutia-t-il.

Mardoche répondit:

— Jeune homme, découvrez-vous, vous êtes sur la tombe de votre père!

Le chapeau d'Edmond tomba à terre, sa tête s'inclina lentement; puis, la redressant aussitôt, il porta la main à son front.

— Je me souviens, je me souviens, dit-il d'une voix oppressée, la nuit de décembre!...

Là, devant cette pierre, je me suis agenouillé à côté de ma mère...

Les yeux de Mardoche étincelèrent.

— Attendez, attendez, reprit Edmond, ma mère m'avait appris une prière.

Il tomba sur ses genoux et resta un instant immobile, silencieux, concentrant sa pensée, faisant un effort de mémoire prodigieux.

Soudain, sa voix se fit entendre. Il disait : « Seigneur, Dieu de puissance et de bonté infinies, donnez à mon père le repos du ciel, pardonnez à celui qui m'a fait orphelin, consolez celui qui porte la peine des coupables, prenez-en pitié ma mère infortunée, protégez l'enfant du malheur ! »

— Il me fallait cette dernière preuve, se dit Mardoche, le doute maintenant n'est plus permis.

Edmond restait à genoux, absorbé dans ses pensées, le visage baigné de larmes.

Mardoche lui prit le bras en disant :

— Venez.

Edmond ramassa son chapeau et se leva.

Ils s'éloignèrent silencieusement, passant à travers les croix de bois, les pierres tombales, et sortirent du cimetière, dont Mardoche referma la grille. Ils suivirent un chemin creux qui les conduisit hors du village. Ils étaient en pleine campagne, ils pouvaient causer.

Edmond était impatient de questionner le vieillard.

— Mardoche, vous avez connu mon père ? lui demanda-t-il.

— Oui.

— Beaucoup ?

— Non, je l'ai vu deux fois seulement : au moment de sa mort et le lendemain quand ce n'était plus qu'un cadavre.

Le jeune homme cacha son visage dans ses mains.

— Au moment de sa mort, reprit-il après un court silence, vous a-t-il parlé ?

— Il m'a parlé.

— Ah ! dites-moi ce qu'il vous a dit, dites-le moi.

— Il y a dix-neuf ans de cela, j'ai oublié.

— Vous n'avez pas oublié, Mardoche, vous ne voulez rien me dire.

— Peut-être. Dans ce cas, ne me demandez pas ce que je crois devoir vous cacher. Si je ne vous dis pas immédiatement tout ce que je sais, c'est que j'ai des raisons pour me taire. Prenez patience, le moment viendra où vous devrez tout savoir, tout connaître... Dans quelques jours vous aurez appris, sans doute, des choses que j'ignore moi-même.

— Par quel moyen, si vous refusez de me guider, de m'éclairer ?

— Ecoutez : Il existe des papiers qui ont appartenu à votre père ; ce qu'ils contiennent, je n'en sais rien. Peut-être vous révéleront-ils le secret que, seul, je suis parvenu à découvrir. Ce secret, je voudrais que vous ne le connussiez jamais... Si les papiers, dont il s'agit, vous le disent, tant pis, vous saurez tout, mais ce n'est pas moi qui aurai parlé.

— Ces papiers, Mardoche, vous savez où ils sont?

— Oui.

— Et vous me le direz?

— Ils sont cachés dans un trou, sous les décombres d'une maison écroulée.

— Loin d'ici?

— Au village de Civry. Nous irons les chercher ensemble.

— Tout de suite, Mardoche, tout de suite.

— Non, la nuit prochaine; j'aurai eu le temps de me procurer des instruments pour remuer les pierres.

— Je n'ose plus vous faire de questions, Mardoche; cependant...

— Je comprends votre curiosité. Eh bien, que voulez-vous savoir encore? Demandez, nous verrons si je peux vous répondre.

— Vous avez connu ma mère?

— Oui, je l'ai connue. Elle avait alors vingt ans;

elle était la meilleure et la plus belle, comme qui dirait Mlle Blanche, la demoiselle du Seuillon.

— Est-ce à elle ou à mon père que je ressemble?

— De figure? Non, vous ne ressemblez ni à votre père, ni à votre mère.

— Ah !... Mardoche, ma mère était-elle des environs de Saint-Irun?

— Pas précisément, mais elle est née en Franche-Comté.

— Vous l'avez connue, vous avez également connu sa famille?

— Oui.

— Ai-je encore des parents en Franche-Comté?

— Oui.

— Ah! c'est Dieu qui vous a placé sur mon chemin!... Mardoche, dites-moi le nom de famille de ma mère.

— Impossible, c'est le secret auquel je ne veux pas toucher.

Le jeune homme baissa tristement la tête.

Après avoir fait une quinzaine de pas, il reprit :

— Mardoche, voulez-vous que nous parlions de mon père?

— Parlons de votre père.

— Il n'était pas de la Franche-Comté, lui?

— Non; il venait de la Champagne, paraît-il, de la ville ou des environs de Reims.

— Et il est resté inconnu?

— Je vous l'ai dit.

— Mais ma mère savait son nom; elle a dû le dire.

— Votre mère avait quitté son pays; ce n'est que longtemps après, probablement, qu'elle a été instruite de la mort de votre père.

— Je pense à cette prière que ma mère m'avait apprise et que j'ai retrouvée en partie dans ma mémoire ;

j'y pense, et malgré mes efforts, je ne puis parvenir à en saisir le sens complétement. — « Pardonnez à celui qui m'a fait orphelin, consolez celui qui porte la peine des coupables. » Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne comprends pas.

— Ah! je comprends, moi, se dit Mardoche.

Puis tout haut:

— Il peut se faire que vous ne vous rappeliez pas exactement les paroles.

Edmond secoua la tête.

— Enfin, c'est possible, dit-il.

Il reprit:

— Je n'ai pas oublié vos paroles d'hier, Mardoche; quand vous m'avez dit: « Partez, éloignez-vous, l'air de ce pays n'est pas bon pour ceux qui s'oublient sur un chemin à admirer une jeune fille qui passe, » vous pensiez sans doute à la mort tragique de mon père?

— Vous ai-je vraiment dit cela? Au fait, c'est possible. Dans tous les cas, n'attachez aucune importance à ces paroles ; je n'ai point voulu faire allusion à la mort de votre père.

— Mardoche, il a été assassiné, il avait donc un ou plusieurs ennemis dans ce pays?

— Il n'avait pas d'ennemis; d'ailleurs, je vous ai dit que personne ne le connaissait.

— Soit. Mais, alors, quel a été le mobile de ce crime épouvantable?

— Mon Dieu, je ne peux vous dire là-dessus que ce que j'ai entendu raconter; d'autres peuvent vous en dire autant que moi. On a assuré que l'assassin avait commis le crime afin de voler sa victime.

— Est-ce que ce misérable a échappé à la justice?

— Non, ce misérable, comme vous dites, a été arrêté le lendemain. Il a été jugé et condamné...

— A mort?

— Presque; aux travaux forcés à perpétuité.

— Vit-il encore?

— Peut-être. On n'a plus entendu parler de lui.

— Quel était son nom?

— Jean Renaud.

— Jean Renaud, répéta Edmond d'une voix sourde; voilà un nom maudit que je n'oublierai jamais.

Mardoche souriait tristement!

— Est-ce que ce monstre était de Frémicourt? reprit le jeune homme.

— Non, mais des environs.

— Était-il marié?

— Oui, avec une brave et digne femme.

— Existe-t-elle toujours?

— Elle est morte de chagrin trois jours après la condamnation de son mari, en mettant au monde une petite fille.

— Et cette fille?

— J'ai quitté le pays à cette époque, j'ai voyagé... je ne sais pas ce que la fille de Jean Renaud est devenue.

— Avant de nous séparer, Mardoche, je voudrais vous demander encore quelque chose.

— Je vous écoute.

— Je vous ai raconté, d'après ce que m'a dit l'aubergiste Bertaux et un souvenir qui m'est revenu, qu'un homme, un paysan, était venu faire une visite à ma mère à Saint-Irun; j'ai ajouté que les douze mille francs trouvés par Jérôme Greluche dans le sac de cuir avaient été remis à ma mère par cet homme, le croyez-vous?

— J'en suis sûr.

— Vous le connaissez donc aussi, Mardoche, cet

homme qui m'a tenu sur ses genoux, qui m'a embrassé?

— Oui, je le connais.

— Oh! je vous en prie, dites-moi où il demeure, dites-moi son nom!

Mardoche resta muet.

— Vous ne me répondez pas, insista le jeune homme.

— Monsieur Edmond, répliqua Mardoche, je vous ai répondu en gardant le silence.

— Toujours le secret?

— Vous le connaîtrez assez tôt. Tout ce que je pouvais vous apprendre, vous le savez. Pour le moment, n'en exigez pas davantage. Demain soir, à neuf heures, nous nous retrouverons.

— Où ?

— Sur le pont de Frémicourt.

— J'y serai. Mais j'ai oublié de vous dire que demain vous deviez m'apporter à Frémicourt un message de la part de Mlle Blanche Mellier.

— Ah! fit Mardoche étonné.

Puis il ajouta vivement:

— Je verrai Mlle Blanche demain matin, si elle me charge d'une lettre pour vous, je vous la remettrai le soir.

XXVI

JOIE ET LARMES

Le lendemain, Mardoche arrivait de bonne heure au Seuillon.

Obéissant aux ordres qu'elle avait reçus, Séraphine, la servante-cuisinière, s'empressa de lui servir à déjeuner.

Le vieillard avait probablement fait la veille très-mauvaise chère, car il mangea, sans se faire prier, avec un superbe appétit. Quand il eut fini :

— Est-ce que M. Rouvenat est sorti? demanda-t-il.

— Oui, il est en voyage.

— Pour plusieurs jours?

— M. Rouvenat ne s'absente jamais pour longtemps; il reviendra ce soir.

— Et M. Mellier?

— Le maître ne descend jamais avant midi.

— C'est vrai. Il va bien?

— Comme d'habitude.

— Est-ce que je pourrai voir Mlle Blanche?

— Je pense que oui; elle m'a même chargée de vous dire, pensant bien que vous viendriez ce matin, de ne point partir sans lui avoir parlé.

— En ce cas, je vais l'attendre.

— Hier soir elle s'est trouvée indisposée...

— Gravement? s'écria Mardoche avec inquiétude.

— Je ne pense pas. Un peu de fatigue, peut-être; elle a eu tort de travailler dans le jardin, au soleil. Il est plus de huit heures, elle doit être levée; je vais aller lui dire que vous êtes là.

Séraphine grimpa l'escalier et revint presque aussitôt disant:

— Mlle Blanche va descendre.

Un instant après la jeune fille parut.

Ses joues pâlies et ses yeux languissants portaient encore la trace des larmes versées la veille, et probablement aussi pendant la nuit.

En la voyant ainsi changée, Mardoche ne put s'empêcher de tressaillir, et son cœur se serra douloureusement.

— Oh! il s'est passé ici, hier, quelque chose d'extraordinaire, pensa-t-il. Est-ce Rouvenat qui l'a fait pleurer, en lui disant qu'elle ne reverrait plus Edmond? Mais alors elle l'aime! elle l'aime!...

Cette pensée le rassura.

La jeune fille le salua d'un mouvement de tête. Puis, ouvrant la porte de la salle à manger:

— Venez, Mardoche, lui dit-elle, venez, j'ai quelque chose à vous dire.

Le vieillard ferma la porte derrière lui et s'approcha vivement de la jeune fille. Son regard inquiet était si plein de sollicitude et de tendresse, que Blanche en fut pénétrée jusqu'au fond de son cœur.

— Vous m'aimez, dit-elle avec un sourire doux et triste.

— Oh! oui, je vous aime, répondit-il; autant, plus peut-être que votre parrain.

Il s'empara de ses deux mains, et, l'une après l'autre, les couvrit de baisers.

— Vous êtes mon ami, je le sais, reprit-elle, et vous

m'êtes dévoué, aussi j'ai en vous la plus grande confiance.

— Oui, je suis votre ami, oui, je vous suis dévoué, et vous pouvez avoir confiance en moi. Pour vous, chère enfant, il n'y a rien que je ne puisse faire. Si, pour vous sauver d'un danger, vous me disiez: « Mardoche, il me faut ta vie, » ce serait fait tout de suite; ma vie! elle vous appartient tout entière. Tout vieux et tout pauvre que je sois, pour vous, je puis encore quelque chose... Je ne suis rien, mais, s'il le fallait, — ne l'oubliez pas, — je saurais vous protéger et vous défendre contre tous, contre Jacques Mellier et contre Pierre Rouvenat lui-même.

Mademoiselle Blanche, continua-t-il, vous avez été indisposée hier soir, m'a-t-on dit; je n'en crois rien. Vous êtes triste, vos joues sont pâles, vos yeux fatigués, rouges, comme si vous n'aviez pas dormi de la nuit... Vous avez pleuré, n'est-ce pas? Eh bien, pour me prouver que vous avez confiance en moi, dites-moi la cause de votre chagrin.

Elle ne répondit pas; mais de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Voyons, dit Mardoche tout bas, ne s'agirait-il pas de ce jeune homme, qui vous a parlé dimanche sur la place de l'église et que vous avez revu hier dans le sentier au bord de l'eau?

— Comment savez-vous?...

— C'est tout simple, je l'ai aussi rencontré dans la journée d'hier. Il m'intéresse à cause de vous. Je l'ai fait causer et j'ai pu me convaincre qu'il vous aimait sincèrement.

Blanche poussa un soupir.

Mardoche crut ne plus douter de la cause réelle de sa douleur. Ce ne pouvait être que l'œuvre de Rouvenat.

— Mademoiselle Blanche, reprit-il, est-ce que vous aimez ce jeune homme?

— Je n'en sais rien, répondit-elle tristement; d'ailleurs qu'importe, puisque je ne dois plus penser à lui.

— Ah! j'en étais sûr! s'écria Mardoche; Pierre Rouvenat s'est placé entre vous et ce jeune homme, il vous a dit que vous ne pouviez devenir sa femme, il vous a défendu de l'aimer!

La jeune fille secoua la tête.

— Mon parrain ne sait rien encore, dit-elle.

— Comment, il ne vous a pas dit?...

— Je devais lui parler de cela hier soir, mais j'ai senti que c'était inutile.

Mardoche ne comprenait plus.

— Écoutez, reprit-elle, je désirais vous voir ce matin pour vous prier d'aller à Frémicourt.

— Chargé d'une commission à lui faire.

— Il vous a prévenu?

— Oui.

— Eh bien, vous irez, n'est-ce pas, mon ami? Vous le verrez et vous lui direz qu'il ne doit plus chercher à me revoir, qu'il ne doit plus penser à moi.

— Je ne sais pas à quel sentiment vous obéissez en ce moment, répondit-il d'une voix émue; mais vous ne songez pas, sans doute, que vos paroles peuvent le désespérer?

— Je lui ai promis une réponse aujourd'hui, Mardoche, et c'est la seule que je puisse lui faire.

— Soit, fit le vieillard attristé, mais il est inutile que j'aille à Frémicourt; pour une cause que je ne puis vous faire connaître, M. Edmond ne s'y trouvera pas à l'heure que vous lui avez indiquée.

— Mardoche, savez-vous où il demeure?

— A Saint-Irun, chez M. Bertaux, aubergiste.

— Merci. Je lui écrirai ce soir ou demain.

— Permettez au vieux Mardoche de vous donner un conseil, mademoiselle Blanche; croyez-moi, ne vous hâtez pas d'écrire à ce jeune homme, si votre lettre doit lui porter une douleur. Sa vie est assez malheureuse déjà sans qu'il reçoive de vous ce coup terrible qui serait un complet écrasement. Réfléchissez, je vous en prie, réfléchissez. Dans quelques jours il sera encore temps.

— Mais il le faut, il le faut! s'écria-t-elle.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Est-ce que je puis aimer! exclama-t-elle avec un accent désespéré, est-ce que j'ai le droit d'aimer?

Mardoche la regarda avec une douloureuse surprise.

— Mon Dieu, fit-il d'une voix tremblante, pourquoi parler ainsi? Que se passe-t-il donc en vous?

Elle se mit à pleurer.

— Ah! je suis bien malheureuse! gémit-elle.

— Malheureuse! vous êtes malheureuse! s'écria Mardoche en se redressant, un éclair dans le regard. Que vous a-t-on fait? Dites-le moi. Est-ce Jacques Mellier? Est-ce Pierre Rouvenat? Oh! quoi qu'il puisse arriver, je vous l'ai promis, je vous défendrai; parlez, parlez!

— Je n'ai pas à me plaindre d'eux, Mardoche, au contraire; ils ont tout fait pour me consoler.

— Mais, alors, pourquoi ces pleurs? pourquoi ce désespoir?

— Mardoche, dit-elle, un jour j'ai fait un rêve épouvantable, et ce même rêve m'est revenu la nuit dernière. Mon parrain et moi nous courions un effroyable danger; un homme accourut à notre secours et nous délivra, mon parrain d'un scélérat prêt à lui plonger dans le dos la lame d'un poignard, moi des hideux serpents qui s'élançaient sur moi pour me dévorer... Cet homme, qui vint nous sauver, c'était vous, Mardoche.

Depuis mon premier rêve, je crois que Dieu vous a envoyé dans le pays pour nous protéger tous. C'est pour cela, sans doute, que j'éprouve pour vous une si grande affection.

— Chère enfant, chère enfant! murmura le vieillard sous le coup d'une émotion extraordinaire.

— Je ne veux rien vous cacher, reprit la jeune fille, je vais tout vous dire : J'ai appris hier que je n'étais pas la fille de M. Jacques Mellier.

Mardoche devint pâle comme un mort.

— Qui donc vous a dit cela? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Le cousin de M. Mellier, François Parisel.

— Et Rouvenat n'a pas broyé sous le talon de son soulier la tête de ce misérable! s'écria Mardoche avec fureur.

— Il n'est plus à la ferme; on l'a chassé.

— Ainsi, c'est la vérité, vous n'êtes pas la fille de Jacques Mellier?

— Je ne suis pas sa fille.

— Dans ce cas, reprit Mardoche anxieux, ce François Parisel, qui sait tant de choses, a dû vous dire qui était votre père.

— Oui.

— Alors, votre père...

— Mardoche, vous allez frémir...

Le malheureux tremblait déjà de tous ses membres.

— Mon père se nomme Jean Renaud, continua la jeune fille, d'une voix entrecoupée par les larmes; il y a environ dix-neuf ans, il fut condamné pour crime d'assassinat et envoyé au bagne. Je suis la fille d'un forçat!

Un cri, qui ressemblait à un râle, s'échappa de la gorge de Mardoche.

— Maintenant, reprit-elle, comprenez-vous pourquoi M. Edmond ne doit plus penser à moi, pourquoi je n'ai pas le droit d'aimer.

Mardoche sentait son cœur se briser.

— Mais Rouvenat ne vous a donc pas dit?... balbutia-t-il.

— Hélas! que pouvait-il me dire?

— Je ne sais pas, moi; il aurait pu vous raconter, par exemple, dans quelles circonstances le crime a été commis.

— Je n'ai pas besoin de savoir cela; mais il y a autre chose que je voudrais connaître... Mon parrain m'a promis de me raconter l'histoire de ma pauvre mère et de mon malheureux père, le jour où j'aurai vingt ans.

Mardoche baissa la tête.

— Oui, se dit-il, quand elle aura vingt ans; c'est la promesse qu'il m'a faite; il a le droit d'attendre.

Ah! comme il aurait voulu lui crier :

« Blanche, ton père a été condamné, c'est vrai, mais pour le crime d'un autre; il est innocent!... Tu n'es plus la fille d'un forçat, car Jean Renaud, ton père, est devant toi!... »

Ces paroles étaient dans son cœur et se pressaient sur ses lèvres. Prêtes à lui échapper, il eut peur des conséquences multiples qu'elles pouvaient avoir.

S'il se faisait connaître à sa fille, il ne lui était plus possible de continuer son rôle de mendiant. Il lui faudrait fournir les preuves de son innocence. Après s'être sacrifié pour Jacques Mellier, pouvait-il, maintenant, devenir son accusateur? Et puis Blanche sachant la vérité, consentirait-elle à accepter plus longtemps les bienfaits du fermier? Autant de choses dont il fallait tenir compte.

D'ailleurs, il ne croyait point que ce fût à lui de par-

lier. Du moment que Mellier et Rouvenat se taisaient, il devait garder le silence.

Du reste, si l'heure de se faire connaître n'était pas venue encore, elle approchait. Le fils de Lucile Mellier, qu'il avait retrouvé, allait forcément changer la situation.

Ces réflexions passèrent rapidement dans sa pensée et il eut assez de force, en présence de la douleur de sa fille, pour ne pas écouter la voix de son cœur et résister aux déchirements de son âme.

Blanche pleurait silencieusement.

— Ah! je comprends votre désolation, lui dit-il, le nom de Jean Renaud est pour vous, comme pour ceux qui l'ont connu, un nom maudit!

Le visage de la jeune fille prit soudain une expression indéfinissable.

— Jean Renaud est mon père, répondit-elle; la justice des hommes l'a condamné, ce n'est pas à moi, sa fille, à le juger aussi. Mon devoir est de prier pour lui, ce que je ferai tous les jours, afin que Dieu le prenne en pitié et lui pardonne.

— Quoi! fit Mardoche d'une voix vibrante, si Jean Renaud revenait un jour vous ne le repousseriez pas?

— Ah! s'écria-t-elle avec exaltation, je me jetterais dans ses bras et il me serait doux de pleurer sur son cœur!

Le vieillard porta vivement la main à sa poitrine; une joie indicible venait de pénétrer en lui.

Ne pouvant plus se contenir, il la prit dans ses bras et l'embrassa avec passion.

— Ah! noble enfant, cœur généreux! s'écria-t-il dans son ivresse, sois à jamais bénie!

Elle ne s'étonna point de cet excès de tendresse.

— Ainsi, Mardoche, dit-elle, vous m'approuvez?

— Vous êtes un ange! exclama-t-il.

XXVII

ESPÈRE!

Le même jour, dans l'après-midi, Blanche se rendit à pied à Civry. Elle entra chez sa marraine.

— Quelle heureuse surprise! s'écria la vieille paysanne en l'embrassant. On va bien au Seuillon? M. Mellier, le bon Pierre, tout le monde...

— Oui, ils vont bien, merci.

— Mais asseyez-vous donc, mon cher trésor, que je vous regarde... Il y a plus de deux mois que je ne vous ai vue. C'est bien gentil d'être venue... Mais vous n'êtes pas gaie comme d'habitude, vous êtes triste. Qu'est-ce que vous avez, ma chérie?

— Marraine, répondit Blanche, vous avez connu ma mère, la pauvre Geneviève; elle était de Civry et elle repose dans le cimetière du village.

— Quoi! on vous a dit cela? s'écria la vieille femme.

— Oui.

— Votre parrain?

— Oui. Mais je ne sais pas où se trouve la tombe de ma mère, sur laquelle je veux aller prier aujourd'hui. Voulez-vous être assez bonne pour venir avec moi au cimetière?

— Je suis bien surprise, dit la marraine; mais je n'ai

rien à dire et je ne veux pas vous faire de questions indiscrètes. Je vais aller avec vous au cimetière.

Elle ouvrit son armoire, et au bout d'un instant, ayant mis une coiffe blanche et jeté sur ses épaules un châle noir, elle dit à Blanche :

— Je suis prête.

Dix minutes plus tard elles entraient au cimetière, Blanche était vivement émue. Toute tremblante, elle s'appuyait sur le bras de la paysanne. Celle-ci s'arrêta, fit le signe de la croix et dit :

— Nous sommes arrivées; c'est là.

Elles étaient en présence d'une tombe de granit des Vosges veiné de rose et de bleu, poli et luisant comme une pierre de marbre.

Sur la tombe il y avait des fleurs et des couronnes, les unes fanées, les autres fraîches encore.

— Sans que je le sache, dit la vieille femme, Rouvenat a dû charger quelqu'un de renouveler souvent les fleurs sur la tombe de Geneviève. Cette couronne et ce bouquet n'étaient pas là dimanche.

La jeune fille s'était mise à genoux et priait de toute son âme, la tête inclinée, les mains jointes.

A sa mère elle demanda de veiller sur elle ; à Dieu elle demanda de prendre en pitié son malheureux père et de lui accorder le pardon.

Pendant ce temps, la marraine avait écarté les fleurs et les couronnes qui cachaient l'inscription gravée sur la pierre. Blanche put lire :

CI-GIT
LE CORPS DE GENEVIÈVE RENAUD
PAUVRE FEMME !
PAUVRE MÈRE !
PRIEZ POUR ELLE.

Un sanglot s'échappa de sa poitrine. Elle se baissa et ses lèvres touchèrent le granit. Elle resta ainsi longtemps prosternée, mouillant la pierre de ses larmes.

— Venez, ma chérie, venez, lui dit sa marraine.

Elle lui prit le bras et l'aida à se relever.

— Maintenant que vous savez où repose votre mère, nous reviendrons près d'elle.

— Oh! oui, souvent, murmura la jeune fille.

Son pieux pèlerinage était accompli. Elle se sentit plus forte, plus vaillante. Elle n'était pas consolée; mais la prière avait fortifié son âme; elle éprouvait un calme relatif, du soulagement.

Elle passa son bras sous celui de sa marraine et elles sortirent du cimetière.

— J'ai encore quelque chose à vous demander, fit Blanche.

— Dites, ma mignonne, dites.

— Je voudrais voir la maison où je suis née, où ma pauvre mère est morte.

La vieille femme secoua la tête.

— Elle n'existe plus, dit-elle; on l'a abandonnée, les murs se sont dégradés, et comme on ne jugea pas à propos de lui faire des réparations, un jour le toit s'est effondré, puis, quelque temps après, les murs sont tombés d'eux-mêmes. La maison où vous êtes née, où Geneviève est morte, n'est plus qu'un monceau de pierres entassées, une ruine.

Blanche poussa un soupir.

— Je verrai la ruine, dit-elle.

Elles prirent un sentier entre deux haies, qui tourne autour du village, en suivant les jardins, et se trouvèrent au bout d'un quart d'heure devant la masure.

Blanche en fit le tour et regarda tristement ce qui restait des murs et des fenêtres. Mais cette ruine était

pleine de souvenirs chers à son cœur. C'est là que sa mère et son père avaient vécu, c'est là qu'elle était venue au monde.

Pour un instant, oubliant la réalité, elle s'imagina voir la maisonnette telle qu'elle était autrefois, avec ses murs blanchis à la chaux, ses persiennes vertes, le soleil y entrant gaiement par sa porte et ses fenêtres ouvertes. Il lui sembla aussi qu'elle entendait des voix à l'intérieur et qu'elle voyait Geneviève se livrer heureuse et active à ses occupations de ménagère.

Puis la vision s'effaça et elle ne vit plus que les décombres amoncelés, la pierre du cimetière sous laquelle reposait sa mère, et Cayenne, la colonie pénitentiaire où Jean Renaud, son père, subissait le châtiment de son crime.

Elle eut un sourd gémissement et sa tête tomba sur son sein.

— Voilà le passé, murmura-t-elle, où est l'avenir?

Une voix lui répondit:

— Espère!

Elle tressaillit et regarda autour d'elle avec effroi, comme si un fantôme allait se dresser au milieu des décombres. Elle ne vit rien que les pierres noircies par la pluie, et la masure désolée.

Cependant, le mot « espère » avait été prononcé. Mais ce pouvait être un nouvel effet d'hallucination. Elle le crut. N'importe, le mot venait de jaillir comme une clarté soudaine; tout bas elle répondit:

— J'espère.

Elle jeta un dernier regard sur la ruine et s'empressa de rejoindre sa marraine, qui l'attendait à quelque distance.

— Je demanderai à mon parrain de faire rebâtir la maison de ma mère, lui dit-elle.

— Il le fera, répondit la paysanne.

Elles rentrèrent dans le sentier et s'éloignèrent rapidement.

Alors, la tête de Mardoche s'encadra dans la fenêtre près de laquelle Blanche s'était arrêtée. Un sourire s'épanouissait sur ses lèvres. Il mit ses doigts sur sa bouche et envoya un baiser à la jeune fille, dont il voyait encore la tête à travers les branches.

— Blanche, voulez-vous venir vous reposer un instant chez moi? lui demanda sa marraine.

— Non, merci, répondit-elle; voyez, le soleil descend, et je veux rentrer de bonne heure au Seuillon où, peut-être, on est déjà inquiet, car je suis partie sans rien dire à personne.

— Je ne veux pas vous contrarier, ma chérie; mais je vais vous accompagner un bout de chemin.

En vue du Seuillon, la vieille paysanne embrassa la jeune fille avec effusion et elles se séparèrent.

Grâce à Rouvenat, la marraine de Blanche jouissait d'une certaine aisance; grâce à lui encore, son fils aîné, simple domestique dans la meilleure auberge de Civry, en était devenu le propriétaire.

Après avoir touché une première fois à son épargne, Rouvenat ne s'était plus gêné pour y faire des emprunts chaque fois qu'il en avait trouvé l'occasion. Ce qu'il faisait, c'était pour Blanche. Pour Blanche, il aurait tout donné.

La jeune fille était rentrée depuis une heure, lorsque Rouvenat revint de son voyage.

Après avoir causé un instant avec son maître il entra dans la chambre de Blanche.

— Lorsque je suis parti ce matin, tu dormais encore, lui dit-il, me voilà revenu et je viens t'embrasser.

Elle se jeta à son cou.

— Allons, reprit-il, je vois avec bonheur que tu es moins désolée; Mellier et moi, nous te rendrons ta gaieté; notre affection te consolera et nous te ferons oublier.

— Vous me consolerez peut-être, répondit-elle, mais vous ne me ferez pas oublier.

— Si, avec le temps, et en te donnant le bonheur qui t'appartient.

Elle hocha tristement la tête.

— Tu es sortie aujourd'hui? l'interrogea-t-il.

— Je suis allée à Civry; ma marraine m'a menée sur la tombe de ma mère, où j'ai prié pour elle et pour lui... Cela m'a fait du bien, je me trouve maintenant moins malheureuse. Parrain, la tombe de ma mère est jonchée de fleurs; on renouvelle souvent les bouquets et les couronnes, un soin pieux confié à une autre main que la mienne, mais que je me réserve maintenant; c'est toi, n'est-ce pas, qui as chargé quelqu'un de porter des fleurs à ma mère?

Rouvenat rougit.

— Non, répondit-il, et si c'est un oubli de ma part ne me le reproche point; mais Geneviève avait des amies à Civry, et il n'est pas surprenant que quelques-unes se souviennent et lui portent des fleurs.

— Savoir cela est une joie pour moi, dit la jeune fille. Ensuite, continua-t-elle, j'ai voulu voir la maison de Jean Renaud.

— Ta marraine t'a dit?...

— Ma marraine a bien voulu me conduire, et j'ai vu ce qui reste de la maison où ma mère est morte. Parrain, j'ai une prière à t'adresser.

— Dis un ordre à me donner.

Elle s'appuya sur son épeule.

— Je voudrais que la maison fut reconstruite.

— Dans huit jours j'y mettrai les maçons.

— Il faut que rien n'y soit changé, je veux la revoir telle qu'elle était autrefois.

— Tu seras satisfaite.

— Comme tu es bon !

— Maintenant, permets-moi de t'interroger. Cette confidence, que tu devais nous faire hier, est-ce pour ce soir ?

Blanche devint très-pâle.

— Non, répondit-elle, je n'ai plus rien à vous dire.

— J'ai peut-être deviné ton secret.

— Je ne le crois pas.

— Voyons, ne s'agirait-il point de ce jeune homme que tu as rencontré à Gray ?

Elle le regarda avec surprise.

— Blanche, est-ce que tu l'aimerais ? reprit-il d'une voix troublée.

— Parrain, si j'étais Blanche Mellier, je te dirais, peut-être, oui ; Blanche Renaud te répond : Je ne dois pas l'aimer.

Rouvenat ne sentit peut-être pas ce qu'il y avait de douloureux dans ces paroles.

Il serra la jeune fille dans ses bras.

— C'est bien, mignonne, dit-il, c'est bien ; oui, tu ne dois pas l'aimer, tu l'as compris. Écoute : le voyage que j'ai fait aujourd'hui, c'est pour toi ; je suis allé à Vesoul voir les hommes de loi ; ce n'est pas la première fois, mais je trouve qu'ils ne vont pas assez vite, qu'ils ne font pas tout ce qui est utile... Enfin, ils vont se remuer, ls vont agir, il vont chercher en France, en Europe, partout. Il y a des journaux, ils s'en serviront... Tu ne comprends pas ce que je veux dire, n'importe. Vois-tu, c'est ton mari que nous cherchons... Oh ! nous le trouverons, j'en suis sûr, nous le trouverons !

En effet, Blanche ne pouvait pas comprendre.

— Je ne me marierai jamais ! s'écria-t-elle.

— Veux-tu bien ne pas dire cela, répliqua-t-il ; si, tu te marieras parce que à une belle jeune fille comme toi il faut un mari. Va, Pierre Rouvenat veut que tu sois heureuse, et il espère vivre assez longtemps pour te donner le bonheur.

La jeune fille baissa la tête et poussa un long soupir en pensant à Edmond qu'elle ne devait plus revoir.

XXVIII

LE PUITS

A neuf heures, deux hommes se glissaient comme deux ombres, avec précaution, sans bruit, le long des bâtiments de la ferme. Le soin qu'ils mettaient à profiter des accidents de terrain et à se dissimuler dans les endroits couverts révélait assez leurs mauvaises intentions.

Les deux Parisel avaient associé leur haine, et après avoir longuement médité leur vengeance, en calculant froidement ce qui pouvait assurer leur impunité, ils guettaient leur proie, attendant le moment de se jeter sur elle.

L'occasion allait-elle se présenter ?

Rouvenat, nous le savons, se couchait toujours le dernier, et jamais sans avoir fait le tour des écuries.

Après avoir assisté au pansage des chevaux et vu fer-

mer toutes les portes, il sortit en même temps que les domestiques.

— A-t-on donné ce qu'il faut pour la nuit aux bêtes de la maison du berger ? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'un des garçons, mais je puis tout de même y aller voir.

— J'y vais avec vous.

S'étant assuré par lui-même qu'aucun oubli n'avait été fait, et que dans la maison du berger comme dans les écuries tout était dans l'ordre et tranquille, Rouvenat donna au garçon de ferme quelques instructions pour le lendemain et le congédia.

— Est-ce que vous ne rentrez pas encore, monsieur Rouvenat? demanda le domestique.

— J'ai le temps d'être dans ma chambre, répondit-il; je veux jouir un instant de la fraîcheur.

— Voulez-vous que je vous laisse la lanterne?

— Pourquoi faire? Je n'en ai plus besoin.

— Alors, bonsoir, monsieur Rouvenat!

— Bonsoir!

Le domestique s'éloigna.

Rouvenat tira de sa poche son tabac et bourra sa pipe. Ensuite il l'alluma. Il se trouvait près du vieux puits abandonné.

Les Parisel étaient sortis de derrière une palissade et s'approchaient en rampant dans l'ombre comme des serpents.

Rouvenat tout à ses pensées, et d'ailleurs sans défiance, ne voyait et n'entendait rien. Certes, il était loin de supposer qu'il pût être l'objet d'une attaque nocturne à une si faible distance de la ferme.

— Voilà un puits qui devrait être rempli depuis longtemps, se dit-il, puisqu'il ne sert plus à rien. On dit: nous ferons cela la semaine prochaine; mais d'autres

travaux plus urgents se présentent et on remet à plus tard; c'est constamment la même chose; les jours ont beau être longs, il reste toujours quelques travaux inachevés. J'ai promis à Blanche de faire reconstruire la maison de Jean Renaud; excellente occasion pour combler le puits. Avec deux tombereaux je ferai enlever les plâtras et les pierres, qui ne pourront plus servir pour la bâtisse; on les amènera ici, on jettera le tout dans ce trou et ce sera une besogne faite.

Il s'assit sur une énorme pierre détachée de la margelle, comme cela lui arrivait souvent. De là, il pouvait voir la fenêtre de la chambre de Blanche, et quand la jeune fille n'était pas encore couchée, il prenait plaisir à suivre les mouvements de sa gracieuse silhouette, qui se dessinait sur les rideaux blancs de la fenêtre éclairée.

Ce soir-là, la chambre était sans lumière. La jeune fille s'était mise au lit de bonne heure avec un peu de fièvre. Cela n'avait rien d'étonnant après les secousses violentes qu'elle venait d'éprouver.

— Pauvre petite, murmura Rouvenat, elle dort!

Une fois de plus, pensant à Lucile et à son fils, il reprit son rêve unique.

La fumée du tabac, sortant de sa bouche, formait un petit nuage autour de sa tête.

Tout à coup, un bruit léger, qui se fit à côté de lui, attira son attention. Il se retourna vivement, mais sans frayeur. Il n'eut que le temps d'apercevoir une masse sombre qui se mouvait près de la margelle.

Aussitôt, il reçut en plein visage et dans les yeux une poignée de sable fin lancée par une main non moins adroite que brutale.

Il poussa un rugissement de colère et de douleur et bondit sur ses jambes.

Complétement aveuglé, il tendit instinctivement les bras afin d'être prêt à répondre à une nouvelle attaque plus directe.

Malgré son âge, Rouvenat était encore d'une force peu commune; si l'un de ses ennemis fût tombé entre ses mains, il n'en serait probablement pas sorti vivant.

Ils le savaient, les misérables, aussi avaient-ils combiné leur plan de façon à frapper la victime sans danger pour eux.

— Lâche ! lâche ! disait Rouvenat, viens donc me frapper, viens donc si tu l'oses...

Il fit un pas en avant.

Le bout d'une perche s'appuya fortement sur sa poitrine. Ses deux mains saisirent le bois. Mais il n'eut pas le temps de s'en débarrasser. Poussé violemment en arrière, il chancela, perdit l'équilibre et tomba à la renverse en poussant un cri horrible, dont la note aiguë s'éteignit au fond de l'abîme.

Les mains de Rouvenat, crispées sur la perche, ne l'avaient point lâchée; il l'entraîna avec lui dans son effroyable chute.

Les deux scélérats se penchèrent sur le puits.

Un gémissement monta jusqu'à eux.

— Il a la vie dure, grommela Joseph Parisel.

— Il ne remontera pas, répondit la voix sinistre du beau François.

— Soit, répliqua le père, mais il faut pousser cette pierre et la faire tomber dans le puits.

— A quoi bon?

— Tu ne comprends pas? On s'expliquera ainsi la cause de sa chute.

— Oui, c'est vrai.

Réunissant leurs efforts, ils poussèrent la lourde pierre qui, tombant, devait écraser Rouvenat au fond

du puits. Elle penchait déjà au bord du gouffre, un dernier effort et elle était précipitée, lorsque, soudain, une forme noire se dressa en face d'eux.

D'une voix rauque elle leur jeta ce mot :

— Assassins !

Ils se redressèrent avec terreur. La lune sortant d'un nuage leur fit voir une femme aux longs cheveux épars, au visage blanc comme du marbre. Sous son large front, ses yeux étincelants ressemblaient à deux tisons enflammés.

— Oh ! le fantôme ! dit Joseph Parisel d'une voix étranglée et tremblant de tous ses membres.

La femme jeta une seconde fois son cri lugubre :

— Assassins !

Saisis d'épouvante, les deux misérables s'enfuirent à toutes jambes et disparurent dans la nuit.

La voix de Rouvenat, sortant du puits, criait :

— A moi ! au secours !

La femme l'entendit. Alors, rapide comme une flèche, elle s'élança dans la direction de la ferme en criant à son tour d'une voix éclatante :

— Au secours ! au secours !

Elle se trouva brusquement arrêtée par deux hommes.

C'étaient Mardoche et Edmond.

— Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? lui demanda Mardoche.

— Là, dans le puits du berger... Rouvenat... Sauvez-le, répondit-elle d'une voix haletante.

Frappé par le son de cette voix, le vieillard porta vivement la main à son front ; il voulut faire une nouvelle question. Mais la femme avait déjà repris sa course folle et filait avec une telle rapidité qu'on aurait pu croire que ses pieds ne touchaient pas le sol.

— Vous avez entendu? dit Edmond, cette femme a parlé d'un puits, de Rouvenat, elle appelait au secours...

— Oui, oui, courons...

Arrivés près du puits, ils entendirent un gémissement.

Mardoche retrouva vite sa présence d'esprit.

— C'est Rouvenat, dit-il d'une voix étranglée. Oh! il faut le sauver à tout prix!

La perche, dont s'étaient servis les Parisel pour renverser le vieux serviteur, et qu'il avait entraînée avec lui dans le puits, avait heureusement rencontré une brèche dans la maçonnerie et s'y était solidement enfoncée; l'autre bout s'appuyait contre la partie opposée du cercle. L'instrument du crime, placé ainsi comme un soliveau en travers du puits, un peu au-dessus du niveau de l'eau, s'était transformé momentanément en une branche de salut.

En effet, Rouvenat, après avoir touché le fond du puits, était remonté à la surface de l'eau. En jetant désespérément ses mains au-dessus de sa tête, prêt à disparaître de nouveau, il avait saisi la perche et s'y était cramponné avec cette énergie qu'ont toujours au moment d'un péril extrême ceux qui ne veulent pas mourir.

Ses pieds parvinrent aussi à rencontrer les alvéoles de pierres détachées de la maçonnerie et à s'y fixer. Il put ainsi, le haut du corps appuyé sur la traverse providentielle, se tenir en équilibre, la tête au dessus de l'eau.

Mais le malheureux ne se faisait pas illusion: sentant le froid qui engourdissait ses membres et ses forces s'épuiser, ne pouvant espérer que sa voix serait entendue et qu'on viendrait assez tôt à son secours, il voyait déjà le spectre de la mort étendre son cadavre au fond du puits.

Alors il pensa à Lucile et aux deux autres orphelins : Blanche et Edmond. Ainsi, il allait mourir sans avoir accompli la grande œuvre de réparation à laquelle il avait juré de consacrer le reste de sa vie. Il allait mourir, Mellier ne tarderait pas à le suivre dans la tombe, et des héritiers infâmes viendraient s'emparer du bien de Lucile, et, sans pitié, jetteraient à la porte, comme une étrangère, comme une autre maudite, la fille de Jean Renaud, l'innocent qui avait porté la peine du coupable.

Lui mort, qu'allaient-ils devenir, ces trois êtres qui occupaient constamment sa pensée et qui se partageaient toute la tendresse, tout l'amour renfermé dans son cœur?

Aveuglé par la poussière, il n'avait pu voir son lâche agresseur, et il ignorait qu'ils eussent été deux contre lui; mais il devinait que François Parisel était son meurtrier. Il n'avait pas besoin de se demander pourquoi le misérable n'avait pas reculé devant un crime pour se débarrasser de lui. Il le savait. La fortune de Jacques Mellier, convoitée par le père et le fils, devait faire de l'un ou de l'autre un criminel. Il comprenait aussi que sa mort serait attribuée à un accident. Alors c'était l'impunité pour le coupable. Cette idée emplissait son cœur d'une rage sourde.

— Après moi, les misérables frapperont Jacques, se disait-il avec terreur; ils s'empareront de tout, et Blanche, Blanche, que deviendra-t-elle? Quel sort horrible les infâmes lui ont-ils réservé?

Non, non, je ne veux pas mourir! s'écria-t-il en se tordant avec désespoir sur le morceau de bois qui lui servait d'appui et qui, craquant à chaque instant, ployant déjà, menaçait de se rompre sous le poids de son corps.

Il rassembla toutes ses forces et jeta encore un cri d'appel désespéré. Puis, d'une voix éperdue, navrante :

— Ils sont tous couchés, ils dorment, dit-il; d'ailleurs, d'ici personne ne pourrait m'entendre. Plus d'espoir, plus d'espoir !...

Mon Dieu ! gémit-il, vous qui êtes la justice, pourquoi me faites-vous mourir si tôt ?

Sa tête alourdie s'inclina prête à retomber dans l'eau.

A ce moment Mardoche et Edmond arrivaient près du puits.

Rouvenat entendit un bruit de pas et des voix au-dessus de sa tête. Mais un sourire douloureux crispa ses lèvres. Ses oreilles bourdonnaient ; il crut s'être trompé.

— Plus d'espoir ! dit-il encore.

Et il poussa un sourd gémissement.

XXIX

LE SAUVETAGE

Nous savons que Mardoche avait donné rendez-vous à Edmond sur le pont de Frémicourt. Ils furent exacts l'un et l'autre ; neuf heures n'avaient pas encore sonné à la paroisse lorsqu'ils se rencontrèrent.

— Partons vite, dit le jeune homme, je voudrais être déjà à Civry, car j'ai hâte de posséder ces précieux papiers que vous m'avez promis.

— J'ai fait une visite tantôt à l'endroit où ils sont cachés, dit Mardoche ; le travail que nous allons avoir à

faire sera moins difficile que je ne l'avais supposé d'abord : toutefois, il nous faut une pince de fer et une lanterne ; nous trouverons ces deux objets dans la maison du berger du Seuillon. Donc, au lieu de nous rendre à Civry par la route, nous allons prendre le sentier de la Sableuse, que vous connaissez déjà, et nous passerons derrière les bâtiments afin d'éviter quelqu'un de la ferme.

— Vous avez donc peur aussi de M. Rouvenat?

— Non, mais j'ai mes raisons pour ne pas vouloir qu'on nous voie ensemble.

Ils prirent le sentier au bord de l'eau, qui rappelait à Edmond de si doux souvenirs, et ils marchèrent aussi vite que possible dans la direction du Seuillon, dont les masses grises leur apparurent bientôt à travers les arbres.

Ils débouchaient de derrière les écuries lorsque le premier cri : « au secours! » retentit tout à coup au milieu du silence de la nuit. Ils pressèrent le pas et ils se trouvèrent en présence de la femme échevelée, dont la voix, sans qu'il l'eût reconnue, pourtant, avait si vivement impressionné Mardoche.

Tous deux penchés sur le puits, ils entendirent le gémissement de Rouvenat. Mais ils ne pouvaient le voir.

— Rouvenat, cria Mardoche, c'est moi, Mardoche, m'entendez-vous?

Ces paroles arrivèrent cette fois distinctement aux oreilles du malheureux. L'espoir lui revint aussitôt, il releva la tête et étreignit la perche avec une nouvelle énergie.

— Oui, répondit-il.

Il vit passer devant lui, comme une fantasmagorie, le rêve de Blanche.

— Courage, cria de nouveau la voix de Mardoche, nous allons faire l'impossible pour vous sauver.

— Une corde, une corde, répondit Rouvenat d'une voix faible, jetez-moi une corde!

— Où faut-il la prendre?

— Dans l'armoire du berger.

— Au nom du ciel! s'écria Edmond, ne perdons pas de temps.

Ils s'élancèrent vers la maison. Mardoche ouvrit la porte, pendant que le jeune homme allumait une allumette-bougie, dont il avait une boîte dans sa poche.

— J'ai préparé ce matin la lanterne, dit Mardoche, elle est sur l'évier.

Elle s'y trouvait, en effet. Edmond la prit et alluma la mèche qui baignait dans l'huile.

L'armoire du berger était fermée. Mais Mardoche ne se donna pas la peine de chercher la clef. D'un coup d'épaule il brisa la porte qui, d'ailleurs, n'était pas très solide.

Edmond l'éclairait.

Dans le fond de l'armoire, Mardoche découvrit une longue et forte corde, à l'extrémité de laquelle était encore attaché un grappin, ce qui indiquait suffisamment qu'elle avait servi, autrefois, à retirer les seaux tombés au fond du puits. L'ancienne chaîne était là également. Il prit la corde et la chaîne et ils revinrent au puits.

Edmond posa la lanterne sur la margelle.

Ensuite il aida Mardoche à dérouler la corde. Après s'être assurés de sa solidité, ils préparèrent un nœud coulant, et la firent descendre dans le puits.

— Attention, la corde descend, cria Mardoche.

— J'entends, répondit Rouvenat.

Edmond avait repris la lanterne et cherchait à éclairer le fond du puits.

La corde arriva à fleur d'eau. Mardoche sentit que Rouvenat venait de la saisir.

— Il y a un nœud coulant, dit-il, tâchez de vous le passer autour du corps, sous les bras.

Rouvenat essaya; mais la position qu'il occupait lui ôtait presque complètement la liberté de ses mouvements; d'un autre côté il ne se soutenait sur la traverse de bois que par une merveille d'équilibre, et un mouvement un peu brusque pouvait ou rompre la perche ou le faire couler à fond.

— Je ne peux pas! cria-t-il avec désespoir, je ne peux pas!

— Je m'en doutais, dit Edmond.

— Que faire? fit Mardoche avec anxiété.

— Je le sais, moi, répondit le jeune homme.

Il avait déjà pris la chaîne et il se mit en devoir de l'attacher solidement à un des montants de fer ou de fonte scellés dans la margelle, et qui supportaient encore l'arbre vermoulu autour duquel elle s'enroulait autrefois.

Cela fait, il tendit la lanterne à Mardoche en disant:

— Maintenant, autant que possible, tâchez de m'éclairer.

Il se dressa debout sur la pierre.

— Mon Dieu! qu'allez-vous faire ? s'écria Mardoche avec terreur.

— La chaîne est solide, cette tige de fer aussi, ne craignez rien.

— Malheureux ! vous voulez descendre dans le puits?

— Oui, répondit Edmond.

Ses mains étreignirent la chaîne et son corps se suspendit à l'ouverture du trou profond.

— Vous ne pourrez pas remonter! cria Mardoche éperdu.

Le jeune homme descendait.

— Je n'ai pas encore oublié les leçons de gymnastique qu'on m'a données, répondit-il.

Au bout d'un instant, il cria:

— Lâchez de la corde.

Une lumière suffisante arrivait jusqu'à lui. Voyant l'impossibilité d'exécuter lui-même ce que Rouvenat n'avait pu faire, toujours en raison de la position périlleuse de ce dernier, il attacha son corps à la chaîne, en s'enroulant autour d'elle, afin de pouvoir se servir de ses deux mains.

Il était dans l'eau jusqu'à la poitrine. Mais il avait assez de force pour agir.

Rouvenat attendait, n'osant faire un mouvement.

Le jeune homme saisit la corde qui flottait sur l'eau, défit le nœud coulant, puis après lui avoir fait former un double anneau autour du corps de Rouvenat, il fit un nouveau nœud, qui serra fortement le lien.

Quelques minutes s'étaient écoulées, terribles et pleines d'angoisses pour Mardoche.

Couché à plat ventre au bord du puits, tenant la lanterne d'une main, s'accrochant de l'autre à la margelle, il écoutait, respirant à peine, pendant que de grosses gouttes de sueur mouillaient son front.

Enfin, la voix d'Edmond se fit entendre.

— C'est fait, dit-il, je n'ai plus besoin de lumière. Attachez solidement la corde, je suis à vous.

Mardoche poussa un soupir de soulagement. Il se releva, et, obéissant à l'ordre qu'il venait de recevoir, il fixa la corde au second montant de fer.

La perche pouvait se rompre, maintenant. Rouvenat n'avait plus à craindre de retomber au fond du puits.

Edmond grimpa le long de la chaîne et reparut à l'orifice du trou, pâle, les cheveux hérissés, dégouttant

d'eau, mais ayant dans le regard le rayonnement du triomphe.

En le revoyant, Mardoche poussa un cri de joie.

— Il est attaché, dit le jeune homme, mais il faut le faire monter; le pourrons-nous, à nous deux?

— Oh! j'ai encore de bons bras, répondit Mardoche; vous allez voir.

— Eh bien, achevons notre œuvre.

Ils saisirent la corde à quatre mains, et debout sur la margelle, le corps rejeté en arrière, pour ne pas risquer d'être entraînés par le poids, ils tirèrent à eux.

Rouvenat ne faisait aucun mouvement, et n'avait plus ni plainte, ni gémissement; il venait de perdre connaissance. C'était une difficulté de plus pour le sauvetage.

— C'est lourd, dit Mardoche haletant.

— Je n'ai plus de force, dit Edmond d'une voix mourante.

Rouvenat n'avait pas encore monté d'un mètre. Mardoche poussa un cri de douleur.

A ce moment, les deux garçons de ferme, guidés par la lumière, arrivaient près du puits.

Déjà couchés, ils s'étaient élancés hors de leurs lits en entendant appeler au secours. Après s'être habillés à la hâte, ils coururent aux écuries, où ils ne virent rien qui pût justifier les cris d'alarme qu'ils avaient entendus. Ils en sortirent, croyant déjà que quelqu'un de Frémicourt, passant devant la ferme, avait trouvé plaisant de troubler leur repos, lorsqu'ils aperçurent la lumière de la lanterne. Et ils s'étaient empressés d'accourir.

— Ah! c'est le ciel qui vous envoie, leur dit Mardoche.

— Qu'y a-t-il donc?

— M. Rouvenat est tombé dans le puits. Venez vite, aidez-nous!

Les deux domestiques ne demandèrent pas d'autre explication. Ils prirent la corde des mains de Mardoche et d'Edmond, et un instant après le corps inerte de Rouvenat était hors du puits.

— Mort! il est mort! exclama Edmond.

Mardoche se mit à genoux et approcha son oreille de la poitrine de Rouvenat, en même temps qu'il appuyait sa main à la place du cœur.

— Non, fit-il en se relevant, son cœur bat; il n'est qu'évanoui.

Puis, s'adressant aux domestiques, il leur dit avec une certaine autorité:

— Il ne faut pas que Mlle Blanche sache ce qui vient de se passer. Vous allez transporter M. Rouvenat dans la maison du berger, vous le coucherez, vous lui donnerez les soins dont il a besoin et vous resterez près de lui jusqu'à ce qu'il soit en état de rentrer à la ferme sans le secours de personne.

Les deux hommes ne firent aucune objection.

Dix minutes plus tard, Rouvenat, déshabillé, et toujours sans connaissance, était couché dans le lit du berger.

XXX

DANS LES RUINES

Mardoche avait fouillé dans l'armoire et trouvé un vêtement complet pour Edmond. Le jeune homme dut remplacer son habillement trempé d'eau contre le cos-

tume des dimanches de l'Alsacien. Il ne lui allait pas dans la perfection ; mais il fallait bien se contenter de ce qu'on était encore trop heureux d'avoir sous la main.

Rouvenat, à qui on venait de faire avaler un demi-verre de vin, commençait à s'agiter.

— Tout va bien, dit Mardoche, dans un instant il ouvrira les yeux ; nous n'avons plus rien à faire ici.

Puis, s'adressant à Edmond, il ajouta tout bas :

— Partons.

Il mit la pince de fer sous son bras, prit la lanterne, qu'il éteignit, et il sortit de la maison suivi du jeune homme.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de Mardoche et d'Edmond, lorsque Rouvenat rouvrit les yeux et reprit connaissance.

Il se souleva sur le lit et regarda autour de lui.

Une lampe jetait dans la chambre une clarté tremblante et blafarde.

Rouvenat vit deux hommes dans la pénombre et ne reconnut pas d'abord ses garçons de ferme.

— Mardoche, murmura-t-il, Mardoche...

Puis élevant la voix :

— Vous m'avez sauvé, reprit-il, je vous dois la vie !

Et il tendit une de ses mains.

Alors l'un des domestiques s'approcha.

— C'est nous, monsieur Rouvenat, dit-il, le vieux mendiant est parti.

— Comment êtes-vous ici ? demanda le vieillard avec une surprise inquiète, qui vous a appelés ?

— Nous avons entendu crier au secours !

— Et Jacques Mellier, et Blanche ?...

— Ils dorment, sans doute.

— Alors, ils ne savent pas ?...

— Non, et c'est pour cela que le vieux Mardoche nous

a dit de vous transporter dans la maison du berger plutôt que dans votre chambre.

Rouvenat poussa un soupir de soulagement.

— Ah! vous avez bien fait, fit-il. Vous ne direz rien à personne, vous entendez, vous ne direz rien, je ne veux pas qu'on sache...

— Nous avons compris, monsieur Rouvenat, cela effrayerait M. Mellier et Mlle Blanche...

— Oui, oui, vous êtes deux braves garçons, merci.

— Vous êtes notre maître, monsieur Rouvenat; nous devons vous obéir, et puis vous savez que nous vous sommes tout dévoués.

— C'est vrai. Aussi, soyez tranquilles, je ne l'oublierai pas.

— Comment vous trouvez-vous, maintenant?

— Encore un peu faible... mais ce n'est rien, tout à l'heure je pourrai me lever... C'est un miracle, reprit-il d'une voix pleine de reconnaissance, je devais périr et je me retrouve vivant, sauvé, sauvé !... Et c'est Mardoche, c'est ce pauvre homme... Pourquoi est-il parti? Je comprends, pour que je n'aie pas à le remercier. C'est bien, c'est bien, je sais ce que j'aurai à faire... La respiration m'a manqué tout à coup, j'ai cru que c'en était fait de moi. A partir de ce moment, je ne me rappelle plus rien. Dites-moi donc ce qui s'est passé.

— Nous ne le savons pas, répondit le domestique, nous sommes arrivés près du puits juste à temps pour prendre la corde qui vous liait et vous enlever à la force des bras. Le jeune homme qui était avec le mendiant a dû descendre dans le puits, car ses vêtements, qu'il a laissés ici, sont à tordre.

— Oui, je me souviens, encore un brave cœur; c'est lui qui m'a passé la corde autour du corps. Comment

a-t-il fait? Je ne saurais le dire. Ah! c'est bien un miracle!... Ils sont partis ensemble?

— Oui. Le jeune homme a pris les habits du berger.

— Il ne pouvait pas s'en aller avec un vêtement mouillé sur le dos.

— Bien sûr.

— Le connaissez-vous, ce jeune homme?

— Non.

— Moi, je l'avais déjà vu une fois, dit l'autre domestique. Il connaît Mlle Blanche, car dimanche dernier il lui a parlé devant l'église de Frémicourt.

Rouvenat fut pris d'une émotion extraordinaire. Laissant tomber sa tête sur le traversin, il resta silencieux. Il réfléchissait. Les paroles du domestique venaient de l'éclairer. Il n'en pouvait douter, ce jeune inconnu, qui aimait Blanche, à qui il avait enlevé tout espoir, dont il avait brisé le cœur, était un de ses sauveurs... Comment se trouvait-il avec Mardoche? Il ne parvenait pas à se l'expliquer.

Il eut une autre pensée. Il soupira et se dit :

— Si Lucile est morte, si celui que j'attends ne vient jamais... il faudra bien que je me décide à marier Blanche, je n'ai pas le droit de l'empêcher d'aimer. Celui-là l'aime, j'en suis sûr, il y a des accents du cœur auxquels on ne se trompe pas : oui, il l'aime et il pourrait la rendre heureuse...

Mais, aussitôt, il frissonna et chassa cette pensée, qui venait détruire son rêve caressé depuis treize ans.

— Non, murmura-t-il, non, c'est impossible, il faut attendre, ils reviendront!

Comme tous les vieillards, Rouvenat était tenace dans ses idées; esclave de son rêve, il s'accrochait énergiquement à son dernier espoir comme à une dernière illusion.

— C'est égal, reprit le domestique, il est fâcheux tout de même que le puits n'ait pas été rempli, comme vous en avez eu plusieurs fois l'intention.

— Il le sera dans quinze jours, répondit Rouvenat.

— Par exemple, voilà une besogne que nous ferons avec plaisir.

— Comme cela il n'y aura plus d'accident à redouter, dit l'autre.

— Monsieur Rouvenat, comment donc êtes-vous tombé dans le puits?

A cette question le vieillard tressaillit. Un sombre éclair traversa son regard. Mais simplement, avec un grand accent de vérité, il répondit :

— Voilà, je m'étais assis sur la margelle et je prenais plaisir à regarder les étoiles en fumant ma pipe, quand tout à coup je vis danser devant moi trente-six chandelles. C'était un étourdissement. Je me levai en poussant un grand cri, mais les jambes me manquèrent... je fis la culbute. Je ne peux pas vous en dire davantage.

— Heureusement pour vous, monsieur Rouvenat, le vieux Mardoche, qui passait par ici, vous a entendu.

— Mâtin, fit l'autre, le Seuillon lui doit un beau cierge.

— Oh ! je ne serai pas ingrat, murmura Rouvenat.

Pendant que ceci se passait dans la maison du berger, Mardoche et Edmond se dirigeaient rapidement vers Civry, où ils furent reçus par les aboiements de quelques chiens en liberté. Les habitants dormaient depuis longtemps.

Ils arrivèrent devant la masure, Mardoche s'arrêta en disant :

— C'est ici.

Le jeune homme le regarda avec étonnement.

— Suivez-moi, reprit le vieillard.

Ils tournèrent autour des décombres. Alors Mardoche s'assit sur les pierres et alluma la lanterne.

— Maintenant que nous pouvons y voir, dit-il à son compagnon en lui montrant une fenêtre, nous allons entrer par cette ouverture.

— Je ne comprends pas, fit le jeune homme, mais j'ai une telle confiance en vous que je vous suivrais en enfer.

— Venez donc.

Mardoche escalada la fenêtre le premier et plaça sa lanterne à un endroit qu'il avait préparé d'avance. Puis il dit à Edmond :

— Sous ces pierres et ces plâtras, il y a un plancher ; il faut que nous le mettions à découvert. Voilà le travail que nous avons à faire.

— Travaillons, fit Edmond.

Alors ils se mirent à enlever les pierres qu'ils jetèrent sur les autres autour d'eux.

Au bout d'une demi-heure, Mardoche dit :

— C'est assez.

Près d'un mètre carré du plancher était débarrassé.

Mardoche prit la pince et la fit tomber sur une planche.

— C'est là que sont les papiers, dit-il.

Il avait calculé avec tant de soin, qu'il était sûr de ne pas se tromper.

Edmond attendait, frémissant d'impatience.

— Maintenant, mon jeune ami, reprit Mardoche d'un ton grave, avant de vous remettre ces papiers, qui ont pour vous, sans doute, une grande importance, écoutez-moi : Ils m'ont été confiés par votre père lui-même à l'heure de sa mort, après qu'il m'eut fait jurer de ne m'en dessaisir que pour les remettre à votre mère. Quand je voulus remplir la mission dont je m'étais char-

gé, votre mère avait disparu du pays qu'elle habitait. Cela vous dit pourquoi ces papiers sont restés cachés ici pendant dix-neuf ans. Si j'eusse été certain que la malheureuse fût encore de ce monde, peut-être ne vous aurais-je rien dit ; mais je ne crois pas trahir mon serment en remettant au fils ce qui était destiné à la mère.

L'existence de ces papiers n'a jamais été connue que de moi et j'aurais encore gardé mon secret longtemps, peut-être toujours, si je ne vous avais pas rencontré. Dans un instant, ils seront entre vos mains : vous les lirez dans votre chambre, à Saint-Irun. J'ignore ce qu'ils contiennent, je vous l'ai déjà dit ; mais ils peuvent vous révéler un secret terrible. Je l'avoue, cela me rend inquiet, et ce matin encore j'hésitais à vous amener ici. Mais je me suis dit que je n'avais pas le droit de conserver plus longtemps ce dépôt précieux que m'a confié votre père. J'ai obéi à ma conscience. Seulement, j'exige de vous une promesse.

— Laquelle?

— Quoi que ces papiers vous apprennent, promettez-moi de ne rien dire, de ne rien faire avant de m'avoir vu, de ne tenter aucune démarche sans me demander mon avis ; promettez-moi, enfin, de suivre mes conseils.

— Je vous le promets, je vous le jure ! dit Edmond.

— Alors, demain, quand vous aurez lu vous viendrez me trouver ?

— Oui. Où serez-vous ?

— Je vous attendrai toute la journée sur la terrasse de mon château, répondit le mendiant avec son doux sourire.

— C'est convenu.

Le plancher n'étant pas dans un meilleur état de conservation que le reste de la masure, d'un seul coup Mardoche enfonça la planche. Il se baissa et sans grands

efforts il retira, du trou creusé dans le mur, la boîte de tôle couverte de rouille.

Le corps penché en avant, le jeune homme suivait d'un regard avide tous les mouvements de Mardoche.

Au bout d'un instant, il parvint à enlever le couvercle de la boîte. Les papiers, préservés par le fer, étaient intacts. En les remettant à Edmond, la main de Mardoche trembla.

— N'oubliez pas votre promesse, balbutia-t-il.

— Mardoche, vous serez mon conseil et mon guide, répondit le jeune homme avec émotion. Je ne vous interroge pas parce que vous voulez garder le silence ; sans vous, cependant, je serais encore en face de l'inconnu, et ce que je sais aujourd'hui de ma naissance, de ma famille, vous seul peut-être pouviez me le dire. Cela encore, Mardoche, je ne l'oublierai pas. Vous avez soulevé un coin du voile épais qui me cache tant de choses que je dois savoir ; le moment venu, je n'en doute pas, vous enlèverez le voile entier. Ah ! Mardoche, Mardoche, vous pouvez compter sur mon éternelle reconnaissance.

— Quand vous aurez lu ces papiers, répliqua le vieillard, nous causerons.

Ils sortirent des ruines et, silencieusement, traversèrent le village. Mardoche, toujours prudent, avait de nouveau éteint la lanterne.

Quand ils furent en vue de la ferme, ils virent une fenêtre éclairée.

— C'est la chambre de Rouvenat, dit Mardoche, il est rentré chez lui. Il se souviendra de ce que vous avez fait pour lui cette nuit, continua-t-il en souriant, et plus que jamais vous pouvez aimer sa filleule.

Edmond ne répondit pas, mais un soupir s'échappa de sa poitrine.

Un instant après, ils se séparèrent. Mardoche monta vers les roches et Edmond continua son chemin d'un pas rapide.

Il pouvait être deux heures du matin lorsqu'il se retrouva dans sa chambre. Il avait le corps fatigué, les jambes brisées ; mais, surexcité par les émotions de la soirée et plus encore par le désir de prendre connaissance des mystérieux papiers que sa main serrait fiévreusement, il ne songea même pas à prendre le repos qui lui était nécessaire, il ne se sentait, d'ailleurs, nulle envie de dormir.

Assis près de sa table, devant une bougie allumée, les yeux fixés sur l'enveloppe jaune qui renfermait les papiers, son cœur battait violemment. Qu'allait-il apprendre ?

Mardoche avait parlé d'un secret terrible et, malgré lui, il éprouvait une angoisse indéfinissable.

Enfin, il parvint à vaincre son hésitation. Il sortit les papiers de l'enveloppe et les posa sur la table.

XXXI

LES PAPIERS

Ces papiers, qui étaient restés cachés pendant près de dix-neuf ans, se composaient uniquement d'un manuscrit de trente pages, formant un cahier, et de deux lettres d'une écriture différente, mais également lourde, indécise, tremblée et bizarre, rendue plus pittoresque encore par les fautes d'orthographe, qui semblaient en

faire l'ornement. Le manuscrit, au contraire, était écrit d'une main hardie, qui révélait son habitude de tenir une plume.

Le jeune homme prit d'abord le manuscrit et commença à en faire la lecture. Dès les premières pages, il fut vivement impressionné et il dut souvent essuyer ses yeux voilés de larmes. Il lisait l'histoire de son père écrite par lui-même. C'était une sorte de poëme en prose où un cœur meurtri, une âme désespérée se tordaient dans une lente et sombre agonie.

Il racontait son enfance isolée, il se plaignait amèrement de n'avoir point eu une mère à aimer, alors que son cœur débordait de tendresse et d'amour, et il exhalait ses regrets et sa douleur avec des accents déchirants. L'esprit en délire, avide d'aspirations et désirant s'élever, il se courbait sous le poids d'un sombre découragement ; alors il se révoltait contre la fatalité, maudissait sa destinée et jetait une imprécation exprimant avec fureur son dégoût de la vie.

Il comparait sa misérable existence sans avenir, sans espoir, sans soutien, à celle de tant d'autres qui, plus heureux que lui, avaient une famille, une mère... Il baissait la tête, lui, quand ceux-là montraient un front rayonnant et passaient fiers, joyeux, le rire et la chanson aux lèvres.

Et il les enviait. Et l'esprit tourmenté, l'âme ulcérée, il se demandait pourquoi Dieu avait ainsi arrangé la vie, que toute la peine était pour les uns, tout le bonheur pour les autres.

A mesure qu'il lisait, le jeune homme retrouvait toutes ses pensées : c'était le même découragement, les mêmes regrets, la même douleur. Il croyait lire sa propre histoire écrite avant sa naissance, tellement sa situation ressemblait à celle de son père.

Mais après avoir fait entendre toutes les notes aiguës de sa désespérance, l'auteur du manuscrit envoyait à Dieu, tout à coup, un cri d'ineffable reconnaissance. Lucile était apparue, et soudain son cœur s'était ouvert à l'espoir. Devant lui les horizons s'élargissaient, devenaient lumineux. Il connaissait enfin les joies d'un premier amour ; ayant maintenant un but dans la vie, un être à chérir, à aimer, son dévouement à offrir, son âme à donner, il sortait de son isolement, de son découragement et saluait avec enthousiasme, l'aurore radieuse d'une existence nouvelle.

Le jeune homme dévora ces pages brûlantes, où l'amour exhalait tour à tour son admiration, ses ravissements, ses extases.

Là, encore, Edmond se reconnaissait. Cet amour, si vivement exprimé, c'était le sien. Comme son père, il éprouvait le même enthousiasme, les mêmes joies, le même ravissement. Tout cela il le pensait et il aurait pu l'écrire. A la place du nom de Lucile, souvent répété dans le manuscrit, il mettrait celui de Blanche, et rien ne serait changé.

Après avoir achevé la lecture du manuscrit, il resta un moment silencieux, réfléchissant aux étranges hasards de la vie, qui lui avaient fait, à lui, une destinée à peu près pareille à celle de son malheureux père.

Cependant, comme il s'était attendu à découvrir le secret dont Mardoche devait être aussi le dépositaire, il se trouva fort désappointé. En effet, le manuscrit ne lui avait livré que le nom de Lucile. Evidemment, c'était celui de sa mère ; mais ce prénom seul ne lui apprenait rien qu'il ne sût déjà. Son père était un enfant abandonné, il n'avait jamais connu ses parents, soit ; mais c'est la famille de sa mère qu'il cherchait, c'est cette famille qu'il voulait connaître. Or, sur ce point,

il ne se trouvait pas plus avancé qu'avant la lecture du manuscrit.

— Je ne puis en vouloir à Mardoche, se dit-il, il ne m'a pas trompé, puisque, comme il me l'a assuré, il ignore ce que contiennent ces papiers. Sans aucun doute, il avait supposé que mon père s'était montré moins réservé.

Il s'aperçut alors qu'il avait encore à lire les deux lettres.

Il prit la première qui lui tomba sous la main. La voici :

« Chevrigny, 20 juin 1850.

« Monsieur,

» C'est un grand malheur qui vient d'arriver, et qui » me rend pour mon compte bien désolée. La pauvre Ma- » rianne Sudre, qui vous aimait comme si vous étiez » son enfant, est morte ce matin. Que le bon Dieu » veuille avoir son âme !

» Je ne sais pas si le pays où vous êtes est loin de » Chevrigny, mais je vous écris tout de suite dans le » cas où vous pourriez venir pour l'enterrement, qui doit » avoir lieu demain matin. Il y aura beaucoup de monde, » attendu que Marianne était aimée dans le pays.

» Quand vous avez quitté Chevrigny, elle était déjà » souffrante ; cela n'a fait qu'empirer, et le mal a fini » par l'emporter.

» Sentant bien qu'elle n'irait pas loin, elle vous a » écrit une lettre, il y a quelques jours, et me l'a remise » en me recommandant de vous l'envoyer, si le mal- » heur qu'elle prévoyait déjà, arrivait.

» Vous recevrez la lettre de la pauvre Marianne en » même temps que la mienne.

» Rien de plus à vous marquer. Les deux nièces de

» Marianne sont arrivées pour l'ensevelir. Tout le monde
» chez nous se porte bien et je souhaite que la présente
» vous trouve de même.

» Je ne sais pas si vous pourrez me lire ; mais ne vo-
» yez que ma bonne volonté et ne faites pas attention à
» ma vilaine écriture.

» Votre servante,

» Femme VIOLET. »

— Cette lettre est assez difficile à lire, en effet, se dit Edmond, et je ne sais pas trop si je l'ai bien comprise. Dans tous les cas, elle ne m'apprend absolument rien, si ce n'est que mon père a été élevé par une honnête femme du nom de Marianne Sudre, qui demeurait à Chevrigny.

C'est égal, cette dame Violet, qui n'existe peut-être plus aujourd'hui, était aussi une brave femme.

Voyons maintenant la lettre de Marianne.

Il l'ouvrit et en fit lentement la lecture.

Voici ce qu'elle contenait :

» Mon cher enfant,

» Je ne me sens pas bien du tout, et quelque chose
» me dit que je n'ai plus longtemps à vivre. Mais je ne
» voudrais pas mourir sans te donner les renseignements
» que tu m'as souvent demandés, et à l'aide desquels tu
» pourras peut-être parvenir à découvrir un jour le
» nom de ton père. Ne t'ayant pas près de moi, et ne
» comptant guère sur ton retour prochain, je me décide
» à t'écrire. Mais comme je ne veux pas t'inquiéter ni
» troubler les agréments de ton voyage, je m'arrange-
» rai de façon à ce que tu ne reçoives ma lettre que si
» la mort dont j'ai peur à cause de toi, vient me frapper
» avant ton retour à Chevrigny.

» Je ne sais pas grand'chose, mon pauvre Edmond, » mais, enfin, ce que je sais, je vais te le dire. Tu me » pardonneras d'avoir toujours refusé de répondre à » tes questions ; j'avais promis de garder le silence. Ce- » pendant , comme il faut que je te fasse connaître le » nom du notaire à qui tu devras réclamer ta pension, » je me dis qu'il vaut mieux que tu saches tout.

» Un jour, il y aura vingt ans, le 20 août prochain, » un homme, appelé Germain, se présenta tout à coup » chez moi à Chevrigny. Je l'avais connu à Paris, quand » j'y étais en service ; il avait même assisté, depuis, à » mon mariage, car il était camarade d'enfance de mon » mari.

» Il portait quelque chose enveloppé dans un man- » teau noir. C'était toi, Edmond. Pauvre chéri, tu n'a- » vais peut-être pas encore huit jours.

» M. Germain me dit : — Marianne, votre mari est » mort l'an passé, vous êtes pauvre et vous n'avez pas » d'enfant. Je vous apporte celui-ci et en même temps » la fortune. Voulez-vous vous charger d'élever ce pau- » vre petit ?

» Je t'avais pris dans mes bras, je te tenais sur mes » genoux, je te couvrais déjà de baisers, je répondis : » Oui. — J'ai donc eu raison de compter sur vous et de » venir à Chevrigny, me dit M. Germain. — Vous le » voyez bien, répondis-je. — Alors je l'accablai de ques- » tions. Il secoua la tête tristement en disant : — Il est » inutile de m'interroger, je ne peux rien vous dire ; » la naissance de ce pauvre enfant est un malheur ; il » ne doit jamais connaître ni son père, ni sa mère. Vous » le ferez baptiser et vous lui donnerez le nom d'Edmond.

» Je regardais tes langes de fine toile et tes petites » brassières ornées de riches dentelles.

» — Ses parents sont riches? demandai-je à M. Germain.

» — Oui, très-riches; mais, je vous le répète, vous ne » devez rien savoir ; il faut même que vous me promet- » tiez de ne jamais dire à l'enfant comment et par qui » il vous a été amené.

» Je lui fis cette promesse, peut-être un peu légère- » ment.

» — Maintenant, continua-t-il, voici comment j'ai » arrangé les choses dans votre intérêt. Vous recevrez » chaque mois une somme de soixante francs; avant de » vous quitter ce soir, je vous remettrai le premier mois, » et même si l'enfant venait à mourir, vous continue- » riez à recevoir régulièrement cette rente jusqu'à la » fin de votre vie.

» Quand l'enfant aura dix ans, comme il faudra le » faire instruire et que les frais de son entretien devien- » dront plus sérieux, il recevra personnellement, tous » les trois mois, une rente de trois cents francs; cette » rente sera augmentée de cent cinquante francs, c'est- » à-dire portée à quatre cent cinquante francs par tri- » mestre, lorsqu'il aura atteint l'âge de quinze ans. De » cette façon il ne sera jamais une charge pour vous, » et il pourra vivre indépendant et se créer une position » à son choix. Si sa famille est forcée de l'abandonner, » elle ne veut pas qu'il soit déshérité de tout et cher- » che, autant que possible, à réparer le malheur qui le » frappe fatalement.

» Je suis chargé de déposer le capital nécessaire au » service des deux rentes, chez M. Lamblin, notaire, » rue des Vieux-Augustins, à Paris. C'est à lui que vous » auriez à écrire si quelque chose arrivait à l'enfant et » si vous aviez des réclamations à faire.

» Ainsi, mon cher Edmond, c'est à M. Lamblin, no- » taire, que tu devras t'adresser lorsque je ne serai » plus de ce monde.

» Je ne m'explique peut-être pas très-bien ; mais j'ai » longuement interrogé ma mémoire, et je t'ai raconté » de mon mieux ce qui s'est passé entre M. Germain et » moi.

» Mais ce que je dois te dire aussi, c'est que M. Ger- » main était à cette époque, comme il l'est encore au- » jourd'hui, le valet de chambre et l'homme de con- » fiance de M. le comte de Bussières, un grand seigneur, » qui demeure à Paris, dans un superbe hôtel, rue Belle- » chasse.

» Et, pourquoi te le cacherais-je, mon cher enfant, » j'ai eu souvent l'idée que tu devais appartenir de loin » ou de près à cette noble famille de Bussières. »

Marianne ajoutait :

» Si tu vas à Paris, Edmond, n'oublie pas que M. » Germain, tout dévoué à son maître, est bien le meil- » leur homme qu'il y ait au monde, et, dans ton intérêt, » je te recommande de l'aller voir. »

Enfin, elle terminait sa lettre par quelques paroles émues, touchantes, qui peignaient sa tendresse, nous pouvons dire son amour maternel pour l'enfant qu'elle avait élevé.

XXXII

LE RÉCIT DE JÉROME GRELUCHE

Le jeune homme était sous le coup d 'un saisissement facile à comprendre.

Il lut une seconde fois et avec une plus grande atten-

tion encore la lettre de Marianne Sudre. Il acheva de se convaincre que son père avait été un pauvre enfant repoussé et déshérité par la famille de Bussières.

Ainsi, ces papiers, qu'il venait de lire, à l'aide desquels il avait espéré découvrir la famille de sa mère, le mettaient en présence d'un autre mystère, qu'il lui était également important de pénétrer. Ne semblaient-ils pas aussi lui indiquer une nouvelle voie à suivre?...

Mais que devait-il faire? ou plutôt que pouvait-il faire?

Il était dans une grande perplexité.

Les dates des deux lettres lui disaient assez que son père, ayant été assassiné quelques jours après, n'avait pu se livrer à aucune recherche. Mais depuis le jour où, sans nom comme lui, son père avait été confié à Marianne Sudre, près de quarante ans s'étaient écoulés. Or, en supposant qu'il retrouvât à Paris le notaire, le comte de Bussières et même le valet de chambre Germain, ceux-ci n'avaient-ils pas le droit de le considérer comme un étranger, — ce qu'il était pour eux, — et de lui répondre, même en présence de la lettre de Marianne :

« Nous ne savons pas ce que vous voulez nous dire. »

Il reconnaissait lui-même le peu de valeur des documents que lui avait remis Mardoche. Il ne voyait pas la possibilité de se mettre aux lieu et place de son père, afin de revendiquer certains droits que ce dernier pouvait avoir, mais qui ne lui étaient transmis par aucun acte.

Il avait beau chercher et faire de violents efforts d'imagination, il se trouvait toujours devant les mêmes difficultés ; ses meilleurs raisonnements étaient successivement détruits par ces mots d'une réalité implacable :

— Je ne suis rien, je ne peux rien !

Le malheureux jeune homme se débattait entouré de

mille fils invisibles sans pouvoir en saisir aucun. A mesure qu'il avançait, il se plongeait plus avant dans les ténèbres du mystère ; il s'y noyait. Il se trouvait comme enfermé au milieu d'un labyrinthe inextricable.

S'il n'eût été soutenu par son amour pour Blanche et les promesses de Mardoche, il serait immédiatement retombé dans le découragement et la désespérance.

Après avoir réfléchi longtemps, sans pouvoir même trouver l'idée d'une solution possible, il pensa qu'il serait plus sage de cesser de mettre son esprit à la torture et que, puisqu'il devait voir Mardoche dans la journée, celui-ci lui donnerait sans doute quelque bon conseil au sujet de la nouvelle découverte qu'il venait de faire.

Le jour commençait à paraître. Il baisa pieusement le manuscrit de son père, éteignit sa bougie et se jeta tout habillé sur son lit. Dix minutes plus tard il dormait d'un profond sommeil.

A neuf heures, plusieurs coups frappés à sa porte le réveillèrent en sursaut.

— Qui va là ? demanda-t-il.

La voix de l'aubergiste répondit :

— C'est un voyageur qui vient d'arriver et qui demande à vous voir.

Edmond sauta à bas de son lit et courut ouvrir la porte.

Jérôme Greluche tomba dans ses bras.

Edmond poussa un cri de surprise et de joie.

— Ah ! tu ne m'attendais pas si tôt, dit Jérôme ; que veux-tu, je ne peux plus me passer de toi, je m'ennuyais. Cette nuit, l'idée de te voir m'a pris, et me voilà.

— Et ton théâtre ? fit le jeune homme en riant.

— Ne m'en parle pas ; on ne sait rien faire dans ces petites villes. J'ai mis trois jours pour faire comprendre

seulement mon idée; maintenant, ce n'est peut-être pas avant un mois que l'ouvrage sera fait.

— Est-il commencé ?

— Du tout. Songe donc, il faut d'abord se procurer le bois, puis il faut calculer les épaisseurs, les longueurs, etc... Bref, le menuisier m'en a tant dit, que j'ai pris le parti de me sauver ; si j'étais resté là-bas un jour de plus, je serais probablement devenu fou ou enragé.

— Eh bien, mon cher Greluche, tu écriras tantôt à ton constructeur de théâtre qu'il peut se dispenser de faire ce travail.

Jérôme ouvrit de grands yeux.

— Et nos projets ? fit-il.

— Tout cela est modifié. Nous allons peut-être rester ici à Saint-Irun, peut-être retournerons-nous à Paris dans quelques jours.

— Je ne demande pas mieux, mais je ne comprends pas.

— Alors, écoute et tu comprendras.

Immédiatement et aussi brièvement que possible, il lui raconta comment il avait reconnu les deux chiens de pierre, retrouvé à Frémicourt la belle jeune fille de Gray, et ce qui s'était passé entre eux. Ensuite il lui parla de Mardoche, que la Providence semblait avoir placé sur son chemin, et lui fit connaître tout ce que le vieux mendiant lui avait appris.

Ce récit fut souvent interrompu par Greluche qui l'émaillait d'exclamations, afin de manifester tour à tour son étonnement, son admiration, sa joie, sa stupéfaction, sa colère et son épouvante.

— Oui, dit-il, ce que nous avons de mieux à faire est, en effet, de retourner à Paris et d'y attendre que ce brave homme, que tu appelles Mardoche, se décide à t'apprendre ce qu'il croit devoir te cacher encore. Je

t'approuve donc entièrement. Oui, tu te mettras au tra vail, et dans deux ans, que tu aies une famille ou non, tu pourras venir trouver M. Rouvenat et lui dire : Monsieur Rouvenat, voici ce que je suis, j'aime toujours votre filleule et je viens vous la demander en vous jurant que je la rendrai heureuse.

— Dans tous les cas, reprit Edmond, j'ai promis à Mardoche de ne rien faire, de ne m'arrêter à aucune détermination avant de l'avoir consulté. C'est donc suivant ce qu'il me dira tantôt, que nous pourrons prendre nos dispositions, soit pour nous installer dans ce pays, soit pour reprendre à Paris mes études interrompues.

Mardoche sait bien des choses, continua-t-il, et je le crois plus puissant qu'il ne le fait paraître ; plus d'une fois, déjà, je me suis demandé si cet habit de mendiant qu'il porte n'était pas un déguisement sous lequel il se cache. Quoi qu'il en soit, il a une idée, un projet... Mais il est comme le sphinx antique : il ne laisse rien deviner et il reste inébranlablement muet lorsqu'il a jugé qu'il ne devait pas parler.

Actuellement, il tient ma vie dans ses mains ; sans qu'il le veuille peut-être, je suis sous sa dépendance ; oui, car je sens que sans lui je ne peux rien être et n'ai rien à espérer.

« Vous épouserez Blanche, » m'a-t-il dit ; avec ces mots il m'a soumis à sa volonté, et aurais-je l'intention de résister, j'obéirais quand même à tel ou tel ordre qu'il me donnerait. Ce que je ferai, tu le sauras ce soir, mon bon Greluche ; c'est ce que Mardoche, le mendiant de Frémicourt, m'aura dit de faire.

— Et ces papiers, qu'il t'a remis la nuit dernière, tu ne m'as pas dit ce qu'ils contenaient.

— C'est vrai ; mais il n'y a qu'une seule pièce importante au point de vue du double mystère qui entoure

ma naissance et celle de mon père; c'est une lettre. Je ne t'ai pas dit ce que cette lettre contient, parce que j'avais l'intention de te la faire lire et ensuite de te demander ce que tu en penses.

Disant cela, Edmond prit la lettre de Marianne Sudre et la tendit à Greluche.

L'homme aux marionnettes la lut très-attentivement et sans faire aucune observation; mais, arrivé aux paragraphes où il était question du comte et de la famille de Bussières, il poussa tout à coup un cri de surprise.

Edmond se rapprocha de lui brusquement.

Il vit que la lettre tremblait entre les doigts de Greluche.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Laisse-moi achever, répondit Jérôme.

Au bout d'un instant, il releva la tête.

Ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

Le jeune homme, anxieux, l'interrogeait du regard.

— Edmond, dit-il d'une voix vibrante, ton père était le fils du comte et de la comtesse de Bussières.

— Comment sais-tu cela? s'écria le jeune homme en proie à une vive émotion.

— Ces seuls mots vont te le dire: Je connais Mme la comtesse de Bussières.

— Toi, tu connais...

— Oui.

— Soit, reprit le jeune homme; mais comment admettre que cet enfant abandonné, remis sans nom à Marianne Sudre, qui, depuis, est mort si tragiquement, que mon père, enfin, soit le propre fils du comte et de la comtesse de Bussières?

— Pourtant, cela est, j'en suis sûr.

— Alors explique-toi, de grâce, explique-toi.

— Je t'ai dit que je connaissais la comtesse de Bussiè-

res, c'est vrai; sans me flatter d'être son ami, je puis ajouter que j'ai toujours été reçu chez elle avec cette bienveillance et cette bonté exceptionnelles dont elle a le secret, et qui sont la véritable grandeur de cette très-grande dame.

Depuis environ quarante ans, elle habite non loin de Clamecy, dans le département de la Nièvre, un grand et magnifique château qui est bien la plus belle propriété que j'aie jamais vue. La comtesse de Bussières est immensément riche, car, au dire des gens du pays, les revenus de son seul domaine d'Arfeuille suffiraient pour faire vivre les habitants de plusieurs communes.

Te dire le bien que la comtesse fait autour d'elle me serait impossible; il y a des choses qu'on ne saurait raconter, qu'il faut voir. Elle semble avoir consacré sa vie tout entière à chercher les moyens de faire le bonheur de tous ceux qui l'approchent, de tous ceux qui l'entourent. Il n'y a pas de souffrance qu'elle ne soulage, pas de misère qu'elle ne fasse disparaître. Sa bourse est à tout le monde et est surtout la bourse des pauvres. Enfin, que te dirai-je, la comtesse de Bussières est l'incarnation de la charité.

Dans plusieurs communes elle a fait bâtir des écoles où les enfants des deux sexes sont instruits gratuitement. Les enfants des pauvres sont ses privilégiés, elle adopte même les orphelins, car dans son château même, où il y a aussi une école de filles, elle a fondé et doté un orphelinat. D'après cela, je n'ai pas besoin de te dire que la comtesse est adorée et qu'on ne peut pas faire un pas dans le canton sans entendre chanter ses louanges.

Je courais déjà la province depuis trois ans avec mes marionnettes, lorsque je fus appelé au château, la première fois, afin de donner une représentation devant

une ravissante assemblée de petits enfants de tout âge, depuis quatre jusqu'à quatorze ans. La comtesse voulut juger de mon savoir-faire. Elle assista à ma représentation, assise comme une déesse de la maternité au milieu des jolis bébés blonds et roses.

Je n'ai pas besoin, devant toi, de me parer de modestie; je crois vraiment que ce soir-là je me surpassai. Aussi, juge combien je me sentis fier lorsque, après la représentation, la comtesse me fit venir dans son salon pour me complimenter. Elle me retint encore le lendemain, puis toute la semaine; tout mon répertoire y passa.

Le dernier jour, la noble dame, qui m'avait déjà pris en amitié, me fit l'honneur de m'inviter à sa table. Je compris que c'était afin de pouvoir m'interroger, dans l'espoir, sans doute, de trouver l'occasion de faire une bonne œuvre de plus.

Sa première question fut de me demander si j'avais une femme et des enfants.

Je n'avais aucune raison de lui cacher la vérité. Je lui racontai toute mon histoire dans laquelle, depuis trois ans, tu jouais un rôle si important.

Elle m'écouta avec beaucoup d'émotion ; je remarquai même que, chaque fois que je prononçais ton nom, elle éprouvait une sorte de commotion, comme une sensation douloureuse qui se reflétait sur son pâle et beau visage.

Quand j'eus fini, de grosses larmes jaillirent de ses yeux et tout à coup elle éclata en sanglots.

Je t'assure que, à ce moment, j'étais fort embarrassé ; je ne savais plus quelle contenance tenir.

Enfin, au bout d'un instant, elle se calma.

— Excusez-moi, me dit-elle de sa douce voix et en essayant de sourire, je n'ai pas eu la force de me contenir ; pourtant, j'ai l'habitude de souffrir.

Alors je lui exprimai mes regrets.

— Ce n'est pas votre faute, me dit-elle vivement et avec bonté; ce nom d'Edmond, que porte ce cher petit que vous élevez, dont vous êtes le père, m'a rappelé une des plus grandes douleurs de ma vie. J'avais un fils, continua-t-elle d'une voix saccadée, avec un accent étrange, il devait s'appeler Edmond, il aurait maintenant près de trente ans.

— Mort! m'écriai-je.

Ce mot ne fut pas plus tôt sorti de mes lèvres que je vis passer une lueur sombre dans le regard de la comtesse.

— Est-il mort? s'écria-t-elle d'un ton lugubre, on me l'a dit, je n'en sais rien!

Tu vois d'ici, mon cher Edmond, dans quelle situation difficile je me trouvais. Mais tu écoutes bien, n'est-pas?

— Je bois tes paroles, répondit le jeune homme haletant.

En effet, il était comme suspendu aux lèvres de Greluche. Celui-ci continua:

— Enfin, je ne savais plus que dire, je baissai la tête.

La comtesse s'était levée, elle marchait à grands pas, fiévreusement. J'entendis qu'elle disait, se parlant à elle-même:

— Je ne saurai jamais rien; pauvre enfant! qu'en ont-ils fait? Il fallait l'abandonner afin de le dépouiller au profit de l'autre, de l'autre, un indigne...

Edmond était atterré.

— Eh bien, fit Greluche, doutes-tu encore?

— Non, non, répondit le jeune homme d'une voix étranglée; continue, je t'écoute toujours.

— C'est tout, fit Greluche, la comtesse n'en a pas dit davantage. Ah! je ne me doutais guère alors que ces

paroles contenaient une révélation de la plus haute importance pour toi. J'avais oublié tout cela, et je me suis bien gardé d'en parler jamais. Mais avant d'achever la lecture de cette lettre, la scène du château m'était déjà revenue à la mémoire et je te l'ai rapportée fidèlement.

Depuis, jusqu'à l'époque où je me fixai définitivement à Paris pour ne plus te quitter, je vis la comtesse de Bussières chaque année, j'avais toujours ma semaine de représentations au château. Elle ne manquait jamais de me demander de tes nouvelles. Je lui vantais ton intelligence, je lui parlais de tes progrès, elle paraissait enchantée et me félicitait.

Enfin, je crois bien que c'est elle qui m'a donné l'idée de te faire entrer à Sainte-Barbe. Elle te portait alors, sans te connaître autrement que par ce que je lui disais de toi, un véritable intérêt. Tu le croiras, quand je t'aurai dit qu'elle m'a plusieurs fois témoigné le désir de te voir. Je lui avais promis de t'amener un jour à Arfeuille; je ne sais plus quelles circonstances m'ont empêché de remplir ma promesse.

Mais Mme la comtesse de Bussières n'a pas oublié Jérôme Greluche, j'en suis certain; le moment de lui faire une visite me paraît venu. Tu n'as qu'à dire un mot, Edmond; si tu le veux, demain nous nous mettrons en route pour le château d'Arfeuille.

Depuis un instant, le jeune homme avait son visage dans ses mains. Il releva brusquement la tête, passa la main sur son front et, soudain, son regard s'illumina.

— Je verrai Mme la comtesse de Bussières, dit-il d'une voix lente et grave ; c'est à elle que je dois remettre ces papiers, qui ont appartenu à son fils.

XXXIII

LA LETTRE DE BLANCHE

Mardoche passa une mauvaise nuit. Dévoré d'inquiétude, il ne put trouver le sommeil. Il se demandait avec effroi ce qui allait arriver, car il ne doutait pas que les papiers remis à Edmond ne continssent les preuves de la faute de Lucile Mellier.

Ce premier secret découvert devenait comme la clef qui allait ouvrir la porte fermée des autres. Le jeune homme devait naturellement apprendre que Blanche n'était pas la fille de Jacques Mellier et arriver, par inductions seulement ou par les aveux qui lui seraient faits, à connaître le drame épouvantable de la nuit du 24 juin.

Alors que ferait-il? Et lui-même, Mardoche, quels conseils pourrait-il lui donner?

A mesure qu'il voyait le dénoûment approcher, il surgissait devant lui des difficultés qu'il n'avait pas prévues, et il trouvait dans sa conscience d'honnête homme toutes ses appréhensions, toutes ses craintes justifiées.

Il avait beau se répéter qu'il n'avait point livré le secret de Jacques Mellier, il était forcé de convenir qu'il aurait puissamment aidé Edmond à le découvrir.

Mardoche se trouvait réellement dans une situation embarrassante, et les réflexions auxquelles il se livrait ne faisaient qu'augmenter son inquiétude et le trouble de son esprit.

Il n'était pas homme à dire : Ils se tireront de là comme ils pourront. D'ailleurs, n'avait-il pas sa fille adorée, dont il voulait à tout prix défendre le bonheur?

Le premier rayon du soleil le trouva devant les roches, sur cette espèce de plate-forme qu'il appelait sa terrasse.

Il s'assit sur une pierre, le visage tourné vers la vallée, et resta ainsi longtemps, les yeux fixés sur les toits de la ferme, dans une contemplation muette.

Vers huit heures, il alla faire une visite à son garde-manger, qui était encore riche d'un morceau de lard cuit, d'un demi fromage et de quelques morceaux de pain. Il revint sur la terrasse et mit son couvert sur la pierre dont nous avons déjà parlé : un couteau à manche de buis de la fabrique de Saint-Claude et un gobelet d'étain. Il n'y avait plus d'eau dans sa cruche, il alla la remplir à une source voisine. Il déjeuna. Pour son dessert, il s'offrit une goutte d'eau-de-vie. Son regard caressait la bouteille qui contenait la liqueur forte.

— Un cadeau de ma fille, murmura-t-il.

Et un doux sourire glissa sur ses lèvres.

Un instant après, brisé, n'en pouvant plus, tombant de fatigue, il s'étendit sur l'herbe au pied d'un orme et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Quand il se réveilla vers deux heures de l'après-midi, Edmond était devant lui.

— Est-ce assez bête de dormir comme ça! fit-il en s'adressant un reproche.

— Vous dormiez d'un bon sommeil, Mardoche, dit le jeune homme; je regrette d'avoir troublé votre repos.

— Cela m'arrive quelquefois de dormir quand les oiseaux sont éveillés, répondit-il, surtout lorsque je ne

dors pas la nuit. Et puis, en vous attendant, je n'avais que cela à faire.

Il se leva. Ils allèrent s'asseoir à l'entrée des grottes.

Le jeune homme attendait; Mardoche n'osait l'interroger.

Pourtant, après un moment de silence:

— Avez-vous lu? demanda le vieillard.

— Oui.

— Eh bien?

— Je ne suis pas plus avancé qu'hier, en ce qui concerne la famille de ma mère, Mardoche; je n'ai point découvert le secret que les papiers, selon vous, devaient renfermer.

Mardoche crut avoir mal entendu.

— Quoi! s'écria-t-il, ces papiers ne vous ont pas fait connaître le nom de famille de votre mère?

— Non. Ils m'ont appris seulement que ma mère s'appelait Lucile.

— Oui, Lucile, répéta Mardoche rêveur.

Après un court silence, il reprit:

— Mais ces papiers ne sont donc pas des lettres?

— Il n'y en a que deux, datées l'une et l'autre de Chevrigny, village où a été élevé mon père, car vous l'ignorez peut-être, Mardoche, mon père, comme moi, n'a jamais connu sa famille.

— Étrange, étrange! murmura le vieillard.

Ainsi, rien, continua-t-il, vous n'avez rien appris?

— Au sujet de ma mère, je vous l'ai dit. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, Mardoche, et je viens vous demander de me révéler ce secret, si important pour moi, que vous seul possédez.

— Non, répliqua le vieillard, je ne vous dirai rien, quant à présent du moins; je ne puis encore parler, l'heure n'est pas venue...

Le jeune homme baissa tristement la tête.

— Oh! depuis que je vous connais, que je sais qui vous êtes, poursuivit Mardoche avec animation, vingt fois il m'est venu sur les lèvres, ce secret fatal, que vous saurez toujours assez tôt, et vingt fois je l'ai refoulé avec terreur au fond de mon cœur... J'ai bien fait, c'est mon devoir. Non, ce n'est pas à moi à parler, d'autres doivent vous dire ce que fut votre mère, ils vous le diront.

— Et s'ils se taisent? insinua Edmond.

— S'ils se taisent, répliqua Mardoche, eh bien, s'ils se taisent... trop longtemps, je verrai, j'examinerai...

— Et vous me direz tout, n'est-ce pas, tout?

— Oh! tout, je ne sais pas; mais quelque chose encore.

— Quand, Mardoche, quand?

— Je ne puis pas savoir... dans trois mois, dans deux mois; peut-être plus tôt.

— Eh bien, dans deux mois, dans trois, s'il le faut, j'attendrai.

— Vous ne pourrez pas rester à Saint-Irun.

— Je m'en irai. Mais Blanche, Blanche...

— Soyez tranquille, je lui parlerai de vous. Vous retournerez à Paris.

— Oui.

— Vous travaillerez?

— Je vous le promets.

— Vous allez me donner votre adresse afin que, s'il le fallait, je puisse vous adresser une lettre.

Le jeune homme déchira un feuillet de son carnet, écrivit son adresse au crayon et donna le papier à Mardoche, qui le plia en quatre et le glissa dans sa poche.

— D'ici à ce que nous nous revoyions, reprit-il, je ne perdrai pas mon temps, je travaillerai pour vous.

— Pour mon bonheur et celui de Blanche, Mardoche! s'écria le jeune homme.

— Oui, répondit-il, pour tous les deux.

— Merci, Mardoche, merci!

— Voyez-vous, reprit le vieillard, je croyais, j'avais pensé que les choses marcheraient plus vite... Mais les papiers ne vous ont rien appris, ce n'est pas ma faute. Cela prouve que j'ai raison en disant: l'heure n'est pas encore venue. Maintenant, je ne vous le cache pas, je suis bien aise que vous n'ayez rien trouvé dans les papiers. Oui, oui, cela vaut mieux. Oh! ne vous étonnez pas de m'entendre parler ainsi aujourd'hui; j'ai réfléchi depuis hier et j'ai eu peur, oui, peur de ce qui serait arrivé si vous aviez appris...

— C'est donc bien terrible?

— Pas pour vous. Mais, rassurez-vous, ni votre bonheur, ni celui de Mlle Blanche ne sont en danger. Vous l'aimez, je crois qu'elle vous aime aussi, vous devez être heureux.

Edmond envoya un soupir dans la direction du Seuillon.

— Quand partirez-vous? demanda Mardoche.

— Demain.

— Oh! je ne vous chasse pas, fit le vieillard en souriant. Vous irez à Gray retrouver Jérôme Greluche?

— Mon vieil ami est à Saint-Irun depuis ce matin.

— Ah! il a dû être content de vous revoir!

— Il m'aime comme son fils, c'est tout dire.

— C'est vrai. Lui avez-vous parlé de Blanche, de moi, de ce que je vous ai dit de votre mère, de votre père?...

— Greluche m'a élevé, Greluche est mon meilleur ami, je ne lui ai rien caché.

Mardoche réfléchit un instant et dit:

— Vous avez bien fait.

— Je vais vous faire mes adieux en vous quittant, Mardoche, reprit Edmond ; n'avez-vous plus rien à me dire, aucun conseil à me donner ?

— Pensez à Blanche.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de me faire cette recommandation, dit le jeune homme avec exaltation, son image chérie est dans mon cœur pour n'en sortir jamais !

— Et vos habits qui sont restés dans la maison du berger ?

— Je les retrouverai, quand une lettre de vous me rappellera à Frémicourt, répondit Edmond en souriant. Heureusement, j'en ai d'autres, sans quoi j'eusse été embarrassé pour venir ici avec ceux du berger, qui ne sont pas précisément ajustés à ma taille. Ils sont dans ce paquet, que j'ai posé là, Mardoche; vous voudrez bien vous charger de les remettre à leur propriétaire ou tout au moins à la place où nous les avons pris hier.

— Bah ! vous avez pensé à les rapporter : c'est bien, je les mettrai sous mon bras quand je descendrai dans la vallée.

— Mardoche, s'il arrivait quelque chose au Seuillon, vous m'écririez ?

— Oui.

— Vous me promettez bien de dire à Mlle Blanche...

— Que vous l'aimez, que vous penserez à elle et que vous reviendrez.

— Au revoir, Mardoche, au revoir, à bientôt !

— Oui, à bientôt !

Ils s'embrassèrent.

Edmond reprit le chemin de Saint-Irun.

Mardoche était retombé sur sa pierre, le visage caché dans ses mains.

Il pleurait.

Edmond ne lui avait point parlé de la lettre de Marianne Sudre, ni de la révélation qu'elle contenait, complétée par les souvenirs de Jérôme Greluche.

Après y avoir sérieusement réfléchi, il avait été convenu entre Edmond et son père adoptif qu'on ne ferait point cette grave confidence à Mardoche.

En rentrant chez lui, le jeune homme trouva Greluche en train de donner un coup de vergette aux costumes de ses chères marionnettes. Debout sur la cheminée, adossés au mur et l'un près de l'autre, le petit Rigolo et Polichinelle, les deux inséparables, tantôt amis, tantôt ennemis, avaient l'air de se faire des grimaces en se regardant de travers.

— Ne te dérange pas, dit Edmond,

— Quand partons-nous? demanda Greluche.

— Demain.

— Bravo ! Après-demain nous serons à Arfeuille.

— Et ensuite à Paris.

— Il y a une lettre pour toi ; j'oubliais de te le dire.

— Une lettre ! fit Edmond avec surprise. Je n'ai écrit à personne ; à l'exception de Mardoche, nul ne sait que je demeure ici; qui donc peut m'écrire?

Il prit la lettre et, d'une main impatiente, déchira l'enveloppe.

Il courut à la signature.

— Blanche ! exclama-t-il.

Transporté, fou de joie, le regard rayonnant, il bondit au milieu de la chambre.

— Oh ! elle m'écrit, disait-il dans l'ivresse de son délire.

Son cœur battait à se briser. Le bonheur l'étouffait.

Enfin, devenu plus calme il put lire.

La lettre de Blanche était ainsi conçue:

« Monsieur,

« Je vous ai promis une réponse; je vous la dois en » reconnaissance des sentiments que vous m'avez ex- » primés.

» Si j'étais heureuse, riche, si j'avais le droit d'aimer, » sûre de votre cœur et de votre loyauté, pleine de con- » fiance j'associerais mon existence à la vôtre. Mais je » ne suis ni heureuse, ni riche, et je n'ai pas le droit » d'aimer.

» Je ne veux rien vous cacher, monsieur, à vous j'o- » serai le dire : Je ne suis pas la fille de M. Jacques » Mellier. Mon père se nomme Jean Renaud, et ce nom, » que vous connaissez peut-être, nous sépare à jamais.

» Adieu, monsieur, adieu! Oubliez-moi.

» BLANCHE. »

La lettre s'échappa des mains d'Emond et tomba à ses pieds.

Une pâleur livide couvrit son visage, ses traits se contractèrent affreusement, il poussa un cri rauque, horrible, et s'affaissa lourdement, comme une masse.

Greluche se précipita à son secours, l'enleva dans ses bras et le coucha dans un fauteuil.

Il n'avait pas perdu connaissance, mais son regard sans mouvement avait une fixité effrayante. Il semblait que son sang s'était subitement arrêté dans ses veines, que la vie allait le quitter.

Au bout d'un instant, il éclata en sanglots.

Greluche, à genoux près de lui, le caressait comme un enfant et essayait en vain de le consoler.

Le malheureux faisait entendre des gémissements à fendre l'âme, et se tordait convulsivement en roulant sa tête dans ses mains.

Greluche ramassa la lettre; du premier coup d'œil il comprit. Un frisson passa dans tous ses membres. Il était atterré.

— Blanche, Blanche ! s'écria le malheureux jeune homme en proie au plus affreux désespoir, Blanche, la fille de Jean Renaud !... Sa fille... sa fille... elle !... Oh ! oh ! oh !... La fille de Jean Renaud, Jean Renaud, l'assassin de mon père !... Malheur ! fatalité ! Perdue, perdue pour moi !...

Tout à coup il bondit sur ses jambes comme s'il eût été poussé par un ressort.

Ses yeux avaient pris une expression farouche.

— Qu'ai-je donc fait à la vie? s'écria-t-il en agitant fiévreusement ses bras. Qu'ai-je donc fait au monde? Qu'ai-je donc fait à Dieu?... Mais je suis donc maudit? ajouta-t-il avec fureur.

Et épuisé, sans force, pantelant, il se jeta dans les bras de Jérôme Greluche en pleurant à chaudes larmes.

L'homme aux marionnettes, pleurant aussi, le pressa contre son cœur en disant :

— Je t'aime, moi, je te consolerai !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE